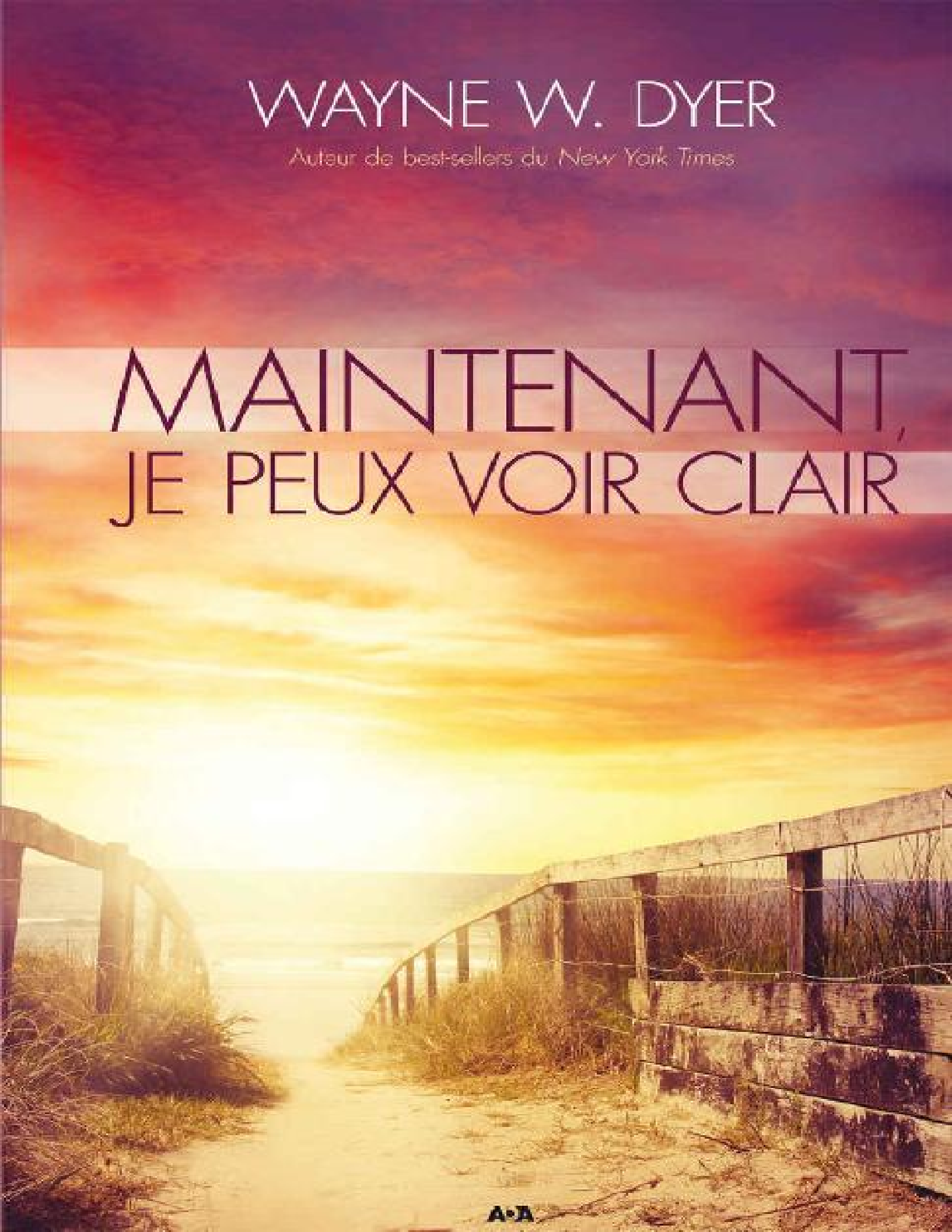
WAYNE W. DYER

Auteur de best-sellers du *New York Times*

MAINTENANT, JE PEUX VOIR CLAIR



AdA

MAINTENANT, JE PEUX VOIR CLAIR

Wayne W. Dyer

Traduit de l'anglais par
Kurt Martin

ADA
éditions

L'auteur de ce livre ne donne aucun conseil médical et ne prescrit l'utilisation d'aucune technique, que ce soit directement ou indirectement, pour traiter des troubles d'ordre physique, émotionnel ou médical sans avoir reçu l'opinion d'un médecin. Le but de l'auteur est seulement d'offrir une information de caractère général pour vous aider dans votre quête du bien-être émotionnel et spirituel. Dans l'éventualité où vous utiliseriez des informations contenues dans ce livre dans un but personnel, ce qui est votre droit, l'auteur et l'éditeur n'assument aucune responsabilité pour vos actes.

Les événements relatés dans cette biographie, incluant les conversations, ont été reconstitués d'après les souvenirs de l'auteur. Certaines circonstances ont été modifiées, condensées ou développées. Les noms et les détails permettant d'identifier certaines personnes ont été modifiés par souci de confidentialité.

Les citations d'Elizabeth Kübler-Ross sont reproduites avec l'autorisation de la EKR Family Limited Partnership.

Copyright © 2014 Wayne W. Dyer
Titre original anglais : I Can See Clearly Now
Copyright © 2014 Éditions AdA Inc. pour la traduction française
Ce livre est publié avec l'accord de Hay House Inc.
Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Syntonisez Radio Hay House à hayhouseradio.com

Éditeur : François Doucet
Traduction : Kurt Martin
Révision linguistique : Féminin pluriel
Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Carine Paradis
Conception de la couverture : Matthieu Fortin
Photo de la couverture : © Thinkstock
Mise en pages : Sébastien Michaud
Image de l'intérieur : © Thinkstock
ISBN papier 978-2-89752-265-0
ISBN PDF numérique 978-2-89752-266-7
ISBN ePub 978-2-89752-267-4
Première impression : 2014
Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

Éditions AdA Inc.
1385, boul. Lionel-Boulet
Varennes, Québec, Canada, J3X 1P7
Téléphone : 450-929-0296
Télécopieur : 450-929-0220
www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Imprimé au Canada

Participation de la SODEC.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et

Bibliothèque et Archives Canada

Dyer, Wayne W.

[I can see clearly now. Français]
Maintenant, je peux voir clair
Traduction de : I can see clearly now.
ISBN 978-2-89752-265-0
1. Dyer, Wayne W. 2. Motivation (Psychologie). 3. Motivateurs - États-Unis - Biographies. 4. Conseillers - États-Unis - Biographies. I. Titre. II. Titre : I can see clearly now. Français.

BF503.D9314 2014 158.3092 C2014-941932-5

Diffusion
Canada : Éditions AdA Inc.
France : D.G. Diffusion
Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France
Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Conversion au format ePub par:

LAB URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

À tous ceux qui ont montré le chemin et
dont je parle ici —
les diamants et les pierres —
avec respect et gratitude.

Et à mes huit enfants — tous de purs diamants,
Tracy, Shane, Stephanie, Skye, Sommer,
Serena, Sands et Saje —
vous êtes les lumières de ma vie.

« Si nous nous arrêtons un instant, il est possible de déceler un motif dans nos vies ; les guides qui nous ont influencés ressortent davantage. Nous sommes en mesure de voir la vie s’exposer d’une extrémité à l’autre, tout à la fois, se manifestant dans l’instant présent. Mais cela ne deviendra possible qu’après avoir atteint un certain niveau de conscience, parce que nous voyons pour l’instant encore toutes choses comme une suite de causes et de conséquences apparentes. »

— Reshad Feild

1

C’est la période des fêtes en 1941, quelques semaines après le bombardement de Pearl Harbor. L’Amérique est entrée en guerre. Deux des frères de ma mère servent dans l’armée, un en Europe et l’autre dans le Pacifique. Mon père n’est plus dans le décor. Ses frasques incessantes avec d’autres femmes, son ivrognerie et ses transgressions régulières de la loi, qui l’ont mené plus d’une fois en prison, sont autant de raisons qui ont rendu la vie avec lui impossible pour ma mère. Il a simplement fui ses responsabilités paternelles, et nous n’en avons plus jamais entendu parler. Ma mère est seule avec trois bouches de moins de cinq ans à nourrir. Elle amène ses trois garçons à la maison de sa mère qui les surveillera pendant qu’elle ira travailler toute la journée.

Mes deux frères aînés et moi attendons l’autobus avec notre mère sur l’avenue Jefferson, du côté est de Detroit. Nous portons nos habits de neige, nos mitaines, nos caoutchoucs et nos protège-oreilles, nous tenant à l’arrêt à côté de ce qui semble à nos yeux être une énorme montagne de neige fraîchement grattée. La rue est couverte de sel qui sert à faire fondre la neige qui tombe sans arrêt. C’est un véritable chantier. Un camion passe devant nous et nous éclabousse de tant de bouillie neigeuse qu’il nous en fait perdre l’équilibre. Nous atterrissons sains et saufs, mais détrempés, sur le gigantesque tas de neige.

Ma mère fond en larmes — elle est habillée pour le travail et couverte de gadoue. Elle est exaspérée. Depuis le départ de son ancien mari, sa vie part de toute évidence à la dérive. Elle fait de son mieux pour joindre les deux bouts. La crise économique qui perdure, combinée à une guerre

mondiale, vient compléter le tableau. Il est difficile de trouver du travail, et ma mère doit compter sur le maigre appoint que lui accorde sa famille. Ils sont tous accablés par la récession prolongée. Dans le meilleur des cas, il s'agit d'une période difficile, due au manque général de vivres et à l'ombre de la guerre elle-même.

Mes deux frères sont également très contrariés. Jim, qui a cinq ans, tente de consoler notre mère. David, qui a trois ans, pleure à chaudes larmes. Moi ? Je m'amuse comme un fou. C'est comme une fête-surprise, avec cet énorme château de neige sur lequel nous sommes tous perchés. On devrait s'amuser ! Je ne comprends pas pourquoi tout le monde est si en colère et frustré.

— Ça va, maman, dis-je. Ne pleure pas. Nous pourrions tous rester ici et jouer dans la neige.

Je suis le bébé qui pleure rarement, le jeune bambin qui tente de faire rire tout le monde, de les aider à se sentir bien, peu importe ce qui arrive. Je suis l'enfant qui fait des grimaces comiques pour détendre l'atmosphère. Je suis le petit garçon qui pense qu'*il doit bien y avoir un cheval quelque part* si le bac à sable est rempli de fumier. Mon attitude semble être naturellement encline à voir le bon côté de la vie et à ne pas trop porter attention aux choses qui contrarient tous les autres.

Selon ma mère, je suis le petit garçon le plus curieux et indépendant qu'elle et sa famille n'ont jamais vu. Apparemment, je suis arrivé avec cette disposition heureuse intacte. Je suis si heureux de me trouver ici dans ce monde. À l'âge de 19 mois, je suis presque aussi grand que Dave, qui a 18 mois de plus. Habituellement, j'essaie de faire rire mon frère, de l'aider à se sentir en sécurité, parce qu'il semble alarmé, malade, et la plupart du temps triste. Il ne

lui arrive même que rarement de sourire. Je trouve le monde si excitant, et j'adore me promener et explorer.

En grandissant, rien ne semble me perturber ou m'angoisser. Je regarde autour de moi et tout ce que je vois m'émerveille. Je veux que tout le monde soit heureux. Je veux tout simplement que le désespoir qui règne dans notre famille disparaisse. Je suis sûr que nous ne sommes pas *obligés* d'être malheureux, même si notre père est un vrai salaud. Je veux que ma mère ressente la joie dans son âme, plutôt que de connaître tous ces tourments. Je veux que l'aîné, Jim, cesse de s'inquiéter autant pour maman et ses deux frères plus jeunes. Si je peux les faire rire et les rendre heureux, alors peut-être que tout le reste disparaîtra tout simplement.

Je ne comprends pas pourquoi tout le monde a l'air si morose. Il y a tant de choses à découvrir. Je peux jouer pendant des heures avec une cuillère ou une boîte de carton vide. J'aime me trouver dehors et contempler les fleurs, les papillons ou le chat vagabond qui vient souvent dans notre cour. Je suis pratiquement toujours dans un genre d'état béni de reconnaissance et d'étonnement. J'ai aussi un esprit très indépendant. Je ne laisse personne me dire ce que je peux ou ne peux pas faire — je préfère découvrir moi-même mes propres limites. Lorsqu'on me dit *non*, je me contente de sourire et j'obéis à ce que ma voix intérieure me dicte de faire — sans me soucier de ce pourrait en dire les grandes personnes.

Je semble vivre dans mon propre monde — un monde joyeux, rempli de possibilités formidables et infinies, ainsi que de découvertes que je peux faire moi-même. Peu importe combien les autres essaient de me rendre triste, ils ne peuvent réussir, parce que je proviens de la lumière

divine, et que personne ne peut rien faire pour l'éteindre. C'est ce que je suis — une parcelle de Dieu qui n'a pas oublié que Dieu est amour. Tout comme moi.

Maintenant, je peux voir clair

Je ne sais pas combien de fois ma mère m'a raconté cette histoire du tas de neige fondante. C'était son souvenir préféré de moi juste avant qu'elle soit obligée de nous placer, David et moi, dans plusieurs familles d'accueil successives. L'aîné, Jim, allait vivre chez notre grand-mère pendant la majeure partie de la décennie suivante.

Lorsque je me penche rétrospectivement sur mon plus jeune âge dans cette incarnation-ci, je peux clairement voir qu'*il n'y a pas de hasard* comme dit l'adage. Cette évidence s'applique dès le moment de notre création, et même avant cela. Dans un univers infini, il n'y a réellement ni commencement ni fin. C'est uniquement notre forme qui naît et meurt — ce qui occupe notre forme est immuable et par conséquent non engendré et immortel.

En tant que père de huit enfants, je suis assez convaincu que chaque individu arrive avec sa propre personnalité unique. Nous sommes projetés ici à partir d'un champ invisible de possibilités infinies. Lequel n'a ni forme, ni frontières — c'est le *Je* qui est dans un corps en perpétuel changement. Et les accomplissements qui remplissent mon curriculum commencent à prendre forme au moment de ma conception, au cours des neuf mois de mon existence embryonnaire, et dès que je me mets à respirer à l'arrivée. Je reviens sur cet enfant de 19 mois étendu sur le banc de neige, et aucune des cellules qui constituaient ce petit garçon n'est encore présente ici sur la planète terre. Et

pourtant, le *Je* qui était dans ce corps est le même *Je* infini qui se le rappelle quelque 70 ans plus tard.

Avant même d'être en mesure de lire ou d'écrire, j'avais besoin d'une personnalité qui s'accorde avec la *musique* que je suis venu jouer ici. Je peux maintenant clairement voir qu'enfant, j'avais besoin de sentir que je pouvais tendre la main aux autres et les aider à se sentir mieux par rapport à eux-mêmes et aux circonstances. Je sentais obscurément que l'*attitude est ce qui importe* dans la vie — même bébé, de telle sorte que l'attitude que ma mère m'a décrite et qui caractérisait mon enfance était d'une façon mystérieuse reliée au dharma que je devais accomplir dans cette vie présente.

Être couché au sommet de ce banc de neige avec le reste de ma famille, les voyant plongés dans une profonde détresse et décidant aussitôt de rendre les choses plus supportables en les faisant rire ou en les invitant à s'amuser plutôt que d'être triste, cela revient — à un niveau spirituel — à la même chose que d'écrire des livres invitant à se libérer de la servitude des pensées négatives et à profiter de la vie au maximum. La forme est adulte, avec un corps plus grand et plus âgé, mais le même *Je* infini communique à travers une nouvelle paire d'yeux et d'oreilles.

J'ai observé chacun de mes huit enfants s'épanouir dans son propre éveil. Ils sont tous venus au monde avec leur personnalité unique, provenant probablement d'une suite de vies antérieures — les possibilités mystérieuses sont infinies. Mais je suis certain que l'Esprit divin qui est responsable de la création prend part à ce mystère attachant. Les mêmes parents, le même environnement, la même éducation, et pourtant, huit individualités uniques,

chacune arrivant avec ses traits de caractère distincts. J'estime que Khalil Gibran l'a exposé de façon parfaite dans *Le Prophète* : « Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles d'une Vie depuis toujours amoureuse d'elle-même. Ils naissent par vous, mais non de vous. Et bien que vous les ayez auprès de vous, ils ne vous appartiennent pas. »

Nous avons tous une certaine mission à remplir du moment où nous passons de *nulle part* à *ici,* de l'Esprit à la forme. J'ai compris il y a longtemps à quel point il est important de permettre à mes propres enfants de suivre leurs élans intérieurs, sachant que c'est précisément ce que j'ai fait tout au long de ma vie, si je me fie aux histoires que ma mère m'a racontées au sujet de ma petite enfance. Elle n'a jamais été surprise de voir la tournure que prenait ma vie, en raison de ce qu'elle connaissait de mon enfance. Chacun de mes enfants répond aussi aux plans de Dieu. Mon travail a été de guider, puis de m'écarter, afin de laisser ce qui est en eux, et qui fait leur propre unicité, guider le déroulement de leurs vies.

Je sais que je suis venu ici pour atteindre un but que j'ai choisi avant d'entreprendre ce périple de l'invisible au solide — de l'Esprit à la solidification dans l'univers physique. Avec ces trois personnes malheureuses, malencontreusement jetées dans la bouillie neigeuse, je faisais mes premiers pas dans une existence au cours de laquelle je pourrais contribuer à entraîner des millions de personnes. Pendant que j'étais sur ce banc de neige, j'essayais intuitivement de faire voir à tout le monde que nous pouvons choisir notre façon d'envisager la situation. Le *Je* à l'intérieur de l'enfant voulait aider les autres à voir que

ce n’était pas si dramatique — *que nous pouvions renverser la situation en en riant plutôt qu’en nous fâchant*.

Le meilleur service à rendre à des enfants montrant des traits de personnalité ou des dispositions qui pourraient ne pas être compris par les adultes autour d’eux est de leur permettre d’exprimer leur propre humanité unique. J’ai eu la chance de vivre une grande partie de mes premiers 10 ans dans un environnement où les interventions des parents et des autres adultes étaient réduites au minimum. Je sais que je suis venu dans ce monde avec ce que j’appelle un « grand dharma » — avec pour mission d’enseigner l’autonomie et une attitude positive, empreinte d’amour, au plus grand nombre de personnes autour du globe. Je serai toujours reconnaissant des circonstances de ma vie qui m’ont permis d’être laissé seul pour me développer tel qu’il a été prévu dans cette incarnation.

Tout comme ce qui est indispensable à notre développement physique est gouverné par une force divine, mystérieuse et invisible pendant les neuf mois de notre développement intra-utérin, tout ce qui est indispensable à tous les autres aspects de notre être est gouverné par la même Source. Nous provenons d’un état de bien-être parfait — l’Amour divin — et notre créateur n’a pas besoin d’aide pour voir à ce développement. Ce n’est que lorsque nous interférons avec ce programme céleste que nous nous écartons de la voie de l’actualisation divine.

Je peux aujourd’hui clairement voir que tout cet univers est voulu. Je vois que nos premiers traits de caractère et nos prédilections s’expriment parce qu’ils représentent notre Moi supérieur. À cet âge précoce, nous sommes encore très liés à notre Source, parce que nous n’avons pas encore eu

l’occasion d’écarter Dieu et d’enfiler le manteau du faux soi, qui est l’ego.

2

C’est le printemps 1948 — David a neuf ans, et j’approche de mes huit ans. Je suis en train de crier aux douaniers qui inspectent les voitures entrant au Canada à Sombra, en Ontario : « Mon frère se noie, mon frère se noie ! Il faut faire quelque chose, tout de suite ! »

C’est la première fois que nous nous baignons dans la rivière Sainte-Claire cette année. Au mois d’août dernier, il y avait un banc de sable à environ 50 mètres du quai des douanes où nous nous baignions lors de nos visites estivales. (La maison de campagne où nous résidons à Sombra appartient au petit ami de ma mère et mon futur beau-père, Bill Drury.) Au cours de l’hiver, le fort courant a emporté le banc de sable dans la rivière, et David est maintenant prisonnier des rapides, incapable de rester à la surface. Je regarde avec horreur sa tête couler sous l’eau et sa main reste à peine visible à la surface. C’est mon frère, mon meilleur ami et le seul compagnon que j’ai eu pendant nos nombreux séjours dans des familles d’accueil lorsque nous étions tout petits. Il est en train de disparaître sous l’eau, et pendant une fraction de seconde, je reste paralysé par la terreur.

C’est à ce moment que je cours vers la cabane des douanes où Bill Laing, un sympathique douanier qui nous connaît, m’écoute et court immédiatement vers un bateau amarré, démarre le moteur et se dirige vers le dernier endroit où mon frère a été vu. Pendant que le bateau approche de l’endroit que je pointe du doigt, la petite main de Dave surgit une dernière fois à la surface. Bill et son assistant réussissent à tirer mon frère dans le bateau, à le retourner et à vider l’eau de ses poumons et de sa bouche.

Je regarde sa peau passer du gris à une couleur normale — Dave va s'en sortir. Je suis profondément reconnaissant que les employés dans la cabane des douanes aient écouté mes cris de panique. Je suis stupéfait de la rapidité avec laquelle ils ont démarré le bateau et repêché mon frère.

Ce soir-là, quand nous racontons cette chaude alerte à ma mère, Dave est toujours dans un état de choc. Le lendemain, il refuse de retourner dans l'eau — et cela continue dans les années qui viennent.

La réaction de mon frère à cette expérience de mort imminente est l'une des choses les plus mystérieuses que je n'ai jamais vues. Dave évite non seulement la baignade, mais il fait une crise d'urticaire chaque fois que quelqu'un cherche à le convaincre de retourner à l'eau. J'observe attentivement mon frère, puisque nous sommes toujours ensemble, et je remarque que même lorsqu'il se fait prendre dehors sous une pluie subite, chaque goutte d'eau qui touche sa peau laisse une plaque d'urticaire. Dave est si profondément traumatisé par cet incident que cette réaction va persister pendant la majeure partie de sa vie adulte. Même adulte, les gouttes de pluie laissent de vilaines marques sur sa peau, qui évoquent ce face à face avec la Grande Faucheuse sur la rivière Sainte-Claire lorsqu'il avait neuf ans.

Avançons de trois décennies. David est dans l'armée, stationné à Fort Riley, dans le Kansas. Je fais un voyage avec ma fille de neuf ans, Tracy, pour faire la promotion de mon livre *Vos zones erronées.* Nous passons par Saint-Louis, puis Kansas City, et je décide de me rendre à Junction City, dans le Kansas, pour faire une visite à mon frère que je n'ai pas vu depuis de nombreuses années. David a été stationné outre-mer et a accompli deux périodes de service durant la

guerre du Vietnam. Il a reçu la Médaille de l'étoile de bronze pour son service méritoire et sa bravoure au combat.

Voici comment Dave décrit ce qui s'est passé durant notre visite, dans son livre intitulé *From Darkness to Light*. Cela m'a rappelé l'importance de cette occasion où il a frôlé la mort en 1948 :

> En 1976, j'étais stationné à Fort Riley, dans le Kansas, et vivait à Junction City. Wayne était en ville pour faire la promotion de son best-seller, *Vos zones erronées.* Il restait avec sa fille au Travelodge plus bas dans la rue où j'habitais et m'a invité à venir me baigner dans la piscine.
>
> Wayne m'a demandé de me concentrer sur autre chose que les éruptions cutanées pendant que j'entrais dans la piscine. Il me parlait sans arrêt, et je n'ai pas eu l'occasion de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à ce qu'il me disait. En fait, il parlait si bas que je n'arrivais pas à saisir ce qu'il disait, et je devais m'approcher sans cesse de lui.
>
> Wayne avait délibérément attiré mon attention sur lui. Sans même m'en rendre compte, je suis resté dans l'eau pendant une demi-heure. Lorsque je suis sorti et me suis essuyé, je n'ai pas pu trouver une seule plaque d'urticaire sur mon corps. Pour la première fois en 27 ans, je n'avais pas eu d'éruptions cutanées en allant me baigner. Je suis aussitôt retourné dans l'eau pour une nouvelle demi-heure, avec les mêmes résultats. Depuis ce jour, je peux de nouveau me baigner avec plaisir et ne fais plus de poussées d'urticaire.

Maintenant, je peux voir clair

Pendant que j'étais debout sur ce quai, regardant mon frère se faire emporter dans les rapides, j'ai senti la présence de quelque chose que je suis incapable d'exprimer adéquatement ici, pas plus qu'à aucun autre moment dans toute ma vie. Cette présence se manifeste en ce moment même, pendant que j'écris sur l'un des événements les plus importants de ma vie. C'est une impression de ne pas être seul, d'être poussé immédiatement à agir. Cette journée de fin de printemps, ce n'était pas l'heure pour Dave de quitter cette vie, et j'étais celui qui était désigné pour faire en sorte que son dharma continue.

Mon souvenir de cette scène est particulièrement vif, même aujourd'hui — chaque détail s'est imprimé sur mon écran intérieur. J'ai appris lors de ce bref instant où j'ai été poussé à l'action que je pouvais faire en sorte que les gens m'écoutent, que je détenais en moi le pouvoir de la vie sur la mort. Attendre un seul instant aurait conduit au désastre. Rester là à pleurer n'était pas possible. Me laisser envahir par la peur ne pouvait être considéré. Je sentais une force vitale m'inciter à m'éloigner de la scène qui se déroulait sous mes yeux, me pousser dans la cabane des douaniers et me faire hurler à pleins poumons à l'adresse de Bill Laing.

Je ne saurais dire ce qu'est cette force mystérieuse, mais je sais qu'elle a été présente pour moi à de nombreuses occasions dans ma vie. C'est quelque chose d'invisible que je peux sentir et dont je parle dans mes conférences et dans plusieurs des 41 livres que j'ai écrits. C'est une sagesse profonde, comme un guide angélique invisible à qui je peux faire confiance. Cette occasion où mon frère a frôlé la mort m'a montré pour la première fois qu'il y avait plus qu'un garçon de huit ans qui passait à l'action sur ce quai au bord de la rivière à Sombra, en Ontario. Il y avait aussi une présence réconfortante que je sens de plus en plus fréquemment dans ma vie aujourd'hui, et que je n'ai absolument jamais ignorée.

Je regarde maintenant d'une perspective plus dégagée lorsque je considère ces événements de 1948, puis ce qui s'est produit en 1976 à Fort Riley. Je peux voir le lien, ainsi que la façon dont tout cela se rattache au cours qu'a suivi ma vie. Je ne savais pas à l'époque que la quasi-noyade de mon frère et la réaction extrême de son corps seraient l'occa-sion pour moi de mettre en pratique ce que je connaissais intuitivement du lien entre l'esprit et le corps, et

son incroyable pouvoir de guérison. À l'époque où j'ai rendu visite à Dave, je n'étais qu'au début de mon exploration du pouvoir de l'esprit et de sa capacité à accomplir des guérisons miraculeuses.

Pendant un quart de siècle, l'urticaire a surgi sur la peau de Dave chaque fois qu'il devait entrer dans l'eau, ou même seulement s'en approcher. Ce problème a été surmonté en une seule fois, lorsqu'il a concentré son esprit sur la guérison plutôt que sur une possible catastrophe. Du point de vue qui me permet aujourd'hui de distinguer plus clairement les choses, je m'aperçois que ma présence sur ce quai, qui devait conduire au sauvetage de mon frère, était un instrument qui m'a influencé et m'a donné la confiance pour devenir un enseignant et un praticien de la guérison corps-esprit. Cette expérience de l'enfance nous a guidé tous les deux, nous encourageant à explorer et à réaliser le pouvoir que nous possédons d'accomplir tout ce sur quoi nous portons notre attention avec amour et non avec peur.

D'une certaine manière impénétrable, tout est relié. La quasi-noyade de mon frère m'a donné l'occasion de nombreuses années plus tard de l'aider à guérir d'une réaction traumatique qui lui occasionnait des éruptions cutanées incommodantes, tout en lançant ma carrière d'enseignement de l'autonomisation.

3

Nous sommes en 1950, et je suis en quatrième année à l’école primaire Arthur de Detroit. C’est la toute première fois que je vais à l’école en demeurant avec toute ma famille réunie.

Chaque jour, à exactement 14 h 45, si toute la classe s’est bien comportée — c’est-à-dire s’il n’y a pas eu trop de parlotte —, notre enseignante, madame Engels, nous lit *Le Jardin secret*. Je suis captivé lorsqu’elle lit, notamment par la façon qu’elle a de rendre les personnages vivants.

Dans la classe, je suis assis à ma place, mémorisant ma table de multiplication, révisant le vocabulaire de la semaine, étudiant les cartes pour notre leçon de géographie, pratiquant l’écriture cursive, et toutes les autres choses ennuyeuses d’une journée de quatrième année. Mais secrètement, j’attends avec impatience d’entendre *Le Jardin secret* à 14 h 45. Alors, je reste assis à mon bureau et surveille l’horloge accrochée au mur. (Pendant que je suis assis ici à mon bureau quelque 62 ans plus tard, je peux encore voir en imagination les mots *Seth Thomas* écrits sur cette horloge dans la classe.)

Je semble être le seul jeune qui soit obsédé par l’histoire qui se déroule chaque après-midi, et je remarque que nombre de mes camarades de classe semblent oublier que s’ils ne se comportent pas bien, il n’y aura pas d’histoire. J’ai 10 ans et je suis déjà conscient que je ne vois pas les choses de la même façon que les autres enfants qui m’entourent. J’ai découvert que les gens vont m’écouter si je parle avec conviction. J’ai aussi appris que j’aime passer la plupart de mon temps dans mon monde intérieur,

explorant des idées que les enfants de mon âge ne semblent même jamais considérer.

Ici, dans la classe de quatrième de madame Engels, je constate combien j'ai le pouvoir de produire les choses qui importent à mes yeux. Chaque jour, j'assume volontairement le rôle d'Agent du silence auquel madame Engels tient tant. Si la classe devient un tant soit peu turbulente, je quitte ma chaise et rappelle aux responsables qu'ils compromettent l'heure du *Jardin secret*, et que je ne tolérerai pas ce comportement bruyant. Ils m'écoutent et redeviennent tranquilles, non parce qu'ils veulent entendre l'histoire, mais parce que je prends une position d'autorité.

C'est une expérience éclairante pour moi à 10 ans. Je m'aperçois que ça s'est déjà produit auparavant dans les familles d'accueil où j'ai habité, et encore une fois dans une toute nouvelle école. Lorsque je parle avec assurance et gentillesse, on m'écoute. Quiconque se conduit mal et risque d'empêcher madame Engels de nous faire la lecture est gentiment rappelé à l'ordre par moi. Oh, comme j'aime me fermer les yeux et écouter la magie de ce qui est, pour moi, mon propre jardin secret.

L'histoire écrite en 1911 par Frances Hodgson Burnett porte sur une orpheline de 10 ans, Mary Lennox, qui quitte les Indes pour aller vivre en Angleterre après que ses deux parents ont succombé à une épidémie de choléra. La petite fille qui arrive en Angleterre est renfrognée, blessée et négative, parce qu'elle pense que ses parents ne voulaient pas d'elle. L'histoire raconte sa découverte d'un tout nouveau monde qui changera sa façon de voir la vie. Et me voilà, un garçon de 10 ans, qui a passé la majeure partie de sa vie avec le même sentiment de n'être pas désiré, et qui écoute maintenant une histoire parlant d'une nouvelle façon

de voir la vie. L'idée qu'il puisse y avoir un endroit secret, que ce soit dans le monde ou dans l'esprit, me fascine.

Je suis complètement envoûté par les conversations que Mary et son ami malade, Colin, ont avec les fleurs et un rouge-gorge. Les rouges-gorges volent aussi autour de moi, construisant leurs nids et pépiant pendant que je reviens chez moi tous les jours à la fin des classes. J'engage la conversation avec ces nouveaux amis à plumes tout le long du chemin, vivant dans mon propre jardin secret imaginaire, où la maladie et la faiblesse disparaissent et où une attitude positive est l'antidote à toutes les souffrances. Je ressens le pouvoir extraordinaire des mots lus par madame Engels et crée mon propre jardin secret pour m'évader dans un monde où tout est possible. Ici, je parle aux animaux et aux plantes, je sens la présence d'une magie véritable dans ma vie.

Venir habiter dans une nouvelle maison avec ma famille n'est pas aussi facile que de vivre dans la maison des autres. Bill, mon nouveau beau-père, boit beaucoup, et quand il a bu, il devient chicaneur et mauvais. Mais je réussis d'une façon ou d'une autre à rester sourd à ses vociférations, surtout parce que j'ai conscience que je peux créer un lieu secret dans mon imagination, assez semblable au jardin de Mary Lennox en Angleterre. Dans ce lieu, personne ne peut entrer sans ma permission. Je suis fasciné par cette idée que la vie ne se limite pas à ce que je peux voir et entendre, à ce que je peux saisir par les sens. J'ai découvert que je peux être ici dans ce monde et dans mon corps, et que je peux également sortir des limites de mon moi physique et vivre dans mon propre monde privé.

Dans *Le Jardin secret*, j'écoute madame Engels nous parler de guérir les gens de maladies graves et je me dis :

« Si Mary peut le faire, alors je peux le faire aussi. »

Si Mary, Dickon et Colin et tous les autres compagnons de son jardin secret peuvent parler aux animaux et entendre les arbres, alors je le peux aussi.

Mon imagination déborde d'enthousiasme. Je me vois comme un magicien pouvant accomplir tout ce à quoi il applique son esprit. J'aperçois une guidance à mon intention dans tout ce qui peuple la nature. J'apprends à me recueillir et à libérer mon monde intérieur de tout ce qui pourrait interférer avec la sérénité de ma paix intime. Je prends la décision de ne pas me laisser atteindre par la folie de Bill, par ses tirades obsessionnelles sur des problèmes qui n'existent que dans son esprit malade. J'ai un jardin secret qui m'est propre, où je découvre que je m'y suis réfugié souvent au cours des années passées en famille d'accueil.

Ici, dans ce nouvel environnement, dans cette maison minuscule que je partage avec trois personnes qui me sont essentiellement étrangères, dont l'une passe ses jours et ses nuits à boire de la bière, j'ai reçu un don qui est immensément bénéfique. Ce don est la *conscience* de mon jardin secret — le lieu en moi qui ne connaît aucune contrainte, aucun obstacle, et où je peux me créer un mode de vie imperméable à toutes les influences qui pourraient m'abattre.

Dans les années qui suivent, vivant dans un environnement où les abus verbaux et les abus d'alcool sont monnaie courante, je fortifie dans mon imagination un refuge que je chéris et dont je brûle de parler aux autres.

La lecture que faisait madame Engels du *Jardin secret* pendant 30 minutes à la fin de chaque jour d'école ne constitue peut-être pas un événement mémorable pour les autres jeunes dans cette classe de quatrième année. Mais

pour moi, c’est un cadeau qui m’a servi de bougie d’allumage et dont je serai toujours reconnaissant. C’était la prise de conscience qu’il se trouve à l’intérieur de moi quelque chose qui peut l’emporter sur ce qui se passe à l’extérieur de moi — mon propre jardin secret où tout est possible.

Maintenant, je peux voir clair

Même aujourd’hui, après six décennies, je repense souvent à cette salle de classe avec madame Engels et je songe à combien la Providence divine agissait dans mon intérêt. D’une manière ou d’une autre, j’ai été guidé dans sa classe par une force qui cherchait secrètement à susciter en moi la passion qui me pousserait à écrire et à parler des idées présentées dans ce roman, écrit il y a plus d’un siècle maintenant. Avant de commencer la rédaction de *Maintenant, je peux voir clair*, j’ai décidé de relire attentivement *Le Jardin secret*, afin de retrouver ce qui avait pu provoquer un tel intérêt dans ma jeune personne. Le passage suivant, où l’auteure décrit la petite fille de 10 ans environ, Mary Lennox, a vraiment piqué ma curiosité : « Elle croyait sincèrement à la magie. Secrètement, elle croyait même que Dickon faisait de la magie, de la bonne magie, évidemment, sur tout ce qui l’entourait et c’est pourquoi les gens l’aimaient tant et les créatures sauvages savaient qu’il était leur ami. »

Cette idée qui avait suscité un tel enthousiasme chez moi en 1950 allait devenir l’élan d’une œuvre qui occuperait toute ma vie adulte. À ce moment-là, je n’avais pas conscience que je passerais ma vie à examiner et à explorer cette idée qu’il y a en chacun de nous une chambre secrète qui, une fois ouverte et explorée, nous donne le pouvoir de

vivre notre vie à d’extraordinaires niveaux. Dans un univers où il n’y a pas de hasard — un univers qui est divinement orchestré —, il m’apparaît clairement que madame Engels, mon enseignante visionnaire de quatrième année, est passée dans ma vie pour éveiller une passion qui sort vraiment de l’ordinaire. Cette expérience a suscité un élan pour les choses grandioses, pour accomplir des miracles et pour croire qu’il n’y a pas de limites à ce qu’on peut accomplir si l’on se branche sur le pouvoir du monde invisible qui nous est acquis dès la naissance.

À 10 ans, j’ai reçu les deux idées qui serviraient de balises à ce parcours qui deviendrait ma destinée. La première est que les gens agiront pour le bien de tous ceux concernés si on leur parle avec assurance et de façon impartiale. La deuxième balise est qu’il y a un jardin secret où les miracles et la magie abondent, et il est disponible pour tous ceux qui choisissent de le visiter.

Bien sûr, je n’avais pas compris à ce moment-là que les heures passées à écouter *Le Jardin secret* fourniraient en fait le cadre pour l’œuvre d’une vie. À mes yeux, ce n’étaient que des moments passionnants. Lorsque la cloche sonnait et que la classe se vidait, je traînais dans mon propre jardin secret en rentrant à la maison. C’est une passion qui est née à ce moment-là, et je ressens aujourd’hui encore un frisson quand je contemple ce que chacun de nous peut accomplir lorsqu’il exploite son plein potentiel personnel.

Des années plus tard, en lisant *Candide*, l’œuvre la plus célèbre de Voltaire, j’ai repensé à la classe de madame Engels. Après avoir fait le tour du monde et vu le pire de l’humanité, le personnage principal explique de façon désabusée à la fin de ce conte satyrique que la violence et

le pillage des rois ne peuvent en aucune façon se comparer à la vie paisible et productive de ceux qui s’occupent de leurs propres affaires et *cultivent leur propre jardin*.

Chaque fois que je lis ce passage de Voltaire, je vois le petit garçon de 10 ans que j’étais, contemplant son propre jardin secret, et qui — à son insu — préparait le terrain d’une vie à encourager les autres à fuir la vie ordinaire et à s’occuper vraiment de leur propre jardin.

4

Je suis dans une nouvelle école, l’école primaire Marquette, ma cinquième école en autant d’années, écoutant madame Cooper nous dire — à nous, ses élèves de cinquième année — que notre comportement la froisse et la contrarie. Elle va même jusqu’à dire que nous sommes la pire classe qu’elle n’a jamais eue.

Assis à l’arrière de la classe, je me trouve amusé par sa réponse de colère. Les pensées suivantes se bousculent dans ma tête pendant que je regarde une personne adulte perdre la maîtrise d’elle-même :

« Comment la mauvaise conduite d’un groupe de jeunes peut-elle l’agacer à ce point ? Elle est l’enseignante, la patronne, c’est elle qui a soi-disant la responsabilité de cette classe, et elle laisse tous les autres tirer la couverture de leur côté ? Comment peut-elle concéder le pouvoir à un groupe d’enfants qui sont turbulents uniquement parce que cette classe est très ennuyeuse ? »

Je comprends qu’elle cherche à nous faire changer d’attitude en utilisant la tactique consistant à nous culpabiliser. Et je constate que je ne pense pas du tout de la même façon que les autres jeunes.

Dans mon esprit, je retourne à la maison de madame Scarf, au 231 de la route Townhall à Mount Clemens, Michigan — une famille d’accueil où je vivais il y a moins de deux ans. De nombreux enfants sont venus et sont repartis pendant la période où mon frère David et moi avons vécu là. Je me rappelle une jeune fille nommée Martha qui pleurait de façon hystérique après avoir été déposée par deux adultes. J’avais entendu par hasard madame Scarf dire à

son mari : « Va chercher Wayne, il sera capable de la calmer. »

Je suis venu dans la pièce et j'ai pris la main de Martha, lui racontant combien cet endroit était fantastique et combien elle aimerait y vivre. J'avais trouvé Dave et nous avons emmené la fillette voir le poulailler, puis les cerisiers et les pêchers, et enfin le jardin. Je l'ai emmenée devant mon buisson préféré, où les lilas étaient en fleurs et les muguets s'épanouissaient au ras du sol. Je lui ai donné deux fleurs et lui ai demandé de les sentir et de penser à des choses joyeuses — et sous mes yeux, Martha s'est transformée en une camarade joyeuse et animée.

Maintenant, dans cette salle de classe avec madame Cooper, je repense à combien ma mère m'avait manqué pendant ces années et que j'avais dû veiller sur mon frère aîné qui se faisait souvent harceler par certains enfants cruels parce qu'il était petit pour son âge, en raison d'un trouble anémique sévère. Je me souviens que pendant ces années, j'utilisais simplement mes pensées pour transformer les événements tristes en bienfaits — et je me trouvais maintenant devant une femme toute déboussolée par un peu de raffut, ne sachant pas comment être heureuse en utilisant son imagination pour sentir les parfums enivrants du lilas ou du muguet.

« Et elle veut que je me sente coupable de sa propre incapacité à trouver la joie dans chaque instant ?! »

Je possède en moi un savoir qu'aucun des autres enfants ne semble avoir. Il est si évident à mes yeux que personne n'a la capacité de me faire sentir mal ou de m'inciter à me sentir coupable de *sa* propre impuissance. Je suis profondément conscient d'être différent. Je sais que je suis capable de choisir comment je vais me sentir à n'importe

quel moment. Je pose ma tête sur mon bureau, sachant que je peux choisir la paix plutôt que ce que madame Cooper choisit pour elle-même.

La classe se vide et nous allons tous à la cour de récréation après le déjeuner. Sue est vraiment bouleversée en raison des choses que l'enseignante a dites aux élèves, et elle pleure avec ses amies Janice et Luann. Elle semble se sentir visée comme étant l'une des instigatrices de l'événement qui avait mis madame Cooper hors d'elle.

Je commence à parler à Sue, sachant au plus profond de moi-même que j'ai la capacité de l'aider à voir la situation telle qu'elle est, plutôt que comme elle l'imagine.

— Pourquoi es-tu si bouleversée ? lui demandé-je. Ne vois-tu pas qu'elle essaie seulement de te culpabiliser ?

— C'est parce qu'elle me regardait dans les yeux et a dit combien j'étais méchante et lui faisais de la peine.

— Pourquoi penses-tu qu'elle a fait ça ?

— Pour que nous soyons sages.

— As-tu besoin de lui faire de la peine pour être capable d'être sage ? lui demandé-je.

— Non, je n'aime tout simplement pas qu'elle soit fâchée et qu'elle pense que je suis méchante.

— Quelle différence ce qu'elle pense peut-il faire pour toi ?

— Je me sens mal lorsque quelqu'un est fâché contre moi.

— Mais n'est-ce pas *son* problème, alors, si elle est fâchée ?

Je veux vraiment savoir.

— Pas si c'est moi qui lui ai fait de la peine.

— Mais si elle te disait que tu es un arbre, deviendrais-tu un arbre et te sentirais-tu mal parce qu'elle pense ça ?

— Bien sûr que non, répond Sue.

Je passe toute la récréation à essayer de faire comprendre à Sue que madame Cooper tente de la dominer et de la manipuler en jouant sur ses faiblesses. Je veux que ma camarade de classe comprenne que personne ne peut la faire se sentir mal à moins qu'elle ne lui donne la permission d'agir ainsi.

Pendant que nous retournons en classe, Sue esquisse un sourire. Mais au plus profond de moi-même, je sais qu'elle a un bout de chemin à faire pour apprendre à ne plus avoir besoin de l'approbation des autres. Je sais aussi qu'il y a quelque chose en moi qui m'apporte une liberté que les autres enfants n'ont pas. Je sais que ce que je ressens est quelque chose que je peux choisir en toutes circonstances, et que personne ne peut me l'enlever, à moins que je ne lui permette de le faire. Je sais aussi que je peux aider les autres à se sentir mieux en utilisant simplement le bon sens.

Maintenant, je peux voir clair

En revenant sur cette expérience de la cinquième année, je constate aujourd'hui que je semblais être fait d'une étoffe différente de celle de mes camarades. Cette journée dans la cour de récréation avec Janice, Luann et Sue restera gravée à jamais dans ma mémoire. Ce n'était que l'une des nombreuses occasions semblables au cours desquelles j'avais presque été capable de me retirer de ce qui survenait pour m'observer agir d'une façon que je n'avais remarquée chez aucun adulte, sans parler de mes camarades de 11 ans. À ce moment-là, ça semblait juste être la bonne chose à faire. Cela me semblait parfaitement sensé de ne pas laisser les choses extérieures m'embêter ou m'empêcher de ressentir un bien-être personnel.

De mon point de vue actuel, il est parfaitement évident que j'étais à l'époque dans un genre de camp d'entraînement pour devenir enseignant actif de principes spirituels élevés et sensés. Je sais que cet univers est supporté par une Source d'énergie créatrice qui est littéralement la matrice de toute chose. Rien n'arrive au hasard nulle part, parce que l'esprit universel est toujours en éveil, usant de ses façons miraculeuses dans une myriade de possibilités infinies. Ces pensées intérieures qui m'encourageaient à me fier à mon propre jugement et à aider mes camarades de classe à dépasser leur façon ordinaire de voir les choses faisaient partie intégrante des plans que cette Source universelle avait pour moi. Le souvenir de ces premières expériences est encore très vif aujourd'hui.

C'était ma piste d'entraînement, et c'étaient mes premiers pas dans une vie dédiée à enseigner l'autonomie. Pendant que je regarde rétrospectivement mes premiers jours ici sur terre, je m'aperçois que le fait de passer une bonne partie de mes 10 premières années dans une suite de familles d'accueil faisait partie du plan infaillible que Dieu a conçu pour moi. Si je devais passer ma vie adulte à enseigner, à donner des conférences et à écrire sur l'autonomie, alors je devais de toute évidence apprendre à compter sur moi-même et à me trouver dans une position où rien ne me détourne de cette pleine conscience. Quelle meilleure piste d'entraînement y aurait-il pour enseigner l'autonomie qu'une petite enfance qui exige un sens de l'indépendance et un besoin d'autosuffisance ?

À ce moment-là, évidemment, je n'étais pas conscient de toutes les implications futures qu'auraient pour moi ces premières expériences. Maintenant que je suis en posture

de voir beaucoup plus clairement, je sais que chaque rencontre, chaque défi et chaque situation sont tous des motifs spectaculaires dans la tapisserie qui représente et définit ma vie, et j’en suis profondément reconnaissant.

5

C’est une nouvelle année scolaire à l’école primaire Marquette, où je commence ma septième année. Le premier jour d’école, chaque camarade de classe passe à tour de rôle pour me dire qu’il y a dans notre classe deux nouveaux étudiants venant d’une autre école, et que nous devrions les éviter. Je suis perplexe d’apprendre que ces nouveaux jeunes sont en quelque sorte différents et ne méritent par conséquent pas mon amitié. Plutôt que de juger ces nouveaux camarades de classe, je suis intrigué de découvrir ce qui les rend si menaçants.

Un des nouveaux jeunes est un garçon nommé Guy. Il fréquentait auparavant une école catholique de la ville, l’école Notre-Dame-de-la-Paix. Selon toute vraisemblance, le fait qu’il vienne d’une école catholique et qu’il ait eu des ennuis à cette école, dont il a été renvoyé, sont des raisons suffisantes de boycotter Guy, qui n’aurait ainsi aucune chance de se faire des amis dans notre septième année. J’entends la plupart de mes amis dire du mal de ce garçon. Ils ne connaissent rien de lui, si ce n’est quelques rumeurs — d’origine inconnue — qui ont circulé.

Je suis très conscient que j’exerce une grande influence sur mes camarades de classe. Le fait que je suis toujours prêt à parler franchement, sans crainte, m’a valu leur respect. Par conséquent, je sais que si j’évite ces nouveaux étudiants, ils seront très certainement exclus. Mais si je les accepte, les autres suivront et les accueilleront au lieu de les ostraciser. C’est un pouvoir que j’ai exercé dans chaque situation scolaire au cours des sept dernières années.

L’autre nouvelle cette année est une fille qui vit sur la même rue que moi. Elle s’appelle Rhoda et je ne lui ai

encore jamais parlé. Mes camarades de classe continuent de venir me voir et de chuchoter, comme s'ils me confiaient des choses confidentielles et répugnantes au sujet de la nouvelle de l'école. « Ne parle pas à Rhoda, elle est juive. » C'est un mot que je n'avais jamais entendu auparavant. « Qu'est-ce qu'une juive ? demandé-je alors. Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce qui la rend si indésirable ? » Aucun de mes camarades de classe ne peut me répondre. Ils savent seulement qu'ils ont entendu quelqu'un dire quelque part quelque chose à propos des juifs, et qu'on ne peut donc pas être leur ami. Ils veulent seulement éviter cette nouvelle fille en raison d'une étiquette qui fait d'elle une sorte de paria.

Rhoda vit à un demi-pâté de maisons de chez moi sur la rue Moross, du côté est de Detroit. Le soir même, je décide d'aller voir de quoi il retourne. Je frappe à leur porte et la mère de Rhoda m'ouvre. En fait, elle est une de mes clientes de la distribution de journaux, et je livre le *Detroit News* chaque après-midi à bicyclette à leur domicile. Je découvre que Rhoda est tout simplement semblable à nous tous, mais qu'elle pratique une autre religion.

Ayant croisé de nombreuses croyances religieuses dans les familles d'accueil où j'ai vécu, le fait d'être protestant, catholique ou juif ne signifie absolument rien pour moi. Je me suis déjà forgé l'opinion que les soi-disant enseignements religieux qui m'ont été exposés n'ont tout simplement aucun sens. Alors, j'ignorais tout simplement le message de peur et de jugement du catéchisme et ne lui accordais aucune attention. Je n'ai pas besoin de tout ce délire dans ma vie, et j'ai décidé depuis longtemps de ne pas y participer, parce que chaque fois que j'ai été obligé

d’aller à l’église, je me sentais plus mal en en ressortant — et je veux plus que tout me sentir bien.

La famille de Rhoda est adorable, et à ce moment précis, je décide que Rhoda sera mon amie et qu’on l’acceptera dans notre classe de septième année.

Lorsque j’accepte Guy et Rhoda, leur adaptation à une nouvelle école se fait en douceur et les deux jeunes sont acceptés comme faisant partie intégrante de notre salle de classe. L’utilisation du mot *juif* comme étiquette péjorative cesse aussitôt. Je suis confondu par le comportement de tant de mes amis qui jugent quelqu’un sur la base de ce que leur ont raconté leurs parents à propos d’un mot qu’ils ne comprennent même pas. Au lieu de penser par eux-mêmes, ils orientent leurs esprits pour refléter ce que les autres leur demandent de penser.

Je suis profondément chanceux — je n’ai pas de gens plus âgés autour de moi pour me dire qui je dois détester, rejeter ou juger.

Maintenant, je peux voir clair

Cette expérience avec Guy et Rhoda se détache de façon évidente quand je reviens sur ma jeunesse, et je constate aujourd’hui qu’on me préparait à une vie adulte consacrée à l’enseignement de la compassion et de la tolérance, même si je n’avais pas conscience d’une telle destinée à cette époque. Je ne me sentais pas spécial ou plus éclairé que les autres — en fait, je n’étais qu’un élève parmi une trentaine d’autres de la classe. Par contre, cela me semblait la chose juste à faire à ce moment-là.

Je peux maintenant voir assez clairement que j’étais guidé à me comporter de cette manière quand j’étais garçon. La guidance divine dirigeait manifestement la pièce, et ce

n’était que le premier acte à cette époque. Je ne pourrais dire pourquoi je tenais ce genre de rôle à ce stade précoce de ma vie, sinon en évoquant une puissance supérieure à l’œuvre durant ces années de formation. Pendant que tant de mes amis et connaissances utilisaient des qualificatifs haineux, j’étais naturellement offensé et me hérissais intérieurement en entendant ce genre de langage. Je n’avais pas l’intention de faire une scène lorsque de tels comportements se manifestaient. Je savais au plus profond de moi-même que se battre n’est qu’une perte de temps et n’apporte rien — c’était la même chose lorsque je traitais avec les brutes qui harcelaient mon frère. J’entendais des voix différentes dans ma tête — des déclarations mentales qui m’encourageaient à donner l’exemple, à faire ce que je savais être juste.

Ce thème de la compassion et de la bonté envers les autres m’habite depuis mon tout jeune âge. Il est peut-être un vestige d’une vie antérieure. Il provient peut-être des sentiments engendrés par un abandon précoce, m’incitant à donner de l’amour parce que l’amour que je ressentais ne venait pas à moi. Mais de mon point de vue actuel, je le considère comme la main de la providence divine posée sur mon épaule, me guidant à me conduire très tôt de façon compatissante, afin que je puisse écrire et parler de l’importance d’étendre l’amour à tous, ce qui deviendrait la mission d’une vie.

Quelle que soit l’étincelle de motivation mise en moi à cette époque, je veux exprimer ma profonde et sincère gratitude pour elle. Elle a non seulement illuminé ma vie de façon incommensurable, mais elle a été une source de réconfort et de guérison pour des millions de personnes dans le monde.

6

— Lorsque je parlerai avec Steve Allen au *Tonight Show,* je serai bien plus intéressant que les gens qui étaient là hier soir !

J’ai cette conversation avec ma mère et mes deux frères tôt le matin avant qu’elle prenne l’autobus pour aller travailler et que nous partions pour l’école. J’ai 14 ans en 1954 — et je regarde Steve Allen presque tous les soirs en fin de soirée. Je suis subjugué pendant que je regarde l’émission de télévision, et je me vois exactement là, dans le studio, en train de parler à Steve et d’intervenir avec sa bande d’invités excentriques. Je ne *pense* pas que je serai invité — je le *sais.*

Nous avons un petit téléviseur noir et blanc de marque Admiral, la première télé du voisinage. Sur le toit de notre petit duplex du 20 217, rue Moross se trouve une antenne qui nous permet de capter les signaux — selon la force du vent. Pour moi, c’est le summum du chic, et je suis devenu accro à mon divertissement de fin de soirée, longtemps après que le reste de la maisonnée s’est couché. Je m’assieds près de ce nouveau truc et garde le volume aussi bas que possible, parce que ma mère règle son réveil à 5 h et que je ne veux pas la déranger… ou qu’elle découvre que je suis bien éveillé alors qu’elle pense que je dors à poings fermés.

Ces nuits passées à écouter Steve Allen au *Tonight Show* sont plus qu’un simple divertissement à mes yeux. Dans mon imagination, je fais partie intégrante du spectacle. D’une certaine façon, je peux non seulement me voir au présent, comme un garçon assis dans le salon en train de regarder une transmission électronique, mais je me vois

également dans le futur. J’ai un tel sentiment d’être connecté avec ce que je ferai dans le futur qu’à certaines occasions, je regarde l’écran minuscule et me vois assis dans le studio en train de discuter avec Steve en tant qu’adulte.

Je ne peux effacer cette image — j’en suis incapable. Je n’en parle qu’à très peu de gens, mais d’une façon ou d’une autre je suis capable d’unir le présent et le futur, et ces images intérieures deviennent mon propre monde privé. Cela semble peut-être dément aux yeux des autres, mais c’est *très réel* pour moi. Je me vois utilisant ce petit écran de télévision comme un moyen d’atteindre les gens et de leur enseigner, pas seulement dans ma ville ou mon pays, mais aussi dans le monde entier.

Lorsque je partage ces images avec ma famille et mes amis, ils s’esclaffent devant ma naïveté, alors je m’entraîne à laisser ces images intérieures être ce qu’elles sont : seulement intérieures. Et la certitude ne me quitte pas, nuit après nuit, pendant que je regarde Steve Allen au *Tonight Show*.

Maintenant, je peux voir clair

Faisons défiler le temps jusqu’en 1976. J’ai publié mon premier livre destiné au grand public, intitulé *Vos zones erronées*. Je commençais une tournée nationale, principalement à mes frais, visitant une ville après l’autre et donnant autant d’entrevues que je pouvais en organiser. Étant un inconnu, toutes les demandes pour faire une apparition sur une chaîne nationale étaient fermement rejetées. Alors, je me suis dit que le meilleur moyen de rejoindre tout le monde aux États-Unis était d’aller directement les voir.

J’ai ramassé mes livres et avec ma fille de neuf ans, Tracy, j’ai passé de nombreux mois sur la route. J’ai fait toutes les interviews que mon amie et agente publicitaire, Donna Gould, a pu organiser. Enfin, en août, j’ai reçu un appel d’un type qui était prospecteur de talents pour l’émission *The Tonight Show Starring Johnny Carson*. Il s’appelait Howard Papush et venait juste de lire *Vos zones erronées*. Il voulait savoir si j’étais intéressé à venir faire une préinterview pour un passage éventuel au *Tonight Show*. J’ai bien sûr immédiatement accepté et suis allé aux studios NBC à Burbank, en Californie. Howard et moi avons parlé pen-dant plusieurs heures et sommes finalement devenus des amis proches.

Quelques jours plus tard, j’ai reçu un appel d’Howard m’informant que mon passage à l’émission de *The Tonight Show* était fixé pour le lundi soir suivant, avec l’animateur invité Shecky Greene, un comique qui s’est souvent produit sur le Strip de Las Vegas. Ce serait ma première chance de parler aux Étasuniens du message que je souhaitais partager avec le monde dans *Vos zones erronées.* J’étais fou de joie — plus euphorique que je ne saurais le décrire aujourd’hui. Au programme, j’étais le dernier invité, pendant le segment qui s’appelait à l’époque « the author’s spot », dans les 15 dernières minutes de l’émission d’une cinquantaine de minutes, en ondes à 0 h 45 du matin.

Le soir où l’émission est enregistrée, pendant que je suis accompagné à ma loge, je passe devant une rangée de téléphones publics — et j’y aperçois nul autre que monsieur Steve Allen, terminant un appel, et qui doit être le pre-mier invité de l’émission. Je me présente à Steve, puis me rends à ma loge sur mon petit nuage. *Je vais passer sur une*

chaîne nationale avec l'homme que j'admire tant depuis l'âge de 14 ans !

L'enregistrement de l'émission s'est terminé autour de 18 h, et mon segment avec Shecky Greene s'est extrêmement bien déroulé. Shecky était aimable, drôle, et a réussi à me mettre à l'aise et à me donner la chance d'être facile à suivre et intéressant.

Je me rends à l'aéroport international de Los Angeles dans un état d'excitation extrême. Comme j'étais sur le point de monter dans l'avion, j'ai entendu appeler mon nom dans le système de diffusion public, disant que j'avais un appel urgent. J'ai trouvé un téléphone, et c'était Howard qui appelait pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. Pour la première fois dans l'histoire du *Tonight Show,* il avait été écourté parce qu'à la convention du Parti républicain à Kansas City, le candidat à la vice-présidence, Bob Doyle, avait dépassé son temps alloué et que la NBC ne l'avait pas coupé — alors, ma seule et unique apparition sur une chaîne nationale avait été supprimée. Ce qui m'a aussitôt fait déchanter !

Le jour suivant, mardi, Howard m'appelle à Detroit pour me dire que Johnny Carson voudrait m'avoir sur l'émission le soir suivant, mercredi. Il semble qu'à la réunion du mardi matin, on a parlé à Johnny du nouvel invité qui avait été fabuleux le soir d'avant, même si la portion d'émission n'a pas été diffusée.

J'ai reçu un billet d'avion pour Los Angeles, pour passer avec Johnny mercredi en fin de soirée. Toutefois, l'émission s'est étirée pendant que Johnny causait avec Orson Welles et Robert Blake. Il ne restait plus beaucoup de temps pour moi. Alors, Johnny m'a proposé sur les ondes : « Je suis désolé d'avoir allongé les entrevues ce soir. Accepteriez-

vous de prolonger votre séjour et de revenir à l'émission vendredi, nous vous accorderons plus de temps que ce soir ? » J'ai répondu oui et je suis repassé avec Johnny le vendredi en fin de soirée — puis, le lundi suivant, ils ont diffusé le segment qui avait été coupé la semaine précédente avec Shecky Greene !

Je suis soudainement passé de zéro apparition sur une chaîne nationale à trois passages au *Tonight Show* en cinq jours. Ce qui a marqué le début d'une séquence de 37 apparitions au *Tonight Show* au cours des deux années suivantes, ainsi que des passages réguliers au *Merv Griffin Show*, au *Mike Douglas Show*, au *Phil Donahue Show,* au talk-show souscrit de Dinah Shore, à *Dinah !*, au *John Davidson Show,* aux émissions *Today*, *Good Morning America*, et ainsi de suite.

Lorsque je suis passé devant cette rangée de téléphones et que j'ai vu que j'étais sur le point de faire une apparition avec Steve Allen au *Tonight Show*, j'ai eu la sensation immédiate et presque débordante d'avoir en réalité créé mon propre futur lorsque j'avais eu une certitude aussi inébranlable à 14 ans. En fait, je suis parfaitement convaincu que le temps lui-même est beaucoup plus une illusion que nous ne sommes capables de le concevoir avec notre corps-esprit.

Mon *intuition* remontant à 1954 était peut-être la possibilité d'un événement futur, présente à ce moment que je considère aujourd'hui comme le passé. Mais si le temps est une illusion et si l'unicité est ce qui définit vraiment notre expérience, alors l'idée du passé et du futur doit aussi être une illusion. Et si cela vous semble farfelu et inconcevable, comme c'est souvent le cas pour moi, alors considérez seulement l'état dans lequel se produisent vos

rêves. Vous pouvez y voler, vos grands-parents depuis longtemps disparus sont vivants, et vous pouvez être un jeune enfant, une personne plus âgée, ou de n'importe quel âge si vous y appliquez votre attention. Considérez que pendant un tiers de votre vie, vous viviez dans une dimension intemporelle où tout est possible, et la seule façon dont vous pouvez être certain que vous rêviez est de vous réveiller et de revenir sur vos rêves.

D'une perspective plus éveillée dans ma vie aujourd'hui, je reviens sur mon moi de 14 ans qui avait un savoir intime, qui est devenu une intention se connectant à l'Esprit divin omniscient et omnipotent et me permettant de devenir ce sur quoi je concentrais mon attention, tout comme dans mon état de rêve. Je crois que nos pensées et nos intentions sont à ce point puissantes, tout au long de nos vies.

Je vois aujourd'hui, d'une perspective plus lucide, que chaque moment de notre existence recèle un nombre infini de possibilités. La connaissance la plus solide que nous ayons au sujet de ce que nous allons faire ou devenir se concrétise en fait ici et maintenant, même si nous ne l'avons pas encore vécu dans notre réalité quotidienne. Une pensée qui persévère est une pensée qui s'aligne sur l'Esprit divin et devient une réalité dans ce que nous appelons le futur, mais qui est actuellement une partie de l'unité qui est précisément cela : une. Pas de division, juste une expérience, qui est maintenant.

N'oubliez pas — tout ce qui vous est arrivé dans le passé s'est en fait passé dans le maintenant, et il en va ainsi du futur. Tout ce que vous vivrez se produira dans le maintenant. Oui, maintenant est tout ce qui est, et lorsque je me voyais et me sentais sur le plateau du *Tonight Show* avec Steve Allen en 1954, c'était une expérience de

maintenant qui n’attendait que de se manifester. Elle devait se produire. Il était impossible qu’elle ne le fasse pas, puisque j’en avais une telle connaissance.

Ce que je sais de mon point de vue actuel est que chaque fois que j’ai en moi cette connaissance absolue que quelque chose va arriver, je sens que je reçois une guidance de maîtres ascensionnés, qui travaillent avec moi et pilotent le navire de ma vie dans la direction qui représente mon propre dharma depuis le moment où je me suis incarné dans cette vie actuelle. Ayant conscience de cela, je suis convaincu que j’ai suivi un genre de stage de formation de maître ascensionné depuis le tout début, et que ces *connaissances* qui étaient si convaincantes à mes yeux de jeune garçon faisaient en fait partie de ce régime d’entraînement. Le passé-présent-futur est une dimension intemporelle qui se produit tout simplement en même temps, même si notre dimension basée sur le temps le considère autrement.

Aujourd’hui, je sais que je reçois une guidance spirituelle, qui me guide sur un chemin où je vis et enseigne l’éveil spirituel. J’ai toute raison de croire que ce même secours angélique m’accompagnait en 1954 lorsque je me voyais dans le futur.

Il semble qu’il y avait une vérité fondamentale à l’œuvre en 1976 qui m’a guidé toute ma vie. Quand je repense à ce qui s’est passé lorsque j’essayais de promouvoir moi-même *Vos zones erronées*, je prends conscience que je n’ai jamais ressenti aucune frustration parce que je n’arrivais pas à obtenir une apparition sur une chaîne nationale. J’ai simplement décidé de visiter autant de villes que possible et d’accepter n’importe quelle offre locale que je pourrais susciter, et de laisser le reste entre les mains des

puissances supérieures qui pouvaient guider mes efforts. Et comme je suivais mon appel intérieur, tout en m'amusant comme un gamin, de cette conscience sont venues trois apparitions en cinq jours à l'émission nationale la plus prestigieuse, et le début d'une célébrité nationale pour le reste de ma vie professionnelle. Je ne courais pas après le succès — je poursuivais ma propre vision intérieure.

Tout cela est exprimé dans un texte que j'ai cité à maintes reprises, et qui a été écrit au XIX^{e} siècle par l'un des maîtres spirituels les plus inspirants à avoir éclairé mon chemin. Son nom est Henry David Thoreau, et ses mots ont toujours résonné avec insistance dans mon esprit : « Si l'on avance hardiment dans la direction de ses rêves, et s'efforce de vivre la vie qu'on s'est imaginée, on sera payé de succès inattendu en temps ordinaire. »

Je peux maintenant clairement voir que cette sagesse faisait des heures supplémentaires dans ma vie. Cela était assurément inattendu et au-delà de tout ce que je m'étais imaginé. J'avançais en toute confiance dans la direction de mon propre rêve et vivais la vie que je m'étais imaginée — et en appréciais chaque minute. J'ai laissé le succès me poursuivre, ce qu'il n'a pas cessé de faire depuis. La seule chose dont je suis certain est que je peux diriger ce qui passe dans mon imagination, et j'ai simplement laissé venir à moi ce que j'espérais.

Au moment où les trois apparitions en cinq jours au *Tonight Show* se sont présentées, j'avais déjà démissionné d'un poste de professeur à temps plein dans une grande université, afin de parcourir personnellement le monde et parler à qui voudrait m'entendre. Vraiment, les mots de Thoreau résonnaient en moi pendant que je poursuivais mon rêve et laissais l'univers s'occuper des détails.

7

Je fais le tour du pâté de maisons encore et encore à bicyclette, afin de ne pas retourner dans le chaos de notre maison. À mes 15 ans, la situation à la maison est confuse et empire de jour en jour.

Ma mère travaille comme secrétaire pour la compagnie Chrysler et doit trimer dur pour gagner assez d'argent pour faire vivre ses trois garçons, puisque son mari ne s'intéresse pas à grand-chose d'autre qu'à boire et à faire des explosions de violence. Elle a enfin décidé que c'en est assez et a rempli les papiers pour divorcer de Bill Drury — elle apportera la paix et la tranquillité tant attendues à la maison et changera de nom de famille pour reprendre le même que moi.

La consommation d'alcool de mon beau-père dérape totalement, et il passe aux agressions verbales habituelles chez les ivrognes : vociférations agressives, fortes, promptes et hargneuses. Il s'en prend à moi pour n'importe quel motif, tout ce qui serait susceptible de le fâcher à mon propos — n'importe quoi. Alors, je roule sur mon vélo en attendant qu'il saute dans sa Chevrolet 1954 noire pour se rendre au bar. Les paroles du conseiller d'orientation de mon école trottent dans ma tête pendant que je pédale autour du pâté de maisons :

« Je veux que ta mère vienne rencontrer le directeur à l'école. D'ici là, tu es suspendu. »

Monsieur Cutter me punit parce que j'ai refusé de remplir les formulaires d'inscription scolaires de la bonne façon. À la ligne où je devais écrire les noms de mes parents, je ne savais pas quoi mettre. Devais-je écrire le nom de mon beau-père, ou celui de mon père que je n'avais jamais vu ?

Et comment pouvais-je expliquer le changement de nom imminent de ma mère ? Je sentais qu'on s'immisçait dans ma vie privée — je ne voulais rien mettre dans ces formulaires qui ferait mal paraître ma mère, et je détestais qu'on me pose des questions personnelles sur ma famille. Alors, j'ai écrit en grosses majuscules à travers le formulaire : CE SONT MES AFFAIRES. Avec pour résultat la suspension que m'a imposée monsieur Cutter et sa demande qui ferait perdre une journée de travail à ma mère, sans compter qu'elle avait trois autobus à prendre pour venir rencontrer le directeur, monsieur Irwin Wolf.

Pendant trois jours, je ne peux prendre part aux activités de l'école. Au lieu de cela, je dois m'asseoir sur le banc dans le bureau du directeur. Au moins, il y a un livre intéressant sur le banc des « prévenus ». Il a probablement été déposé là dans l'espoir de transformer les mécontents têtus qui sont condamnés à s'asseoir sur ce banc.

Je peux réintégrer l'école après que ma mère eut expliqué au directeur et à monsieur Cutter que j'essayais de la protéger, et eut promis que je contiendrais mon dégoût de remplir les formulaires et que je traiterais le processus d'inscription avec respect chaque semestre. On ne me parle pas de ce qui peut susciter ma colère quant aux règle-ments de l'école. On enfouit profondément la « fortune outrageante » de vivre avec un alcoolique, sans parler de la perspective d'un nouvel éclatement de la famille et la crainte de devoir retourner en famille d'accueil et de perdre encore une fois le contact quotidien avec ma mère.

***

Nous voici rendus quelques mois plus tard, et mon professeur de biologie de dixième année m'a dit que je

devais faire un album personnalisé représentant les différentes feuilles d'arbre du voisinage et que je devais le remettre avant la fin du semestre. Si je ne me conformais pas, je n'obtiendrais pas la note de passage et je devrais reprendre le cours de biologie.

J'ai 15 ans et je ne prends pas l'école très au sérieux. La chose la plus importante pour moi à ce moment de ma vie est mon travail, qui est sensiblement une occupation à temps plein. Je travaille à la fois comme adjoint du gérant, caissier, responsable des produits alimentaires, boucher, ou tout ce dont ils ont besoin au marché Stahl, un petit commerce indépendant qui approvisionne les gens du coin. Je donne une partie de mes gains à ma mère, ainsi que le font mes deux frères, qui bossent aussi très fort à leurs boulots et pataugent quand il s'agit d'être des étudiants exemplaires.

Une des filles dans mon cours de biologie, Mary Jo Mercurio, a offert de rassembler la collection de feuilles pour moi, juste pour ne pas que je subisse la honte d'échouer au cours de biologie sans raison valable. Je refuse — cela devient un problème moral pour moi. Je ne suis pas rebelle, en aucun sens du mot. Mais, il y a quelque chose en moi qui réagit fortement, presque violemment, à l'idée de devoir accomplir de petites tâches frivoles, et de le faire parce tous les autres s'inclinent sans questionner les figures d'autorité.

Je suis très frustré devant l'intransigeance de mon professeur de biologie sur cette question de ramasser des feuilles et de les coller dans un album personnel simplement parce tout le monde l'a *toujours* fait. J'essaie de plaider en ma faveur auprès de lui — mais sans succès. Il maintient sa position : *Fais la collection de feuilles ou échoue ton cours, même si tu as de bonnes notes dans tous tes travaux*

scolaires et que tu as démontré que tu connais la différence entre les feuilles de chêne, d'orme et celles des conifères.

Je n'en reviens pas et laisse éclater ma frustration.

— C'est trop stupide. J'ai un travail à temps plein et je n'ai pas de temps à perdre avec un devoir aussi bête. Je ne le ferai pas.

Je retourne dans le bureau du directeur, sur le banc des délinquants. Il faut encore une fois que ma mère manque son travail et prenne un second rendez-vous avec monsieur Wolf, afin qu'on puisse lui dire que mon insolence ne peut être et ne sera pas tolérée.

Pendant que je suis assis là, je vois le même livre qui avait capté mon attention quelques mois plus tôt. Le livre est une édition de poche de *Walden*, par Henry David Thoreau. La dernière fois que je me suis trouvé à là, j'avais seulement feuilleté le livre. Maintenant, pendant que je suis assis sur le long banc, attendant mon rendez-vous avec la justice en raison de mon incapacité à être seulement comme tous les autres, je décide de lire le livre en entier.

J'adore le style de cet homme ! Je suis complètement fasciné par sa technique littéraire du flux de conscience alors qu'il décrit comment il se sent en vivant retiré et découvre la vie en écoutant et contemplant la nature. Mon refus de participer à ce qui semble être pour moi un abus ridicule de conformisme pour le conformisme est renfoncé par la lecture de Walden pendant que j'attends la mesure disciplinaire. D'accord, je suis un peu ambivalent par rapport à la position que je défends, parce que la maintenir m'obligera à suivre les cours de rattrapage d'été et à reprendre la biologie.

Je viens à l'école tous les jours et me dirige vers le banc verni du bureau du directeur où je poursuis la lecture du

récit que fait Thoreau de sa vie dans les bois du Massachusetts. Je rêve également de vivre paisiblement dans la nature et de ne pas me faire imposer des règles ridicules. Je dérive dans ses mots et tout ce qu'il apprend des forces mystérieuses de la nature. Je décide que cet homme, qui a écrit il y a un siècle environ, est mon héros. J'apprends qu'il est allé en prison plutôt que de payer l'impôt à un gouvernement qui permettait l'esclavage et qu'il a vécu l'horreur de la Guerre américano-mexicaine. C'est un rebelle, s'opposant aux lois ridicules et aux comportements immoraux envers autrui.

Je suis profondément reconnaissant à quiconque a laissé ce trésor et à toute la sagesse qui émane de cet homme qui pense de la même façon que moi — quelque chose que je n'avais encore jamais vu dans ma vie.

Lorsque je termine la lecture de *Walden*, je trouve un essai intitulé *La Désobéissance civile* à la fin du livre. Il me reste une journée à passer sur le banc du bureau du directeur, alors je commence à lire cet essai. Je suis bien plus qu'excité par cette lecture — j'en suis soufflé ! Cet homme parle selon mon cœur ! Tout l'essai tourne autour de l'idée centrale que chaque personne possède le droit et l'obligation de suivre sa conscience — surtout lorsque des règles lourdes et ridicules sont imposées par les gouvernements.

J'ai l'impression d'avoir trouvé une âme sœur littéraire — un homme que je peux respecter. Thoreau vit selon ses idées et a même accepté l'emprisonnement plutôt que de payer un impôt local dans sa ville natale de Concord, dans le Massachusetts. Je prends la décision de visiter un jour Concord et de me plonger dans le même monde qui a produit des gens aux idées si révolutionnaires.

Je suppose que les représentants de l'école, qui m'ont procuré ce livre à lire pendant que je suis en attente de leur décision, veulent que j'en applique les principes. Je suis impatient de partager les idées de Thoreau avec monsieur Wolf lors de la rencontre prévue avec ma mère le lendemain. Je sens que je ne suis pas si bizarre de me retrouver ici pour la deuxième fois, attendant ma punition pour le crime de croire en moi-même, et prêt à me lever pour défendre mes idées. Je suis ravi de cette maxime qui invite à suivre ma propre conscience et à pratiquer la désobéissance civile.

Ma mère arrive, visiblement contrariée de devoir perdre du temps de travail pour une nouvelle rencontre à l'école. À cette époque, j'ai vécu avec elle pendant cinq ans, et elle sait plutôt bien que son fils Wayne n'est pas comme la plupart des autres enfants lorsque vient le temps d'obéir à des règles idiotes et de se faire imposer comment vivre sa vie. Elle me fait entièrement confiance pour prendre mes propres décisions, en grande partie parce que c'est ce que j'ai fait depuis mon tout jeune âge.

Au cours de cette seconde rencontre avec monsieur Wolf, je lui montre ce que j'ai lu au cours de la semaine en attendant d'être fixé sur mon sort : « Le citoyen doit-il jamais un instant abdiquer sa conscience au législateur ? À quoi bon la conscience individuelle alors ? Je crois que nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite… La seule obligation qui m'incombe est de faire bien. »

Ma mère, bénie soit-elle, appuie ma position, tout comme elle l'avait fait quelques mois auparavant lorsqu'elle avait expliqué pourquoi j'avais pris le parti extrême de refuser de remplir une multitude de formulaires qui auraient pu la faire mal paraître.

Je vais suivre les cours de rattrapage d'été, mais je garde la tête haute — je suis profondément reconnaissant pour les journées où j'ai été suspendu de l'école, lisant les paroles d'un homme qui allait devenir l'une des influences les plus déterminantes de ma vie. J'attends avec impatience de reprendre mon cours de biologie dans quelques semaines à peine.

Maintenant, je peux voir clair

Les événements décrits ci-dessus sont les deux choses les plus importantes qui me sont arrivées durant toutes mes années au secondaire. Je repense à la rage qui m'habitait de devoir remplir des formulaires et de révéler les conflits familiaux que je préférais tenir secrets, et je peux maintenant voir tous les bénéfices que j'en ai tirés. Cette expérience m'a particulièrement aidé à devenir un meilleur parent avec mes huit enfants chaque fois qu'ils se sont opposés aux règlements de l'école. Je ne pouvais que repenser à mes propres démêlés avec l'autorité et les règles qui ne faisaient pas vraiment sens à mes yeux et avoir de l'empathie pour les frustrations de mes enfants. J'ai compris étant très jeune que suivre aveuglément le règlement, uniquement parce que c'est le règlement, revient à perdre le contrôle sur sa vie entière.

Je peux maintenant voir que mes premières confrontations avec ceux qui voulaient que je me conforme à l'école secondaire sont survenues pour que je puisse écrire et parler d'une forme supérieure de conscience. Beaucoup plus tard dans la vie, j'ai commencé à vivre dans le respect de la sagesse du Tao Te King, écrit par Lao-tseu au V^{e} siècle av. J.-C. J'ai découvert la forme supérieure de conscience révélée dans le Tao. Cette philosophie exprime que quand la

grandeur du Tao (Dieu) est présente, l'action vient du fond du cœur. Et quand la grandeur du Tao est absente, l'action suit les règles — un signe certain que la vertu est absente.

Les complications précoces créées par l'obligation de vivre en suivant un ensemble de règles, qui semblaient souvent inutiles, ont été la matière qui m'a permis d'écrire et de parler de l'importance de l'autonomie. Si j'avais été une jeune personne qui était simplement rentrée dans le rang et avait fait ce qu'on lui disait de faire sans remettre d'abord en question l'autorité ou la raison derrière les règles, j'aurais connu un parcours très différent aujourd'hui. En moi se trouve quelque chose que j'appelle la présence du *Je suis*, qui est ma connexion à ma Source d'être — le Tao, l'Esprit divin, Dieu, Allah, Krishna, la conscience du Christ — le nom importe peu. Cette présence du *Je suis* est quelque chose qui me parle avec force, et qui l'a toujours fait. Elle ne m'a jamais laissé tomber, même si parfois l'écouter revenait à subir encore la fronde et les flèches de la fortune outrageante, mais ce sont les grandes leçons que je devais apprendre dans cette incarnation.

Cette présence du *Je suis* en moi est extrêmement persuasive, et c'était déjà ainsi lorsque j'étais jeune garçon. Je ne pouvais tout simplement pas me fondre dans le troupeau, et lorsque je voyais des comportements de mouton, je fulminais en y engageant davantage mon ego que je ne le fais aujourd'hui. J'étais un petit peu trop bruyant à l'époque — attirant sur moi une attention superflue, c'est certain ! Je constate aujourd'hui que les provocations intérieures que je connaissais à l'école secondaire étaient mon premier appel pour enseigner aux autres à ne pas rester volontairement victime de la mentalité de troupeau.

L’été pendant lequel j’ai suivi ma biologie pour la deuxième fois s’est avéré une autre expérience mémorable dans mes années de secondaire. Ma nouvelle enseignante, une femme dans la trentaine qui s’appelait Olive Fletcher, était l’une des meilleures enseignantes que je n’ai jamais eues. Elle a pris le temps de me connaître, un jeune qui avait tout ce potentiel, mais qui était rempli jusqu’au bord de désarroi et de chagrin. Elle m’a emmené jouer aux quilles — ce qui m’a renversé autant que les quilles ! Voici enfin une enseignante qui se *préoccupait* des autres et prenait le temps de parler *avec* moi — et non pas seule, sans m’écouter. Madame Fletcher m’a appris à regarder à l’intérieur de moi et à chérir le trésor que j’y trouvais. Si j’avais suivi les consignes de mon premier professeur de biologie et complété ma collection de feuilles d’arbre, je n’aurais peut-être jamais eu la chance de connaître une enseignante compatissante et bienveillante, qui est devenue un modèle pour les pratiques que j’adopterais lorsque je serais moi-même professeur.

La plus grande ironie dans cette histoire est que 16 ans plus tard, je terminais mes études doctorales et obtenais un poste comme professeur invité. Je donnais un cours à la Faculté d’éducation qui était obligatoire pour les étudiants diplômés qui étaient déjà enseignants et voulaient devenir cadres scolaires. Sur ma feuille d’inscriptions, j’ai remarqué un nom familier. Le même homme qui m’avait fait échouer en biologie était inscrit au cours que je donnais ! Il n’y a pas de hasard. Je me suis plu à imaginer que je l’envoyais en Australie pour compléter *sa* propre collection de feuilles d’arbre — une condition pour réussir le cours. En fait, je n’ai jamais évoqué l’incident du secondaire et je ne pense même pas qu’il s’en souvenait.

Je suis toujours profondément reconnaissant à ce qui a poussé l'intervention divine, quelle qu'elle fût, à mettre une copie du *Walden* de Thoreau dans le bureau du directeur lorsque je n'avais que 15 ans. Je ne saurais expliquer pourquoi les paroles de cet homme sonnaient si justes pour moi dans ces années de secondaire, mais ce n'était que le début d'une longue histoire d'amour avec ce philosophe américain du XIX^{e} siècle, qui n'a publié que deux livres de son vivant.

Au cours des ans, j'ai visité souvent les maisons de Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau à Concord, dans le Massachusetts. En fait, j'étais si ému lors d'une visite au Thoreau Lyceum que j'ai convaincu le conservateur de ce musée qui fut un jour la maison et le cabinet de travail de Thoreau, de me laisser me coucher sur son lit et m'asseoir au bureau où il avait écrit l'essai sur la désobéissance civile, qui m'avait tant remué lorsque j'étais adolescent.

De mon point de vue actuel, je peux assez clairement voir qu'Emerson et Thoreau ont été pour moi des phares angéliques presque tout au long de ma vie adulte — leurs paroles étaient comme des balises lumineuses dans un monde brumeux. J'ai pris conscience de leurs messages de transformation et d'élévation de la conscience lorsque j'étais un jeune garçon dans le bureau du directeur, mais je savais alors que quelque chose de magique s'instaurait dans ma vie.

J'avais des papillons dans le ventre lorsque je suis entré pour la rencontre avec ma mère et monsieur Wolf, parce que j'avais un allié — un allié que les autorités de l'école approuvaient ! Pourquoi, sinon, auraient-ils laissé un livre qui m'était de façon si évidente destiné, à un moment où une certaine forme de désobéissance civile s'avérait aussi

nécessaire ? Je sentais la présence de Thoreau avec moi à ce moment-là, et il est ici avec moi en ce moment même, pendant que je vous raconte combien était grande l'influence des premiers transcendantalistes dans mon adolescence — tout comme elle l'est aujourd'hui.

Il me semble clair aujourd'hui que ce géant de la pensée autonome était là avec moi pendant que je développais les mèmes de l'autonomie durant mon adolescence. Il était là avec moi lorsque je suis allé à sa maison, me suis étendu sur son lit, me suis assis à son bureau et ai médité dans son repaire. Et il était là avec moi lorsque j'ai enregistré une émission spéciale pour PBS dans sa ville natale. Il est avec moi pendant que j'écris en ce moment même, me rappelant que nous ne sommes jamais seuls et que nous pouvons invoquer l'essence spirituelle de n'importe quel maître qui a un jour foulé le sol de cette planète, et accomplir notre destinée avec leur aide.

Je vois clairement que ma résistance adolescente est devenue la source d'une énergie intarissable que je sens en moi et qui est ma façon de répondre *oui !* à un appel pour devenir un enseignant international de l'autonomie et de la conscience supérieure. Le grand Tao (Dieu) suit des voies impénétrables, mais qui peut dire si ce n'est pas Thoreau lui-même qui est intervenu dans ma vie adolescente et m'a indiqué un chemin que je continue de parcourir…

8

Je parle avec madame Olive Fletcher, mon ancienne professeure de biologie qui m'a donné un A dans ce même cours auquel j'avais précédemment échoué en raison d'une force incoercible rencontrant un objet immuable et de mon obligation de céder.

— Je vais écrire mon propre roman cette année, dis-je. Je sais que je peux écrire, et j'ai une idée du livre que je voudrais composer.

Je suis fasciné par l'idée d'une conscience extraordinaire. Dans mon optique, c'est un niveau de conscience qui permet la manifestation instantanée, la communication télépathique, l'autoguérison, et la faculté extraordinaire de communiquer avec les êtres angéliques. Je conçois un personnage fictif qui possède tous ces pouvoirs mystiques. Il a atteint l'éveil divin et travaille comme paléontologue sur un site archéologique. J'intitule mon livre *The Anomalous Compatriot*, et chaque soir, je me glisse furtivement dans un endroit tranquille et je lâche la bride à mon imagination. Mon manuscrit s'épaissit, et je le cache dans de gros sacs de papier bruns dans le petit grenier de notre maison. J'adore ces moments passés en cachette dans une ambiance tamisée où je m'évade dans les fictions que je crée.

J'adore lire et suis toujours plongé dans un nouveau livre. La plupart de mes amis détestent lire et ne considèrent pas qu'écrire puisse un jour devenir leur occupation. Pour exprimer simplement leur manière de voir : écrire, c'est pour les andouilles et les mauviettes.

Dans le cours d'anglais, chaque étudiant possède un classeur en carton pour les comptes rendus de lecture du

semestre. Plus il y a de comptes rendus, plus l'étudiant est considéré comme un futur intellectuel. Lorsque je manque d'argent, j'écris des comptes rendus et je les vends 25 cents chacun pour augmenter mon revenu. Si la note obtenue est inférieure à B, je n'exige pas de paiement. Je travaille aujourd'hui comme écrivain et suis par conséquent certain de posséder un talent pour écrire — je l'ai mis à l'épreuve dans le vrai monde des profits et pertes !

J'écris sur n'importe quel sujet et considère souvent mon écriture comme une écriture automatique. Ma main se déplace sur la page, mais ce n'est pas vraiment moi qui écris. C'est un genre de connexion qui s'établit avec une partie invisible de moi lorsque je m'assois avec un stylo violet à la main et laisse les mots se former sous mes doigts qui se déplacent sur le papier. Je me sens à l'aise lorsqu'on nous donne une dissertation à faire. J'adore les questions ouvertes à réponses longues, parce que je sais que mon talent d'écriture me permettra de surmonter les trous de mémoire que je pourrais avoir sur la matière à l'étude.

L'écriture est comme une amie qui me suit partout. J'adore l'endroit où je m'évade tous les jours pour donner vie à mes personnages, même si l'histoire devient alors moins importante — ce que j'apprécie le plus, c'est d'avoir la chance de m'asseoir dans un endroit sacré avec un bloc de papier vierge sous les yeux. Lorsque je prends le temps d'écrire mon roman, je me dis :

« Écrire n'est pas quelque chose que tu fais. C'est ce que tu es. »

J'adore l'impression que ça me donne de constater et d'affirmer : *Je suis en train d'écrire*. Ce qui m'apporte la plus grande sensation d'accomplissement est d'abord de me

sentir aligné avec la raison de ma présence sur cette planète. C'est ce que l'écriture représente pour moi.

Maintenant, je peux voir clair

Je me retire encore souvent dans mon lieu d'écriture, comme je l'ai fait pendant plus de 45 ans, et je me sens à l'aise et près de ma Source d'être lorsque je suis entouré de photos et de souvenirs personnels dans ce que je nomme mon *espace d'écriture sacré*.

À l'adolescence, j'étais déjà conscient que l'écriture jouerait un grand rôle dans ma vie. Je me suis senti naître en lisant Thoreau et Emerson à l'école secondaire, et j'avais un tel sentiment de plénitude et l'impression de faire ce qu'on m'avait envoyé faire en écrivant mon roman, ainsi qu'un recueil d'essais personnels sur des sujets tels « éviter l'esprit de troupeau », « tout est possible » et « comment connaître vraiment Dieu et vivre éternellement ». C'était un passe-temps de jeune homme que j'ajoutais avec joie à mon travail à temps plein et mes études secondaires à temps plein.

Je sais qu'il se passe quelque chose de spécial lorsque j'écris des résumés de livres contre de l'argent pour mes amis. Lorsque je rédige des essais sur des sujets qui refusent de se taire dans mes pensées, les réactions sont des variantes sur « tu devrais vraiment penser à écrire ». J'ai souvent entendu que j'avais une façon judicieuse de coucher les choses sur papier.

Lorsque je suis allé dans la marine, puis à l'université, j'appréciais que mon écriture me donne un genre de confirmation que je n'avais besoin de rien d'extérieur à moi pour gagner ma vie. J'aimais savoir que je transportais avec moi tous les outils nécessaires pour devenir autosuffisant. Je

ne voulais pas être obligé de me rendre sur un lieu de travail et qu'on me dise quoi faire et ce qu'il faut penser — je voulais écouter ma voix intérieure et écrire à quoi je pensais de ma propre manière, et savoir que je pouvais gagner ma vie sans toutes les obligations pénibles qui viennent avec le statut d'employé.

J'étais déjà un employé, travaillant de nombreuses semaines plus de 40 heures, et je ne me sentais pas libre. Mais lorsque j'écrivais et que les gens me payaient, ou lorsque je finissais un chapitre de mon livre et constatais que je pourrais vendre mon roman et toute autre chose que j'écrirais, je sentais qu'on m'avait invité à m'asseoir sur les genoux de Dieu pour dire ce que j'avais à dire et être en plus payé pour ça ! Je constate aujourd'hui que j'étais destiné à ne pas avoir de patrons, de juges, d'employés, de règles, mais seulement une vocation.

Je reviens sur mes premières années d'écriture et la conscience intérieure qui me parlait à voix haute de la liberté que je goûterais un jour. En suivant mon instinct et mes bons sentiments, qui s'éveillaient toujours lorsque je prenais un stylo et me déclarais écrivain — même si personne d'autre ne partageait encore la même opinion —, je répondais à l'appel de mon âme. Il était suffisant pour moi de le déclarer et de me déclarer expert en cette matière qui me passionnait tant.

9

— Je te déteste tant. Comment peux-tu simplement abandonner tes enfants et ne jamais passer un coup de fil pour voir si nous allons bien ? Je voudrais te casser la mâchoire tellement je suis en colère contre toi !

La nuit, ma colère et ma souffrance émergent dans des rêves où je crie après mon père. Je me réveille presque tous les matins couvert de sueur froide après ces confrontations nocturnes. Je rêve que je suis dans un état de rage lorsque je le vois et exige des réponses. Cet homme que je n'ai jamais vu le jour reste distant et indifférent, imperméable à tout ce que je peux lui dire dans mon état de rêve.

Même si je n'ai aucun souvenir de cet homme, et que je connais les histoires de ses méfaits envers ma mère et mes grands-parents, je suis perplexe devant son indifférence durable envers les trois enfants qu'il a abandonnés quelque 15 ans auparavant. On m'a raconté qu'il a volé des bijoux à ma grand-mère, qu'il a fait de la prison pour vol et qu'il refusait de travailler pour subvenir aux besoins de sa famille — sans parler de son donjuanisme invétéré, de son ivrognerie et de sa brutalité à caractère sexuel. De façon tout simplement mesquine, il s'est éclipsé de nos vies, ne passant jamais un coup de fil pour voir comment allaient ses trois enfants ou comment ils s'en sortaient avec la maigre somme d'argent qu'il était censé donner en guide de pension alimentaire. Non, Melvin Lyle Dyer a simplement disparu et ne s'est jamais retourné pour voir ce qu'il laissait derrière.

Je vis maintenant avec mes frères et notre mère, depuis que Bill Drury a finalement débarrassé le plancher. Jim et Dave ne sont pas intéressés à trouver notre père et à lui

faire face, mais moi oui. Mes rêves nocturnes manifestent un enfant profondément perturbé par l'abandon paternel. Je demande à ma mère de me le décrire, mais elle refuse — sauf pour dire que c'était un con fini, un beau parleur et un escroc, qui volait de l'argent partout où il passait et refusait de prendre ses responsabilités paternelles. Elle se rappelle un emploi qu'il a eu. Il devait faire du porte-à-porte pour vendre des brosses et des balais, pour le compte d'une association pour aveugles. Lorsqu'il a refusé de remettre l'argent qu'il avait récolté, il a été congédié.

Même si ma mère n'a rien de positif à dire sur cet homme qui est mon père, je souhaite le connaître. Mon indigna-tion et ma rage me poussent à lui faire face et à exiger sa version de l'histoire. Je pense à lui tous les jours, imaginant que je tombe par hasard sur lui et que j'ai une longue conversation sur les motifs qui l'ont poussé à abandonner une femme magnifique et trois enfants de moins de cinq ans. Je tiens à savoir s'il sait seulement que j'existe et s'il ressent de l'amour pour ce petit garçon qui entre rapidement dans l'âge adulte.

Je tente de le retracer afin que nous puissions parler. Je passe des coups de fil à des membres de sa famille et réussis à obtenir quelques indices sur sa position approximative (quelque part dans le Sud profond), mais je ne prends jamais contact. Je nourris le fantasme que je vais enfin rencontrer cet homme qui est si mystérieusement sorti de ma vie, et que nous allons régler les problèmes personnels que j'ai récoltés d'avoir été abandonné.

Je pose continuellement des questions, et je peux voir que ma mère est très intimidée par ma curiosité au sujet de mon père. Mes frères ne posent aucune question et ne veulent plus rien savoir. Peut-être que mon aîné, Jim, se rappelle

certains des gestes brutaux de notre père envers notre mère et nous-mêmes, et que cela explique son indifférence. Il veut peut-être simplement laisser tout ça derrière lui.

Ma mère nourrit une haine si évidente à son endroit que mes questions reçoivent invariablement comme réponse : « C'était un bon à rien, et tu devrais te réjouir de ne pas le connaître. » J'arrête de chercher à satisfaire ma curiosité auprès d'elle, mais mon âme brûle d'en savoir plus à propos de mon père : de lui parler, de connaître son point de vue et d'entendre ses explications, de découvrir peut-être qu'il m'aime vraiment même s'il a choisi de rester au loin. Je pense souvent qu'il a peut-être accompli un acte noble en restant loin, sachant au fond de son cœur que sa présence dans ma vie ne servirait pas mon meilleur intérêt, et que son départ était un choix altruiste plutôt qu'égoïste.

Quoi qu'il en soit, l'absence d'un père dans ma vie est un manque important pour moi à l'adolescence. Je suis curieux, et je veux vraiment le trouver. Et l'amertume que je ressens se transforme en une fureur qui se manifeste dans les rêves de violence que je démontre à son endroit la nuit. Je me fais la promesse formelle — même si tous les membres de ma famille immédiate pensent que je devrais laisser tomber et être reconnaissant que ce raté soit sorti de ma vie — de le pourchasser et de lui parler un jour d'homme à homme, afin d'obtenir les réponses que je désire entendre. Je n'ai pas l'intention de seulement « laisser tomber », comme me pressent de faire ceux qui m'entourent. Je veux le rencontrer. Je veux l'entendre de sa bouche. Je veux qu'il sache que j'existe, et oui, je veux sincèrement qu'il m'aime.

Le jour de la Saint-Valentin 1956, notre téléphone sonne sur la ligne commune du TUxedo 1-5942. Une tante que je n'ai jamais rencontrée et dont je n'ai même jamais entendu

parler est au bout du fil. Son nom est Audrey, et j'apprends qu'elle est la demi-sœur de mon père. Elle me dit que ma grand-mère, Norah Mabel Wilhelm, est morte ce matin et nous demande à mes deux frères et moi d'être porteurs du cercueil de cette femme à ses funérailles. Je ne savais pas que la mère de mon père était vivante, je n'avais jamais entendu parler d'elle, mais je réponds aussitôt oui.

Mon intention n'est pas de rendre hommage à une grand-mère que je n'ai pas connue — mon cœur bat à cent à l'heure à la perspective de pouvoir enfin rencontrer mon père. Il sera sûrement présent aux funérailles de sa propre mère, il ne peut se cacher plus longtemps.

Je suis à quelques semaines de mon seizième anniversaire et j'ai mon permis d'apprenti conducteur, lequel me permet de conduire si je suis accompagné d'un conducteur plus âgé possédant son permis. Jim, qui était aussi désigné pour être porteur du cercueil, accepte de me laisser conduire sa voiture en direction du côté ouest de Detroit, jusqu'à une maison remplie d'étrangers. Je suis là pour une raison et une seule : je veux voir l'homme qui est mon père. Mais il n'est pas là. Il y a un service funèbre à l'église, mais pas de Melvin Lyle Dyer. Nous faisons un tour jusqu'au cimetière où j'aide à transporter le cercueil d'une femme qui était ma grand-mère, la mère de mon père, même si elle demeure une étrangère. Pas de Melvin Lyle Dyer au cimetière.

Nous retournons tous à la maison du côté ouest, la résidence de ma défunte grand-mère. Je me sens fébrile, parce que je suis sûr que mon père depuis longtemps absent fera son apparition. Pendant que nous rentrons dans la maison pour un buffet dînatoire, une camionnette arrive à la maison pour livrer quelques fleurs misérables avec une note. Nous apprenons que Lyle se trouve dans le sud en

Alabama ou dans le Mississippi et qu'il ne peut être présent à l'enterrement de sa mère.

Je suis découragé. Encore une fois, mon père brille par son absence. Un groupe de cousins et de tantes que je ne connais pas cherchent à excuser le comportement de Lyle. On me dit qu'il a peur de se montrer — probablement parce qu'il craint que ma mère ne le fasse jeter en prison pour défaut d'avoir payé pendant 10 ans la pension alimentaire statuée par la Cour.

Je me demande ce que je fais ici à cette commémoration, et je presse mes frères de partir. Juste avant que nous partions, une cousine nommée Dorothy nous dit que mon père a eu plusieurs femmes après avoir quitté ma mère, dont une jeune fille qu'il a prise sur le pouce dans un endroit nommé Bloomingrose, en Virginie-Occidentale. Et avant elle, une femme qui s'appelait Juanita, une infirmière qui vit maintenant à Sandusky, dans l'Ohio. Je prends les informations en note et dis au revoir à ces parents inconnus, et me rends compte pour la énième fois que cet homme n'est absolu-ment pas intéressé à nous connaître, moi ou mes frères. Même les funérailles de sa propre mère ne sont pas un prétexte suffisant pour qu'il fasse une apparition dans ma vie.

Je suis déterminé plus que jamais à avoir une rencontre face à face avec mon père, et j'ai maintenant une assez bonne idée de l'endroit où il pourrait vivre. Je ne comprends toujours pas clairement pourquoi je suis aussi obsédé par l'idée de retrouver cet homme qui ne veut manifestement rien savoir de moi ou de mes frères — mais je suis résolu.

Après avoir eu 16 ans, je m'achète une Plymouth 1950 pour 200 dollars. Je projette de descendre dans le comté de Boone, en Virginie-Occidentale, pour faire une visite surprise

à mon père et à l'auto-stoppeuse qu'il a, m'a-t-on dit, épousée. Comme les vacances d'été arrivent, mon patron du marché Stahl, où je travaille depuis trois ans, me demande de travailler à temps plein tout l'été comme gérant adjoint, ce qui implique de faire la fermeture du magasin et de comptabiliser les recettes du jour. Cette proposition, ainsi que les dépenses liées à la possession et l'immatriculation d'un véhicule, ainsi que mon désir de passer du temps avec ma nouvelle petite amie, m'amènent à reporter mon voyage. Je décide plutôt de chercher son ex-femme, Juanita, qui vit à Sandusky, dans l'Ohio.

Je conduis pendant trois heures jusqu'à Sandusky et rencontre l'ex-femme de mon père, qui travaille dans un hôpital du coin et parle d'une voix ferme et sans ambages.

— Ton père est un mauvais homme, dit-elle carrément. Tout ce que ta mère t'a dit à son propos est vrai, et même plus. Il refusait de travailler pour faire vivre notre ménage. Il était toujours aux prises avec la justice. Il n'avait aucun sens du bien et du mal. Il buvait trop, et était mauvais et brutal quand il était saoul, ce qui arrivait souvent. Je te conseille d'oublier cette idée de le rencontrer. C'est un frimeur, et tu es bien mieux de ne pas l'avoir dans ta vie.

Juanita Dyer passe toute la journée avec moi, et le moment le plus désagréable est celui où elle répond franchement à ma question.

— Vous a-t-il déjà parlé des trois garçons qu'il avait abandonnés, et vous a-t-il parlé de son plus jeune fils, Wayne ?

Elle me regarde avec les yeux compatissants d'une femme qui travaille comme infirmière dans un hôpital, et qui voit des drames jour après jour.

— Non, répond-elle. Je ne savais même pas qu'il avait des enfants. Et pourtant, nous avons été mariés pendant plusieurs années.

Quel déchirement… J'ai un père qui ne parle même pas de ses propres enfants à sa femme ! Quel genre d'homme est-ce donc ? Aime-t-il seulement quelqu'un ? Comment puis-je être aussi radicalement différent, sous tous les angles, de l'homme qui est mon père biologique ? *Mon* cœur est rempli d'amour pour tous ceux qui comptent à mes yeux : ma mère, mes frères, mes amis, et particulièrement les opprimés — et même mon père. Je quitte Sandusky résolu à étouffer mon envie de retrouver ou de comprendre Melvin Lyle Dyer.

Je reviens à Detroit et je me plonge dans mon emploi de gérant adjoint dans une épicerie, gagnant bien ma vie et aidant ma mère financièrement. J'ai rencontré d'innombrables obstacles en essayant de retrouver cet homme qui avait pris la fuite, qui brisait les cœurs partout sur son passage —, mais le désir de le connaître ne s'apaisera jamais. Les cauchemars devaient continuer pendant des années.

Vingt années passeront avant que je sois capable de le reconnaître comme mon plus grand enseignant.

Maintenant, je peux voir clair

Autant je voulais voir mon père surgir et me démontrer de l'amour lorsque j'étais un jeune garçon, autant j'estime aujourd'hui son absence comme l'un des plus grands présents qui m'ont été offerts. Son caractère imprévisible et son abandon du domicile font vraiment partie de ma présence ici pour enseigner l'autonomie, qui est l'un des grands thèmes de ma vie. C'est précisément ce que je fais

depuis que je suis enfant, et ce thème a dominé toute ma vie de travail.

Il est si évident qu'il n'y a pas d'erreurs dans cet univers. Les astres sont tous alignés. Le soleil est à une distance parfaite de la terre, au millimètre près, pour créer et entretenir la vie. Il y a une précision dans cet univers, qu'on le regarde à travers le télescope ou le microscope, qui défie l'entendement. Il est parfait jusqu'à la plus petite particule subatomique et dans l'autre sens jusqu'au corps céleste le plus éloigné. Ce qui se trouve inclus dans cette précision est aussi tout ce qui croise notre route, même s'il est souvent difficile d'en comprendre le *pourquoi.*

Je devais me trouver dans une position où il fallait que j'apprenne à compter sur moi-même afin d'accomplir ma propre destinée et vivre mon dharma d'enseignant spirituel de l'autonomie. Les années passées dans des foyers d'accueil m'ont donné la chance de l'apprendre de première main. Je devais me reposer sur moi-même — il n'y avait là personne pour faire les choses à ma place.

Ma relation avec mon père devait s'avérer la relation univoque la plus significative de ma vie. Le désir que je nourrissais qu'il se montre à mon heure, quand je pensais avoir si désespérément besoin de lui, n'était qu'une manifestation de mon ego. Tout arrive au moment divin. Nous obtenons ce dont nous avons besoin selon l'agenda d'une force bien plus grande que nous-mêmes. Cette force déplace à sa manière les pièces sur l'échiquier de la vie, au moment voulu, pour se mettre au diapason de la précision parfaite qui règle chaque centimètre cube de l'espace et du temps.

Cela pourra sembler un peu farfelu pour certains, mais je crois que ma vie, sans la contribution d'un père, était

parfaite en tous sens. De mon point de vue actuel, je vois que j'ai produit mes livres, mes conférences, mes films et mes enregistrements parce que mon père était manquant. Mon ego avait besoin de lui, mais mon âme savait que j'avais un bien plus grand but à atteindre.

Ces années que j'ai passées à me tourmenter, à comprendre pourquoi et comment un homme pouvait se montrer aussi insensible, aussi cruel et aussi distant, m'amenaient invariablement à me tourner vers l'intérieur pour résoudre moi-même ces conflits, ou à me tourner vers une nouvelle forme d'amour divin pratiquée uniquement par les grands maîtres spirituels et par Dieu lui-même — un amour rempli de pardon. Tout ce dont j'avais besoin pour rester sur les rails dans ma vie m'était fourni — même si je ne pouvais pas m'en apercevoir lorsque j'étais enfant.

Aujourd'hui, en revenant sur ma vie, je peux voir que tout était absolument parfait. Sans le savoir, je traversais un genre d'entraînement depuis le départ. Mon père a peut-être accepté de venir dans ce monde à partir du monde spirituel pour vivre de telle façon que son plus jeune fils doive apprendre à vivre de manière autonome pendant la petite enfance, l'adolescence et au début de l'âge adulte.

Avoir la chance de témoigner de l'amour et de pardonner à mon père pour tous ses comportements fâcheux et imprévisibles était un camp d'entraînement pour aider des millions de personnes à transformer leurs propres vies dans une perspective éveillée aux plans divins. Je sens souvent la présence de mon père, et chaque fois que je sens sa présence, c'est comme un nuage léger d'amour infini plutôt que l'orage de fureur et de colère, qui caractérisait auparavant mes pensées se rapportant à cet homme.

Oui, il a été mon plus grand enseignant. Je sais avec certitude que les voies de Dieu sont impénétrables —, mais Il ne fait rien au hasard. En effet, tout est, et a toujours été, parfait à tous points de vue. J’en suis profondément reconnaissant.

10

En 1958, la possibilité d'être mobilisé et de servir comme fantassin dans l'armée est l'un des scénarios les plus infects que je peux imaginer. Devenir ouvrier d'usine dans la construction automobile à Detroit, ce que bon nombre de mes voisins de 18 ans ont fait après avoir complété le secondaire, ne me tente pas beaucoup non plus. Alors, je m'engage dans la marine, comme l'avait fait deux ans plus tôt mon frère aîné, Jim. Me voici deux semaines plus tard dans la région des Grands Lacs, en Illinois. J'ai l'estomac qui me remonte dans la gorge quand je me demande :

« Mais qu'est-ce que j'ai fait là ? »

Au petit matin, dans mon lit superposé, je fais le point sur ma nouvelle vie. La nuit dernière, j'ai compté des centaines de coquerelles trottinant sur les vêtements, la literie et les corps endormis — si je m'étais donné la peine, j'aurais pu en dénombrer un nombre infini. Cette vermine infeste l'endroit. Elle reste dans les fissures jusqu'à ce que les lumières s'éteignent, puis sort en colonie, se gavant de miettes et menant son train nocturne. J'ai un haut-le-cœur en les imaginant ramper sur mon visage, mais les coquerelles sont un problème mineur.

J'ai vécu dans de nombreux endroits et appris assez tôt à ne pas me plaindre de mon sort. Je n'ai aucune allergie, il n'y a pas d'aliments que je ne tolère pas, et je n'ai aucune aversion pour les fonctions physiologiques. Ce n'est pas que j'aie de la difficulté à m'adapter, à vivre à l'étroit avec des centaines d'hommes dans les baraques des quartiers serrés de la Compagnie 417, ici à la base navale des Grands Lacs. Les cafards et les effluves nauséabonds des toilettes ne sont rien comparé à ce qu'on exige de moi en tant que membre

à temps plein du service actif des forces armées, où les règles sont reines.

Les règles sont que je ne dois jamais penser par moi-même. Je dois obéir à tout ordre donné par n'importe quel supérieur et ne jamais poser de questions. La désobéissance entraîne de graves conséquences, incluant la réclusion. Il y a une chaîne de commandements opérationnelle en tout temps, et je dois accepter mon rôle de dernier des derniers — faisant ce qu'on me dit de faire, et ce qu'on dit à tous les autres de faire. Il n'y a pas d'individualité ici. Tout ce que je peux dire est « oui, m'sieur ! » et obéir.

On me dit à quelle heure me coucher, quand me réveiller, quoi et quand manger, et quoi porter — qui est la même chose que tous les autres portent. Mes cheveux sont rasés, mes bottes doivent reluire et mon visage doit être rasé de près. Je suis inspecté plusieurs fois par jour par un supérieur qui m'aboie au visage que je suis une demi-portion — à quoi je dois répondre « oui, m'sieur ! », sans quoi je m'expose à sa fureur feinte et reçois un genre de punition absurde.

Même si aujourd'hui je ne pense pas en ses termes, je crois que ce ne peut aucunement être la place de quelqu'un qui s'est incarné dans le domaine terrestre pour enseigner l'autonomie.

On ne peut échapper à cette mentalité militaire. On m'enseigne qu'il n'y a pas de moi, que je dois m'en remettre à mes supérieurs et aux règles pour toute question d'identité. Je porterai le même uniforme pour les quatre prochaines années, et je devrai me conformer ou déserter, ce qui entraînerait un long séjour au trou et une dégradation infamante. Je choisis d'accepter mon sort, sachant que je suis bien plus qu'un corps — et peu importe ce qu'ils

décident de faire avec mon corps, j'ai la possibilité d'entretenir ma paix intérieure. Je peux vivre avec les règles.

Je fais le choix d'obéir, et je peux même comprendre la nécessité d'un tel état de choses dans une organisation vouée à faire la guerre. Faire ce qu'on nous demande sans réfléchir ou poser des questions est nécessaire lorsque l'objectif ultime est de détruire un ennemi. Je décide que je me soumettrai aux règles extérieurement, mais que je n'y adhérerai jamais intérieurement. Je passerai ces quatre années de façon honorable, mais en moi-même je n'aurai aucun ennemi. Je demeurerai conséquent, convaincu que je suis un homme pacifique, chérissant et respectant l'individualité de chacun.

Je suis en paix avec ce nouveau mode de vie strict, croyant en ma capacité d'être autonome et de réussir quand même dans les rangs militaires. Je déteste les règlements stupides et les inspections, et je me connais suffisamment pour être sûr que je finirai par trouver un moyen de les éviter sans que personne ne devine ce que je manigance. Mon monde intérieur est sûr et je prendrai un malin plaisir à contourner la folie de ce mode de vie.

Je suis habituellement perplexe devant ce que je vois des mes jeunes camarades matelots. Dès qu'ils ont un peu de temps libre, je remarque que ces adultes s'arrachent joyeusement les bandes dessinées — *Superman*, *Capitaine Marvel*, *Batman et Robin*, *Archie*. La plupart d'entre eux ont un niveau et des intérêts littéraires assez différents des miens, et ce sont pourtant les gens avec qui je vis jour et nuit.

À notre première permission, nous avons la chance de passer la fin de semaine à Chicago, l'heure limite de retour

à la base étant à 22 h le dimanche. Portant mon uniforme, je me rends à la ville par train et passe le temps à flâner. Je parle à de nombreux commerçants qui sont pressés de tirer profit de ces jeunes hommes fraîchement arrivés qui goûtent à la liberté pour la première fois en deux mois.

La ville pullule de salons de tatouage, de bars, de prostituées et de souvenirs de pacotille, dont mes collègues profitent allègrement en usant de leur nouvelle liberté. Je retourne tôt à la base des Grands Lacs, et les baraques commencent à se remplir de plusieurs centaines de matelots dangereusement ivres. Trois de mes camarades mate-lots sur quatre se sont fait faire de gros tatouages permanents, et ils jurent tous et lancent des piques raciales dans leur état d'ébriété et leurs vomissements incessants.

« Est-ce que quelqu'un lit des livres ? me demandé-je. Seront-ils vraiment mes amis et mes camarades au cours des quatre prochaines années de ma vie ? »

Je sais qu'il est parfaitement impossible pour moi de barbouiller de façon permanente mon corps avec des symboles des Forces navales des États-Unis, ou quoi que ce soit d'autre. Je méprise depuis longtemps l'ivrognerie, et maintenant, j'en suis entouré. J'ai écrit mon propre roman, et maintenant, je suis plongé dans un monde où règnent les bandes dessinées, la grossièreté et les préjugés. Je déteste la violence en tout genre, et maintenant, on me prépare à devenir un instrument de mort, à porter un fusil lorsque je suis en faction, à tirer fierté d'éliminer les ennemis désignés. Je deviens plus introspectif et solitaire.

« Mais qu'est-ce que je fais ici ? me demandé-je encore et encore. Ce n'est pas ce que je suis destiné à accomplir dans le monde. Je comprends la raison de l'existence d'une armée, mais ce n'est pas mon rôle. Je suis un poisson hors

de l’eau. Je veux être une personne qui travaille à créer un monde où les fusils et les navires de guerre et la haine et les ennemis n’auront plus cours. »

Je suis confus parce que j’ai fait ce choix en toute conscience. Cela semblait être précisément la bonne chose à faire lorsque je suis sorti du secondaire. Je n’avais aucune idée que ce mode de vie militaire était conçu pour supprimer toute forme de pensée indépendante.

Je repense à toutes les occasions où je me suis opposé à des figures d’autorité qui me forçait à adopter la mentalité de troupeau. Je repense à une citation d’E. E. Cummings que j’avais mémorisée dans le cours d’anglais au secondaire : « Pour rester soi-même dans un monde qui s’évertue jour et nuit à vous rendre comme n’importe qui, il faut gagner la plus rude bataille qu’un humain puisse livrer, et cette bataille n’a pas de fin. » Et me voici prisonnier d’une organisation à laquelle j’ai librement adhéré, et qui tourne autour du principe de rendre tout le monde comme tous les autres.

Maintenant, je peux voir clair

Durant ma période d’adaptation aux exigences rigoureuses de la vie militaire, j’avais l’impression d’avoir commis la plus grande erreur de ma vie en signant pour quatre années de service. Avec le recul que me donne mon point de vue actuel, tous les nuages se sont dissipés et tout est clair comme du cristal. Pendant que je prenais la décision d’entrer dans les forces armées à 18 ans, je me rappelle que je sentais être mystérieusement guidé par une main invisible. Je savais à l’avance que ce mode de vie strict serait une abomination pour moi, surtout parce que j’avais toujours défendu le droit de faire librement mes propres

choix, sans que personne me dise quoi faire ni comment vivre. Et pourtant, je me suis trouvé devant un recruteur de la marine au centre-ville de Detroit et j'ai signé pour m'enrôler à quelques semaines de là. C'était comme si je devais céder à cette impulsion démente, même si je savais que je vivrais un conflit intime de taille.

Ce que je sais avec certitude, c'est que pour comprendre *intellectuellement* quelque chose, il faut l'étudier, l'analyser, y réfléchir, examiner ce que les autres en ont dit, réviser les théories à son sujet, et finalement parvenir à une conclusion et passer son examen — obtenir sa note de passage après toutes ces manœuvres cérébrales. Mais pour comprendre et connaître quelque chose *spirituellement*, il faut le vivre — il n'y a pas d'autre façon.

Je pourrais écrire de façon exhaustive sur le goût de l'avocat, comparer sa saveur aux autres aliments et rédiger enfin un long discours sur la question. Pourtant, la seule façon que vous avez de connaître la sensation de manger un avocat est de le faire concrètement. En le mangeant, vous faites un avec lui, vous *en avez la connaissance,* par-delà toute possibilité de transmettre votre expérience à quelqu'un d'autre. Je savais que je détestais qu'on me dise comment vivre ma vie. Je savais que je me rebellais contre l'autorité qui me dicte quoi faire, mais pour m'approprier véritablement et spirituellement ce savoir — à un niveau où il aurait un impact profond sur ma vie et me mettrait sur la voie de l'enseignement de l'autonomie et de l'autoréalisation, qui serait la tâche de ma vie —, il fallait que je le vive concrètement.

J'ai souvent évoqué l'idée que les tempêtes qui s'abattent sur nos vies, nos creux de vague, les périodes difficiles, sont des événements dont nous devons être reconnaissants. Mon

frère David a traversé 50 années d'alcoolisme et de dépendance compulsive à la nicotine, souffrant d'une timidité et d'un manque de confiance maladifs, et adoptant un point de vue athée sur la vie. Puis, lorsqu'il a eu 68 ans, on lui a posé un diagnostic de Parkinson, une maladie incurable qui le rendrait invalide. Tout s'est alors renversé.

Mon frère a décidé d'arrêter de boire et de fumer, il a commencé à écrire tous les jours, il a perdu ses traits de timidité et s'est mis à parler en public devant de grands auditoires. Il a trouvé Dieu et s'est proposé pour servir ses prochains défavorisés, et il a publié son livre. Il a attribué ces revirements dans sa vie à son diagnostic de Parkinson — son plus grand tuteur.

Maintenant, je peux voir clairement que pour m'engager fermement dans la voie que j'avais choisie pour cette incarnation-ci, je devais vivre concrètement et connaître véritablement ce qu'était cette chose que je n'aimais pas. Ces années passées dans l'armée, où l'on me demandait de me conformer et d'être seulement comme tous les autres, m'ont donné une chance de connaître de première main ce que je détestais aussi farouchement, puis de chercher et de vivre selon la perspective que je pouvais comprendre ce que j'avais à faire, lorsque ces années de vie régentée furent terminées. Je suis profondément reconnaissant pour ces expériences de jeunesse.

Ma profonde aversion pour toute forme d'autorité m'a poussé à vivre et à enseigner avec ferveur ce que j'aimais et ce en quoi je croyais. De mon point de vue actuel, je sais que je dois exprimer ma gratitude pour tous ces événements, même ceux qui me semblaient aussi intolérables à l'époque. J'ai été poussé dans cette direction précise, et j'en suis reconnaissant chaque jour. À l'époque

actuelle, je suis capable d’accueillir mon diagnostic de leucémie et je sais qu’il m’amènera plus haut — comme l’avait fait mon expérience militaire, il y a plus de 50 ans.

11

Le camp d’entraînement est derrière moi. Je me trouve à Bainbridge, dans le Maryland, où je dois suivre des cours pendant six mois pour devenir radio et cryptographe. Les cours sont exigeants. L’école commence tous les jours au petit matin et se termine tard le soir, avec des heures d’étude durant la nuit. Les matinées se passent à apprendre le morse, à convertir les points et les traits sonores en lettres, et nous avons des examens un jour sur deux. Mes études comprennent également l’apprentissage des communications, de l’électronique, de la physique, des dernières technologies, du codage et décodage, et de la dactylo. Mon subconscient apprend à réagir automatiquement quand j’entends des sons dans mes écouteurs.

Je prends très au sérieux cette aventure pédagogique de six mois et vise l’excellence. Je me suis rappelé que lorsque je décide de m’appliquer, je peux littéralement maîtriser n’importe quelle discipline. À l’époque du secondaire, lorsque j’aimais une matière, je recevais immanquablement un *A.* Lorsque la matière m’indifférait, je me repliais simplement sur moi-même, me souciant peu d’obtenir la note de passage ou un échec. Ici, à l’école de formation des radiotélégraphistes, je suis un jeune matelot déterminé. Je m’efforce non seulement de réussir le cours, mais de le faire avec mention. À la remise des diplômes, je suis en tête de ma classe.

Mon meilleur ami à Bainbridge est un jeune homme de 19 ans qui se nomme Ray Dudley, et qui vient de Chicago. Nous étudions ensemble, nous échangeons comme des frères et devenons tout simplement inséparables. Lorsque

nous quittons la base pour aller à Baltimore ou à Washington DC pendant la fin de semaine, nous le faisons souvent ensemble.

Ray et moi revenons à la base après une fin de semaine à DC. Il est 22 h, c'est dimanche, et nous devons être de retour à la base de Bainbridge avant minuit. Nous décidons de faire un arrêt dans la petite ville de Havre de Grace, dans le Maryland, pour prendre un plat de riz frit, puisque nous n'avons rien mangé de la journée. C'est un plat qui ne coûte pas cher et qui remplira l'estomac de deux mate-lots affamés, portant l'uniforme des Forces navales des États-Unis, avant de faire le trajet de 15 kilomètres jusqu'à la base en taxi.

Je suis ahuri lorsque j'entends : « Désolée, les gars, on ne peut pas vous servir dans ce restaurant. » Je demande la raison de ce refus à la serveuse, puisque le restaurant est ouvert jusqu'à minuit et qu'il y a de nombreux mili-taires rentrant à la base qui sont en train de manger. Elle me regarde d'un air penaud et hausse simplement les épaules en pointant mon meilleur ami, un militaire des Forces navales des États-Unis qui sert sa patrie en tant que membre des forces armées… Et puis, cela me frappe au visage comme si l'on venait de m'assener un coup vicieux. Ray est afro-américain, et dans cette petite ville du Maryland, on ne sert pas les gens qui n'ont pas la peau blanche.

Je demande à parler au gérant, mais aucun cadre ne se montre. La serveuse ne veut pas d'esclandre, mais je suis indigné et embarrassé pour mon ami. Ray, qui a subi ce genre d'humiliation toute sa vie, me fait paisiblement signe de partir pour éviter que la situation ne dégénère.

Je n’avais jamais vécu de la sorte l’horreur de la discrimination raciale. Je suis déboussolé, profondément attristé et terriblement vexé pour mon ami. Mais plus encore, je suis indigné de cette folie poussant à refuser de servir un autre être humain qui porte l’uniforme des forces armées de son pays et se porte volontaire pour aller à la guerre, risquant donc de perdre la vie, afin que tous les autres puissent vivre et respirer librement — même les propriétaires de restaurants et les serveuses qui y travaillent.

Je m’excuse auprès de Ray pendant que nous retournons aux baraques de la base navale de Bainbridge. Je me fais la promesse de ne jamais, jamais juger quiconque sur la base de son apparence physique. Je suis profondément ébranlé. Je suis changé à jamais. Je vais consacrer mon existence à débarrasser le monde de préjugés aussi stupides. Chaque jour qu’il me reste à passer à Bainbridge, je suis obsédé par ce que moi, en tant qu’individu, peux faire pour supprimer ce comportement simpliste. Ce sera la mission de ma vie. Je suis résolu à devenir un homme qui ne juge personne.

Maintenant, je peux voir clair

Ce dimanche soir à Havre de Grace se détache toujours comme l’une des soirées les plus déterminantes de ma vie, même si elle s’est déroulée il y a plus de 50 ans. Ce moment où j’ai croisé le regard de mon ami Ray, et vu la souffrance causée par la discrimination, m’a inspiré le serment d’abolir tout préjugé dans ma propre conduite et d’incorporer cet amour pour toute l’humanité comme pierre angulaire de l’œuvre de ma vie.

À partir de cette nuit-là, je suis devenu pleinement conscient de ma propre propension à étiqueter les gens sur

la base de facteurs externes, et j'ai commencé à emprunter un chemin où j'étais en mesure de voir la manifestation de l'Esprit en toute personne que je rencontrais. À bien des égards, cette expérience vécue par un matelot de 19 ans était divinement orchestrée. Je devais me trouver là comme témoin et participant involontaire afin de comprendre de façon plus profonde l'horreur de ce type de comportement.

La malheureuse serveuse ne faisait que réagir au conditionnement inné qui lui avait été imposé par les circonstances culturelles lorsqu'elle était enfant. Elle a vu les mauvais traitements infligés aux personnes à la peau foncée et les a acceptés comme un état de choses. Elle était aussi une employée qui fait « ce qu'on lui dit de faire —, c'est mon travail ». Cette mentalité a été le moteur d'innombrables actes haineux au cours des siècles. Afin de remplacer ces habitudes par un comportement qui est compatissant au lieu d'être discriminatoire, les gens doivent examiner comment leur subconscient a été programmé et commencer à changer leur manière habituelle d'être.

C'est précisément ce que j'ai commencé à faire en 1959. Je n'avais que trop entendu déjà les mots « négro », « latino », « youpin », « métèque » et « polaque » en grandissant dans les années 1940 et 1950, et même si je n'ai aucun souvenir d'avoir utilisé une seule fois un tel langage dans ma vie, je sais que je l'ai entendu souvent et qu'il ne me remplissait pas d'indignation. Mon expérience avec Ray Dudley m'a complètement transformé. J'ai commencé à exprimer mon mépris pour un tel langage sans faire d'éclat. J'ai commencé à lire des livres qui traitent du racisme et de l'hostilité, et j'ai pesté contre les politiques de la marine au sein de laquelle le ségrégationnisme était une norme établie. Quand je reviens sur deux des thèmes les plus

importants de mon écriture et de ma vie adulte, je vois qu'ils remontent jusqu'à cette nuit pénible dans le Maryland.

Le premier de ces thèmes est d'enseigner aux gens à penser par eux-mêmes, indépendamment de ce qu'on leur a appris à croire. Si je sais que c'est mal et que ce n'est pas en harmonie avec l'amour divin adopté par nos maîtres spirituels les plus respectés, alors en dépit de tout ce qu'on m'a appris, je dois penser par moi-même et toujours le faire à partir d'une dimension remplie d'amour. Si l'on nous dit que Dieu est amour, alors nous ne devons pas nous contenter de le répéter dans notre lieu de culte lors de la cérémonie religieuse hebdomadaire. Nous devons le vivre.

Le second thème concerne le subconscient où s'enracinent nos comportements adultes. J'ai parlé du temps passé à apprendre le morse à l'école. Je l'ai pratiqué encore et encore jusqu'à ce qu'il passe d'une activité consciente à un emplacement permanent dans mon subconscient. Je n'ai pas utilisé le morse depuis plus d'un demi-siècle — et pourtant, chaque parcelle de ma programmation reste présente dans mon être. Je peux toujours coder mentalement, et instantanément, tous les mots et phrases en utilisant les points et les traits qui ont été imprimés dans mon esprit il y a plusieurs décennies.

De la même façon, nous avons tous d'autres concep-tions que nous appelons des *mèmes*, qui dictent notre comportement aujourd'hui. Même s'ils n'épousent pas toujours notre intérêt, ils restent actifs, tout comme mon codage inconscient du morse aujourd'hui. Cette serveuse au restaurant de Havre de Grace en 1959 incarnait les deux thèmes. Elle faisait ce qu'on lui avait dit de faire, même si son langage corporel exprimait *ce n'est pas vraiment ce que*

je pense, *je ne fais que mon travail*. Elle se comportait aussi en hôte de mèmes qu'elle n'a jamais pris la peine de corriger, puis de supprimer complètement de son subconscient.

Au moment d'écrire ces lignes, je peux toujours voir en esprit cette serveuse et mon jeune ami afro-américain, Ray Dudley. Je crois qu'ils ont tous deux été envoyés dans ma vie ce dimanche soir pour m'aider non seulement à voir la lumière, mais aussi pour enseigner à partir d'une perspective plus éclairée.

12

Nous sommes en plein hiver 1959, et j’ai été temporairement assigné pour une courte période de service à la base aéronavale de Patuxent River (NAVAIR), près de Lexington Park dans le Maryland. Je décide de mettre mon uniforme et de faire de l’auto-stop jusque chez moi, à Detroit, pour voir ma mère, et surtout ma petite amie, Linda, qui s’est inscrite à l’Université du Michigan à Ann Arbor. C’est une distance d’environ 950 kilomètres, et il faut compter environ 12 à 14 heures de route. Le fait de porter un uniforme implique habituellement que quelqu’un s’arrêtera pour me prendre et que je ne resterai pas coincé sur le bord de la route.

J’ai fait ce voyage plusieurs fois et je suis sûr d’arriver à la maison samedi matin, de pouvoir passer une journée et demie chez moi, puis de revenir à la base en auto-stop avant le couvre-feu de minuit le dimanche. C’est un long trajet et il faut passer beaucoup de temps à faire de l’auto-stop sur la route, mais ça en vaut le coup pour un matelot qui s’ennuie de la maison et se languit d’amour. Un matelot qui commence à peine à s’habituer à être loin de la maison pour de longues périodes de temps.

Je commence ma sortie de la fin de semaine en me faisant conduire directement jusqu’à Washington DC. Après plusieurs changements de véhicule, j’arrive à l’entrée de l’autoroute à péage de Pennsylvanie, qui se trouve à Breezewood. Il est maintenant près de minuit et la température a dangereusement chuté. Dans le froid mordant, quelqu’un me fait monter en direction de l’ouest, mais le conducteur m’informe qu’il ne va pas plus loin que Butler, en Pennsylvanie. Il ne veut pas me laisser à une

sortie au milieu de la nuit, parce qu'il craint que je ne meure de froid — le mercure est bien en dessous du point de congélation et les vents soufflent avec vigueur. Je porte le caban bleu foncé de la marine, et les conducteurs qui se dirigent vers l'ouest sur l'autoroute risquent de ne pas me distinguer dans l'obscurité, ce qui pourrait s'avérer désastreux. Le sympathique conducteur insiste pour me déposer à une aire de services avec restaurant, juste quelques kilomètres avant sa sortie. J'accepte son offre.

Je rentre dans le restaurant vers 3 h du matin et prends une tasse de chocolat chaud. Je ressors alors pour tenter ma chance et trouver un véhicule en direction de l'ouest — au milieu de la nuit, au milieu de ce qui semble n'être nulle part, en plein cœur de la température la plus froide que je n'ai jamais connue. En me dirigeant vers la rampe dans l'obscurité glaciale, je croise un autre matelot qui retourne vers le restaurant. Il n'a pas réussi à se faire prendre.

— C'est glacial dehors, mon vieux, me dit-il. Je ne resterais pas là trop longtemps. Tu peux rapidement attraper une engelure, si tu ne fais pas attention.

Je le salue et lui souhaite bonne chance, puis me dirige vers l'autoroute à péage. Je reste planté là pendant 15 à 20 minutes — pas de chance. Presque gelé jusqu'aux os, je décide de rentrer me réchauffer. Lorsque j'entre dans le restaurant, il n'y a qu'une seule personne dans l'endroit : le matelot à qui j'ai parlé quelques instants plus tôt et qui m'avait prévenu de ne pas rester trop longtemps dehors. Imaginez ma surprise quand je découvre que ce matelot est mon propre frère !

Jim est stationné à Norfolk, en Virginie. Il a décidé de faire le voyage à la maison en auto-stop, pour voir notre mère et sa fiancée, Marilyn, pendant la fin de semaine. Il a été lui

aussi déposé exactement au même endroit. Je ne savais même pas que le sous-marin de Jim se trouvait au port. Je n'avais eu aucune nouvelle de mon frère depuis des mois, puisque ses activités de sous-marinier étaient classées secrètes. Mon propre frère m'avait adressé la parole et m'avait averti d'être prudent sans même m'avoir reconnu. Nous avons peine à croire ce qui nous arrive, en pensant aux forces mystérieuses qui devaient être à l'œuvre pour que cela se produise.

Nous rencontrons le conducteur d'un 18 roues qui fait le plein d'essence et lui racontons l'incroyable coïncidence qui vient de se produire. L'événement synchronistique qui nous a conduits, Jim et moi, en présence l'un de l'autre au beau milieu de nulle part sous ces conditions climatiques très peu clémentes impressionne tant le camionneur qu'il se donne beaucoup de peine pour nous déposer juste devant notre porte au 20 217 de la rue Moross à Detroit, tôt le samedi matin.

Maintenant, je peux voir clair

Je ne peux vous dire combien de fois Jim et moi avons partagé cette histoire au cours des 50 dernières années, et la conclusion est toujours la même : ce n'est qu'une de ces coïncidences bizarres qui défient l'entendement. Cet événement a été très significatif pour le matelot de 19 ans que j'étais. Il m'a fait découvrir le monde de la synchronicité, de la physique quantique, et l'idée qu'il n'y a pas de hasard dans un monde gouverné par une intelligence divine.

Aujourd'hui, je reviens sur toutes les circonstances qui ont dû se conjuguer à la perfection pour que mon frère et moi puissions nous rencontrer au milieu de la nuit il y a tant

d’années, et je ne suis plus surpris. Ma vie a été pleine à craquer de ce genre d’événements —, mais c’était le premier d’importance qui a vraiment retenu mon attention et changé de façon définitive ma façon de voir les choses.

Je peux clairement voir que je devais me débarrasser de tous mes doutes sur la possibilité que toutes choses se rencontrent dans l’ordre divin et le temps divin. Dans mes livres et mes discours domine cette grande idée de *synchronicité*, qui est un terme créé par Carl Jung pour expliquer ce qu’il appelle les « hasards signifiants ». L’événement synchronistique qui a attiré l’attention de Jung s’est produit durant une séance avec une patiente qui racontait un rêve. Pendant que la patiente réfléchissait sur la signification d’un scarabée dans le rêve, ils entendirent tous deux un bruit — qui s’avéra être un scarabée sur la fenêtre attirant leur attention. Je me rends compte aujourd’hui que cet événement synchronistique avec mon frère, qui va bien au-delà de la pensée logique et défie les probabilités qu’une telle chose ait pu se produire par hasard, était nécessaire pour que je m’ouvre à la possibilité que toutes choses soient liées et intentionnelles. J’avais personnellement besoin d’être affranchi de mon rationalisme excessif à cette époque de ma vie.

Afin de pouvoir écrire et parler du monde spirituel, j’avais besoin de connaître au jeune âge de 19 ans qu’il n’y a pas de hasard ou de coïncidences dans un univers qui est véritablement créé et guidé par des forces invisibles qui dépassent l’entendement. Je perçois maintenant distinctement que nous n’avons aucune idée de la façon dont les choses ont été créées dans cet univers physique et que tout provient de quelque chose qui se nomme Esprit, et que personne ne peut définir ni même passer près

d’expliquer — y compris nos plus grands esprits scientifiques.

Il y a tout lieu de croire qu’une intelligence se cache derrière la vie. Comme le disait Max Planck, un grand esprit scientifique qui a reçu le prix Nobel de physique : « Toute matière tire son origine et n’existe qu’en vertu d’une force qui fait vibrer les particules de l’atome et tient ce minuscule système solaire qu’est l’atome en un seul morceau. Nous devons présumer l’existence, sous cette force, d’un Esprit conscient et intelligent. Cet Esprit est la matrice de toute matière. » Cela étant, alors toute cette intelligence est intrinsèquement présente dans chacune de ses créations, ce qui signifie qu’elle est en toute chose et en chacun, et que c’est elle qui dirige toute la pièce.

Cette intelligence est si prodigieusement mystérieuse qu’elle est capable de créer des mondes et des galaxies si vastes qu’ils défient même l’imagination la plus débordante. Une intelligence qui peut tenir l’univers entier dans un équilibre parfait et qui peut créer une rose à partir de rien, une intelligence qui est en toutes choses — « c’est l’Esprit qui donne la vie », comme le dit Jésus. Cette intelligence peut faire des miracles et en accomplit chaque seconde de chaque journée. Réunir deux frères au milieu de l’autoroute à péage de Pennsylvanie n’est qu’un exploit mineur quand on pense à ce qu’il faut pour créer la vie à partir de rien et composer un nombre infini de corps célestes pour constituer un univers entier. Je ne peux concevoir un spectacle sans producteur, il m’est ainsi impossible de croire que cet univers existe sans une intelligence qui est la *matrice de toute matière* — un créateur.

Lorsque je reviens sur cette expérience de synchronicité vécue en 1959, je me rends compte qu’elle m’a ouvert les

yeux à la possibilité d'un dessein divin qui nous donne des indications sur notre destinée. Je sentais que Jim et moi étions appelés à collaborer avec le destin, et j'ai commencé à envisager consciemment ma propre contribution. Je voulais aligner ma vie sur cette énergie invisible et miraculeuse. J'ai commencé à adopter un état d'esprit où je comprends que je suis bien plus qu'une simple forme humaine — que je suis l'Esprit lui-même — que la vie en moi est véritablement divine. Lorsque j'ai pris du recul et que j'ai considéré cela dans une perspective marquée par la croyance profonde en ma propre magnificence et mon lien avec ce grand Esprit invisible, j'ai commencé à devenir cocréateur de plus en plus d'événements synchronistiques.

Cette expérience était la première dont je me souvienne, qui m'avait marqué en me faisant voir que la vie n'était pas exclusivement physique et factuelle. À cette époque, j'étais convaincu, et je le suis toujours, qu'un événement de cette nature ne peut pas se produire par hasard. À partir ce jour-là, j'ai commencé à penser de façon différente. Je n'ai pas révélé à quiconque à l'époque cette nouvelle conscience éveillée. Mais je savais que j'étais impliqué dans quelque chose de plus grand que de simplement traverser les remous de la vie qui se présentaient à moi.

J'ai commencé à entendre le silence qui semblait murmurer si tendrement à propos de ma vie intérieure et d'événements en apparence miraculeux. Il était évident à mes yeux qu'il y a un lien synchronistique entre tout le monde et toutes choses — toute la vie est étroitement reliée. J'ai repensé aux conducteurs qui nous avaient déposés, Jim et moi, à l'aire de services de l'autoroute, et je commençais à les voir comme des acteurs dans la pièce de

ma vie, et moi comme un acteur dans la leur. Je m'ouvrais à la conscience de la force divine qui traverse nos vies.

De mon point de vue actuel, tant d'années plus tard, je vois clairement que je commençais à me libérer de la manière de penser qu'on m'avait inculquée — reposant sur le lien cause à effet chronologique. Je commençais à cultiver un esprit vraiment ouvert à toutes choses et détaché de toutes choses. Il semble que le moi de 19 ans ait accueilli avec joie la découverte de ce thème qui se répandrait finalement dans une vie de travail — lâche prise et sache que tout est comme il doit être.

Albert Einstein avait raison : « Il n'y a que deux façons de vivre sa vie : l'une en faisant comme si de rien n'était un miracle, l'autre en faisant comme si tout était un miracle. » Ou pour le poser comme Bouddha : « Si nous pouvions voir clairement le miracle d'une seule fleur, toute notre vie en serait changée. » Cet événement miraculeux m'a permis de voir clair et de commencer à cocréer ma propre vie, et aussi bien à enseigner aux autres comment cocréer leurs vies. En revenant sur mon passé aujourd'hui, je remercie tous les participants qui ont collaboré à susciter en moi ce merveilleux éveil.

13

C’est l’été 1960, et je suis un spécialiste des transmissions à bord du plus grand navire au monde, le *USS Ranger*. Notre port d’attache est Alameda, en Californie, après une tournée de six mois des bases navales et des points chauds du Pacifique occidental — incluant le Japon, Hong Kong, les Philippines et Hawaii —, nous sommes maintenant de retour sur le continent américain.

Soudainement, une voix éclate dans les haut-parleurs du navire.

— Présentez-vous sur le pont d’envol et mettez-vous en formation pour former le message « Hi Ike », pendant que le président Eisenhower survolera notre navire en hélicoptère.

Je suis indigné par cet ordre de rassemblement avec plusieurs milliers de mes collègues pour participer à ce spectacle absurde donné pour qu’un seul homme regarde en bas et lise ce message dessiné par un groupe de matelots portant des bérets blancs. Il n’est pas question que je me joigne à un groupe se comportant comme une volée d’oies blanches et faisant ce qu’on leur dit de faire, sans raison valable à mon sens.

Je déteste cette mentalité, et trouve de telles activités ineptes et profondément insultantes — un affront à ma dignité. Je suis maître de troisième classe, un professionnel qualifié avec d’importantes responsabilités. Je refuse de me rassembler en troupeau sur le pont, sous un soleil de plomb, formant le point sur le *i* dans « Hi Ike », afin de prendre une position politique en faveur du Parti républicain en cette année électorale.

Je dois constamment me débattre avec ma conscience pour préserver ma singularité tout en m’inscrivant dans un

organisme qui fait tout en son pouvoir pour supprimer toute pensée individuelle. Le mot d'ordre est mentalité de troupeau. Les règles sont simples : faites ce qu'on vous dit de faire et ne posez aucune question ; oubliez votre fierté, votre ego, votre désir de penser par vous-même ; obéissez aux ordres et supprimez toute envie de contester des ordres offensants. Je sais qu'il me reste moins de deux années de service pour me libérer enfin de cette mentalité. Je veux être démobilisé de façon honorable. Je veux aller à l'université et devenir professeur. Je veux aller jusqu'au bout de mon engagement en évitant les conflits avec ma fierté intérieure. Mais — et c'est un grand mais — je ne peux tout simplement pas me prêter à cette parodie.

Au cours des deux dernières années, j'ai réussi à éviter la plupart des exercices militaires qui inquiétaient mon âme. J'ai appris comment me trouver légalement ailleurs lorsque ces inspections vexantes étaient prévues, et je n'en ai parlé à personne. Je sais comment éviter de faire des vagues ou d'attirer l'attention sur moi — j'appelle cela l'*efficacité silencieuse*. Je sais ce qui insulte mon âme, et je n'ai pas besoin d'en faire une affaire d'État. Je déteste les inspections, alors j'ai trouvé le moyen de savoir quand elles sont planifiées et me fais assigner à faire autre chose lorsqu'elles se déroulent. Lorsqu'on me demande de porter un fusil pour faire un tour de garde, j'obtiens une autorisation pour me trouver ailleurs. Je déteste les fusils et les instruments de mort. Je n'ai pas besoin de faire un discours à ce sujet. Je ne veux tout simplement pas porter, à aucun moment, ces vils objets conçus pour tuer. Je suis assez fier de moi de réussir à rester dans le système tout en évitant les éléments du système qui entrent en conflit avec mes valeurs personnelles.

Pendant que 2 000 matelots se rendent sur le pont d'envol, où on leur dira comment se tenir en formation pour épeler « Hi Ike », je me dirige dans la direction opposée — de plus en plus bas, vers les étages inférieurs, où je peux m'asseoir seul pendant que cette folie s'apaise au-dessus de ma tête. Il y a trop de monde pour que quelqu'un remarque mon absence. Personne ne saura jamais que je n'étais pas là. Pas plus que personne ne saura tout le mépris que cela éveille en moi.

Je n'arrive tout simplement pas à comprendre pourquoi des gens qui ressentent la même chose que moi se contentent simplement de se rallier et de se conformer de la sorte. D'un autre côté, si tout le monde se comportait comme moi dans ces situations, il me serait impossible d'agir comme je le fais — alors, à bien des égards, je suis reconnaissant à ceux qui se rallient simplement et se conforment. Cela me permet de m'éclipser et de garder un minimum de dignité, sans avoir l'obligation de m'expliquer à ceux qui choisissent de se conformer.

Je médite dans la tranquillité et lis un roman qui est alors sur la liste des livres à succès. Je suis plongé dans l'histoire d'Atticus Finch qui se bat contre le système et les préjugés. C'est la troisième fois que je lis *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* de Harper Lee, même s'il n'a été publié que quelques mois plus tôt. Ce n'est pas un livre qu'on peut lire une seule fois et mettre de côté.

Atticus Finch est un individu d'une grande probité, un avocat héroïque de l'Alabama qui défend ce qu'il estime être juste. Je suis captivé quand il explique à sa fille, Scout, qu'il ne pourrait plus jamais se présenter la tête haute devant ses enfants s'il n'accepte pas cette cause. Il explique qu'il doit l'accepter même si tout le monde pense qu'il a

tort. Pendant que je relis *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* sous le pont, je suis content de moi de ne pas avoir suivi le troupeau de matelots en haut. Je me sens renforcé dans ma conviction d'écouter cette voix silencieuse qui me dit en moi :

« Tu n'as pas besoin d'être comme tous les autres... il y a une autre façon. »

Maintenant, je peux voir clair

Je me revois encore assis dans une chaufferie isolée, neuf étages sous le pont d'envol, en train de lire le livre de Harper Lee. J'étais un jeune de 20 ans, subjugué par un personnage fictif qui résistait à la pression d'agir comme tous les autres, et écoutait plutôt cette voix intérieure implacable qui l'incitait à suivre son cœur pour être la personne qu'il était destiné à devenir.

Le thème de cette histoire du « Hi Ike » se mêle à tous les éléments de mon curriculum au cours des 40 dernières années. Je sens que l'appel intérieur tenace, insistant, à résister au conformisme était divinement conçu pour m'indiquer ma mission de vie. Je ne connais personne à qui j'ai parlé pendant une heure environ et qui ne ressent pas qu'il ait une mission d'origine divine. Je l'ai ressenti profondément pendant toute ma vie. Et je sais aujourd'hui que l'expérience que j'ai eue avec le roman qui a valu le prix Pulitzer à Harper Lee et mon désir d'échapper à la scène se déroulant sur le pont d'envol de mon navire étaient un moment charnière de ma vie. Cela est aussi clair pour moi aujourd'hui, quelque 50 ans plus tard, que ce l'était quand j'ai regagné les couchettes après que tout le monde fut revenu de l'exercice absurde sur le pont.

Je réfléchis souvent à ces mots de Paul : « Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence » (Romains 12,2). Et à cet enseignement du soufisme : « Être dans le monde, sans être du monde. » J'ai souvent écrit au sujet de cette idée que nous ne sommes pas nos corps, mais plutôt des êtres infinis qui continuent d'occuper un nouveau corps à chaque moment de chaque journée. Pendant que j'échappais aux exigences ineptes que les militaires imposaient à mon corps, une partie de moi savait que je me trouve aussi dans ce monde en tant que corps, mais que je ne suis pas de ce monde de la forme corporelle. Je vais au-delà de la forme — et j'ai été transformé exactement là, à bord de mon navire.

Je constate que ces incitations vigoureuses à être silencieusement efficace et à éviter les activités qui me semblent absurdes comptaient parmi les premiers exercices d'entraînement pour apprendre l'autosuffisance. À ce stade, je suis profondément reconnaissant que le livre *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* de Harper Lee soit paru à ce moment-là et pour la décision des autorités en place de commander cette cérémonie du « Hi Ike » ! Ma conscience avait besoin que ces incidents l'inspirent, afin que je me mette à écrire des essais qui deviendraient un jour les livres qui encouragent des millions de personnes dans le monde à avoir le courage d'écouter leur propre appel intérieur.

Il y a environ une décennie, lorsque mon fils a eu 13 ans, je lui ai écrit une lettre pour lui expliquer ce que signifiait d'atteindre cet âge et de devenir un homme, comme il est enseigné dans de nombreuses traditions spirituelles. Je terminais en lui donnant un sage conseil : « Si tu suis le troupeau, tu finiras par marcher dans la crotte. » Ce que je

désigne par le mot « crotte » est le fait de vivre avec soi-même lorsqu’on ignore ce qu’on sait être juste et vrai, pour suivre plutôt les instructions « excrémentielles » des autres qui ont peur de s’écarter du troupeau et qui veulent qu’on soit exactement comme tous les autres.

14

J’ai été affecté à un poste sur l’île de Guam dans le Pacifique Sud pour les 18 derniers mois de mon service. J’ai été promu maître de deuxième classe et suis superviseur au Naval Communications Center dans la ville d’Agana.

Je lis quotidiennement les éditoriaux et les articles dans le *Guam Daily News*, à propos d’une politique discriminatoire sur la base navale. Les civils qui travaillent dans les magasins de détail ont le droit de faire des achats dans ces points de vente et de profiter des économies substantielles offertes aux militaires en service — à moins d’être un employé de descendance guamienne. Ce privilège ne s’adresse alors pas à vous. Si votre peau est foncée et que vous êtes guamien, vous êtes alors exclu. Ce genre de discrimination se manifeste une nouvelle fois dans ma vie. Cette fois, elle est sanctionnée par les Forces navales des États-Unis — le service militaire auquel j’appartiens aussi.

Un dimanche matin, je remarque cette annonce sur la page arrière du journal :

> Ceci est une invitation à exprimer vos idées. Un premier prix de 75 $ sera remis à la lettre gagnante sur la politique d’exclusion des Forces navales des États-Unis touchant les employés civils des boutiques militaires qui sont de descendance guamienne.

Je sais que si je participe au concours, je gagnerai le prix — ce serait le premier paiement pour une activité que j’accomplis depuis de nombreuses années. J’ai une importante collection d’essais écrits sur un vaste éventail de sujets.

Écrire des essais est plus qu’un passe-temps — c’est devenu une passion. Je découvre des sujets partout. Des comportements auxquels je n’adhérerais en aucun cas retiennent mon attention — par exemple, une coupure sur

des gens portant des chapeaux ridicules et scandant le nom d'un candidat au cours d'une réunion politique, et qui se lèvent d'un bond pour l'acclamer, commande un essai sur la tendance des gens ordinaires à se comporter de façon idiote quand les autres le font.

Je crois qu'il est important de croire en sa propre individualité, et de vivre dans une perspective où l'on se sent extraordinaire plutôt qu'ordinaire. J'ai écrit plusieurs centaines d'essais, sans savoir ce que j'allais en faire, ni même pourquoi je les écrivais. C'est simplement ma passion, et cet appel intérieur se fait plus insistant pendant que je termine mon service ici, sur cette île du Pacifique Sud.

J'envoie ma lettre pour le concours le soir même. Deux semaines plus tard, je reçois un appel téléphonique du journal m'apprenant que j'ai soumis la lettre gagnante. J'avais évidemment pris le parti de soutenir les civils guamiens du coin et de me dresser contre les règlements de la marine qui refuse des privilèges à certaines personnes sur la base de leur nationalité et de la couleur de leur peau. Je reçois 75 $ et ma photo en uniforme est publiée à la une du *Guam Daily News*. C'est alors que la tempête se déchaîne.

Je reçois des dizaines d'appels de gens furieux, incluant une menace de mort. Il semble que les civils, qui sont pour la plupart des parents et des personnes à charge du personnel des forces armées en service, s'opposent farouchement à ce que les civils guamiens puissent profiter des mêmes privilèges qu'eux. La discrimination raciale se trahit quand ils m'accusent de soutenir ces « sauvages » et ces « non-Américains ».

Je suis sous le choc. Ma lettre défendait simplement l'égalité des droits prévue dans la Constitution, ainsi que l'équité. Pourquoi quelqu'un aurait-il des privilèges qui sont refusés à un autre simplement en raison de son lieu de naissance ? Si certains civils se voient accorder ces privilèges, alors il devrait en être de même pour tous les civils. Cela me semble parfaitement clair et élémentaire.

Je comparais devant le commandement des forces navales (COMNAV) des îles Mariannes où l'on me dit que j'ai enfreint le Code unifié de justice militaire (UCMJ), qui stipule que je dois soumettre mes opinions à mes supérieurs pour approbation avant de les exposer en public. Parce que je suis allé de l'avant de mon propre chef et que j'ai exprimé une opinion tranchante sur les politiques en vigueur dans la marine, j'encours une comparution devant le tribunal militaire. Je pourrais être rétrogradé et peut-être renvoyé de l'armée sans droits ni privilèges. Tout ça pour une simple lettre exprimant une opinion qui me semble aller de soi.

Comme je devrai mariner dans cette situation pendant deux ou trois semaines avant que le COMNAV ne rende une décision, je passe alors aussitôt à l'action. J'écris des lettres aux rédacteurs en chef du *Detroit News* et du *Detroit Free Press*, deux journaux que je livrais à la porte lorsque j'ai eu 10 ans, où je décris en détail ce qui se passe ici à Guam. J'écris également une longue lettre au président des États-Unis, John F. Kennedy, expliquant en détail la politique discriminatoire en vigueur ici à Guam. Je lui dis que j'ai été menacé pour avoir exprimé des opinions qu'il avait défendues de façon si éloquente dans son discours d'investiture il y a un an. Je fais des copies de ces lettres, mais je n'en mets aucune à la poste.

Je suis convoqué par un jeune enseigne, l'assistant de l'amiral qui est le COMNAV ici dans les îles Mariannes. Il commence par m'exposer ce qui pourrait m'arriver et m'explique que j'ai commis une grave infraction et que je m'expose à recevoir un blâme sévère et une punition supplémentaire.

Je reste poli, mais me montre ferme. Je crois sincèrement que la marine prend une mauvaise tangente en pratiquant la discrimination, une pratique que le commandant en chef s'est engagé à éliminer de notre pays, et je présume que cela touche également les forces armées. J'explique à cet officier que leurs menaces ne m'effraient pas — et bien que je ne veuille pas compromettre la date prochaine de mon retour à la vie civile, et que je ne souhaite absolument pas comparaître devant le tribunal militaire pour avoir gagné un concours littéraire où je devais exposer pourquoi ce type de comportement est inapproprié et même illégal, je ne me rétracterai pas.

Je lui montre les lettres que j'ai écrites et lui dis calmement, mais fermement, que cela pourrait devenir une tache énorme, non seulement pour le COMNAV, mais aussi pour les Forces navales des États-Unis tout entières — qui, jusqu'il y a un an à peine environ, pratiquait toujours la ségrégation sur les navires en mer et sur les bases à l'étranger, et que j'en ai été le témoin tout au long de mon service. Je lui dis que si je suis convoqué devant le tribunal militaire, alors je mettrai assurément ces lettres à la poste au début des procédures.

Tout cela a été dit dans une ambiance très civilisée et amicale. Je suis convaincu que mes supérieurs n'ont aucune intention de porter cette affaire devant le tribunal militaire. Je crois qu'on fait pression sur moi en raison du grand

nombre de plaintes reçues au sujet d'un simple matelot qui a eu l'audace de parler publiquement d'une politique de la marine, en vigueur depuis longtemps.

Je quitte le bureau de l'enseigne et n'entends plus jamais parler de cette affaire, même si les appels et les lettres de menaces continuent d'arriver dans mes quartiers.

Maintenant, je peux voir clair

Même si je n'étais qu'au début de la vingtaine, j'étais destiné à devenir une personne qui peut faire la différence, qui peut se dresser contre l'autorité pour défendre ce en quoi elle croit, et le faire sans aucune crainte. Je me rappelle mon indignation devant la façon dont une minorité de gens était injustement traitée, et je devais apprendre de ma propre intervention dans cette affaire que oui, vraiment, une personne avec sa conscience, une personne qui refuse de se laisser intimider, peut provoquer un changement. Lorsque je suis revenu à Detroit pour ma première année d'université, j'ai reçu une lettre d'un ami qui me disait que le règlement discriminatoire envers les civils guamiens avait été annulé et qu'ils avaient obtenu les mêmes privilèges que tous les autres employés civils. C'était une expérience monumentale dans mon propre développement. Elle se détache encore aujourd'hui, 50 ans plus tard, comme l'une des leçons primordiales que je devais apprendre. Après tout, elle a façonné toute ma carrière d'essayiste et de conférencier motivateur.

L'univers a en quelque façon conspiré pour me stationner à Guam durant les 18 derniers mois de ma carrière navale. C'est sur cette île que j'ai ressenti de façon éclatante que je pouvais non seulement être un auteur, mais que je pouvais aussi gagner ma vie en le faisant. Lorsque j'ai posté mon

essai au *Guam Daily News*, je n'avais pas le moindre doute que j'allais remporter le prix en argent. Je sentais près de moi une source d'énergie invisible pendant que je composais ma réponse concernant le mauvais traite-ment infligé à une minorité par la marine. Lorsqu'on m'a annoncé que j'avais remporté le prix, je me suis dit : « Je peux accomplir n'importe quoi au bout d'un stylo. Je peux non seulement faire changer les règlements, mais aussi avoir un impact dans la vie des gens avec mes écrits. »

Ce petit concours sur une île éloignée a été un moment charnière pour moi, m'incitant à m'engager pleine-ment dans l'écriture.

Au cours de ma carrière d'essayiste et de conférencier motivateur, j'ai répété aux gens de croire avant tout en eux-mêmes et de ne laisser aucune force qui leur est extérieure les écarter de ce qu'ils sentent être leur vérité. Lorsque je me tenais là dans le bureau satellite de l'amiral et que je me défendais devant ce jeune officier de la marine, je jouais un rôle déterminant. C'était comme si ma Source d'être me disait : « Te voici à la croisée des chemins. Quelle voie souhaites-tu suivre dans ta vie ? » Ce n'était pas un débat que je cherchais à remporter, c'était un moment crucial pour moi. Je ne pouvais en aucun cas reculer et céder à la peur.

Cette expérience a contribué à me lancer dans une carrière d'essayiste. Je sentais que ce jeune enseigne avait été placé là comme un guide pour m'indiquer ce que je devais faire à l'avenir. J'observais son visage pendant qu'il souriait de mon absence de crainte devant ses menaces de procédures militaires sévères. Je savais qu'il était un allié, et j'étais certain qu'il ferait ce que je demandais et qu'il laisserait tomber cette affaire stupide.

À la fin de mon service militaire, j'ai eu la chance d'écrire pour un journal et d'être payé pour le faire, tout en mettant ma volonté à l'épreuve. J'ai eu la chance de connaître le pouvoir de l'absence de peur et du refus d'abdiquer ses valeurs, et d'être un instrument pour casser une politique immorale. Je remercie souvent les personnes qui se sont alignées pour rendre cela possible et me lancer dans un travail que j'ai poursuivi durant tant d'années. La personne qui a eu l'idée de lancer ce concours au *Guam Daily News*, les forces qui ont décidé de m'assigner sur cette île isolée, les gens qui m'ont menacé au téléphone et ont ainsi nourri ma détermination, le jeune enseigne, et ainsi de suite.

De mon point de vue actuel, je peux clairement voir que j'étais destiné à ouvrir le journal ce dimanche matin à Guam et à participer au concours en écrivant une lettre. Je suis profondément reconnaissant pour chaque instant de cette expérience, qui m'a donné les enseignements suivants : *n'abandonne jamais, crois en toi-même, sache que tu peux changer le monde, n'aie aucune crainte, tends la main et aide ceux qui sont dans le besoin. Et ne laisse personne te couper de ce que tu ressens profondément, surtout lorsqu'on cherche à t'intimider.*

15

Le fait d'être assis pendant de longues heures devant le matériel de communication, associé à l'humidité tropicale, a entraîné une douleur importante et de l'enflure à la base de ma colonne vertébrale. Cela s'appelle un kyste pilonidal et affecte les jeunes adultes (en fait, le diagnostic est prédominant chez les mâles de moins de 24 ans). Selon le médecin de la marine que je consulte à Guam, ils ont une salle remplie de jeunes hommes qui souffrent de cette affection.

Je me présente à l'hôpital d'Agana, où je suis assigné pendant les trois jours qui précéderont mon traitement chirurgical mineur. Mon rôle sera d'apporter mon aide dans le traitement des autres jeunes hommes qui auront eu leur chirurgie. J'aiderai à nettoyer les plaies, à changer les bandages, et j'aiderai les matelots moins mobiles à prendre leurs bains de siège.

Le premier matin, je suis assigné pour travailler avec un jeune matelot qui a eu sa chirurgie la journée précédente. Il se tient devant moi et laisse tomber sa robe de chambre. Je n'oublierai jamais ce que je vois alors. Il a été incisé des deux côtés de ses fesses, et la chair est à vif à la base de sa colonne vertébrale. Je dois assécher et nettoyer la plaie avant de l'aider à prendre son bain de siège, puis appliquer un onguent sur cette chair à vif suintante, avant de poser un pansement. Il y a au moins une dizaine d'hommes ou plus qui a subi cette chirurgie au cours des derniers jours, et ceux qui guérissent aident ceux qui sont immobilisés et assez souffrants.

J'ai un mouvement de recul à la vue de toutes ces blessures et de toute la chair coupée qui laissera des

marques permanentes sur leurs corps. Tout ce que j'ai, c'est une douleur et un peu d'enflure, et je me trouve devant ce qui me semble être une usine d'interventions chirurgicales radicales qui laisseront des marques permanentes si je les subis dans deux jours à peine. Je prends sur-le-champ la décision que ça ne me convient pas. Je ne laisserai pas ces jeunes médecins fous du scalpel me taillader les fesses.

Je quitte l'aile des kystes pilonidaux et prends rendez-vous avec l'infirmière en chef. Je l'informe que l'enflure a disparu et que je n'ai plus aucune douleur. Je n'ai donc plus besoin de subir leur intervention chirurgicale. Je rencontre le médecin et lui raconte la même histoire. Il insiste pour que je reste une nuit de plus pour voir si ma guérison miraculeuse et soudaine résiste à un examen physique. Je reste pour la nuit, et toute la nuit, je fais une visualisation où je suis guéri. La pensée d'être charcuté de manière aussi drastique me motive à travailler sur ma toute première autoguérison.

Le matin suivant, je raconte à l'infirmière et à l'équipe médicale que je suis guéri — je n'ai plus aucun symptôme d'aucune sorte. Je refuse de les laisser m'examiner davantage, et je rejette leur demande de signer un formulaire d'autorisation de chirurgie. Je suis libéré. Je prends l'autobus et retourne à la base des communications navales pour reprendre mes fonctions. Sur le chemin du retour, dans l'autobus, mon derrière me fait toujours souffrir, mais j'ai remarqué une diminution remarquable des symptômes qui m'avaient d'abord conduit dans cette maison de fous.

Au cours des semaines suivantes, je prends mes propres bains de siège aux baraquements, et je pratique un genre de technique de visualisation que j'ai découverte dans un

livre récent emprunté à la bibliothèque. Le titre du livre est *Psycho-Cybernetics*. Il a été écrit par un médecin nommé Maxwell Maltz, et son principe est que la connexion corps-esprit est à la base d'une autoguérison efficace. Il presse ses patients en chirurgie esthétique de favoriser une guérison positive à l'aide d'une visualisation intensive, et souligne qu'un changement d'attitude peut entraîner des guérisons miraculeuses.

Je mets assidûment en application les principes élaborés par le Dr Malts dans *Psycho-Cybernetics*. En moins de quatre jours, mon kyste pilonidal disparaît et je n'ai plus aucun symptôme, sans avoir besoin de traitement médical supplémentaire.

Maintenant, je peux voir clair

Je ne peux vous dire combien de fois j'ai exprimé ma gratitude pour ce kyste pilonidal, apparu sur mon coccyx en 1961, et aux trois gars dont j'ai dû traiter le derrière pendant la journée passée à l'hôpital de la marine à Guam. C'était mon baptême du pouvoir que peut jouer l'esprit dans tous les types de problèmes médicaux. Le livre du Dr Max Malts est devenu ma bible durant cette période de crise.

Je repense à la façon dont je me suis littéralement guéri moi-même grâce à la visualisation intensive, et je me rends compte que toutes les personnes impliquées dans ma vie durant cette expérience à Guam ont vraiment été certains de mes enseignants les plus importants. Après cette crise, j'ai décidé d'utiliser mon esprit pour me visualiser en forme et en santé, et de rester loin de la mentalité médicale, sauf si les circonstances l'imposent.

Je peux clairement voir que j'avais besoin de vivre cette expérience effrayante à l'hôpital pour découvrir les pouvoirs

fabuleux et mystérieux que recèle notre conscience. Lorsque je voyais bon nombre de mes jeunes camarades partir pour leur intervention chirurgicale, je leur parlais de ce que j'avais appris du Dr Maltz : « Changez votre image de vous-même, leur disais-je. Vous pouvez vous guérir vous-même ! Sincèrement, je l'ai fait en me voyant déjà guéri. Essayez-le. » Mais la plupart du temps, ils refusaient d'écouter parce qu'ils se voyaient eux-mêmes comme non qualifiés et incapables en ce qui touche leurs propres pouvoirs de guérison.

Je peux clairement voir que l'expérience vécue à l'hôpital de la marine lorsque j'avais 21 ans était absolument nécessaire pour que je puisse un jour enseigner le pouvoir de la médecine corps-esprit. Lorsqu'elle a été parfaitement intégrée, j'ai utilisé pendant une cinquantaine d'années ces techniques d'autoguérison à l'aide de la visualisation. J'ai encouragé de nombreuses personnes à changer la perception qu'elles ont d'elles-mêmes et à commencer à se voir comme les miraculeux êtres divins qu'elles sont réellement. Manifestement, j'étais destiné à croire et à enseigner qu'*avec Dieu, tout est possible.*

J'ai partagé la scène partout dans le monde avec des médecins éminents et spécialisés qui se joignaient à moi pour enseigner le lien corps-esprit. Petit à petit, le champ de la médecine corps-esprit s'est implanté et plus de gens sont réceptifs à l'idée de se fier à leurs propres pouvoirs de guérison avant de recourir à des médicaments, des chirurgies et d'autres procédures invasives. Pour moi, ce domaine d'exploration fascinant s'est ouvert à Guam où j'ai vécu une épiphanie d'origine divine en observant le derrière ensanglanté d'un jeune matelot qui venait de se faire

opérer, et que j’ai pris la décision qu’il devait y avoir un autre moyen de guérir.

Je suis reconnaissant de cette épiphanie, et du classique de Max Maltz, *Psycho-Cybernetics* qui a été publié exactement au bon moment dans ma vie. Plus de 50 ans plus tard, après un diagnostic de leucémie, j’utilise toujours les techniques apprises à Guam en 1961, et je crois au pouvoir de l’esprit de guérir n’importe quoi, pourvu que nous le posions dans notre imagination en l’alignant sur l’actualisation divine, et je l’enseigne. C’est une leçon sur laquelle j’ai également insisté en élevant mes huit enfants.

En revenant sur ma vie, je peux clairement voir pourquoi j’ai vécu cette expérience terrifiante à cette époque. Et aujourd’hui, elle confirme ce que je sais être vrai : tout ce qui arrive dans nos vies le fait pour une bonne raison, même si parfois cela ne devient évident qu’après-coup.

16

C’est le printemps 1961, et je suis sur le point de monter dans un avion militaire à hélices pour traverser l’océan Pacifique. Mon oncle Bill Vollick, un professeur à Hayward en Californie, me dit au revoir après une permission de deux semaines que j’ai passées avec lui et sa famille.

Durant les deux semaines passées avec mon oncle (qui était opérateur radio à bord d’un destroyer dans le Pacifique durant la période infernale de la Seconde Guerre mondiale), j’ai adoré l’accompagner et observer son style d’enseignement. Il est le professeur le plus populaire de son école parce qu’il sait donner vie à sa matière. J’adore le regarder enseigner et voir l’affection que lui démontrent ses étudiants. Je suis fasciné. Il est amusant, intelligent et profondément dévoué à son travail, ainsi qu’à tous ses jeunes étudiants.

Nous passons les soirées à nous interroger mutuellement sur toutes sortes de sujets. Nous parlons à tour de rôle et j’essaie de les coller lui et sa femme, Barbara, avec des questionnaires que j’ai élaborés. J’adore les échanges intellectuels et philosophiques qui se déroulent chaque soir. J’adore cette atmosphère, la compagnie de gens cultivés, stimulants. Et j’aime mon oncle, qui est de loin la plus grande influence de ma vie. Il est un modèle pour moi — oui, presque un père.

Avant de prendre l’avion, je me fais une promesse. Je dis à voix haute :

— Je vais utiliser les 18 prochains mois à Guam pour me préparer à m’inscrire à l’université et devenir professeur.

Je me sens bouillonner d’énergie et d’excitation. Je veux enseigner. Je *vais* enseigner. Je vais aller à l’université et

obtenir les crédits nécessaires pour transformer ce rêve en réalité. Je ne nourris aucun doute. J'ai trouvé ma voie, et mon oncle Bill est ma source d'inspiration.

J'ai un an et demi devant moi à Guam pour me préparer à ce que je ferai à mon retour à la vie civile, prévu pour le 4 septembre 1962. Dix-huit mois pour trouver le moyen de me faire admettre à l'université, ce qui pourrait s'avérer un défi parce que mon dossier scolaire du secondaire ne semble pas indiquer que je puisse m'inscrire à l'université. Je me promets de trouver un moyen de payer les droits de scolarité et les livres de cours, tout en convainquant l'université de passer par-dessus mes résultats du secondaire et prendre le risque de m'accepter comme étudiant à temps plein.

À mon premier jour sur l'île, je décide que je mettrai de côté 90 % de mon salaire pendant le reste de mon service dans la marine, et que je vivrai sur les 10 % restants. Tous mes repas sont payés, je n'ai pas de loyer à payer ni de vêtement à acheter. Je ne prends pas d'alcool et ne fume pas de cigarettes. Je suis déterminé à économiser assez d'argent pour couvrir tous les droits de scolarité pendant les quatre années d'études universitaires, en plus d'être capable de m'acheter une voiture d'occasion à mon retour à la vie civile. Je suis sûr que je pourrai me trouver un emploi à temps partiel lorsque j'entrerai à l'université.

Je reçois mon premier chèque de paie et prends la navette jusqu'à la ville d'Agana, où j'ouvre un compte d'épargne et dépose toute ma paie sauf 10 %. Je suis aux anges — je suis sur la bonne voie ! Je me vois comme étudiant à l'université et sais que rien ne me détournera de mon but.

Chaque mois au cours des 16 mois suivants, je répète scrupuleusement le même rituel, regardant mon compte

bancaire fructifier et me réjouissant de voir que je suis capable de m'enrichir même avec le maigre salaire d'un homme enrôlé dans la marine. Je regarde avec intérêt mes camarades matelots gaspiller leur argent, s'enivrant, vivant au-dessus de leurs moyens et arrivant à peine à tenir d'une paie à l'autre. Ce n'est pas ma façon de faire — je suis dans ma propre réalité distincte. Je vis dans un monde très différent de tous ceux avec qui je travaille au Naval Communications Center de Guam. Je vis dans la vision que je nourris pour moi-même.

La petite bibliothèque de la base navale me fournit en livres que j'emprunte et lis pendant mon temps libre. Je lis avec avidité, notant les mots que je n'arrive pas à définir. La nuit, avant de me coucher, je cherche la définition des mots et l'inscris dans mon dossier de vocabulaire nouveau. Je suis persévérant et le dossier grossit. Je passe souvent des soirées à réviser cette liste grandissante de définitions, et remarque que le nouveau vocabulaire commence à apparaître dans mes essais et les lettres que j'envoie à la maison. Je ressemble de plus en plus à une personne dont la scolarité dépasse le secondaire.

Je passe beaucoup de temps à la bibliothèque et décide que je lirai un minimum de 500 livres durant mon passage à Guam, et tiens une bibliographie à jour, qui grandit rapidement. Je dévore tout ce que garde la bibliothèque — les livres que je lis envahissent rapidement mon espace dans les baraques.

Je ne parle à aucun de mes amis de mes projets. Ils me voient comme un rat de bibliothèque, une sorte d'intellectuel autodidacte. Je poursuis tout simplement ma vision intérieure et me prépare aux études universitaires. Je

me vois comme un enseignant, un professeur d'université, et agis tous les jours en conséquence.

Je lis des livres sur tous les sujets imaginables, préparant l'examen d'entrée de l'université qui porte par coïncidence le même nom que moi — l'Université Wayne State —, chez moi, à Detroit. J'aime particulièrement les livres qui parlent de gens qui ont eu des vies extraordinaires — qui ne se sont pas contentés d'un sort ordinaire. Les grands auteurs, poètes, philosophes, scientifiques, inventeurs, musiciens, athlètes. Il n'y a pas de limites. Cette idée de vivre à des niveaux extraordinaires et de transcender l'« habituel » me séduit particulièrement.

J'occupe beaucoup de mon loisir à écrire, et j'ai rassemblé une grande collection d'essais sur des sujets variés. Ces essais semblent s'écrire par eux-mêmes à travers moi, et je sens le stylo se précipiter en travers du papier pendant que je deviens fébrile à l'idée de devenir moi-même un écrivain. Je ne montre à personne mes essais et mon nouveau vocabulaire —, c'est mon aventure personnelle. Je semble avoir trouvé un moyen d'échapper au moment présent, et je me sens comme si je vivais la vie que j'avais imaginée avec une telle clarté. Je suis un auteur. Je suis un homme cultivé. Je suis un enseignant.

En fin de compte, plusieurs de mes amis proches s'intéressent à mes lectures et écrits quotidiens, et se demandent de quoi ils parlent. Je leur parle de certaines des idées qui bouillonnent en moi, et je leur parle de William Blake, d'Emily Dickinson, de Platon, de Friedrich Nietzsche, d'Henry David Thoreau, de Ralph Waldo Emerson et de Thomas Wolfe, parmi plusieurs autres. Je parle de la vie de ces grands penseurs et de ce qu'ils transmettent dans leurs écrits. Je parle d'existentialisme, de transcendantalisme et

d’autres mots étranges en *isme* à mon petit cercle d’amis. Comme ils commencent à me considérer comme un expert sur ces sujets, je ne fais rien pour les détourner de la foi qu’ils ont en moi. Je suis un expert parce que je désire parler en expert de mon intérêt pour ces experts célèbres !

À la demande de mes amis, je prends les dispositions pour mettre sur pied un petit groupe de discussions. Une demi-douzaine de types se présente et je dirige la discussion sur Albert Camus, un écrivain et philosophe français mort récemment. Nous parlons du « Mythe de Sisyphe » et de l’idée qu’y expose Camus que « toutes les grandes actions et toutes les grandes pensées ont un commencement dérisoire. Les grandes œuvres naissent souvent au détour d’une rue ou dans le tambour d’un restaurant. » Nous discutons de la grandeur qui réside en chacun de nous.

À ma grande surprise, mes amis en redemandent. La semaine suivante, 12 personnes se présentent, y compris un officier qui n’est pas censé fraterniser avec de simples soldats. Je suis le philosophe résident de la base navale — simplement, semble-t-il, parce que je veux vivre avec courage et me plonge dans un travail accessible à tous à la bibliothèque de la base. J’adore ces séances du soir où nous pouvons échanger sur les idées qui m’ouvrent à ma propre grandeur.

Comme la date de mon retour à la vie civile approche, je fais la connaissance de l’officier responsable de l’éducation au centre des communications de la marine. Il écrit une lettre au bureau des inscriptions à Wayne State, demandant que je puisse passer l’examen d’entrée ici à Guam sous sa surveillance au département de la formation.

Après plusieurs mois de disputes et d’appels téléphoniques internationaux (c’était avant l’invention des

cellulaires ou des ordinateurs !), les dispositions sont prises et on me fixe une journée complète d'examen. À la fin de la journée d'examen, je suis plutôt sûr d'avoir bien fait. Pratiquement toutes les questions de vocabulaire sont des mots qui figurent dans mon dossier volumineux de vocabulaire nouveau.

Un mois plus tard, je reçois une réponse de l'agent des inscriptions de Wayne State, à qui j'avais parlé et avec qui j'avais échangé des lettres au cours des six derniers mois environ. J'ai extrêmement bien réussi à l'examen d'entrée — toutefois, mon dossier scolaire du secondaire n'indique pas que je puisse réussir au niveau universitaire. La conclusion est que je devrais m'inscrire à un collège communautaire puis demander un transfert après avoir terminé deux années d'études. Ce n'est pas la réponse que j'anticipais.

Je parle à l'officier responsable de l'éducation, qui envoie une recommandation élogieuse au bureau des inscriptions en décrivant le travail que j'ai accompli. Il décrit les groupes d'étude que je dirige et où j'enseigne, et ma passion pour l'enseignement supérieur. Je passe un autre appel international et plaide auprès du même agent des inscriptions, qui s'est occupé de mon dossier. Après de nombreuses discussions et négociations, je reçois un télégramme m'informant qu'ils vont faire une exception parce que je suis un vétéran qui devient un vrai casse-pieds. Ils vont m'accepter de façon provisoire et réévaluer mon dossier au trois quarts de ma première année universitaire.

Je suis admis — je suis fou de joie !

Maintenant, je peux voir clair

Avec le recul, je peux clairement voir que les 18 mois passés à Guam juste avant mon inscription à temps plein à l'université ont été déterminants dans l'œuvre à laquelle je devais consacrer ma vie future.

Il y avait quelque chose aux commandes de ma vie qui m'a fait atterrir en Californie du Nord, où j'ai passé des fins de semaine et des congés à la maison de Bill et Barbara Vollick. Le temps passé avec le plus jeune frère de ma mère était arrangé par intervention divine — j'en suis aujourd'hui certain. C'était mon cours d'initiation au pouvoir de l'intention. Je n'avais pas l'intention de devenir professeur avant de voir Bill à l'œuvre, et à partir de ce moment, j'ai été capable de le déclarer comme un fait présent et de vivre en fonction de cette disposition d'esprit.

C'est cette *intention* de devenir professeur, inspirée par Bill, qui m'a permis d'aller de l'avant et de me déclarer enseignant lorsque je suis arrivé à Guam. Pour moi, c'était un fait qui m'encourageait à faire une demande d'inscription à l'université et me poussait à réellement donner des cours sur la base. L'intention a donné l'élan pour organiser ma vie entière autour d'une idée que j'ai implantée dans ma conscience lorsque j'étais un matelot de 20 ans qui n'avait qu'un diplôme d'études secondaires. Après des milliers de conférences publiques sur toutes sortes de sujets abordés dans les 41 livres que j'ai écrits, je vois toujours défiler sur l'écran de ma conscience les quatre mots de cette intention que j'ai créée en 1961 : *je suis un enseignant*.

L'esprit universel semblait savoir qu'il fallait que je sois marqué de la sorte, et je suis stupéfait de son pouvoir magique en moi, maintenant comme toujours. Enseigner aux gens à agir comme si ce qu'ils souhaitent voir se manifester était déjà un fait présent a été l'un des thèmes

centraux de l'œuvre de ma vie. Lorsque je pose l'idée d'être un enseignant dans mon imagination, la seule chose que je peux faire est d'agir selon cette intention. Je suis profondément reconnaissant aux pouvoirs qui nous ont réunis Bill et moi à une étape aussi cruciale de ma vie. Nous étions destinés à être des amis pour la vie. Je suis également reconnaissant du fait que j'ai été en mesure de payer de retour cet homme admirable pour ce qu'il avait offert sans s'en apercevoir à un jeune matelot partant pour une île du Pacifique, où il vivrait une transformation monumentale et prendrait une nouvelle direction dans sa vie.

Pendant que j'étais à Guam, j'agissais avec persévérance et détermination en suivant l'affirmation intérieure *je suis un enseignant*. Ma visite bimensuelle à la banque pour déposer 90 % de mon salaire est issue de cette intention. Au moment où j'ai quitté la marine, j'avais amassé tous les fonds nécessaires pour aller à l'université. J'ai été capable de m'acheter une Studebaker Lark d'occasion, qui a fonctionné jusqu'à ce que je complète ma maîtrise. Mais plus encore, j'ai adopté une philosophie envers l'argent et les économies qui m'ont permis d'être financièrement indépendant ma vie durant. L'univers m'enseignait en quelque chose comment vivre et comment accomplir mon propre dharma sans être criblé de dettes, une leçon qui m'a permis de garder le cap sur mes objectifs plutôt que de chercher un moyen de remplir des obligations qui m'auraient détourné de ma mission ici, dans la présente vie.

Là-bas, à Guam, j'étais encouragé par l'esprit universel qui nous enseigne que la sagesse n'a rien à voir avec le potentiel de grandeur personnel. Devenir un expert implique qu'il ne faut pas avoir peur de déclarer qu'on en

soit un, puis agir en fonction de cette déclaration intérieure. Ces premiers exposés et groupes d'étude sur l'existentialisme et la philosophie étaient le prélude d'une carrière où je devais me tenir devant les gens et parler de choses sensées, parce que je savais au fond de moi que c'était ce qui est vrai. J'étais dirigé par une force invisible en 1961, et j'ai poursuivi avec détermination mon intention d'être à la hauteur de mon affirmation intérieure *je suis un enseignant*. J'ai refusé d'accepter toute autre réponse que *félicitations ! Vous êtes admis à notre université*.

Je ne peux définir cette flamme intérieure qui ne me permettait pas de renoncer, mais je sais qu'elle fait partie du divin — un sergent instructeur spirituel qui se montrait implacable quand tout autour de moi disait « laisse tomber, Wayne ! » Ce motivateur intérieur continuait à pousser et m'a poussé tout au long de ma vie, non parce que je suis spécial, mais parce qu'il recevait ses ordres de l'intention posée dans mon imagination. Ce chef exigeant agit selon ce que nous croyons être déjà un fait accompli. Par conséquent, il n'est pas question d'abandonner une destinée qui est et doit être accomplie.

En 1962, lorsque je suis arrivé pour m'inscrire en première année d'université, je suis allé au bureau des inscriptions et j'ai cherché l'agent qui avait été si aimable de contourner les règles afin que je puisse être admis comme étudiant à temps plein. J'ai souvent pensé au courage de ce monsieur qui avait fait une exception et m'avait permis de m'inscrire à l'université. Il m'a dit qu'il avait seulement agi en suivant une intuition. Un signal invisible, si vous préférez — vraiment, la même énergie invisible qui m'incitait à ne pas abandonner lorsque j'étais à Guam l'incitait à contourner les règles. Après mon premier

trimestre, mon statut provisoire a été levé, et il n'y avait plus d'astérisque à côté de mon nom.

Puis, le 4 mai 1970 — le même jour que se produisait l'horreur à l'Université Kent State dans l'Ohio, où quatre étudiants étaient tués (et neuf autres blessés) par la Garde nationale qui a ouvert le feu sur la foule de jeunes étudiants qui protestaient contre le fiasco au Vietnam —, je passais mes examens finaux et devenais le Dr Wayne Dyer, et un membre auxiliaire du corps professoral à l'université où j'ai fait mes études. En huit années, je suis passé du statut de nouveau à celui de professeur.

Avec gratitude pour tout ce qui arrivé, je suis en mesure, quatre décennies plus tard, de verser un million de dollars dans une bourse d'études pour les étudiants « non qualifiés », afin qu'ils puissent s'inscrire à l'université — en mémoire de cet agent des inscriptions qui avait fait de même pour moi. Ce que je sais avec certitude, c'est qu'il n'y a pas de hasard dans un univers infini où l'Esprit est à la barre de toutes les décisions prises.

Lorsque j'ai reçu l'ordre de quitter mon navire, le *USS Ranger,* je n'avais été à bord qu'un peu plus d'un an. Personne n'avait jamais été muté après une si courte période de service, surtout dans le cas d'un temporaire comme moi, qui n'avait plus que 18 mois d'obligation militaire. Il semble manifestement que la main de la destinée était à l'œuvre — j'étais destiné à passer cette dernière année et demie à Guam, où je me trouverais nez à nez avec mon avenir, qui de quelque mystérieuse façon avait déjà été décidé. Tout ce que j'avais à faire était d'écouter, de m'écarter du chemin et d'essayer de rattraper mon retard.

Dans un univers où tout arrive en même temps, il n’y a pas de passé ni de futur, et tout existe simultanément. Je ne le savais pas à l’époque, mais je vivais ce que Lao-tseu a exprimé si laconiquement : « Vous ne portez pas, vous êtes portés ». Une main gigantesque est figurément descendue du ciel pour m’arracher du navire et me déposer à Guam, où j’étais aligné avec tout ce qu’il faut pour réaliser le dharma que j’avais choisi longtemps avant d’apparaître sur cette planète en 1940. Si j’étais resté à bord du *USS Ranger,* j’aurais réalisé un dharma différent, et vous ne seriez pas en train de lire ce livre.

Je peux très clairement voir que tout est, était et sera parfait. Comme l’exprime Rumi : « Vends ton intelligence, et achète l’émerveillement. » Je suis émerveillé et stupéfait de la perfection de mes quatre années de formation, passées dans une organisation militaire qui représentait l’opposé exact de tout ce que j’avais appris et cherchais à devenir. La perfection divine m’a également installé sur une île du Pacifique Sud où je pourrais nourrir ma passion pour une nouvelle manière d’être.

Jouissant d’une perspective beaucoup plus limpide, j’ai fini par comprendre qu’il n’existe aucun chemin qui ne mène nulle part. Je continue de regarder dans le rétroviseur avec émerveillement et reste stupéfait devant la perfection de tout cela.

17

Je suis un vétéran de 22 ans qui fréquente l’université pour la première fois, et ça semble être le plus beau moment de ma vie. J’adore marcher sur le campus entre les cours, observant tous ces bâtiments au cœur de la ville où j’ai grandi. C’est un grand honneur pour moi, après avoir passé les quatre années précédentes à bord d’un navire ou dans les baraquements d’une installation militaire. Je suis vraiment fou de joie. J’adore les cours magistraux et ne souhaite en manquer aucun. J’arrive tôt chaque matin et passe beaucoup de temps dans l’immense bibliothèque… et aussi à me chercher une place de stationnement ! Mais je n’ai pas à me plaindre.

Je ressens surtout de la fierté. L’idée d’accéder à l’éducation supérieure n’a jamais été imprimée dans ma conscience par ma famille — ce n’était pas une exigence. C’était donc mon choix personnel de suivre cette voie à ce moment de ma vie.

J’ai un emploi à temps presque complet comme caissier pour la chaîne de supermarchés Kroger. Je suis reconnaissant de cette chance de travailler en soirée, d’étudier tard le soir, et de fréquenter l’école le jour. Mes droits de scolarité sont complètement payés et j’ai économisé assez d’argent pour couvrir mes dépenses scolaires jusqu’à l’obtention de mon diplôme.

C’est mon second trimestre à l’Université Wayne State. Même si ces trimestres ne durent que 11 semaines, ces dernières sont très bien remplies. Le trimestre précédent, j’ai eu des notes au-dessus de la moyenne dans les quatre cours que j’ai complétés, qui comprenaient Anglais 101 et Littérature américaine — où j’ai adoré découvrir Theodore

Dreiser, William Faulkner, Ernest Hemingway, Mark Twain et F. Scott Fitzgerald. Je suis actuellement inscrit au cours Anglais 102, qui est un cours de création littéraire. Je sens que je n'éprouverai pas de problème — après tout, je suis un auteur ! J'écris depuis que je suis préadolescent, j'ai terminé un roman et j'ai un classeur rempli d'essais que j'ai écrits.

L'enthousiasme de voir mon écriture reconnue par un professeur qui enseigne dans une université prestigieuse est toutefois grandement diminué lorsque le jeune étudiant de troisième cycle chargé de donner le cours aux étu-diants de première année nous annonce :

— Tout ce que vous écrirez devra se conformer aux normes de l'APA. Vous perdrez des points pour toute incohérence, et si jamais vous utilisez le terme *intéressant,* vous aurez un échec sur votre bulletin.

Les essais hebdomadaires requis dans ce cours doivent contenir des notes en bas de page et s'appuyer sur quelque chose que quelqu'un d'autre a déjà écrit.

« Il ne s'intéresse donc pas à ce que les étudiants de cette classe pensent ou écrivent ? Nous devons suivre un guide conçu pour que tout le monde écrive de la même manière, dans le même style ? Pas de créativité, pas d'opinion ? »

Je trouve cela presque impossible à croire, mais il semble que Joachim Ries, qui donne le cours, soit obsédé par le *Guide de rédaction de l'American Psychological Association*. Chaque copie doit être conforme aux normes exactes sanctionnées dans le guide. Grammaire, ponctuation, bibliographie, citations… tout doit correspondre à un certain format, et aucune opinion ne doit être exprimée par les étudiants.

Mon premier écrit, qui est l’interprétation d’un poème, reçoit une note insuffisante. Des traits rouges dans tout le travail indiquent les erreurs que monsieur Ries y voit — annotations, ponctuation et notes en bas de page incorrectes —, et j’ai eu l’audace d’interpréter la signification de ce poème d’une manière que monsieur Ries juge inappropriée.

Je suis hors de moi. Je déteste l’idée que tout ce que j’écris soit critiqué et rejeté pour des raisons qui ne me semblent avoir aucun rapport avec le sujet. J’écris à l’auteur du poème, qui est professeur à l’Université du Wisconsin, et joins une copie de mon essai contenant mon interprétation de ce qu’il voulait véhiculer dans son poème. Je suis aussi un poète. J’ai écrit plusieurs poèmes durant mon séjour à Guam, et je m’intéresse énormément aux œuvres de Rumi et Hafiz, deux poètes soufis de Perse dont les vers étaient un élixir pour mon âme.

Je reçois une lettre chaleureuse du professeur de poésie qui me félicite pour mon interprétation. Il aime ma copie et est touché par ce que je tire de son poème. Cet homme est ravi de m’écrire — manifestement, les poètes ne reçoivent pas beaucoup de courrier !

Je montre la réponse du poète à monsieur Ries, qui semble très en colère contre moi, cet étudiant de première année universitaire inexpérimenté qui ose mettre en doute ses compétences et son système de notation. Je ne m’attire pas les bonnes grâces de mon professeur, qui me considère comme un insolent et refuse de songer même à réviser ma note.

Les semaines passent et pour notre évaluation finale, nous devons rédiger un travail de session qui sera remis la dernière semaine du trimestre. J’écris un essai sur

l’insurrection de Budapest en 1956 et le rôle qu’y a joué János Kádár, un sympathisant communiste. Ce conflit m’intéresse particulièrement, parce que lorsqu’il s’est produit, j’avais 16 ans et étais au secondaire, et je faisais tout mon possible pour suivre cet événement. Je suis fier de cet essai et pense qu’il est très bien écrit — et je me conforme aux normes de l’APA.

Monsieur Ries est toujours irrité de ma tentative pour faire réviser la note de mon premier essai. C’est un assistant gradué qui prend ombrage de la possibilité que l’un de ses étudiants de première année puisse contester l’une de ses décisions ou son processus d’évaluation. Maintenant, il me dit que mon travail de 57 pages sur le rôle de János Kádár dans la récente insurrection de Budapest n’est pas mon œuvre originale. À son avis, il s’agit d’un plagiat, même s’il n’a aucune preuve d’une telle faute. Il me donne un D pour ce travail — et lorsque ma note finale arrive par courrier la semaine suivante, je découvre que j’ai également un D pour le cours. La note de passage, certes, mais un résultat qui est loin d’être satisfaisant.

Je suis furieux. Je n’ai pas pillé l’œuvre d’un autre. J’ai écrit des essais et un roman pendant plus de six ans. Je suis puni pour ce que je considère être un style très soigné.

Je tente plusieurs fois de rencontrer monsieur Ries au cours du trimestre suivant. Il refuse systématiquement. Je demande au directeur de département d’évaluer mon cas. Il m’écoute attentivement. Je lui montre mon travail de session et l’accusation de plagiat possible, et il m’informe qu’il ne peut rien faire. Il ne peut réviser la note donnée par un membre du personnel et m’explique que je peux reprendre le cours et voir le D remplacé par la nouvelle note.

Je repense au fiasco de ma collection de feuilles et à la reprise de mon cours de biologie. Je voulais alors prouver que j'avais raison et me souviens que ma fierté ne m'avait pas si bien servi. Je décide cette fois de laisser tomber. Le D restera ma seule note peu satisfaisante sur une période de huit ans, de ma première année jusqu'à la fin de mon doctorat.

Maintenant, je peux voir clair

Mes années d'université, particulièrement au début, m'ont apporté des enseignements profonds qui ont filtré dans mes écrits et mes conférences pendant toute ma vie. J'ai utilisé souvent la métaphore du sillage d'un bateau — le sillage n'est rien de plus que la trace qu'il laisse derrière lui, et qui n'a aucun pouvoir dans le présent. Le sillage ne peut en aucun cas faire avancer le bateau. C'est une trace qui n'a aucun impact sur le bateau.

Suivre ces cours d'université et y réussir m'a enseigné plus que les seules matières étudiées. En me baladant sur le campus, j'ai pris conscience que mon passé n'avait pas à dicter mon avenir. L'enthousiasme que je ressentais et le succès que je connaissais à l'université n'étaient sûrement pas prévisibles sur la base de mon passé. Pour utiliser le bateau comme symbole de ma vie, le sillage du bateau n'était pas le moteur de ma vie. Je n'avais plus besoin d'une histoire personnelle. Mon passé n'était que cela — passé —, et n'était plus un facteur déterminant pour moi. Je réussissais bien malgré ce qu'annonçait mon dossier scolaire du secondaire — en dépit de mes antécédents et de mon éducation. Je devais en faire l'expérience de première main, et j'ai été en quelque sorte guidé dans cet accomplissement.

À partir de la première journée sur le campus, je n'ai plus jamais regardé en arrière, et j'ai compris que je pouvais être tout ce à quoi j'appliquais mon attention — que je pouvais atteindre tout ce que je pouvais poser dans mon imagination. Mais je devais vivre d'abord cette vérité avant de pouvoir l'enseigner — et vous pouvez me faire confiance, chaque jour que je marchais sur ce campus dans un état d'émerveillement exalté, je voyais bien que le sillage de ma vie n'était rien de plus qu'une trace que je laissais derrière moi. J'étais maintenant aux commandes de la direction que prendrait ma vie. Je considère aujourd'hui mon expérience avec monsieur Ries en Anglais 102 comme une autre de ces grandes leçons, qui s'est montrée sous le déguisement d'un événement embarrassant et générateur de colère. Une partie de moi semblait croire que j'étais revenu sous un régime militaire, que je n'avais pas le droit de penser par moi-même, que je devais faire ce qu'on me demandait et me conformer à un guide.

Les normes de l'APA représentent fondamentalement le code uniforme de la justice militaire pour les étudiants universitaires. On peut les résumer ainsi : *écrivez en vous conformant au code établi par l'American Psychological Association. Ne soyez pas créatif, n'adoptez pas une perspective nouvelle, rédigez une copie qui ressemble à toutes les autres copies soumises à un professeur d'université*. Écrire en fonction de ces préceptes aboutira à des livres ou des articles que personne ne lira. Le fait de citer des sources et ajouter des notes en bas de page à tout propos entraînera un style morne, laborieux et statistique qui ne touchera pas le lecteur. Les livres qui adoptent ce style sont principalement lus par d'autres chercheurs et contribuent surtout à enrichir le vaste bassin de manuscrits

rarement consultés qui accumulent la poussière sur les rayons des bibliothèques.

Je voulais que les lecteurs soient emballés par mes écrits — je voulais les inspirer. Je voulais que les lecteurs en redemandent, et non pas qu'ils se demandent quand ça va enfin finir ! Le fait d'être forcé d'écrire dans un style aussi peu créatif, de me conformer à un format préétabli, m'a été d'un secours inestimable. Il m'a montré ce que je ne voulais pas pour moi-même — il m'a permis de faire l'expérience de ce que je ne voulais absolument pas être. J'ai découvert dans ce cours d'Anglais 102, avec monsieur Joachim Ries, que je voulais écrire pour le grand public, et non pour une clique d'intellectuels érudits et pédants.

J'ai dû souffrir de réprimer ma créativité personnelle, afin de plaire, et me glisser dans le moule d'un style d'écriture préétabli. Oui, j'ai cédé et me suis conformé, mais en le faisant, j'étais motivé à suivre ce que mon cœur me dictait de faire en matière d'écriture. J'ai joué le jeu, mais mon imagination était tous les jours alimentée par mon désir d'écrire de manière exactement inverse à celle que m'imposait un étudiant gradué rigide. Il semble que cet homme ait choisi de croire aveuglément tout ce qui était institutionnalisé, et que les petites tâches accaparaient son esprit.

Avec le recul, je peux clairement voir que mon épisode avec le professeur et poète du Wisconsin provenait du fait que je vivais presque exclusivement à partir de mon ego à cette époque. Je voulais obstinément prouver que j'avais raison, même si tous mes efforts revenaient de toute évidence à me tirer dans le pied. Au lieu d'agir à partir d'un espace de compréhension et d'amour, j'ai déployé tous mes efforts en vue de prouver que mon professeur d'université

avait tort. C’est le geste d’un insensé dominé par l’ego ! C’est comme de s’adresser de manière impolie à un policier en service lorsqu’il nous arrête pour avoir enfreint le code de sécurité routière, sans se soucier d’avoir raison ou non. J’étais si insulté par cet homme qui trouvait mon interprétation d’un poème fautive, que j’ai réagi en m’en prenant à lui, en essayant même de l’humilier en lui montrant ma supériorité.

Je peux maintenant clairement voir que j’avais besoin de traverser ce genre de mésaventures tout au long de ma vie. J’ai enfin saisi le message qui est devenu un thème central de l’œuvre de ma vie : *lorsque vous avez le choix entre avoir raison ou vous montrer bienveillant, soyez toujours bienveillant*. Vivre selon son sens spirituel le plus élevé est l’essence même de ce qu’est une personne accomplie.

Je voyais monsieur Joachim Ries comme un ennemi à abattre, même si le seul résultat devait être une victoire à la Pyrrhus. Dans la marine, j’ai appris à être silencieusement efficace, et cela avait toujours donné de bons résultats. À Wayne State, j’étais occupé à mener une bataille perdue d’avance contre le système. Ce que je sais aujourd’hui est qu’il faut traiter tout le monde avec amour et bienveillance, même si les gens se comportent parfois d’une façon qui nous déplaît. Je devais apprendre comment laisser mon moi supérieur devenir l’influence prédominante dans ma vie. La seule façon que j’avais de saisir la leçon était de voir mon ego dompté.

Je dois admettre que je m’étais senti bien de prouver à monsieur Ries, ainsi qu’à moi-même, que j’avais raison sur ce point. Mais avoir raison aurait dû rester en retrait de me montrer bienveillant et garder en tête mes vrais objectifs dans ce cours d’anglais. Ces objectifs impliquaient de

réussir le cours avec une bonne note, surmontant un obstacle de plus en vue du but plus important d'accomplir la présence de mon *Je suis*, qui avait déjà déclaré que *je suis un enseignant !* Avec ce genre de contretemps, j'étais formé à enseigner l'absurdité de se reposer sur son ego et que c'est une décision funeste de le faire.

Et aujourd'hui, je peux évaluer honnêtement ce D qui semblait faire une tache dans mon relevé de notes universitaire sinon reluisant. Je peux clairement voir que je méritais totalement cette note peu satisfaisante. Je l'ai créée, j'en ai la pleine responsabilité. J'avais encouragé cet homme à me la donner. Je le voyais comme un concurrent qui menaçait la perception que j'avais de moi comme un bon écrivain. Avec mon attitude hautaine, je l'ai acculé dans une position où il devait faire n'importe quoi pour riposter.

Oui, j'ai mérité ce D — et même si nous sommes un demi-siècle plus tard, la présence de cette lettre écarlate sur mon relevé de notes universitaire est un rappel durable de toujours faire le choix d'agir avec bienveillance et amour.

Si le Wayne Dyer septuagénaire pouvait parler au Wayne Dyer dans la vingtaine, il lui rappellerait cette grande vérité qu'il a enseignée tout au long de sa carrière professionnelle : *la vie doit se détacher du résultat. Fais ce que tu fais parce que cela résonne avec ton moi supérieur et réponds aux sollicitations de ta voix intérieure — non à cause des récompenses qui pourraient t'échoir.* Ce D sur un relevé de notes n'a absolument aucune importance pour une personne souverainement accomplie. Je conseillerais à cette version de 22 ans de moi-même d'être satisfaite de savoir qu'elle a écrit un bon essai et de savourer la sensation qui provient du plaisir d'écrire et de s'exprimer. C'était une leçon que je devais apprendre à la dure.

Nous vivons dans un monde qui impose une pression incroyable pour définir le succès en termes externes. J'ai passé de nombreuses années dans une profession où des gens poursuivent le succès en termes se rapportant à l'ego : *combien est-ce que je fais d'argent ? En quelle position se trouve mon livre sur la liste des best-sellers, et combien de semaines s'y est-il trouvé ? Ai-je reçu une promotion ? Ai-je l'emploi que je cherchais ? Qu'est-ce que les critiques pensent de mon livre et combien de copies ai-je vendues ?* Ces pensées et des centaines d'autres soufflées par l'ego sont caractéristiques d'auteurs qui visent des indices externes du succès. Au cours de mes 50 années passées dans cette industrie, j'ai appris à les abandonner.

Quand je reviens sur mon passé, je réalise que ma préoccupation devant cette mauvaise note sur mon relevé était une grande leçon. Dompter l'ego, qui se définit en fonction de sa réputation, de ses accomplissements et de ses possessions, a été une des plus grandes leçons de ma vie. Le fait que mon expérience d'étudiant de 22 ans en première année universitaire se détache indique l'importance qu'a eue dans ma vie cette tentative pour réfréner les demandes de l'ego.

Je me rends compte aujourd'hui que ce D perd de l'importance si je le considère depuis une tour de guet de 50 ans. Le fait que je puisse interpréter un poème et le comprendre comme le poète l'a conçu, et que j'ai eu l'énergie et le désir de me plonger dans l'écriture d'un texte détaillé qu'on a cru être un plagiat parce qu'il était si bien écrit, dépasse de loin la note banale sur un relevé qui n'a absolument rien à voir avec qui je suis ou ce que j'ai accompli dans la vie présente.

J’avais besoin de bien saisir cette leçon. Le détache-ment des résultats était mon objectif ultime, et cette expérience de jeunesse était l’un des épisodes nécessaires pour que je puisse bien assimiler le message afin de devenir un enseignant de l’autoréalisation.

18

Je roule vers la maison dans ma Studebaker Lark, après une longue journée de cours à l'université. Je termine ma deuxième année après avoir suivi des cours d'été. Je veux obtenir mon diplôme le plus rapidement possible afin de réaliser mon rêve d'enseigner, alors je suis des cours supplémentaires chaque trimestre et envisage de fréquenter l'école à temps plein sur une base annuelle pour afin que cette idée devienne réalité.

C'est un vendredi après-midi, le 22 novembre 1963. J'approche de la route express Edsel Ford (I-94) sur Crane Street et me trouve sur la bretelle d'accès lorsque j'entends cette nouvelle bouleversante à la radio : « Nous interrompons ce programme pour vous annoncer qu'on a tiré des coups de feu sur le président des États-Unis à Dallas il y a quelques minutes. On craint maintenant pour sa vie. »

Je me range sur le côté de bretelle d'accès et reste assis dans un silence ahuri. Les larmes roulent sur mes joues. J'ai l'impression d'avoir été transpercé par une balle et d'être trop atteint pour pouvoir conduire. Je n'arrive pas à reprendre mon souffle. Je prends la nouvelle crachée par la radio de façon très, très personnelle. J'adore ce président. Il dénonce avec une telle éloquence les nombreuses injustices qu'il aimerait voir corriger. Il s'est dressé contre les manifestations horribles de ségrégations qui m'avaient tant marqué durant mes quatre années de service militaire. Il débordait d'espoir pour un monde meilleur, et se battait contre les forces qui voulaient maintenir les mêmes vieux préjugés et la haine. Je me suis émerveillé devant le courage montré durant sa campagne où il a promis de développer, à l'exécutif et au législatif, des compétences

conformes à la morale pour lutter contre la discrimination raciale et la ségrégation à l'école.

Quelques mois plus tôt, je regardais avec fierté à la télévision la Garde nationale de l'Alabama escorter sur les ordres du président Kennedy deux étudiants noirs dans les bâtiments de l'Université de l'Alabama, afin qu'ils puissent s'y inscrire. Je regardais le gouverneur de l'Alabama, George Wallace, s'écarter. C'était une nouvelle ère d'égalité qui s'amorçait.

Le 11 juin 1963, j'ai écouté le président Kennedy prononcer ce discours à la télévision :

> « Le cœur de la question, c'est : tous les Américains doivent-ils recevoir les mêmes droits et les mêmes chances ? Allons-nous traiter nos camarades américains comme nous voulons être traités ? Si un Américain, parce que sa peau est noire, ne peut manger son déjeuner dans un restaurant public, s'il ne peut envoyer ses enfants dans la meilleure école publique possible, s'il ne peut voter pour les responsables publics qui le représenteront, bref, s'il ne peut profiter pleinement et librement de la vie que nous souhaitons tous, alors qui parmi nous serait satisfait d'avoir sa couleur de peau et de se retrouver à sa place ? »

Ce discours a marqué un tournant pour notre nation — le coup d'envoi de ce qui allait devenir la loi sur les droits civiques de 1964.

Je suis assis dans ma voiture sur la bretelle d'accès de la route express, me rappelant l'air de ces deux étudiants afro-américains pendant qu'ils allaient s'inscrire. Je me souviens de mon ami Ray Dudley qui s'était vu refuser une place dans un restaurant à Havre de Grace, alors qu'il portait son uniforme des Forces navales des États-Unis, il y a quelques années seulement. Je suis triste de voir s'éteindre tous les espoirs qu'apportait le président.

Dans le livre *PT 109* de Robert Donovan, j'ai lu le récit de l'héroïsme démontré par JFK durant la Seconde Guerre

mondiale, et comment ses actes ont permis de sauver l'équipage après que son bateau eut été coupé en deux par une torpille japonaise. J'ai dévoré le propre livre de Kennedy, *Profiles in Courage*, où il s'attache à la carrière de huit sénateurs du Congrès des États-Unis, qui ont démontré un grand courage face aux pressions de l'électorat. J'avais grand espoir que ce genre de courage soit appliqué à de nombreux problèmes sociaux dans notre pays profondément divisé. Je me rappelle la peur qui avait étreint la nation lors de la crise des missiles de Cuba et comment ce jeune et courageux président avait tenu tête au dirigeant russe Nikita Khrouchtchev et évité un désastre nucléaire.

Je croyais en cet homme. Je me sentais proche de lui. Je lui avais écrit une lettre lors de l'incident de Guam où l'horrible visage de la discrimination s'était montré dans ma vie. Je pensais que JFK était l'homme qui pouvait régler la situation si on le mettait au courant.

Je prends lentement de la vitesse et emprunte la route express, me dirigeant vers l'ouest où j'habiterai avec ma mère jusqu'à mon mariage l'année suivante.

Plus tard, je travaille en soirée, de 16 h à 21 h, chez Kroger. Tous ceux qui font la file à ma caisse sont sous le choc — très peu sont capables de parler. Je croise le regard d'une dame en lui remettant son change. Au moment même où nos regards se croisent, nous fondons tous les deux en larmes. Le silence s'insinue partout. Personne ne peut plus parler sans se mettre à pleurer. Je suis bouleversé par cette tragédie d'une façon qui ne me ressemble pas. J'ai l'impression que ma vie va connaître un grand changement en raison des événements de la journée.

Maintenant, je peux voir clair

J’ai inclus cet événement historique parce qu’il a influencé le cours de ma vie personnelle et professionnelle. Ce jour de novembre 1963 a inauguré de nombreuses façons un grand virage pour moi. Jusqu’à ce moment, pratiquement tout ce qui était survenu dans ma vie et influençait mon avenir était de nature personnelle. Mes expériences en familles d’accueil ou dans un orphelinat, à l’école secondaire et dans la marine étaient mes « moments Wayne Dyer », ceux où je m’éveillais à une nouvelle direction et une nouvelle conscience dans ma vie personnelle. L’assassinat du président n’a pas seulement tué un homme que j’admirais énormément, il a aussi tué quelque chose en moi.

C’est à ce moment précis que j’ai commencé à poser le dessein d’une vie qui aurait un impact historique et global. Il n’était plus seulement question alors de ma carrière imminente en tant qu’enseignant. J’ai commencé à penser en termes d’impact sur les consciences de la planète entière. À partir de ce jour, je me suis vu comme un homme prêchant avec compassion pour un plus grand bien. Je ne savais pas quel serait mon rôle, ni comment je le jouerais, mais je savais qu’une personne avec une conscience pouvait faire la différence et j’étais cette personne. Pourquoi pas ? Je pensais comme JFK bien longtemps avant d’avoir même entendu parler de cet homme. J’avais des picotements quand je pensais donner une voix à ces idées et réussir à faire entendre cette voix à travers le monde. Je commençais à me voir comme un leader mondial — pas un leader politique —, mais une personne remplie de compassion pour tous les autres, et une personne que les autres étaient prêts à écouter.

Quand je regarde rétrospectivement l’assassinat du président Kennedy, 50 ans plus tard aujourd’hui, je me

rends compte qu'il devait donner sa vie pour accomplir son propre dharma. La loi sur les droits civiques piétinait. Les probabilités d'une réélection de JFK s'amenuisaient parce que le Sud se rebellait contre ses vues inflexibles sur la tolérance raciale et les droits des électeurs. L'obstruction parlementaire par les sénateurs du Sud était presque assurée. Mais lorsque JFK est mort et que la nation a porté le deuil de ce grand homme, l'attitude entière du pays a changé. Sous la gouverne du nouveau président, qui a été réélu par une majorité écrasante en 1964, le vent du changement s'est mis à souffler avec plus de vigueur encore.

Les politiciens en faveur de la « ségrégation pour toujours » ont commencé à changer sous la pression d'une population plus éclairée et consciente, qui a voté pour l'égalité des droits et la mise en place de la Grande Société de Johnson. Je crois qu'il n'y a pas de hasard dans ce monde spirituellement ordonné. La mort du président Kennedy cette journée-là a ouvert la porte à des droits civiques et électoraux en retard, à des soins de santé pour les aînés, à une éducation de meilleure qualité et à une prise de conscience que des droits égaux sont autre chose que des mots, mais qu'ils commandent une action que nous devons tous entreprendre. C'était la seule façon pour la conscience de notre pays de se transformer.

J'ai également été rattrapé par cette nouvelle cons-cience. La marée montante soulève tous les navires, et je me suis senti métaphoriquement soulevé par cet événement tragique. J'ai marché avec tant d'autres pour les droits civiques et protesté contre la menace d'une guerre au Vietnam. Comme enseignant au centre-ville de Detroit, et plus tard comme porte-parole pour éliminer la faim dans le

monde à travers le Hunger Project, j'ai cherché à changer nos habitudes injustes et inutiles. Ma vie d'essayiste et de conférencier motivateur s'est concentrée sur la tâche d'élever les gens, de les faire passer d'un état où ils se voient comme ordinaires et limités à une confiance nouvelle qu'en chacun de nous réside une personne illimitée qui peut accomplir tout ce sur quoi nous portons notre attention.

La vision du président Kennedy d'un pays habité par des citoyens qui veulent donner et servir plus qu'ils ne veulent prendre et recevoir est une vision que je partage. Qu'il ait dû mourir pour faire bifurquer tout le pays dans une direction nouvelle et bienveillante fait partie de la perfection de notre univers. On peut en débattre longuement, mais ça reste quand même le cas. Il *est* mort, et nous sommes tous devenus de meilleures personnes. Et j'ai aussi commencé mon cheminement pour devenir une meilleure personne, et une carrière centrée sur le service, la compassion et l'amour de tous. Ma vie aurait peut-être pris un autre cap et une autre tournure si les événements de Dallas ne s'étaient pas produits cette journée-là.

19

C’est ma dernière année d’université. J’ai assisté à près de 100 cours magistraux pendant ces quatre années universitaires et n’ai jamais manqué une seule leçon. Je me donne à fond dans ce programme d’études à temps plein, et je suis si heureux, fier et chanceux de me trouver ici que je ne peux même pas imaginer manquer volontairement une leçon.

Tandis que j’aime l’ambiance de cette université construite au milieu d’un grand centre-ville grouillant d’activités, je suis très surpris par ce qui me semble être l’apathie du personnel enseignant. Il est rare de trouver des professeurs vraiment passionnés par leur matière ou désireux d’inspirer les étudiants. Je remarque à quel point l’indifférence est omniprésente dans de nombreux cours. Les pensées suivantes traversent mon esprit à répétition :

« Il semble que tous ces professeurs se contentent de faire leur travail. Quel ennui — si peu de passion pour ce qu’ils enseignent. »

Je repense à mon oncle, Bill Vollick, qui m’a inspiré à vouloir enseigner. Être dans sa salle de classe était un plaisir, en raison des rires et de l’enthousiasme qu’il suscitait. Bill aimait ses étudiants, et il aimait la matière enseignée. Il accomplissait son propre dharma et tout le monde s’amusait. Le mot-clé ici est *amour.*

« C’est ce qui semble manquer dans ces cours, pensé-je. Tout le monde le fait de façon mécanique. Il n’y a pas d’amour ici. Les étudiants prennent consciencieusement des notes sur des sujets qui pourraient figurer dans leurs examens du milieu du trimestre ou finaux. Sinon, ils semblent complètement blasés par toute cette affaire qu’on

nomme de façon euphémique “enseignement supérieur”. Les professeurs n’enseignent pas — ils présentent du matériel et accomplissent mécaniquement leurs tâches. Ils font un travail, se présentant la plupart du temps en classe, même s’ils coupent souvent eux-mêmes des leçons. Ils semblent également inconscients de l’ennui qui se répand dans toute la classe. »

Je remarque ce manque d’enthousiasme chez presque tous les participants de ce qui semble être une pièce de théâtre. J’observe et me pose des questions. « S’aperçoivent-ils que personne n’est intéressé par ce qu’ils racontent ? Ils ont un auditoire captif — les étudiants sont obligés d’être ici et ne peuvent partir avant que le cours soit fini. Pourquoi les professeurs ne rendent-ils pas la matière vivante et intéressante ? »

Je m’imagine avoir le privilège insigne de me trouver en face d’une classe en tant que professeur avec le même auditoire captif. Je repasse ce rêve éveillé dans mon esprit presque tous les jours lorsque je suis dans une salle pleine d’étudiants qui baignent dans un environnement d’apprentissage peu favorable. Je m’imagine rendre cette classe vivante et présenter la matière de façon captivante. Je me vois enseigner aux étudiants à être motivés et inspirés et à suivre le programme même s’ils pensent que la matière n’est pas importante. C’est une scène que j’imagine tous les jours.

Je considère les professeurs avec un peu de dédain, un peu comme je le faisais il y a quelques années au secondaire. Je suis vraiment navré pour eux parce qu’ils semblent être enfermés dans la même routine jour après jour, année après année. Au secondaire, il y avait plusieurs professeurs, en fin de carrière, qui se contentaient de

passer le temps en attendant la retraite. Je ressens un peu la même chose à l'université et me pose des questions.

« N'ont-ils aucun amour-propre ? Comment peuvent-ils se tenir devant une classe sans avoir envie de stimuler leurs étudiants et leur transmettre l'enthousiasme d'explorer cette matière ? »

Je me fais la promesse de ne jamais agir de la même façon. J'aime faire rire les gens, et les professeurs inoubliables que j'ai connus avaient cette faculté merveilleuse de teinter leur enseignement d'humour. Je me fais la promesse que lorsque je parlerai devant un groupe — peu importe lequel —, il prendra plaisir à se trouver là. Je ne me contenterai pas d'agir machinalement et de faire seulement mon travail pour recevoir ma paye toutes les deux semaines. Je vais garder la passion vivante — la passion pour ce que j'enseigne, la passion pour mes élèves, et surtout la passion pour moi-même. Je suis résolu à faire honneur à qui je suis et de ne jamais devenir un professeur dans une parodie de torpeur et d'indifférence. C'est une image blasphématoire que j'aurais en horreur si je devais me livrer à une telle ignominie.

Chaque jour, cours après cours, je suis captivé par mes propres ruminations créatives sur la manière de rendre la matière vivante. Je suis motivé par un désir profond d'apporter de l'enthousiasme, du plaisir et de l'humour dans l'expérience d'apprentissage.

En fin de compte, mon stage d'enseignement est organisé à l'école secondaire Pershing, du système scolaire public de Detroit. Je dois donner des cours en économie à un groupe de 35 étudiants de dernière année. L'enseignant qui me supervise est monsieur Zigmund Boytor. Je suis vraiment béni — Zig Boytor est un maître-formateur, un homme qui

incarne tout ce que j'aspire à devenir. Il est aimé de ses étudiants et considéré par son directeur comme l'un des meilleurs enseignants de l'école.

Après les deux premières semaines, Zig me lâche la bride. Je suis le seul enseignant pour le reste du trimestre. L'économie peut être une matière ennuyeuse, ou du moins elle l'était pour moi dans les deux cours que j'ai suivis au premier cycle. Mais j'ai maintenant la chance de mettre en pratique tout ce que j'ai imaginé au cours des quatre années précédentes, assis dans toutes ces classes monotones. Je suis aux anges !

J'aime ce trimestre plus qu'aucun autre jusqu'à maintenant. J'aime cette classe, j'aime les étudiants, et j'apprends même à aimer l'économie ! Je suis ravi lorsque les étudiants m'offrent un porte-document en cuir et une carte magnifique exprimant leur enthousiasme pour le cours et pour moi — leur enseignant ! Je suis profondément touché. Je suis emballé. Je suis enseignant, et je suis en voie de devenir aussi un orateur.

Maintenant, je peux voir clair

Lorsque j'étais assis dans une suite interminable de classes où semblait régner l'apathie, venant aussi bien des professeurs que des étudiants, je ne savais pas que c'était une première piste d'entraînement pour devenir orateur. En regardant en arrière, je me revois distinctement assis dans la salle de cours, incrédule quant à leur caractère ennuyeux qui semblait si peu approprié.

« Pourquoi, me demandais-je, le professeur ne rend-il pas tout cela passionnant ? Ne voit-il pas combien cela est ennuyeux pour tout le monde dans la classe ? »

Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui que je devais ressentir cette frustration. Elle éveillait quelque chose en moi qui ne voulait pas se taire ni se terrer. J'étais destiné à jouer le rôle d'un orateur dans ma vie.

Je devais m'y préparer à l'époque, et la façon la plus sûre de me préparer était de me fournir une tribune où je devais prendre part à quelque chose qui m'était désagréable. Encore une fois, c'est le même vieux thème d'avoir à faire l'expérience de ce que je ne veux pas être, afin de vraiment connaître ce que j'ai envie de faire. Cet état de choses, comme toute expérience de ma vie, était une faveur généreuse déguisée. Ces rêveries que je nourrissais étaient en fait destinées à me réveiller.

Lorsque je parlais à mes camarades de classe de mes impressions, ils me regardaient d'un air ahuri. Pour eux, c'était le système. Les cours ennuyeux font partie du cursus. J'étais loin de me douter que mon indignation était la voix de l'univers qui me disait : « Observe attentivement, ressens la peine et engage-toi sur la base de ce que tu ressens à en tirer une leçon et à devenir un orateur brillant, divertissant et stimulant. »

Ayant pris la parole dans des rencontres pendant presque quatre décennies, devant des auditoires qui payaient leur place avec leur argent durement gagné, je me sens béni d'avoir eu la chance de suivre au secondaire et à l'université des cours qui éveillaient ces voix intérieures, celles qui me disent : « Sois attentif et engage-toi à rendre ton message vivant. Montre-toi enthousiaste et observe ton auditoire à la recherche de signes qui montrent qu'il est attentif et qu'il a du plaisir. Si ce n'est pas le cas, change immédiatement d'approche. »

Au fil des ans, j'ai écrit et souvent parlé de l'importance de la passion dans les entreprises personnelles. Si je suis apathique, cela signifie que j'ai perdu la connexion avec ma Source. Une personne qui se tient devant un auditoire sans être enthousiasmée par sa matière et son travail est déconnectée de son esprit, qui est le divin en elle. La signification première du mot *enthousiasme* est justement cette idée d'« être transporté par un dieu ».

Au cours de ces décennies où j'ai pris la parole devant de grands groupes de personnes, j'ai appris que lorsque je m'abandonne et me laisse guider par une Source divine, tout semble se mettre en place. Lorsque je suis présenté comme conférencier et suis sur le point de prendre le micro, je me répète cette phrase tirée d'*Un cours en miracles* : « Si tu savais Qui marche à tes côtés sur le chemin que tu as choisi, la peur serait impossible. » Cette phrase était mon pense-bête pour maintenir l'image de mon alignement avec la Source créatrice de l'univers et pour parler avec passion. Ce qui se passait dans ces classes sans passion, c'est que mon esprit me poussait à garder un lien avec mon sens de l'émerveillement et à ressentir de la reconnaissance pour tout ce que je suis — c'est la condition pour devenir un orateur que les gens ont envie entendre.

Je me rappelle que lorsque j'étais étudiant de premier cycle je voulais exceller dans tout ce que j'entreprenais, surtout dans l'écriture et l'expression orale. J'avais entendu dire que les écrivains n'étaient habituellement pas de bons orateurs, et que ceux qui s'exprimaient avec éloquence n'étaient habituellement pas aussi habiles pour s'exprimer par écrit. J'ai appris au fil des ans que l'excellence dépend vraiment de ce que je choisis de croire à propos de moi-

même et de mes capacités. Je sais que je suis en mesure d'exceller dans tout ce que je choisis de faire.

Il n'est pas gravé dans le marbre que, si je suis un chercheur professionnel, je n'aurai par conséquent aucune habileté pour parler devant un auditoire. J'ai commencé le tennis à l'âge de 31 ans et j'ai décidé le premier jour que j'aimais ce sport et pourrais devenir un joueur redoutable si j'y mettais l'énergie nécessaire. Et je l'ai fait, pendant plus de 35 ans. De la même façon, au premier cycle je savais que ma capacité d'atteindre n'importe quel niveau d'excellence ne connaissait aucune limite. Je voulais vivre ma passion, aimer mon travail, et il n'y avait rien pour me retenir sinon mes propres croyances au sujet de mes limitations.

Quand je me revois dans ces salles de cours, observant la monotonie qui m'entoure, je peux voir assez clairement une chose. De ma perspective actuelle, je comprends que chaque expérience de ma vie, indépendamment de la façon dont je l'ai d'abord comprise, avait quelque chose de très précieux à m'apporter. Ce sont des leçons de chaque instant, et je sais aujourd'hui avec certitude qu'il n'existe pas de matière inintéressante ou de moment ordinaire. Il y a seulement des gens indifférents. J'ai appris, par exemple, il y a plusieurs années, à ne pas faire partie de ces gens désabusés. Je sens que s'ennuyer est une insulte à notre Moi supérieur, qui est par définition le divin en nous.

20

C’est l’année 1968, je suis marié et j’ai une petite fille d’un an, nommée Tracy. Elle est née au cours des émeutes de 1967 à Detroit, qui ont ravagé une grande partie de la ville. Je suis également inscrit au doctorat à l’Université Wayne State, après avoir terminé ma maîtrise il y a deux ans.

Puisque j’ai obtenu mon baccalauréat et ma maîtrise à Wayne State, une des exigences de mon programme de doctorat sera de compléter plusieurs trimestres à l’Université du Michigan, pour apporter une certaine diversité à ma formation globale. Je suis présentement inscrit à un cours d’été intitulé « Psychologie de la perception », dans lequel on insiste sur les avantages de l’hypnose dans le traitement des déficiences perceptives. J’ai utilisé une forme d’autohypnose pour arrêter de fumer, une habitude que j’avais acquise au premier cycle, et j’ai hâte de recevoir une formation sur l’hypnose et de pouvoir la pratiquer.

Le professeur du cours, un spécialise très enthousiaste et hautement compétent, a mené une hypnose de groupe sur nous hier. J’étais au nirvana — mon esprit était aiguisé, et je me sentais paisible. J’avais totalement conscience de tout ce qui se déroulait et n’avais pas l’impression d’avoir cédé le contrôle, et pourtant, je suivais ses suggestions de plein gré, faisant tout ce qui m’était demandé sans poser d’autre question. Je me sentais comme si je n’avais pas besoin de faire ce qu’on me demandait, mais le faisais quand même.

Aujourd’hui, nous devons assister à une expérience de maîtrise corps-esprit. Une étudiante au début de la quarantaine a accepté de se prêter à une hypnose guidée

par notre professeur. Il l’installe sur une chaise devant la classe et la fait entrer dans une transe hypnotique. Il explique alors que le corps humain ne peut pas établir de distinction claire entre les températures extrêmement chaudes et extrêmement froides. Il nous apprend — ainsi qu’à la femme hypnotisée, qui semble totalement normale, comme si elle n’était pas sous l’effet d’une suggestion hypnotique — qu’une personne dont on a bandé les yeux et qui est touchée par un instrument superglacé ou un instrument chauffé au rouge ne peut pas dire ce qui est entré en contact avec son corps.

Il bande les yeux de la femme et la touche avec un instrument métallique glacé puis avec une allumette soufflée, toujours brûlante au toucher. D’abord le froid. Puis la chaleur. Puis différents essais dans le désordre. La femme donne environ trois bonnes réponses sur quatre pendant le déroulement de l’expérience. Il lui retire alors le bandeau et discute des résultats avec la classe.

La femme est toujours dans un état d’hypnose. Il lui dit qu’il va lui indiquer quel instrument, porté à une température extrême, il s’apprêtera à utiliser et lui donne comme instruction de simplement dire chaud ou froid aussitôt qu’elle est touchée. Il lui montre un instrument glacé puis une épingle chauffée au rouge avec lesquels il lui touchera l’intérieur du bras. Elle devra dire à voix haute l’effet produit par chaque toucher.

Il remet le bandeau sur les yeux de la femme et prend le fer glacial.

— C’est celui qui est froid, dit-il d’une voix très douce. Dites-moi l’impression qu’il vous fait.

Elle dit que c’est froid et semble un peu craintive. Puis, il prend l’épingle chauffée au rouge et l’approche du visage

de la femme afin qu’elle puisse sentir la chaleur.

— Je vais toucher brièvement l’intérieur de votre bras, et je veux que vous me disiez votre réaction immédiate.

Après avoir eu l’épingle près de son visage, elle est convaincue qu’il va la toucher avec l’objet chauffé au rouge. Le professeur le dépose plutôt dans un cendrier en verre posé sur son bureau et touche plutôt l’intérieur de son bras avec la gomme qui se trouve au bout d’un crayon qu’il tire de la poche de sa chemise. La femme a un mouvement de recul, et une petite cloque se forme sur son bras — même si elle n’a été touchée que par la gomme d’un crayon à température ambiante.

— Avez-vous vu ça ? s’écrie un camarade de classe ébahi. C’est incroyable ! Je n’arrive pas à croire qu’elle a fait ça avec son esprit. Les bras m’en tombent.

J’ai les yeux écarquillés, la bouche béante, pendant que j’observe depuis les premières loges l’incroyable pouvoir de l’esprit sur le corps. Par sa croyance, et rien d’autre, cette femme a été capable de produire une cloque sur son bras !

Le professeur nous explique qu’une grande partie de notre activité perceptive est contrôlée par nos croyances. Il décrit l’effet placebo au cours d’expériences où l’on donne des pilules de sucre à des gens qui souffrent d’arthrite — ces patients croient qu’il s’agit de vrais médicaments et les pilules de sucre soulagent leurs symptômes !

C’est mon premier contact à l’âge adulte avec l’idée que nos croyances peuvent être la clé de la guérison. Plus que tout ça, je me demande si les influences extérieures ou les idées culturellement imposées pourraient être sans importance face à notre esprit infiniment puissant.

« Nous pouvons nous convaincre de notre propre pouvoir de manifester n’importe quoi », médité-je.

Maintenant, je peux voir clair

Ce jour d'été en 1968 a été un tournant de ma vie. Il m'a poussé vers une réalité à laquelle je croyais depuis 28 ans et m'a ouvert un domaine de possibilités inouïes.

Même s'il s'agissait d'un champ de recherche relativement nouveau, j'avais déjà lu pas mal sur le lien corps-esprit, particulièrement dans le domaine médical. Cependant, ma préparation intellectuelle ne m'avait pas préparé à ce que j'ai vu cette journée-là dans la salle de cours à l'Université du Michigan. Je peux maintenant clairement voir que je devais être là pour que ce nouveau savoir s'inscrive profondément dans mon esprit conscient et subconscient. C'est une chose que de lire sur un sujet précis, c'en est vraiment une autre que d'en faire directement l'expérience.

« Si cela est possible, me suis-je demandé cette journée-là dans la classe, alors de quoi d'autre l'esprit est-il capable que les gens croient impossible ? »

Cet événement d'une journée d'été 1968 à l'Université du Michigan a été le lieu de naissance de mes enseignements sur ce que je nommerai « potentiel illimité » quelques années plus tard. Mais plus encore, je suis devenu un enseignant qui écrit et parle avec passion de la personne sans limites — en effet, le pouvoir de nos esprits à imaginer et à réaliser n'importe quoi est illimité — parce que cette expérience de la cloque et de la gomme à effacer m'a personnellement impressionné.

Je me suis fait l'idée que j'étais capable de créer tout ce que je pouvais poser dans mon imagination et m'y suis tenu avec enthousiasme. J'ai décidé que je n'étais pas obligé d'avoir le rhume ou d'être fatigué, d'être à court d'argent, et dans l'ensemble, j'étais capable de manifester à peu près

tout ce que j'imaginais. C'était comme si une ampoule s'était illuminée en moi lorsque j'ai vu l'air stupéfait de la femme quand elle a découvert ce que sa croyance ferme avait accompli. J'ai conclu que si elle pouvait croire si dur en quelque chose au point de créer une cloque, il n'y avait aucune raison pour ne pas entraîner mon propre esprit à croire à toutes sortes d'accomplissements stupéfiants.

À la suite de cette expérience d'hypnose, j'ai incorporé plus tard ce concept dans mes conférences publiques. J'ai encouragé les gens à cultiver une façon de croire qui permettrait de surmonter la croyance conditionnée en leurs limitations.

J'ai toujours senti que la main puissante de la destinée m'avait placé dans cette salle de classe en 1968. Pendant que je suis assis ici aujourd'hui, en train d'écrire, plus de 40 ans après cette démonstration survenue durant les premières années de mes études doctorales, j'ai un souvenir très net de tout ce qui s'est déroulé cette journée-là, comme si cela venait de se produire seulement ce matin. C'était un tournant dans mon existence, parce que je savais que je pourrais très bien avoir créé la cloque avec mon propre esprit. Je ne me doutais pas en entrant dans cette classe cette journée-là que le cours devait m'offrir une image qui affecterait dorénavant ma vie personnelle et professionnelle.

Cette image était si forte qu'elle a eu un profond impact sur moi. Tous mes enfants ont été éduqués à garder leur esprit ouvert à toutes les possibilités, ainsi que mes nombreux élèves et des millions de lecteurs dans 47 langues autour du globe. Une démonstration en apparence inoffensive en classe s'est propagée à l'infini, influençant d'innombrables autres personnes à croire en

elles-mêmes et au pouvoir de l’esprit d’accomplir n’importe quoi.

J’ai pensé à l’époque que si suffisamment de gens accédaient au potentiel de la pensée sans limites, le cours entier de l’humanité s’améliorerait. Pourquoi pas ? L’esprit invisible en nous semble capable de toucher tout ce qui peuple l’univers physique, alors pourquoi ne pas voir grand et travailler à créer un monde où un nombre écrasant d’entre nous penserait et agirait de cette nouvelle manière ? Je sais que cela semble un peu démesuré, mais c’est ce qui m’a traversé l’esprit ce jour-là lorsque je suis sorti de la classe, un jeune étudiant au doctorat idéaliste et transformé.

Oui, je perçois à présent distinctement que le corps est le serviteur de l’esprit. J’en avais entendu parler, j’avais lu à ce sujet, mais je n’avais que peu prêté attention à cette idée phénoménale, jusqu’à ce que j’en fasse directement l’expérience ! Même les événements de notre vie qui semblent banals peuvent, si nous sommes prêts à leur prêter attention et à être étonnés, avoir un impact sur nos vies et celles des autres. L’événement cloque-et-gomme était une expérience monumentale, devant influencer tout ce que j’allais créer dans les années à venir. À partir de ce jour, j’ai commencé à être beaucoup plus conscient de la façon dont j’utilisais mes pensées.

Parce que j’ai connu d’expérience le pouvoir qu’une pensée a de créer une manifestation physique, je ne pouvais me sortir de la tête que chaque pensée que je nourris contient un genre de potentiel de transformation énorme. Je me rappelle avoir marché vers ma voiture après cette classe, pensant que j’écrirais un jour un livre entier sur le sujet… ne sachant pas alors que la démonstration à

laquelle je venais d’assister me lancerait dans l’écriture d’une petite bibliothèque sur le pouvoir étonnant de notre esprit. L’image de cette femme dans la classe ne m’a jamais quitté. Presque un demi-siècle plus tard, elle brille toujours à l’écran de mon esprit.

21

Pendant que je poursuis mes études doctorales, je travaille comme conseiller d'orientation à l'école secondaire Mercy à Farmington, dans le Michigan. J'adore cette école où environ 1 000 filles sont inscrites à un programme d'études préparatoires à l'université dirigé par les sœurs de la Miséricorde. J'aime mon travail qui consiste à fournir des services d'orientation et de développement à environ 300 étudiantes de la neuvième à la douzième année du secondaire.

C'est le mercredi suivant la fête du Travail, en 1968. Hier soir, dans l'amphithéâtre, j'ai parlé aux parents et présenté les projets pour l'année scolaire en cours. La chance de parler en public et d'amuser l'auditoire m'a fait passer une soirée extraordinaire, et j'en suis encore tout excité.

Nancy Armstrong, une de mes étudiantes, s'adresse à moi.

— Ma mère vous a écouté parler hier soir, et elle veut que je vous donne ce livre en signe d'appréciation. Elle m'a demandé de vous dire qu'elle a adoré votre présentation aux parents.

Nancy m'explique que sa mère est membre du club de livres Book-of-the-Month et qu'elle a reçu ce gros livre en prime pour avoir acheté un certain nombre de livres. Madame Armstrong ne pense pas qu'elle le lira un jour — et en raison du contenu de mon exposé de la veille, elle est certaine que je serai heureux de l'avoir dans ma bibliothèque personnelle.

Le livre s'intitule *The World of Psychology, Volume II, Identity and Motivation,* publié sous la direction de G. B. Levitas. Il a été publié en 1963 par George Braziller.

C’est un compendium comprenant 41 essais écrits par divers auteurs, incluant Platon, William Butler Yeats, Friedrich Nietzsche, Aldous Huxley, Margaret Mead, Carl Jung et de nombreux autres auteurs célèbres. Le recueil est passionnant — des poètes, des psychologues, des auteurs célèbres et des philosophes. Il est fait pour moi, puisque j’aime absolument lire de la poésie, des essais, des commentaires et toutes choses du même genre. Je trempe en amateur dans ce genre d’écriture depuis que je suis enfant.

J’appelle madame Armstrong pour la remercier de son cadeau plein d’attention. Je remarque alors qu’il me reste quatre heures avant de devoir retourner sur le campus de Wayne State. J’ai rendez-vous avec ma directrice de thèse, la Dre Mildred « Millie » Peters, pour discuter de mon plan de travail pour mes deux dernières années de doctorat. J’ai déjà choisi la direction que je veux prendre. J’ai simplement besoin que la Dre Peters approuve mon plan, qui ébauche tout mon travail d’études à venir, mon stage ainsi que ses exigences et le thème de ma thèse de doctorat. Je m’intéresse à l’approche centrée sur la personne, développée par Carl Rogers, et au béhaviorisme de B. F. Skinner, et j’ai décidé d’approfondir les domaines de recherche qui s’inspirent de leurs travaux.

Je prends le compendium que Nancy m’a donné ce matin. Je tourne les pages jusqu’à la partie VII, inti-tulée « *The Whole Man* », et y trouve des contributions de John Stuart Mill, Ralph Waldo Emerson, Robert Browning et C. E. Montague. Mais il y en a une qui accroche particulièrement mon regard : « *Self-Actualizing People* » par Abraham Maslow. Je suis attiré de façon inexplicable par cet article, qui fait 28 pages et demandera quelques heures de lecture

attentive. Je débranche le téléphone après avoir décidé que je dois absolument le lire avant de rencontrer la Dre Peters à 19 h. Pendant que je lis, j'ai l'étrange impression que ma vie est sur le point de prendre un tournant décisif.

L'essai décrit des personnes que le Dr Maslow nomme « accomplies ». Voici comment il décrit ces personnes rares et exceptionnelles :

> « Un homme doit être ce qu'il peut être. Ce besoin, nous lui donnons le nom d'accomplissement de soi… (Il) renvoie au désir de réalisation de soi, c'est-à-dire la tendance de l'individu à devenir actualisé dans ce qu'il est. »

Maslow décrit la vocation innée de ce genre de personnes à devenir tout ce qu'elles sont capables de devenir, et combien il leur est difficile d'ignorer ce mouvement intérieur. Pendant que je poursuis ma lecture, il décrit les caractéristiques spécifiques des individus accomplis, qui sont profondément différents des gens moyens. Maslow suggère qu'ils sont souvent considérés comme égoïstes et non conformistes et, à ce qu'il me semble, que leurs actions et attitudes doivent être louées et encouragées plutôt que supprimées ou étouffées.

Maslow note que l'individu accompli a un grand besoin de solitude, qu'il s'oppose farouchement à l'intégration, mais qu'il est facilement reconnaissant et possède un désir réel d'aider la race humaine. Pourtant, « en résumé, d'une certaine façon fondamentale, il est comme un étranger dans un pays inconnu. Très peu le comprennent, même si on peut l'apprécier beaucoup. »

Je suis captivé — soulignant presque l'article entier. J'ai l'impression de lire sur des qualités que j'ai toujours ressenties profondément en moi, mais pour lesquelles j'ai souvent été critiqué. J'ai l'impression de faire une expérience mystique immense.

« C’est ça. C’est l’orientation que je veux donner à mes études supérieures. »

En lisant la conclusion, je sais que je dois aussi devenir tout ce que je suis capable de devenir, et m’émerveille de la coïncidence me permettant de recevoir ce cadeau juste avant que je complète mon projet avec ma directrice de thèse. Et pourtant, à un autre niveau, je sais que le fait que Nancy m’apporte ce livre de la part de sa mère est de quelque façon lié à la nécessité pour moi de lire cet essai aujourd’hui. Je relis cent fois la conclusion du Dr Maslow. Et je sais que je ne veux plus approfondir ce dont j’étais si sûr avant de lire cet essai. Je suis absolument certain de ce que je veux étudier désormais.

Je fais une copie du dernier paragraphe pour ma rencontre avec la Dre Peters.

> « Les individus en bonne santé sont si différents des individus moyens, non seulement en degré, mais aussi en genre, qu’ils produisent deux sortes de psychologie très différentes. Il devient manifeste que l'étude de spécimens estropiés, rachitiques, immatures et en mauvaise santé ne peut fonder qu’une psychologie fragmentaire et une philosophie fragmentaire. L’étude des individus autoactualisants doit servir de base à une psychologie plus universelle. »

Mon cœur bat à cent à l’heure. Je sens que je suis sur le point d’amorcer une nouvelle phase de ma vie. Je montre mon plan de travail, tapé à la machine, à la Dre Peters, puis lui parle de ce que je viens de lire. Je déborde d’enthousiasme à cette idée de me concentrer sur les individus pleinement épanouis et de tirer des conclusions sur qui nous pouvons devenir, non pas en prenant pour modèle les gens ordinaires, mais les individus accomplis extraordinaires.

Je veux écrire sur ce que je viens tout juste d’assimiler. Je reconnais tant de mes traits de caractère et de mes

penchants atypiques dans la description que Maslow donne des individus accomplis. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours gardé mes distances face à l'opinion dominante, me fiant à mes propres préférences et pensant selon une perspective différente. J'adore l'idée d'établir des normes élevées qui ne reposent pas sur ce qu'impose la culture, mais sur ce que je sens intimement être possible.

Je demande à la Dre Peters, l'une des personnes les plus accomplies que j'ai eu la chance de connaître — une femme qui a obtenu son doctorat à une époque où très peu de femmes étaient même considérées pour obtenir un statut universitaire d'un tel prestige, une femme qui m'a toujours encouragé à suivre mon instinct, indépendamment de ce que le système semblait imposer —, si je peux changer le plan de travail, qui est posé sur son bureau, et explorer dans mes recherches doctorales ce domaine de l'accomplissement de soi. Elle me dit oui sans hésiter. Nous déchirons le vieux plan et j'amorce un nouveau chapitre de ma vie.

Maintenant, je peux voir clair

Les ouvriers du destin travaillaient d'arrache-pied ce jour de septembre en 1968. J'avais fait cette présentation devant les parents parce que la directrice de l'école ne se sentait pas bien et m'avait demandé de la remplacer à la dernière minute. Si cela ne s'était pas produit, ma vie entière aurait peut-être un visage très différent de ma tour d'observation, presque cinq décennies plus tard.

Lorsque Nancy m'a tendu ce compendium des enseignements de grands maîtres spirituels, je me suis senti inexplicablement attiré vers lui. Lorsque la journée d'école s'est terminée vers 14 h, je me suis assis à mon bureau et

j’ai hésité entre foncer vers la bibliothèque de l’université ou réviser mon plan de travail doctoral encore une fois dans mon bureau. Ce livre noir posé sur mon bureau semblait dégager une énergie particulière, me pressant de l’ouvrir. *Prends-moi et lis-moi, j’ai quelque chose de très important à te dire*. Lorsque je suis tombé sur l’article du Dr Maslow portant sur les individus accomplis, il s’est encore adressé à moi. *Lis-moi tout de suite*.

Je peux maintenant clairement voir que ce genre d’appels presque désespérés est le travail de quelque chose de plus grand que moi-même, mais à quoi je suis passionnément relié. J’ai appris à faire confiance à ces messages et aux collaborations synchronistiques avec la destinée.

Au moment où tout cela se déroulait, je suivais simplement la direction dans laquelle j’étais guidé sans me poser d’autre question. Aujourd’hui, je suis convaincu qu’à un autre niveau, Nancy Armstrong, sa mère, ma directrice d’école, la personne qui a choisi la prime du club de lectures Book-of-the-Month et beaucoup d’autres me montraient la voie, d’une façon mystique qui dépasse ma compréhension. J’y crois. J’y fais confiance. Et de ma position actuelle, je suis davantage en mesure d’en tirer profit lorsque cela se produit. Cela ne prend plus des années avant que je puisse profiter de cette sagesse — toutes choses et tout le monde sont liés entre eux et au Tao ou esprit universel unique d’où émergent toutes choses et où elles retournent.

Après cette rencontre déterminante avec ma magnifique directrice, la Dre Peters, cette dernière a élaboré un nouveau programme d’enseignement au niveau doctoral afin que je puisse réaliser ce que je sentais brûler si intensément en moi. Elle a conçu le nouveau programme pour de nombreux nouveaux étudiants au doctorat, et au

moins 12 personnes s’y sont inscrites. J’ai pu participer à un programme de stages de doctorat qui se concentrait sur les techniques de groupe pour entraîner les gens qui sont enclins à adopter les principes révolutionnaires de Maslow sur l’accomplissement de soi. Je n’avais plus simplement à remplir les critères pour obtenir mon diplôme, j’avais maintenant un objectif qui me passionnait.

Abraham Maslow est devenu une figure prédominante dans ma vie. Il m’a inspiré à envisager la psychologie d’un point de vue diamétralement opposé. Plutôt que d’étudier ce qui est faible, infirme ou limité chez le patient, puis de trouver un traitement qui surmonte les maux, je me suis mis à chercher les qualités supérieures d’accomplissement de soi et à encourager les patients — et plus tard les lec-teurs et les auditeurs — à rechercher leur propre grandeur innée et à viser ses sommets. Je me disais que si certains d’entre nous peuvent être accomplis, alors ça peut être aussi mon cas et celui de tout autre qui comprend que c’est possible. Cela est devenu un objectif central de ma vie professionnelle, ainsi qu’un objectif personnel, que de vivre selon les principes que Maslow a défini dans ses livres.

Le Dr Maslow a consacré sa vie à l’étude de ce qui constitue positivement la santé mentale. La majeure partie de la psychologie que j’ai étudiée avant de découvrir son œuvre se concentrait sur l’anormalité et la maladie. Dans mes études doctorales et dans pratiquement tous mes écrits, l’idée de la réalisation de soi et la psychologie humaniste sont devenues des lignes directrices. J’étais destiné à propager cette idée que chacun a le pouvoir de cultiver sa propre magnificence.

Toute ma vie, j’ai senti que je possédais quelque chose d’unique en moi — lorsque j’ai lu l’essai de Maslow, j’ai su

que je devais en faire l'objectif de mes études doctorales et même au-delà. Je me rappelle m'être reconnu dans ses descriptions des individus en quête d'accomplissement. Plus tard, lorsque j'écrivais *Un pouvoir sans limite*, j'ai consacré des chapitres entiers à explorer les idées que m'avait inspirées ce mentor qui me parlait à travers ses conférences et surtout ses écrits. Et j'ai conçu *Que désirez-vous vraiment pour vos enfants ?* comme un guide pour les parents qui veulent élever des enfants en quête d'accomplissement qui deviendront des adultes aux accents humanistes. Tout cela à partir de l'enseignement de cet homme.

Le Dr Maslow est mort d'une crise cardiaque le 8 juin 1970. J'ai reçu mon diplôme de troisième cycle le même jour, et serais dorénavant appelé Dr Wayne Dyer. C'était comme s'il m'avait passé le flambeau et m'avait dit : « J'ai expliqué cette idée de l'accomplissement de soi au monde universitaire, maintenant reprends le flambeau et enseigne-la au grand nombre. »

De nombreux livres et des milliers de conférences plus tard, je peux toujours me revoir recevant *The World of Psychology, Volume II* de la part de la mère de Nancy Armstrong, puis me laissant guider par ces forces qui sont toujours à l'œuvre, à tout moment, dans nos vies. Je continue de chérir ce livre — il est tout proche, posé sur le bureau où je m'assois pour écrire quelque 45 ans plus tard.

Ce recueil d'observations profondes provenant de certains des sages que je vénère et aime le plus a été l'inspiration pour un livre similaire que j'ai écrit dans les années 1990 et qui s'intitule *La sagesse des anciens*. J'ai écrit 60 essais sur les contributions de 60 sages éminents ayant vécu au cours des 25 derniers siècles et sur la façon dont leurs

enseignements peuvent inspirer les lecteurs aujourd'hui. Plusieurs de ces érudits figuraient également dans le livre qui contenait l'essai d'Abraham Maslow sur l'accomplissement de soi. *La sagesse des anciens* est également devenue une émission spéciale de la chaîne PBS, diffusée dans tout le pays aux heures de grandes écoutes pendant de nombreuses années, et a été suivie par des millions de personnes. Tout cela en raison des événements qui se sont déroulés dans mon bureau en 1968.

Il est parfaitement clair pour moi aujourd'hui que tout — chaque événement, chaque personne — est relié d'une façon inexplicable. Il n'y a pas de *temps* — 1968 et 2018 font un, même si notre corps-esprit les voit séparés de 50 ans. Nous sommes tous reliés à chacun et à chaque chose dans l'univers. Ce que je fais a un impact sur tous les autres, et toutes mes pensées et mes actions ne sont pas seulement vues par le grand Tao, mais créent un impact indépendant des contraintes temporelles. Je ne peux donner d'explication véritable et linéaire pouvant expliquer pourquoi et comment les événements décrits dans ce chapitre se sont produits, mais de mon point de vue actuel, je peux clairement voir que non seulement mon cheminement, mais aussi la vie de millions de personnes, ont été influencés par ma lecture de cet essai du Dr Maslow cet après-midi de septembre.

Aujourd'hui, chaque fois que je me sens enclin à faire quelque chose — quelque chose qui me passionne —, je prête attention. Quand je reconnais qu'il s'agit d'un appel de mon âme, je sais avec certitude que c'est quelque chose que je dois accomplir. C'est Dieu qui m'appelle d'une façon mystérieusement déroutante. C'est cet appel auquel je suis attentif qui m'incite à écrire chaque jour ces essais.

Je suis relié à vous, cher lecteur — et même si nous ne sommes pas reliés de façon matérielle, il y a une énergie qui circule entre nous. Aucun de nous ne sait comment elle peut influencer nos esprits, ni jusqu'où elle s'étend. Mais maintenant que je vois de plus en plus clairement, je sais avec certitude qu'elle existe.

22

C’est la dernière année de mon doctorat. Pour mon stage, je donne des consultations de groupe pour les étudiants qui commencent le doctorat, tout en poursuivant simultanément mes recherches pour la publication de ma thèse.

Le Dr John Vriend, un membre du corps enseignant de fraîche date, fait partie de mon comité de thèse. Il a reçu son propre doctorat de l’Université de New York, où il s’est impliqué dans une approche thérapeutique d’accompagnement nommée « thérapie rationnelle-émotive » et développée par Albert Ellis, qui a publié de nombreux livres et dirigé des ateliers et des formations à l’Institut Albert Ellis, sur la 65e rue Est à New York.

John me tend un livre.

— Je veux que tu lises ce livre très lentement et très attentivement, me dit-il. Il changera ta façon de voir, te permettant d’aider les gens d’une façon nouvelle et éclairée.

Le livre que m’a donné John s’intitule *La Thérapie émotivo-rationnelle.* C’est l’un des quelque 75 livres qu’a écrits le Dr Ellis pour le public.

Pendant que je lis le petit livre, je suis interpellé comme jamais je ne l’ai été au cours de mes formations, de mes classes ou de mes lectures personnelles. Il nous apprend comment aider les patients à réaliser leur Soi supérieur. C’est le même *Soi* dont avait parlé de façon si poignante et convaincante le Dr Maslow. Ce qui m’attire est que le Dr Ellis donne les détails sur la façon d’enseigner aux gens comment atteindre le pinacle de la hiérarchie des besoins de Maslow : l’accomplissement de soi.

L’essence de la thérapie rationnelle-émotive consiste à saisir que les croyances peu réalistes et irrationnelles causent la plupart des problèmes émotionnels. Le travail du thérapeute est d’aider le patient à changer ses croyances irrationnelles, de contrer sa tendance à l’autodévalorisation et de favoriser l’autoverbalisation rationnelle. Les croyances irrationnelles fondamentales que la plupart des gens transportent de l’enfance à l’âge adulte et qui causent des troubles émotionnels sont : *(1) je dois avoir de bons résultats pour recevoir l’approbation des gens qui importent dans ma vie ; (2) je dois être traité de façon juste et sinon, c’est une catastrophe et je ne peux tout simplement pas le supporter ; et (3) les circonstances doivent aller dans mon sens et si ce n’est pas le cas, alors c’est l’horreur, je suis affligé et incapable de le supporter.*

Je dévore ce livre et son thème central : *nous sommes responsables de la façon dont nous nous sentons et avons en nous le pouvoir de changer la façon dont nous voyons les événements dans nos vies.* Dans un langage simple, plein de bon sens, le Dr Ellis fournit des outils thérapeutiques qui montrent aux patients et aux thérapeutes qu’il n’est pas obligatoire d’être émotionnellement perturbé ou contrarié. Il répète inlassablement que *je dois avoir de bons résultats, vous devez me traiter de façon juste* et *le monde doit être comme je le souhaite* sont des idées névrotiques qu’il classe sous la catégorie de « masturobligation ».

Je suis subjugué par la simplicité et la logique des enseignements d’Ellis. Je fais rejouer l’enregistrement de ses séances de thérapie où il aide des patients souffrant de toutes sortes de troubles émotionnels importants et je commence à utiliser ces techniques avec bon nombre de

mes propres clients à l'université et à l'école secondaire. Les résultats sont ahurissants.

J'ai tenté de pratiquer une relation d'aide qui impliquait la thérapie centrée sur le client, une méthode psychanalytique où je reste essentiellement un auditeur neutre. Jusque-là, je ressentais de la frustration pour mes clients (ainsi que pour moi-même). Mais, j'ai commencé à interagir et à proposer des solutions à mes clients, et des changements positifs se sont manifestés presque immédiatement.

Je me sens plus heureux et suis capable de trouver moi-même des solutions à des schèmes de pensées que je traîne depuis toujours et qui me nuisent. Je traîne ce livre sur moi en tout temps et le relis sans arrêt, étudiant la logique et m'apercevant que la plupart des contrariétés émotionnelles sont causées par un réseau de croyances déraisonnables qui une fois corrigées entraînent la disparition des troubles. Je suis fasciné par la façon dont le Dr Ellis incorpore les enseignements sur l'autoréalisation du Dr Maslow, de Bouddha, de Lao-tseu et de tous les philosophes orientaux, ainsi qu'Epictète et Marc-Aurèle de la Rome antique. Ce petit livre est le livre le plus déterminant que je n'ai jamais étudié.

Le Dr Vriend, qui me l'a fait découvrir, ne fait pas seulement partie de mon comité de thèse et du personnel enseignant, il devient aussi un ami intime. Il me donne des conseils —, mais plus encore, il me donne la permission d'engager des débats amicaux avec mes clients sur la nature de ce qui les dérange, et de leur montrer avec assurance comment leurs pensées sont réellement la cause de leurs troubles émotionnels. Alors, je leur dis : « Changez vos pensées, attaquez la logique qui sous-tend votre mécontentement persistant, et en gros, changez votre

philosophie, et tout s’en trouvera amélioré dans votre vie. En changeant la façon dont vous considérez chaque événement qui survient dans votre vie, vous pourrez vivre une vie heureuse et satisfaisante, dépouillée de trouble émotionnel. »

Je prends des notes sur cette nouvelle façon d’aider les gens et surtout de m’aider moi-même. J’incorpore cette approche à mon enseignement, à mon accompagnement et aux séances de formation de mon stage universitaire. Je m’en imprègne — je la vis. Je prends des notes pour un livre que j’aimerais écrire un jour et qui combinerait l’accomplissement de soi, la thérapie rationnelle-émotive et les philosophies orientales et occidentales antiques que j’étudie maintenant depuis plus de 10 ans. Chaque jour, je suis reconnaissant au Dr John Vriend, qui m’a procuré ce livre fantastique et a insisté pour que je le lise lentement et attentivement.

Je sais maintenant avec certitude la voie que suivront à l’avenir mes consultations, mon enseignement et mon écriture. Et plus encore, je suis emballé de posséder un nouvel outil pour ma propre vie. Je ne blâmerai plus jamais les autres pour les contrariétés émotionnelles que je pourrais ressentir. Désormais, je ne jetterai plus jamais la responsabilité sur quelqu’un d’autre. Je sais que si je change la façon dont je considère les événements — et j’ai toujours eu ce pouvoir, même jeune garçon —, je peux alors me redresser presque immédiatement.

Maintenant, je peux voir clair

Le livre *La Thérapie émotivo-rationnelle* m’a été remis par un homme qui est passé du statut de mentor et collègue à celui d’ami le plus proche, un homme qui a été mis sur mon

chemin précisément au bon moment dans ma vie. Plusieurs années plus tard, John m'a raconté qu'il se sentait de façon inexplicable poussé à me parler de la thérapie rationnelle-émotive pendant que j'étais un de ses étudiants au doctorat. Il avait eu la vision que cela influencerait mon écriture future lorsque je quitterais le territoire familier de Wayne State et suivrais ma propre voie professionnelle.

J'ai gardé pendant plusieurs années dans mon portefeuille les citations de Marc-Aurèle préférées d'Albert Ellis, et présenté cette idée dans mes conférences et mes livres pendant plus de 40 ans : « Si tu t'affliges pour une cause extérieure, ce n'est pas elle qui t'importune, c'est le jugement que tu portes sur elle. Or, ce jugement, il dépend de toi de l'effacer à l'instant. » C'est aux antipodes de ce que les écoles béhavioristes et psychanalytiques nous enseignent, à savoir que nos troubles remontent à des facteurs culturels et familiaux, et que nous sommes souvent impuissants face à ces influences extérieures et devons apprendre à nous adapter et passer à travers ces traumatismes infantiles.

J'ai été très attiré par cette nouvelle manière de penser — que nous sommes responsables de notre façon de juger les événements externes —, c'est ce que je sentais intuitivement depuis l'école primaire lorsque j'incitais mes amis à ne pas se laisser berner par les adultes qui cherchent à les manipuler émotionnellement. Maintenant, je connaissais un processus et une méthodologie interactive pour aider les autres à choisir leur propre grandeur. J'avais à présent trois éventails étonnants d'idées qui bouillonnaient en moi : les grands enseignements philosophiques antiques orientaux et occidentaux, le concept de l'accomplissement de soi — concernant une vie se déroulant à des niveaux

extraordinaires et le moyen de faire des miracles —, et une méthodologie pour interpréter tout ça d'une façon pratique, afin que tout un chacun puisse apporter les changements désirés et surmonter tous les obstacles enracinés.

J'ai commencé à penser écrire un jour un livre qui incorporerait toutes ces modalités et s'adresserait quand même au grand public. Je voyais que ce serait plus que *La puissance de la pensée positive* de Norman Vincent Peale, que j'avais déjà lu. Je sentais que je possédais une façon sensée de présenter les idées qui permettrait à quiconque le souhaite de les utiliser pour changer ses attitudes défaitistes et de vivre selon sa propre grandeur. Il suffit de vouloir changer sa façon de penser, et de se considérer soi-même comme capable d'atteindre sa grandeur.

Quand je reviens sur les personnes et les événements qui m'ont permis de forger ma pensée, deux personnes ressortent du lot. Une d'elles est Abraham Maslow et son idée fondamentale qu'il y a parmi nous des individus qui atteignent des niveaux paroxystiques de conscience et mènent des vies stimulantes ayant un impact sur le monde dans lequel ils vivent et les gens qui les entourent. Lorsque je lis Maslow, j'ai envie de devenir l'une de ces âmes vénérables qu'il nomme « accomplies ». Cependant, au terme de ses recherches, Maslow croit que ces cimes élevées trônant au sommet de la pyramide des besoins étaient réservées à quelques heureux élus. La thérapie rationnelle-émotive d'Albert Ellis a permis de remplir la case vide qui demeurait dans mon esprit au sujet de qui peut devenir accompli.

Après avoir lu et étudié *La Thérapie émotivo-rationnelle*, j'étais convaincu que cette noble vocation était accessible à tous. Il devenait de plus en plus clair à mes yeux que nous

devions seulement changer notre façon de voir et surmonter le conditionnement que nous avons intégré sur ce que doivent être nos vies. Nous pourrions alors reprogrammer notre image de nous-mêmes et vivre selon une nouvelle perspective. Une fois que nous aurons éliminé nos pensées erronées, ce sera un plaisir de choisir notre propre grandeur, notre droit inné, si vous voulez. Au moment de me lancer dans mon métier d'auteur et de conférencier, j'ai repensé avec une profonde gratitude et un grand respect à tout ce que j'avais tiré de l'œuvre du Dr Ellis.

Même si je n'ai jamais imité son style thérapeutique sévère et souvent discourtois, j'étais fièrement influencé par la logique du Dr Ellis et tout ce qu'il avait à partager sur la façon de surmonter les barrières émotives pour accéder à la plénitude. J'ai l'impression qu'un ange gardien a murmuré à l'oreille de John Vriend pour qu'il me remette ce livre qui a changé ma vie, il y a quelque 45 ans de cela. Depuis ce temps, je ne considère jamais à la légère tout livre qui semble surgir dans ma vie — surtout si je sens un genre d'énergie spéciale qui émane du livre à ce moment-là.

Les voies de Dieu sont impénétrables, et ce qui semble n'être qu'une coïncidence banale peut s'avérer la force d'impulsion d'un virage radical, résultant de ce qui apparaissait n'être qu'un présent sans importance. De mon point de vue actuel, je me rends compte que le cadeau de John était l'un de ces moments magiques qui changent une vie.

23

Je suis au dernier trimestre de mes études de troisième cycle. Nous sommes en 1970, et je dois remplir dans les temps les innombrables exigences pour obtenir mon diplôme. J’ai presque terminé de rédiger ma thèse et je dois la soutenir en mai — dans environ 90 jours d’ici.

Je participe à un séminaire poussé sur les diagnostics et les études de cas, qui est un cours obligatoire pour l’obtention du diplôme. Six étudiants participent au séminaire. Nous nous rencontrons tous les jeudis soir de 19 h à 22 h. Notre professeur est l’homme le plus célèbre du campus, et c’est vraiment un honneur d’être dans sa classe. J’ai déjà suivi deux cours avec lui et le considère comme le professeur le plus marquant de mes huit années d’études supérieures.

Je me considère également comme chanceux de participer à ce séminaire, qui est l’un des plus courus sur le campus. Les inscriptions se font par tirage au sort, puisqu’il y a plusieurs centaines de candidats et qu’il ne se donne qu’une fois l’an. Je suis presque certain que ma directrice, la Dre Mildred Peters, qui est une amie proche de ce professeur, a quelque chose à voir dans le fait que j’ai été un gagnant chanceux à cette loterie.

Chaque semaine, nous présentons des études de cas aux participants qui sont assis autour d’une grande table. Les étudiants partagent leurs opinions et donnent leurs évaluations diagnostiques, puis le professeur donne son évaluation. Nous prenons tous des notes à une allure folle quand il parle. Nous sommes en admiration devant cet homme qui possède une réputation internationale pour son érudition et sa grande science du diagnostic.

L’homme de lettres qui dirige ce séminaire est le Dr Fritz Redl, connu comme le « père de la psychoéducation moderne ». Il a publié de nombreux livres dont les plus connus sont *Children Who Hate* et *Controls from Within*.

Le Dr Redl est né à Klaus, en Autriche, en 1902 et a obtenu son doctorat à l’Université de Vienne, où il a étudié avec Anna Freud et August Eichorn. Il a quitté l’Autriche à la fin des années 1930 en raison de l’occupation nazie et la façon dont ils traitaient les intellectuels lorsqu’ils occupaient un pays. Il est aussi connu pour son travail sur les enfants délinquants et pour avoir enseigné que l’amour et l’affection sont des exigences fondamentales du lien thérapeutique. À cette fin, il nous a emmenés visiter Pioneer House, qu’il a fondée à Detroit comme centre de traitement résidentiel pour jeunes garçons en difficulté au plan psychosocial.

J’en suis venu à aimer cet homme pour de nombreuses raisons. Il transpire la compassion et utilise toujours l’humour dans ces présentations stimulantes. J’ai dévoré ces livres et je sens que j’ai un lien très spécial avec lui. Il m’a pris sous son aile — m’invitant souvent à le rencontrer pour discuter de certains des cas que j’ai présentés au séminaire.

Dans ce séminaire hebdomadaire, le vrai génie de cet homme se manifeste tous les jeudis soirs. J’adore le temps passé en présence de ce grand professeur qui fait des observations remarquables sur chaque étude de cas que nous présentons au séminaire. Il parle avec respect de l’œuvre d’Abraham Maslow et m’encourage à penser à chaque personne en tant qu’être divin capable d’autoréalisation s’il est traité avec amour et affection, et même s’il ne le mérite pas. Au cours du trimestre, Fritz Redl le souligne souvent : *même s’ils ne le méritent pas*.

Le Dr Redl est un homme très imprévisible, bien connu pour son sens inhabituel de l'humour. Ses cours et ses séminaires sont toujours amusants et stimulants, mais aussi marqués par sa conviction que l'amour et l'affection sont deux composantes essentielles de la relation thérapeutique.

Au milieu du trimestre, nous trouvons ces mots écrits au tableau :

> « Voici votre examen du milieu du trimestre. Vous avez 30 minutes pour écrire. Vos réponses détermineront si vous pourrez demeurer dans ce séminaire avancé. »

Il nous regarde tous les six, assis là devant nos cahiers d'examen bleus, ouverts, prêts à écrire consciencieusement pendant 30 minutes. Il nous tend un texte où il est écrit :

> « Un homme accompli arrive à un dîner de fête où tout le monde est en tenue de soirée. Les invités portent robe du soir, habit, cravate, etc. Notre homme porte une salopette, des tennis, un t-shirt et une casquette de base-ball. Que fait-il ? »

Le Dr Redl nous regarde, nous apprend qu'il va revenir dans 30 minutes, puis quitte brusquement la pièce.

Nous échangeons tous les six des regards interrogateurs, puis commençons à écrire, l'air perplexe. Trente minutes plus tard, très précisément, notre professeur revient dans la classe et demande à chacun de lire à voix haute ce qu'il a écrit. Nous disons à peu près tous la même chose, en essayant d'avoir l'air érudit et en régurgitant tout ce que nous avons appris sur cette idée d'accomplissement de soi. *Il ne s'en formaliserait pas, il ne s'expliquerait pas, il agirait comme si rien ne le dérangeait. Il engagerait la conversation et resterait lui-même, même s'il n'est pas habillé comme tous les autres. Il ne porterait pas de jugement sur la situation ou ne se sentirait pas mal à l'aise, parce qu'il ne porte aucun jugement sur les autres ni sur lui-*

même en vertu de l'apparence. Il ne serait pas dérangé par le fait de trancher sur les autres, il ne se confondrait pas en excuses. Tous nos cahiers bleus contiennent à peu près ce genre de réponse à la question du milieu du trimestre.

Après nous avoir tous écoutés, le Dr Redl soulève sa serviette et la pose bruyamment sur la table de séminaire en feignant l'indignation devant nos réponses.

— Vous avez tous échoué à ce cours. Vous n'avez rien appris. Tout ce que vous aviez à faire était d'écrire cinq mots sur vos copies.

Il prend la craie dans sa main, se tourne vers le tableau et écrit en lettres majuscules : IL NE LE REMARQUERAIT PAS. Puis, il quitte la classe pendant cinq minutes, au cours desquelles nous échangeons des regards, l'air penaud.

Le Dr Redl revient dans la salle, s'assoit et annonce qu'il n'y a pas vraiment d'examen du milieu du trimestre dans ce séminaire ! Nous passons les quelques heures suivantes à discuter de l'énorme différence qui existe entre les individus qu'on dit moyens et ceux qui sont accomplis.

Maintenant, je peux voir clair

Il s'est écoulé plus de 40 ans depuis que j'ai suivi ce séminaire et je n'ai jamais oublié la leçon contenue dans ces cinq mots que Fritz Redl a écrits au tableau ce fameux jeudi soir. *Il ne le remarquerait pas.* Ils se sont imprimés en moi et m'ont influencé de plusieurs manières. Ces mots m'ont marqué à l'époque, et après toutes ces années, je peux clairement voir comment ils se sont répandus dans mon écriture, mon enseignement, et même, oui, dans mon âme.

Les individus accomplis voient la manifestation de Dieu dans toute personne qu'ils rencontrent. Ils sont amicaux avec tout le monde, indépendamment de la classe sociale,

de l’éducation, des convictions politiques, de la race ou de l’appartenance religieuse. Comme Maslow l’a fait remarquer : « En fait, ils ne semblent même pas avoir conscience de ces différences qui sont si évidentes et si importantes pour l’individu moyen. »

Lorsque j’ai quitté l’université ce soir-là et que je conduisais vers la maison, je me suis promis que ce serait aussi la voie que je suivrais dans la vie. Je ferais tout mon possible pour abolir tout jugement basé sur les apparences. Le Dr Redl a toujours insisté sur la qualité de l’amour, de la tolérance et de l’affection pour tous, aussi bien dans le lien thérapeutique que dans notre propre vie. Il avait l’habitude de dire que la thérapie est pour le meilleur et pour le pire — et si nous, en tant que supposés auxiliaires d’aide agissons à un niveau spirituel inférieur à celui de nos clients, nous ne serons pas seulement incapables de les aider, mais ils quitteront la séance d’aide dans un plus mauvais état que lorsqu’ils y sont arrivés.

Après cette expérience que j’ai nommée « mon faux examen du milieu de trimestre », j’ai compris que j’avais appris plus de ce petit exercice que je n’aurais pu le faire de mes lectures ou recherches. C’était un moment d’anthologie pour moi, ou ce que Fritz aurait appelé une « expérience paroxystique ». À l’école secondaire où j’étais engagé, je tirais fierté d’être un des membres du corps enseignant qui ne portaient aucun jugement sur les étudiants. Les « nerds », les provocateurs et les indisciplinés étaient aussi bien accueillis dans mon bureau que les étoiles brillantes qui s’habillaient, se parfumaient et réussissaient dans une vie d’excellence tout en rose — j’ai même cessé de percevoir les différences entre eux. La même chose s’appliquait dans toutes mes interactions. J’ai toujours tiré fierté de ne pas

porter de jugements, de ne pas céder aux préjugés, mais à partir de ce moment, j'ai compris que je remarquais bien trop ce genre de différences.

Au cours de mon apprentissage universitaire, j'ai rencontré tant de comportements *machinaux* de la part du corps enseignant et de mes camarades de classe que j'étais motivé à me comporter de manière différente — d'une certaine façon que j'aurais qualifié de *meilleure.* Le fait de rencontrer Fritz Redl, la grande vedette internationale spirituelle venant d'Autriche, a été un genre d'expérience paroxystique en sens inverse. J'étais subjugué par le charisme authentique de cet homme. J'aimais tellement ces cours magistraux que je les suivais même quand je n'étais pas inscrit dans sa classe. Du simple fait de me trouver en sa présence, j'apprenais de lui. Sa grande énergie était contagieuse. Il m'a amené à vouloir être un meilleur thérapeute, un meilleur enseignant, et plus important encore, un meilleur être humain. C'était un homme dévoué, surtout envers les laissés-pour-compte. Il passait une grande partie de son temps à tendre la main aux démunis et à ceux qui étaient étiquetés comme délinquants.

Les leçons du Dr Fritz Redl sont manifestes dans tous mes écrits, qui commenceraient à paraître un an plus tard, en 1971, avec la publication de mon premier manuel. Il était magistral devant un groupe, que ce dernier soit constitué de 1 000 étudiants dans un amphithéâtre ou de six étudiants au doctorat, ou même lors d'un entretien privé dans son bureau. Il adorait son travail. Il adorait sa matière, et il aimait vraiment ceux qui partent avec un compte de deux prises dans la vie. Il voyait vraiment le potentiel de grandeur en chacun et son regard toujours plus loin que les apparences, scrutant l'espace intérieur où se manifeste

l’esprit. Il était un être humain plus grand que nature, un homme que je voulais imiter de tant de manières. Il m’a appris une des plus grandes leçons de ma vie : *de voir la manifestation de Dieu en chacun, et quand il est question des caractéristiques extérieures, d’être un enseignant humaniste qui ne les remarquerait même pas.*

Je suis toujours aussi profondément reconnaissant d’avoir croisé le chemin de cet homme, et de pouvoir voir beaucoup plus clairement grâce à lui. Repose en paix, bien-aimé professeur.

24

Nous sommes en 1971. Au cours des quatre dernières années, j’ai adoré travailler comme conseiller d’orientation dans une école secondaire fantastique, où j’ai parfois joué le rôle du directeur. Mon salaire est satisfaisant, et je peux augmenter mon revenu en dirigeant le programme d’éducation routière le soir et la fin de semaine.

Toutes les exigences de mon programme doctoral sont remplies, et je pourrais facilement demeurer à Detroit avec une carrière fantastique devant moi. Si je reste ici, je pourrais un jour diriger le service d’orientation, démarrer un bureau de consultation en parallèle, qui paierait davantage que mon poste à temps plein, et ajouter au plaisir d’être professeur adjoint à temps partiel à l’Université Wayne State. Je donne des cours de niveaux supérieurs une fois par semaine à Wayne State, et j’adore la sensation d’être le professeur Dyer. Il y a quelque temps de cela, je n’étais qu’un étu-diant de première année se promenant sur le campus en essayant de démêler les procédures compliquées d’inscription à une université comptant plus de 45 000 étudiants, et voilà que je suis affublé du titre de professeur, avec tout le prestige qui accompagne un tel poste éminent (du moins, il semble éminent à mes yeux).

J’ai enseigné à temps partiel à Wayne State au cours des quatre derniers trimestres universitaires, et j’ai une bonne relation avec la direction de mon département. Mes évaluations sont excellentes, et j’ai postulé pour un poste à temps plein, mais il n’y en a pas de vacant à l’heure actuelle. Toutefois, je suis évalué pour une charge professorale dans une grande université du Wisconsin. Et je

viens également juste de recevoir un appel d'un monsieur nommé Bob Doyle.

— On vous offre un poste d'enseignement à temps plein à l'Université Saint John. Êtes-vous prêt à déménager à New York ?

Je sais avec certitude que je veux enseigner au niveau universitaire, ce qui signifie qu'une porte s'ouvre pour moi, et que j'ai une grande décision à prendre. Accepter cette offre du Dr Doyle, qui est le directeur du département de psychologie en orientation à Saint John, représente toute une épreuve pour moi.

Detroit est le seul endroit que j'ai connu, si on exclut les quatre années à parcourir le monde dans la marine. C'est le seul endroit que j'ai considéré comme mon chez-moi. Je suis marié et j'ai une fille de quatre ans, et mes deux frères et ma mère vivent aussi ici. Ma femme n'est pas très chaude à l'idée de s'exiler, de quitter sa propre famille et de déménager dans une ville éloignée. Elle travaille comme assistante dentaire et fait un bon salaire. Elle aussi n'a vécu qu'à Detroit au cours des 31 années de sa vie.

Je sais que je suis invité à entrer dans une nouvelle phase de ma vie, pour laquelle je travaille depuis que j'ai décidé d'entrer à l'université. Mais une partie de moi veut rester où je suis et travailler dans un environnement familier. Je me débats avec ce dilemme jour après jour. J'envisage de déménager dans un endroit où je ne connais personne, pour un salaire considérablement moins important que celui que je fais actuellement, à la poursuite d'un rêve que tous les autres considèrent comme un choix insensé. Je suis dans l'indécision jour et nuit, et l'offre n'est valide que pour quelques jours encore.

Le marché de l’emploi est au ralenti en ce moment. Il y a très peu d’ouverture de chaires universitaires partout au pays. Personne n’embauche, et voici que j’ai deux offres sur mon bureau après une seule entrevue dans ces deux écoles d’envergure. Je me trouve béni, mais je suis intérieurement sens dessus dessous. Je suis dans tous mes états parce que je n’arrive pas à me décider et que je doute. La chose la plus simple serait de me dire à moi-même :

« Oublie les déménagements, c’est trop stressant. En plus, tout semble se mettre en place pour toi à Detroit. Alors, pourquoi risquer de tout gâcher en t’exilant avec ta famille à la poursuite d’un rêve qui est tout simplement trop dur à réaliser ? »

Le second dilemme que je rencontre est de savoir laquelle des deux chaires je devrais choisir si jamais je me montre assez audacieux pour conclure que je vais déloger ma famille et faire cette chose qui m’apporte autant de stress. Je connais davantage le Midwest, et le Wisconsin est bien plus proche de mon chez-moi que la lointaine New York. Je parle de ces dilemmes à ma directrice à l’école secondaire. Elle ajoute davantage d’anxiété à la situation en m’offrant une augmentation de salaire substantielle si je considère la possibilité de conserver mon poste actuel. Maintenant, je dois décider si je vais prendre une chaire universitaire, et dans quelle ville — ou simplement choisir cette augmentation substantielle et oublier toutes ces autres idées insensées, et me ranger une fois pour toutes. Le temps presse. Je dois prendre une décision demain.

Je me rends dans un cabinet de travail semi-privé à la bibliothèque de l’université, que j’ai utilisé presque quotidiennement pendant mes études aux cycles supérieurs. Je suis capable d’accéder à un lieu tranquille en

moi-même et de méditer pendant plus d'une heure. Je suis alors ramené brusquement à mon état de conscience ordinaire et suis poussé par une voix intérieure à traverser la rue pour aller parler à la Dre Mildred Peters. Elle m'a accompagné tout au long de mes études doctorales, et a même réaménagé le programme pour moi quatre ans aupara-vant. Elle est comme une mère, autant qu'une guide, pour moi.

Je vais voir Millie et lui explique ce qui se passe. Elle m'écoute, comme à l'habitude, de façon chaleureuse et attentive. Elle me pose deux questions qui résolvent mes dilemmes sur-le-champ.

— Seras-tu capable de te regarder dans le miroir, Wayne, si tu ne choisis pas le poste qui représente le plus grand défi ? C'est ce que tu as toujours fait. C'est ta vocation. Pourquoi es-tu en conflit avec ton Moi supérieur ?

Je comprends que la seule raison pour laquelle je suis dans tous mes états est que j'ai permis à la peur d'envahir mon monde intérieur. Dans mon cœur, j'ai toujours su et affirmé que *je suis un enseignant.* J'adore être professeur. Je sais depuis le moment où j'ai passé mon premier entretien avec Bob Doyle au congrès national de l'American Personnel and Guidance Association (APGA) ce printemps que c'est ma destinée. Je savais qu'on m'offrirait la chaire avant même l'entrevue, et si j'ai eu le moindre doute, il s'est dissipé à la fin de notre premier entretien.

C'était un fait accompli —, mais dans mon esprit, j'ai commencé à faire de la *sinistrose* au sujet des conséquences éventuelles qu'il y aurait à laisser tout ce qui est familier derrière moi. J'ai écrit un essai sur quelque chose que j'ai nommé « la peur de l'inconnu », et maintenant, je subissais cette peur au lieu de suivre le

sentiment d’amour que je ressentais quand je me voyais comme professeur d’université à New York.

Lorsque Millie me rappelle cette idée de défi, je constate que c’est précisément ce que New York représente pour moi. J’entends les paroles de la chanson populaire résonner dans mon esprit : « If I can make it there, I’ll make it anywhere » (si je peux y arriver là, j’y arriverai n’importe où). C’est une sensation fabuleuse — New York est le plus grand défi que je peux relever. C’est New York, et je *vais* y arriver là !

J’appelle ma femme depuis le téléphone de Millie et lui demande si elle est prête à me suivre. Elle est réticente, mais accepte quand même, sachant que c’est quelque chose que je dois accomplir.

Deux mois plus tard, nous sommes installés à New York. Je suis dans la plus grande ville du pays, enseignant à des étudiants à la maîtrise au département de psychologie en orientation durant le trimestre d’été. Je suis ravi d’avoir mon propre bureau, un programme de cours bien rempli et ma propre place de stationnement ! Mais laisser derrière moi la seule vie que j’aie connue a été un des plus grands défis de mon existence. J’ai plongé dans l’inconnu, et je suis ravi d’avoir pu trouver le courage de laisser le familier derrière.

Je me rappelle mon grand-père qui a toujours travaillé à la même usine, est toujours resté sur la même rue, toute sa vie. Je pouvais deviner qu’il nourrissait au fond de lui le sentiment de ne s’être pas réalisé. Je me rappelle avoir travaillé comme enseignant-ressource à Detroit et avoir eu une conversation avec un ami qui me disait qu’il ne lui restait que 13 ans de travail avant de recevoir sa montre en or et de prendre sa retraite. Je me rappelle le malaise que j’avais ressenti en m’imaginant faire la même chose

pendant 13 ans, juste pour pouvoir prendre une retraite paisible.

Je suis tellement heureux d'avoir pris ce tournant majeur dans ma vie. Tout cela m'est étranger — le trafic, les coutumes, les accents, la précipitation, la hâte, la bousculade —, mais je suis en paix et je sais que je peux y arriver.

Maintenant, je peux voir clair

Quand je reviens sur cette époque où je ressentais une telle tension intérieure parce que je n'arrivais pas à prendre la décision de quitter un environnement familier pour plonger dans l'inconnu, je peux clairement voir qu'il y avait quelque chose de très puissant qui se manifestait en moi et ne pouvait tout simplement pas être ignoré. Je suis venu ici avec une partition à jouer, et l'idée d'arriver à la fin de mes jours et de mourir sans avoir extériorisé cette musique était plus que je n'en pouvais supporter. Je fais confiance à ces intuitions et crois qu'elles impliquent une sorte de guidance divine, qui dans ce cas m'a envoyé voir la Dre Peters.

Millie savait précisément quoi me dire à ce moment-là, tout comme elle est ici et me guide pendant que j'écris ces lignes. Je sens sa présence presque tous les jours, me souriant même si elle a quitté ce monde matériel il y a plusieurs années. Elle savait que j'avais un grand dharma à accomplir. En fait, elle me disait souvent que j'avais une grandeur en moi et que j'étais destiné à devenir une voix importante pour la transformation de notre monde. Elle est réellement un ange aujourd'hui, quelqu'un à qui je parle lorsque j'ai de grandes décisions à prendre, et je sais qu'elle était un ange terrestre pour moi pendant toute la durée de mon doctorat dans les années 1960.

Je peux maintenant clairement voir qu'il y a des anges gardiens qui se manifestent dans les moments critiques de nos vies. De mon point de vue actuel, il est très évident, même si ce ne l'était pas à l'époque, que la Dre Mildred Peters m'a été envoyée par des forces célestes qui savaient que j'aurais besoin d'une lumière pour me guider, pour m'aider à prendre les grandes décisions de ma vie. Je me rappelle tant d'occasions où j'étais sur le point d'abandonner mes idées insensées, pour voir Millie arriver et me guider dans la bonne direction, celle que commandait ma destinée.

Ce jour-là en 1971, j'avais l'esprit tellement troublé par ce qu'il fallait faire et l'endroit où aller. Cette femme — qui avait, je le jure, la faculté de lire l'avenir — a balayé de son regard pénétrant toutes mes hésitations et m'a éclairci les idées. À ce jour, les résultats de cette décision comprennent 41 livres publiés, 10 émissions spéciales à la télévision, plus d'un millier de conférences, et des centaines et des centaines d'émissions préenregistrées, qui ont aidé des millions de personnes à améliorer leurs vies. Je vois bien aujourd'hui, pendant que j'ai une vision de Millie qui m'adresse en ce moment un sourire, que j'ai été béni d'avoir non seulement une guide professionnelle extrêmement compétente, mais aussi quelqu'un qui serait avec moi pour le reste de mes jours.

Ce que je sais aujourd'hui, mais ignorais il y a 40 ans, est un enseignement tiré d'*Un cours en miracles*. D'après ce livre, il faut prendre nos décisions en nous posant la question suivante : « Est-ce que je le fais avec crainte ou avec amour ? » Lorsque nous avons peur, il n'y a pas de place pour l'amour, et lorsque nous ressentons l'amour, il n'y a pas de place pour la peur. Lorsque j'ai enlevé la peur

de mon monde inté-rieur, j'ai ressenti une grande paix. En d'autres mots, j'ai été capable de penser à partir d'un lieu d'amour. Sans plus aucune crainte, donc, j'ai été capable de considérer New York comme une grande aventure et non quelque chose à redouter.

La peur est un processus mental qui est une réponse conditionnée logée dans le subconscient depuis la prime enfance et s'activant lorsque nous anticipons l'inconnu. Je sais aujourd'hui que l'amour est ce qui reste lorsque j'évacue la peur. J'ai appliqué cette sagesse puisée dans *Un cours en miracles* lorsqu'est venu le temps de prendre des décisions importantes dans ma vie. Lorsqu'un dilemme se présente, apportant son lot d'indécision et de doute, je me dis à moi-même que l'anxiété est une réponse émotionnelle, et qu'une telle réponse doit alors venir de l'amour ou de la peur — et puisque l'amour n'est pas stressant, ce doit être une peur qui est à l'œuvre. Je me rends alors simplement dans un lieu d'amour intérieur, et l'indécision s'évanouit. J'ai découvert que si je me calme et médite sur la question, la guidance de l'amour se manifeste, et pour moi, cette guidance de l'amour prend souvent la forme d'une personne qui est une présence céleste dans ma vie.

Il est clair avec le recul que je devais aller à New York. Si j'étais allé dans le Wisconsin ou étais demeuré à Detroit, ma vie, et probablement la vôtre, offrirait un visage bien différent aujourd'hui. C'est en vainquant la peur que j'ai pu poursuivre mon rêve lorsque ces obstacles mentaux ont surgi.

Je vis selon le vieil adage que je comprends véritablement aujourd'hui : « La peur frappe à la porte. L'amour va ouvrir : il n'y a personne. » Comme le disait un de mes plus grands maîtres, Ralph Waldo Emerson : « Il pourra triompher, celui

qui croit en être capable » et « Il n’a rien appris de la vie, celui qui ne surmonte pas tous les jours une crainte ». Ce jour-là, j’ai appris une des plus grandes leçons de ma vie.

25

Je suis professeur à temps plein à l’Université Saint John, et j’enseigne aux étudiants des cycles supérieurs. C’est ma deuxième année, et je file toujours le parfait bonheur avec le monde universitaire. Je suis libre de donner mes cours comme je l’entends. J’enseigne principalement à des enseignants qui veulent devenir conseillers d’orientation. Je supervise également cinq ou six étudiants au doctorat, agissant à titre de directeur de thèse. J’offre également un service d’aide psychologique privé. Cependant, je consacre une grande partie de mon temps à rédiger des articles pour les revues professionnelles.

— Pour recevoir une promotion et devenir titulaire, tu dois démontrer tes compétences en publiant dans les revues scientifiques et en produisant des manuels, m’a dit le directeur du département, le Dr Bob Doyle.

Nous sommes en 1973, et je suis captif d’un système connu sous le nom de « publier ou crever ». Si je ne publie pas d’articles, je vais perdre mon emploi, et les emplois spécialisés sont une denrée très rare.

J’écris en suivant le style que je détestais en première année d’université, quand je devais me conformer aux normes de l’APA pour plaire à un assistant d’enseigne-ment du troisième cycle dans le cours Anglais 102. Je veux écrire pour le grand public — je veux publier mes propres livres sur l’autoréalisation, et j’ai un million d’idées qui bouillonnent dans mon esprit sur ce qui pourrait faire un best-seller. Je suis particulièrement attiré par l’idée d’écrire un manuel qui inviterait les gens qui se considèrent comme ordinaires à se créer une nouvelle vision d’eux-mêmes. Je veux encourager les lecteurs à découvrir leur potentiel pour

vivre à des niveaux extraordinaires de conscience. Le Dr Maslow a écrit sur ce potentiel dans *Vers une psychologie de l'Être*, publié il y a environ 10 ans — un livre qui se trouve en permanence dans mon porte-document. Malgré cela, j'envoie consciencieusement des articles à de nombreuses revues et me constitue un curriculum impressionnant de publications.

Je postule pour obtenir une promotion et passer au statut de professeur agrégé après ma première année d'enseignement. Ma demande est rejetée, mais le comité chargé d'évaluer ces requêtes m'encourage à poursuivre dans la même veine. Je suis frustré par une telle activité de publication. J'adore mes activités d'enseignement et suis populaire auprès des étudiants. Je consacre beaucoup d'efforts et d'amour à mes activités d'enseignement et j'aime me trouver face à une classe. Je réalise le vœu que j'avais fait 10 ans plus tôt lorsque je suivais tant de cours magistraux monotones. Je fais tout mon possible pour rendre mon cours vivant. J'utilise l'humour et les anecdotes, et je démontre le genre de relation d'aide que je voudrais voir mes étudiants diplômés pratiquer. J'apporte des enregistrements de thérapeutes célèbres et m'assure que ma classe est un endroit stimulant. Elle compte environ 30 étudiants, mais il n'est pas rare qu'une soixantaine de personnes assiste aux cours, puisqu'ils attirent d'autres étudiants invités par mes étudiants diplômés.

Je commence à enregistrer mes cours magistraux. Au fond de moi, je sais que la matière que j'enseigne et les méthodes que j'utilise séduiront autant le public en général que les enseignants désirant devenir des professionnels dans le domaine de l'orientation. Je veux aussi conserver une trace de ces cours populaires pour mon usage

personnel lorsque je serai prêt à écrire pour un autre lectorat que celui de ces périodiques érudits et indigestes — dans un avenir proche, je l'espère.

Je termine ma seconde année d'enseignement universitaire, et cette fois le comité de promotion estime que je mérite le titre de professeur agrégé. Je suis coauteur d'un livre avec mon collègue de Detroit, le Dr John Vriend. Ce livre comprend nos contributions et celles d'autres professionnels. Il s'intitule *Counseling Effectively in Groups*. Je suis maintenant un auteur publié et cette publication me permet d'être nommé « professeur agrégé de psychologie en orientation ».

L'année suivante, j'écris un autre manuel avec John, publié par AGPA Press. L'American Personnel and Guidance Association est l'association professionnelle des spécialistes et des professionnels dans le domaine des services d'orientation et de counseling. C'est une organisation prestigieuse auprès du milieu universitaire. Ce livre s'intitule *Counseling Techniques that Work*, et il sera bien reçu en devenant un manuel obligatoire aux cycles supérieurs partout au pays.

Je suis très occupé à l'élaboration d'un troisième manuel que j'ai accepté d'écrire conjointement avec John Vriend. J'écris avec acharnement chaque fois que j'ai du temps libre, et je lui ai envoyé le manuscrit original, un chapitre à la fois, afin qu'il le révise —, mais je ne peux obtenir de réponse. John est de plus en plus préoccupé par son problème d'alcool. Lorsque je lui téléphone pour parler du manuscrit, il est souvent incohérent et tient le genre de discours enivré qui me rappelle si vivement l'époque où je vivais avec mon beau-père, il y a de nombreuses années.

J’écris le livre en entier, intitulé *Group Counseling for Personal Mastery*, mais je n’arrive pas à obtenir la collaboration de celui avec qui j’ai accepté de le cosigner. Nous ne parvenons pas à établir un échéancier raisonnable. Je décide de ne plus jamais me trouver dans une position de dépendance vis-à-vis de quelqu’un d’autre pour achever mes écrits. Je suis quelqu’un d’autonome et ne ferai plus équipe avec personne.

J’abandonne l’idée de publier ce livre dans l’immédiat et concentre tous mes efforts à l’écriture de mon propre livre. Non pas pour la communauté universitaire, mais pour le grand public. J’ai lu Dale Carnegie, Napoleon Hill et Norman Vincent Peale, et je pense que je peux offrir un livre qui dépasse leur inspiration et leurs conseils. J’aime et admire ces hommes, ainsi que ce qu’ils ont offert — je les vois comme des pionniers formant un cercle fascinant auquel je veux me joindre.

J’ai écrit trois manuels, le dernier n’étant pas encore publié, mais je sais que ça arrivera un jour. Environ 25 des articles que j’ai écrits sont parus dans des revues spécialisées, et j’ai coproduit une collection de 12 cassettes audio intitulée *Counseling for Personal Mastery*. Je sens que cette étape de ma vie est maintenant terminée et que ma façon de voir les choses change.

Le monde universitaire, même s’il est stimulant et gratifiant, devient de plus en plus insuffisant. J’adore la classe et les étudiants, mais les politiques de l’université me laissent froid. Les réunions, les intrigues de bureau, la pression pour obtenir la titularisation, les exigences administratives qui semblent dérisoires et une montagne de paperasse et d’avis dans ma boîte d’arrivée sont en train d’étouffer ma fibre créatrice. Je suis las d’écrire des choses

qui ne toucheront qu'une minorité de lecteurs, et de le faire pour le statut et l'avancement plutôt que pour ma satisfaction personnelle. Je me sens brimé dans de nombreux domaines de ma vie et constate qu'il faut que je sorte temporairement de cet environnement.

Je sais que c'est un travail fantastique et que beaucoup seraient prêts à donner n'importe quoi pour l'obtenir, mais je sens qu'un nouveau chapitre s'ouvre pour moi. Je sais en reconnaître les signes, et je sais que je ne peux les ignorer sans en payer le prix. Je me rappelle une question que j'ai lue quelque part et qui s'impose à ma conscience : *Avez-vous vécu 75 ans ou avez-vous vécu la même année 75 fois ?*

J'amorce un tournant que je ne peux pas et ne veux pas ignorer. Je ne veux pas répéter sans cesse la même chose, me constituant un curriculum de redites. Je dois élargir mes horizons. Il faut que je mène le bal. Il faut surtout que je me libère des exigences pesantes et insipides qui me sont imposées en raison du privilège d'être employé comme professeur d'université.

Maintenant, je peux voir clair

En revenant sur mes années de professeur d'université, je vois combien il est important d'éviter le piège d'évaluer le succès et le bonheur en fonction de critères externes.

Du début jusqu'au milieu de la trentaine, tout me souriait. J'avais un emploi pour lequel j'étais presque certain d'obtenir la titularisation, ce qui signifiait un emploi garanti à vie, dans une profession où un tel type de sécurité est plutôt rare. J'avais de superbes évaluations de la part de tous mes étudiants et de mes supérieurs à l'université. Le doyen me répétait souvent que j'étais estimé pour la

reconnaissance que j'apportais à l'université. J'avais constitué un curriculum enviable de publications, avec sur mon bureau des contrats attendant d'être signés pour de futurs manuels. J'avais les conditions de travail les plus souples qu'on puisse souhaiter. On me demandait seulement d'être présent sur le campus deux jours par semaine, j'entretenais d'excellentes relations avec mes collègues et avais un cabinet de consultation florissant.

C'était assurément le nec plus ultra, mais il y avait quelque chose qui s'agitait en moi, réclamant mon attention à temps plein. Mon monde extérieur semblait fabuleux, mais mon monde intérieur, où je fais toute ma vie, semblait incomplet et agité.

Cela m'a rappelé le personnage éponyme de la fameuse nouvelle *La Mort d'Ivan Ilitch* de Léon Tolstoï. Sur son lit de mort, il regarde sa femme dans les yeux, la femme qu'il a méprisée parce qu'elle a pris tant de dispositions dans sa vie sans le consulter ou s'inquiéter de ses sentiments. Il lui demande alors : « Qu'arrivera-t-il si toute ma vie n'a pas été ce qu'elle devait être ? »

Cette scène me donnait des frissons. Je ne pouvais imaginer passer ma vie à écrire des papiers scientifiques, en essayant de collaborer avec un homme qui n'a pas le cœur à ça, et donnant des cours dans les mêmes classes et assistant aux mêmes réunions obligatoires toute ma vie. Ma vie n'aurait alors vraiment pas été « ce qu'elle devait être », comme le redoutait Ivan Ilitch sur son lit de mort. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais c'était mon Moi supérieur qui attirait mon attention pour m'amener à vivre sans peur.

26

L’Université Wayne State offre un programme d’études supérieures en psychologie de l’orientation au personnel militaire admissible et à leur famille en Allemagne. Plutôt que de faire venir les étudiants à l’université, ce programme de perfectionnement apporte l’université aux étudiants. On me demande si j’accepterais d’enseigner dans ce programme outre-mer pendant deux trimestres, et je dis oui. C’est le printemps 1974 et je me trouve dans la ville divisée de Berlin, en absence autorisée de l’Université Saint John.

C’est la première fois que je viens en Europe, et j’adore vraiment la sensation d’être libéré de toutes les obliga-tions dérangeantes associées à mon poste universitaire à New York. À Berlin, j’ai une charge académique pleine, et j’adore vraiment ce travail et cette aventure.

L’Allemagne m’a toujours fasciné. Les deux frères de ma mère ont participé à la Seconde Guerre mondiale. Mon oncle Stuart — avec qui j’ai vécu, ainsi que ses quatre enfants, lorsque j’avais huit ans — a été prisonnier de guerre des nazis pendant deux ans. Mon oncle Bill — qui a été mon inspiration pour m’inscrire à l’université et devenir professeur — a servi sur un destroyer de la marine dans le Pacifique. J’ai entendu les histoires d’horreur sur l’Holocauste et vu des images des camps de la mort, et j’ai toujours trouvé incompréhensible qu’une telle horreur ait pu se produire, surtout de mon vivant. À une époque très ancienne, soit. Mais lorsque j’étais un jeune garçon en orphelinat, il ne semblait pas possible qu’on puisse ériger des camps dans le but d’exterminer une population entière sur la seule base de différences religieuses et culturelles.

J’ai du mal à comprendre comment un pays civilisé a pu laisser sévir une telle haine. Partout où je passe, je m’adresse aux Allemands et leur pose la même question : « C’était il y a quelques années à peine, comment cela a-t-il pu se produire ? » Personne ne veut en parler. Il y a une honte collective apparente chez tous les hommes et les femmes qui ont connu cette époque.

Je décide d’en apprendre davantage. Qu’un tel comportement sans scrupules ait pu infecter une population entière me hante et m’abasourdit.

« À quoi pensaient-ils ? Pourquoi ne pouvaient-ils mettre fin à cette folie avant qu’elle prenne de telles proportions tragiques ? »

C’était une manifestation de la mentalité de troupeau que je déteste tant et que j’ai combattue à une petite échelle personnelle. C’est une mentalité qui peut prendre des dimensions monstrueuses.

J’achète le livre de William Shirer sur l’Allemagne nazie, intitulée *The Rise and Fall of the Third Reich*, qui a été publié initialement en 1960. Je lis tout le livre en quelques jours et me trouve encore plus affligé qu’avant. Il semble que le cours de l’histoire humaine a amené l’obéissance aveugle à dominer les plus hautes vertus de l’esprit allemand. Je le remarque partout. Il semble que tout le monde fait ce qu’on lui dit de faire — personne ne semble remettre en question la soi-disant autorité. S’il y a une règle, vous obéissez, sans poser de question. J’observe cette soumission automatique partout. En Allemagne, personne ne semble rien remettre en question.

Mon horaire d’enseignement me laisse du temps pour voyager, alors je prends des fins de semaine avec ma femme pour visiter des endroits qui ne représentent qu’un

court trajet en train. Nous allons en Bavière, au Danemark, en Suède, en Norvège, en Autriche, en France, en Hollande et en Suisse. J'ai toujours un grade d'officier militaire, alors je peux visiter Berlin Est et toute l'Allemagne de l'Est sous le régime communiste. Les différences entre l'Est et l'Ouest sont frappantes, et je ne peux me sortir les images de l'Holocauste de l'esprit. La suppression de toute forme d'individualité, lorsqu'elle est suffisante, entraîne la folie de l'épuration ethnique et rend communément admis un génocide. Je suis plus qu'obsédé, il faut que je le voie de mes propres yeux. Je décide de prendre le train et de visiter Dachau.

À notre arrivée, je dis au chauffeur de taxi que ma femme et moi voulons visiter l'ancien camp de la mort qui a été conservé en souvenir de ce qui s'est passé il y a seulement 29 ans, afin que le monde n'oublie jamais. Le chauffeur de taxi, un homme de 55 ans environ, refuse de nous conduire au camp. Il semble de toute évidence avoir pris part d'une façon ou d'une autre à ces horreurs durant sa vingtaine, et sa honte est si grande qu'il préfère perdre une course plutôt que de visiter l'endroit.

Un autre taxi nous conduit à Dachau — le premier camp de concentration ouvert en Allemagne. Construit en 1933 pour les prisonniers politiques, il a été converti plus tard en four crématoire pour perpétrer les meurtres massifs diaboliquement planifiés par le parti nazi. Plutôt que de penser par eux-mêmes, les Allemands ont fait ce qu'on leur disait de faire, à une échelle si vaste qu'il a fallu des millions d'entre eux pour exécuter les ordres sinistres d'un fou et de ses loyaux partisans.

Pendant que nous marchons sur le terrain de Dachau, je suis submergé par la tristesse et le désespoir. Je sens la

souffrance causée ici même par la haine — oui, ici dans les fours et les chambres à gaz, des humains étaient assassinés jour après jour, pendant de nombreuses années, tout cela à portée de vue d'une ville florissante, se trouvant à quelques kilomètres. C'est le résultat ultime d'un lavage de cerveau poussant les gens à calomnier les autres qui pensent, croient ou agissent de façon différente de la majorité.

Ma respiration se fait de plus en plus pénible. Je suis sur le point de vomir. La peur et le désespoir sont toujours présents ici, dans ces vieilles baraques, ces cabines de douche et ces fours — même sur la chaussée où je marche. Je sens que je suis ici pour une raison précise.

Mon bouleversement est plus qu'une réaction normale à une telle vision d'horreur. Je sais que je suis transformé à jamais. J'ai été conçu le jour où cette guerre a commencé — le 1er septembre 1939, lorsqu'Hitler a envahi la Pologne. Je suis né neuf mois plus tard, le 10 mai 1940. Je sens que, d'une façon mystérieuse, il était prévu que je vienne ici, et je ne peux m'enlever cette idée de la tête. J'ai été appelé dans ce coin isolé, qui est maintenant un mémorial de l'Holocauste, et il me laissera une impression durable.

Une semaine plus tard, je prends le train pour Amsterdam et visite la maison où Anne Frank s'était cachée dans une annexe secrète, et où elle a écrit son fameux journal qui est devenu un phénomène mondial lorsque la folie de la Seconde Guerre mondiale fut arrivée à son terme. Je monte l'escalier et sens la souffrance qui émane toujours de la rampe, du plancher, de tout le bâtiment — comme si cette énergie honteuse ne s'était pas dispersée. Elle vibre toujours ici dans cette maison qui est désormais un musée à la mémoire de la famille d'Otto et Edith Frank, ainsi que des victimes innombrables qui ont été assassinées durant les

mêmes années où j'étais un petit garçon qui grandissait en sécurité dans une famille d'accueil de l'autre côté de l'océan. Je fais plus que regarder les photos et lire les notices, je suis connecté à la peur de ceux qui vivaient ici. Encore une fois, l'air est lourd, j'ai de la difficulté à respirer, il faut que je sorte prendre de l'air frais. D'une certaine façon, je suis connecté à tout ça. Ça s'est produit pendant que j'étais en vie.

Je ne comprends pas ma soif de connaître tout ça. C'est bien plus que de la curiosité. Je suis dans ce décor et incité à visiter d'autres endroits horribles où des atrocités ont été commises avec l'aide complice d'une population entière qui s'est fait laver le cerveau par un orateur convaincant, qui vomissait sa malignité et sa haine et a convaincu une vaste population que c'était son devoir de se comporter de manière aussi maléfique, même si cela s'opposait à leur propre nature profonde. Ils ont volontairement laissé piétiner leur propre fonds intérieur d'amour envers leurs semblables. Comment tout cela a-t-il pu se produire ? Il est imaginable que ça se soit produit pendant le cours de mon existence. Je suis bouleversé. Je sens un appel à m'exprimer — à écrire de façon à ce qu'une telle chose ne puisse plus jamais se produire.

Je quitte l'Allemagne pour prendre une charge de cours à Karamürsel, dans le nord-ouest de la Turquie, sur la baie d'Izmit dans la mer de Marmara. Je suis encore ébranlé par les images que j'ai vues, et profondément changé par mon expérience de vie en Allemagne, un pays qui un peu moins de 30 ans plus tôt était en guerre contre le monde entier.

Durant le long trajet en autobus entre Istanbul et Karamürsel, j'ai l'impression d'être revenu aux temps bibliques. Je vois des animaux se faire égorger sur la place

des villages, toutes sortes de charrettes transportant des marchandises, et les habitants conduire de vieilles voi-tures américaines ou rouler à vélo. Ça n'a rien à voir avec l'Allemagne. J'enseigne sur une base aérienne pendant un trimestre de 10 semaines, et je suis heureux que l'université se rende jusqu'à nos militaires outremer. Les étudiants sont reconnaissants, et je suis fier d'être un membre du corps enseignant dans cet endroit isolé. Mes 10 semaines passent rapidement.

Ma femme et moi sommes censés quitter la Turquie pour revenir aux États-Unis en juillet, où je devrai retourner enseigner à l'Université Saint John en tant que nouveau professeur agrégé. Je ne sais pas si je vais continuer à ensei-gner à temps plein, mais j'ai accepté de rester à l'université pour le prochain trimestre d'automne qui commence en septembre.

Vivre dans un pays musulman a été formateur de nombreuses façons. J'adore les gens ici. J'aime me trouver près de la nature et me baigner dans la mer de Marmara tous les jours. Vivre à Berlin, puis à Glyfáda en Grèce, pour une courte période, puis enfin en Turquie a été enrichissant. Mais je suis quand même impatient de revenir à la maison.

Ma femme et moi arrivons à l'aéroport d'Istanbul dans une atmosphère qui nous est totalement inusitée. Il y a des chars d'assaut, des soldats armés de fusils et de l'armement en tout genre sur la route de l'aéroport et sur le terrain de l'aéroport lui-même. Nous sommes le 18 juillet 1974, et il y a des rumeurs de guerre et l'aéroport, qui est bondé de gens tentant de quitter le pays, menace de fermer.

Lorsque je nous inscris pour notre vol, j'apprends qu'il n'y aura à court terme aucun vol commercial quittant Istanbul ou y arrivant. J'apprends que nous pourrions être coincés ici

pour une durée indéterminée. Les gens paniquent — l'aéroport est bondé de personnes frustrées, furieuses et inquiètes. On ne parle que de la guerre. La Turquie s'apprête à envahir la Chypre du Nord, et la Grèce se prépare à une riposte militaire.

Je me promène dans l'aéroport dans un état d'esprit différent de toutes les autres personnes présentes, qui semblent toutes se situer à des niveaux différents de peur ou de panique. Je me vois partir d'ici ce matin. C'est une intention qui est collée avec de la super glu dans mon imagination — cette image ne me quittera pas.

Je vois des Américains faire la file pour embarquer dans un avion de transport militaire qui se dirige vers la base aérienne de Ramstein, en Allemagne. Je remarque également un Turc qui semble être en quelque façon responsable des procédures d'embarquement. Dans cette ambiance mouvementée, il aborde des gens et leur pose des questions. Tous ceux qu'il aborde hochent la tête et s'en vont.

Je m'approche de cet homme qui me demande où je vais. Je lui explique que je dois prendre un vol pour Londres, mais que ce dernier a été annulé. Je lui dis que j'ai un billet militaire, avec une note de rang assez élevé des services généraux, puisque j'étais professeur sur une base aérienne à Karamürsel. Il me répond que mon billet ne vaut plus rien, mais que si je veux sortir de Turquie, il peut arranger ça sur ce vol en direction de l'Allemagne, et je pourrai me débrouiller à partir de là. Il ne reste que deux places dans ce transport militaire. Pour 2 000 dollars comptant, il peut nous inscrire ma femme et moi sur ce vol en partance de la Turquie qui est sur le point d'entrer en guerre.

Je considère que cet homme est un ange qui m'a été envoyé pour réaliser mon intention de rentrer chez moi aujourd'hui. Je lui donne tout le comptant que j'ai sur moi, ce qui correspond à peu près à ce que j'ai gagné pour ma charge d'enseignement à Karamürsel. Il me manque environ 200 dollars, mais l'homme accepte ce que je lui offre et ma femme et moi prenons le dernier vol en partance d'Istanbul. Elle me regarde, bouche bée — quelques moments plus tôt, elle paniquait à l'idée de se retrouver coincée dans un pays déchiré par la guerre, et maintenant, nous volons vers l'Allemagne dans un avion militaire américain, un vol que j'ai réussi à nous trouver en soudoyant en quelque sorte un employé turc au milieu du chaos.

Nous nous posons à Ramstein, prenons un vol commercial en partance de Francfort et rentrons aux États-Unis le 20 juillet 1974 — le jour même où l'invasion turque de Chypre était lancée en réponse à la tentative de coup d'État menée par des officiers grecs. Je loue la puissance qui accomplit des miracles lorsqu'on s'accroche fermement à une intention.

Maintenant, je peux voir clair

Le temps que j'ai passé à enseigner outre-mer m'a fourni des expériences de vie qui ont été déterminantes dans tout ce que je devais créer au cours des quatre décennies suivantes. Dès mon tout jeune âge, d'aussi loin que je me souvienne, je me suis opposé aux figures d'autorité et aux institutions qui m'incitaient à penser et à être comme tous les autres. C'est comme si j'étais né avec un genre d'attitude récalcitrante envers la mentalité de troupeau. Le fait de vivre en Allemagne m'a permis de constater de première main, au niveau empirique, combien cette

mentalité peut s’avérer dangereuse, et comment elle peut conduire à cette infamie ultime du génocide.

Chaque jour, je posais des questions difficiles à quiconque avait connu ces années macabres de la Seconde Guerre mondiale. Je devais entendre les réponses des anciens soldats, des femmes au foyer, de ceux qui étaient enfants — je devais l’entendre de leur bouche. « Le saviez-vous ? Qu’en pensiez-vous ? Aviez-vous déjà pensé désobéir à des ordres odieux ? » Les réponses étaient presque toujours les mêmes : « Nous n’étions pas au courant… nous avions trop peur pour nous opposer… les choses se passaient tout simplement de cette manière… nous faisions ce qu’on nous disait de faire. » Je savais au fond de moi que pratiquement tout le monde avait dû collaborer d’une certaine manière, parce que ces gestes macabres étaient très répandus et impliquaient des millions de personnes.

Lorsque j’ai quitté l’Allemagne, je savais que j’étais à jamais transformé. Je devais être à cet endroit à ce moment précis pour que tout cela s’imprime dans ma conscience. Je devais écrire et parler de l’importance de l’autonomie et du *moi* —, mais pas le Moi humain, un Moi supérieur. Je savais que ce que Thoreau avait imprimé en moi à l’école secondaire, sur la nécessité de la désobéissance civile, devrait désormais transpirer dans tous mes écrits futurs. Ces actes vils se sont produits à partir de zones erronées du comportement qui doivent être éliminées. Je pourrais désormais écrire sur le sujet avec une passion qui n’avait jamais encore habité mon écriture et mon enseignement.

Je reviens aujourd’hui sur mon passé et je peux voir la perfection qui s’y trouvait. Je me suis incarné le jour où cette horrible guerre s’est déclenchée. J’étais obsédé de découvrir la vérité sur ce que les nazis avaient pu accomplir

lorsque j’étais un enfant vivant en orphelinat. J’ai fait le vœu d’enseigner l’obéissance à *Soi* et non au *troupeau*. Toutes ces influences faisaient partie du dharma qui était ma destinée. Je quittais l’Allemagne résolu à enseigner aux gens à se fier à leur propre nature, qui consiste en l’amour, la bienveillance, l’amabilité et surtout le dévouement aux autres.

À Amsterdam comme à Dachau, j’ai appris par expérience que l’énergie est éternelle. Sur ses sites ressuscités, ouverts au public afin que nous n’oubliions jamais, j’ai ressenti une partie de la douleur, de la tristesse et de la peur que ressentaient ceux qui étaient traités de façon si inhumaine. Je n’en ai jamais douté. De mon point de vue actuel, je peux clairement voir que j’inhalais les phéromones de la peur lorsque j’étais à Amsterdam, à Dachau et en d’autres endroits semblables. J’ai déjà vu comment les animaux conduits à l’abattoir où sont morts d’autres animaux réagissent de la même façon, puisqu’ils sentent cette énergie et émettent eux-mêmes des phéromones de peur. Tout n’est qu’énergie. J’ai cessé de manger de la viande d’animaux d’abattoir il y a des années, parce que lorsque je mange cette viande, je consomme également la peur.

J’ai choisi de faire tout ce que j’étais personnellement capable de faire pour être entouré et enveloppé d’amour plutôt que de peur. Ce qui deviendrait le thème de mes écrits futurs : surmonter la peur et prendre conscience de la nature permanente de l’énergie et de la façon dont elle nous influence. Je devais donner des conférences et écrire sur cette idée que nous sommes tous connectés dans l’Esprit — c’est la nature de notre univers.

J’ai été profondément influencé par mes visites et mes conversations en Allemagne. Quand je marchais dans ces

endroits abominables, je pouvais vraiment sentir dans mon cœur et mes tripes une connexion avec ces âmes infortunées. Je me sentais possédé par quelque chose de céleste lorsque je voyageais en Europe en 1974. Je sais que j'ai été envoyé là-bas pour éveiller mon âme et être inspiré à enseigner aux autres comment éliminer leurs schémas de pensée erronés.

En revivant mon expérience en Turquie alors que la guerre éclatait sur la question cypriote, je me rappelle combien cette journée devait prendre de l'importance à mes yeux. J'avais formé dans mon esprit l'image de m'échapper de ce pays ce matin précis — cette image était si vivante que j'agissais comme si elle était déjà devenue ma réalité. Ce n'était pas un vœu. C'était une intention. Et parce que j'avais utilisé mon imagination afin d'exclure toute pensée d'échec, j'ai découvert par expérience le pouvoir de l'intention, bien avant d'écrire sur la question de nombreuses années plus tard.

Je dois avoir raconté cette histoire des centaines de fois : combien puissante peut s'avérer une image dans votre esprit, surtout lorsque vous agissez comme si l'image était déjà une réalité. Plutôt que de chercher à comprendre les raisons qui créaient cette situation inextricable à l'aéroport d'Istanbul, j'ai agi en fonction d'une image mentale. Encore une fois, j'éprouvais l'idée qui devait devenir une devise dans mes essais et dans ma vie :

« Il n'y a rien de plus puissant qu'une idée dont le temps est venu. »

Mon départ de Turquie ce jour de juillet 1974 était déjà une idée dont le temps était venu dans mon esprit, et le pouvoir a jailli de ma volonté d'agir uniquement en fonction de cette idée. C'est devenu un thème central dans tous mes

essais, et je devais manifestement en faire l’expérience de première main pour que cela s’imprime de façon profonde dans ma conscience.

27

Nous sommes en août 1974, et j’enseigne à l’Université Saint John à New York pendant la session d’été. C’est un trimestre écourté, les cours se donnant deux fois par semaine pour équivaloir à un trimestre normal.

Je parle avec ma collègue, la Dre Shirley Griggs, qui est responsable d’une subvention de l’État visant à déterminer si les collèges et les universités du Sud se conforment à la loi sur les droits civiques de 1964. Elle me dit que je pourrais faire un peu d’argent si j’allais à l’Université du Mississippi pour les femmes, à Columbus dans le Mississippi. Je devrais passer deux journées dans les classes à interroger les étudiantes et le personnel enseignant, puis produire un rapport à la fin du séjour. Je viens juste de revenir d’Europe, où j’ai donné 1 800 dollars en pot-de-vin pour sortir de Turquie, et je suis enchanté par cette proposition de bonifier mon salaire. J’accepte donc.

Il y a quatre ans, j’ai reçu un appel d’une cousine du côté de mon père, Dorothy Phillips.

— Wayne, m’a-t-elle dit, j’ai entendu dire que tu as dépensé beaucoup d’énergie pour essayer de rencontrer ton père. Je t’appelle seulement pour te dire qu’il est mort en 1964 à La Nouvelle-Orléans et que son corps a été transporté à Biloxi, dans le Mississippi, pour être enterré. C’est tout ce que je sais.

Même si mon père est mort et que j’ai cessé de le chercher, les rêves où je le rencontre et la rage que je ressens dans ces rêves n’ont pas cessé. Maintenant, j’ai l’occasion de me rendre dans le Mississippi pour affaire, et je suis excité à l’idée d’aller voir sa tombe et même de relire le certificat de décès pour voir si je suis inscrit comme fils

survivant. Je n’ai bien sûr jamais vu cet homme, pas plus que je sais s’il n’a jamais reconnu avoir trois garçons, dont je suis le plus jeune.

J’accepte l’affectation offerte par Shirley et j’ai hâte de trouver enfin la tombe de mon père, et voir si j’arriverai à tourner en quelque sorte la page sur cette affaire qui me préoccupe depuis mon tout jeune âge.

La session d’été se termine le mercredi 28 août. Je prends l’avion jusqu’à Columbus, dans le Mississippi, le jeudi et je fais toutes les rencontres et les entrevues requises le soir même et le matin suivant. Lorsque j’ai fini, je me rends à la seule agence de location de voitures sur le campus et loue une Dodge Coronet 1974. Je vais conduire pendant 300 kilomètres environ jusqu’à Biloxi, passer une journée ou deux là-bas et rapporter la voiture à l’aéroport de La Nouvelle-Orléans pour revenir à la maison en avion le dimanche soir.

Je remarque que la Dodge sent la voiture neuve et que personne ne l’a louée avant moi. L’odomètre indique 000 001,2 kilomètre — une voiture flambant neuve livrée à cette agence universitaire. En m’installant derrière le volant, je veux attacher la ceinture de sécurité et m’aperçois qu’elle est manquante. Je sors de la voiture, soulève la banquette entière et remarque que la ceinture de sécurité est attachée au plancher avec du ruban adhésif, la boucle étant recouverte d’un plastique attaché avec un élastique. J’arrache le ruban adhésif et le plastique et trouve une carte professionnelle glissée dans la boucle. J’y lis : Auberge Candlelight — Biloxi, Mississippi, avec une série de flèches indiquant l’itinéraire pour se rendre à l’auberge. Pendant un instant, je trouve ça bizarre que cette carte précise se trouve dans une voiture flambant neuve, alors que je me

dirige effectivement vers Biloxi. Puis, je glisse la carte dans la poche de ma chemise et commence mon voyage.

J'arrive en périphérie de Biloxi à 16 h 50 le vendredi 30 août, et je me dirige vers la première station-service que j'aperçois. Je regarde dans l'annuaire qui pend au bout d'une chaîne dans la cabine téléphonique et passe un appel aux trois cimetières que j'ai trouvés dans les pages jaunes. Le premier numéro sonne occupé et je n'ai pas de réponse au second. Au troisième appel, un homme du sud, qui semble âgé, répond. Je lui demande si un Melvin Lyle Dyer, qui est mort 10 ans plus tôt, en 1964, pourrait se trouver à leur cimetière. L'homme quitte la ligne pendant un gros 10 minutes, et revient juste comme je suis sur le point de raccrocher.

— Oui, votre père est enterré ici.

Mon cœur bat à tout rompre. J'ai l'impression que je vais enfin rencontrer mon père, même si les circonstances sont loin d'être idéales. Je demande à l'homme comment me rendre au cimetière et il m'informe que cet endroit n'est pas vraiment un cimetière, mais un endroit où les gens pauvres sont souvent enterrés… dans le parc de l'Auberge Candlelight ! Surpris, je sors la carte de la poche de ma chemise — je me trouve seulement à trois pâtés de maisons de l'auberge et il y a un plan imprimé en relief sur la carte.

Tout tremblant, je conduis jusqu'à la petite cabane où l'homme me montre le certificat de décès de mon père. Il est classé depuis 10 ans dans une caisse en carton de Coca-Cola, où l'on voit des taches laissées par l'humidité. Le certificat est jauni et sent le renfermé, et je constate avec une certaine satisfaction que mon nom et ceux de mes deux frères y sont inscrits comme fils laissés dans le deuil.

« Il savait qu'il avait un garçon nommé Wayne. Je me demande qui l'a enterré ici et ce qu'il a pu dire à quiconque de mes frères et moi. »

Le vieil homme me guide vers un monticule herbu derrière une allée fermée avec une chaîne. Il dit que je peux rester aussi longtemps que je le souhaite et me demande de remettre la chaîne lorsque je repartirai en voiture. Je me gare et marche jusqu'à la plaque tombale où est inscrit : MELVIN LYLE DYER 1914 – 1964. C'est tout. C'est ainsi que nous nous rencontrons.

Les larmes roulent sur mes joues pendant que je me tiens devant sa tombe. Je me sens toujours envahi par la rage.

« Je devrais pisser sur sa tombe avant de partir », pensé-je.

Mais je ne le fais pas. J'ai cherché cet homme depuis que j'ai su que j'avais un père. Pendant les sept ou huit premières années de ma vie, je ne savais même pas ce que le concept de *père* pouvait signifier. Tant de questions se bousculent dans mon esprit en ce moment, et je suis submergé par l'émotion pendant que je me tiens à côté de cette plaque métallique posée sur le sol.

Pendant les deux heures et demie qui suivent, je converse avec mon père. Je pleure à chaudes larmes, inconscient de tout ce qui m'entoure. Et je parle à voix haute, demandant à une tombe de me répondre. Comme les heures passent, je commence à sentir un grand soulagement et deviens très calme. La sensation de paix est enveloppante. Je suis presque sûr que mon père est juste là, avec moi. Je ne parle plus à une simple plaque tombale, mais je suis d'une certaine façon en présence de quelque chose que je ne peux expliquer.

Finalement, j’essuie mes larmes et fais mes adieux. Tandis que je marche vers la voiture de location et prends la chaîne pour fermer l’allée, je suis submergé par une force indescriptible et reviens rapidement vers la tombe, comme si j’étais poussé vers elle.

Je m’adresse de nouveau à mon père, mais tiens cette fois un discours bien différent.

— J’ai l’impression d’avoir été d’une façon ou d’une autre envoyé ici aujourd’hui et que tu as quelque chose à voir avec tout ça. Je ne sais pas quel est ton rôle, ni même si tu en as un, mais je suis certain que le temps est venu de laisser tomber cette colère et cette haine que j’ai nourries pendant si longtemps. Je veux que tu saches qu’en ce moment, maintenant, tout ça est fini. Je te pardonne.

» Je ne sais pas ce qui t’a motivé à mener ta vie comme tu l’as fait. Je suis sûr que tu as dû vivre des moments de désespoir en sachant que tu avais trois enfants que tu ne verrais jamais. Peu importe ce qui se passait en toi, je veux que tu saches que je ne nourris plus de pensées haineuses à ton égard. Lorsque je penserai à toi désormais, ce sera avec compassion et amour. J’en ai fini avec tous ces bouleversements intérieurs. Je sais au fond de mon cœur que tu faisais simplement ce que tu savais faire compte tenu des circonstances de ta vie à l’époque. Même si je n’ai aucun souvenir de t’avoir vu, et même si c’était mon rêve le plus cher de te voir face à face et d’entendre ta version de l’histoire, je ne laisserai plus jamais ces pensées m’empêcher de ressentir l’amour que j’ai aussi pour toi.

Je me tiens devant cette plaque funéraire dans le Mississippi du Sud et déclare ce que je ressens maintenant.

— Je t’envoie de l’amour… je t’envoie de l’amour… à partir de maintenant, je t’envoie de l’amour.

Dans ce moment à vif, je ressens de l'indulgence pour l'homme qui était mon père biologique, ainsi que pour l'enfant que j'ai été et qui voulait le connaître et l'aimer. Je ressens un genre de paix et de purification qui est entièrement nouveau pour moi. Je reviens à la voiture, remets la chaîne en travers de l'allée et ressens une toute nouvelle légèreté.

Le vieil homme du Sud m'a donné le nom de l'homme qui a emmené le corps de mon père au cimetière pour indigents. Je le cherche et découvre que c'était l'ami le plus proche de mon père. Il travaille comme projectionniste au cinéma de Biloxi. Le samedi 31 août, je m'y rends — le film *Les Dix commandements* passe en après-midi.

Je grimpe l'escalier de service et frappe à la porte de la cabine de projection. Je passe l'après-midi avec cet homme qui me parle de mon père. J'apprends très peu de choses, sinon qu'il a parlé de ses trois garçons à l'occasion, mais que c'était très rare. J'entends de nouveau parler de son alcoolisme et de sa nature vagabonde. Je me soucie peu d'apprendre de nouveaux détails. Je sors du cinéma et roule vers l'aéroport de La Nouvelle-Orléans.

Je suis un homme transformé. Je viens tout juste d'assister à un miracle. Je ne déteste plus mon père. Je sais que j'ai été envoyé ici pour lui pardonner, mais je ne sais pas pourquoi. Je sais simplement que quelque chose de très mystérieux est à l'œuvre ici. Quelque chose de plus grand que moi dirige le bal, et a conspiré pour me faire aboutir ici.

Je reviens à New York le dimanche 1er septembre. Il me reste deux semaines avant de devoir reprendre le travail à l'université pour le trimestre d'automne. Je rassemble tous les enregistrements que j'ai faits de mes cours magistraux au cours des trois dernières années, ainsi que les notes que

j’ai prises lorsque j’étais en Europe plus tôt cette année. Je réserve un vol pour le lendemain, jour de la fête du Travail, en direction de Fort Lauderdale, en Floride. Je veux me retrouver dans un endroit chaud, ensoleillé, et sur le bord de la mer, pour écrire mon livre — la chose qui a dominé mon monde intérieur a besoin de sortir et de venir au monde.

À l’aéroport de Fort Lauderdale, je loue une voiture pour deux semaines et roule jusqu’au motel Spindrift, en face de l’océan Atlantique. Je me terre dans ma chambre, écoutant les enregistrements et prenant des notes abondantes. Je décide que j’ai terminé toute cette préparation physique et mentale — je suis prêt à écrire et j’entreprends un marathon d’écriture. Je reste dans la chambre d’hôtel, écrivant chaque nuit jusqu’à ce que le soleil se lève. Le 15 septembre, je reviens en avion à New York pour commencer le trimestre d’automne.

J’ai écrit un manuscrit entier en utilisant cette même formule qui a si bien fonctionné pour moi comme thérapeute dans mes séances privées. Douze chapitres décrivent une approche rationnelle, s’appuyant sur le bon sens, permettant à quiconque d’atteindre le sommet de la pyramide de Maslow : l’accomplissement de soi. Tout d’abord, *identifier les pensées qui causent un trouble. Ensuite, nommer les comportements* propres au client. Troisièmement, *définir le système de récompenses psychologiques,* qui incite à maintenir ces comportements. Quatrièmement, *parcourir les solutions de rechange* en établissant des stratégies spécifiques pour éliminer ces manières d’être autodestructrices. Pas de système psychologique sophistiqué, juste le simple bon sens avec des techniques spécifiques pour changer. Cela a fait des

merveilles dans mes séances de consultation, et je suis sûr que mon livre sera bien reçu.

Après avoir passé quelques heures dans une ambiance de pardon face à ce qui m'avait freiné durant une vie entière, il semble que ce sur quoi je me suis cassé la tête pendant des années a pris son essor en deux semaines à peine. Mon écriture semble couler de source, comme si elle était guidée, et j'ai complété un manuscrit. Pas de titre. Pas d'éditeur. Seulement la certitude que les moments passés sur la tombe de mon père m'ont insufflé un élan que je n'ai jamais connu auparavant.

Maintenant, je peux voir clair

Aujourd'hui, si on me demande qu'elle a été l'expérience la plus importante de ma vie, je réponds que ce sont les événements du 30 août 1974 — alors que je me recueillais sur la tombe de mon père à Biloxi, dans le Mississippi, lui accordant mon pardon et lui envoyant de l'amour, purifiant mon âme de la toxicité qu'avait engendré ma rage intérieure.

Je suis émerveillé par les synchronicités qui se sont unies pour me conduire à cette tombe. Je ne peux fournir d'explication rationnelle à la présence de cette carte professionnelle dans une voiture de location flambant neuve. Je ne peux expliquer pourquoi une cousine dont je n'ai jamais entendu parler m'a téléphoné quatre ans plus tôt, pourquoi la Dre Shirley Griggs m'a offert cette affectation temporaire ni pourquoi je me suis senti rappelé vers cet endroit du cimetière et incité à envoyer de l'amour là où résidait auparavant une violence intérieure. J'écoute le sage conseil de Rumi. Je suis émerveillé devant tout ça. Je

sais qu’il y avait quelque chose de bien plus puissant à l’œuvre qu’une pure suite de coïncidences.

Maintenant que je regarde en arrière d’une perspective plus dégagée, je sais que la touche divine se manifestait tout au long du scénario. Je comprends aujourd’hui que ma vie était en pagaille à l’époque. Je travaillais, mais je n’avais pas l’impression de me réaliser. Mon écriture était comme embarrassée et pour la première fois, elle ne m’apportait aucune satisfaction. Je mangeais et buvais trop, j’avais un surplus de poids et j’étais pris dans un mariage insatisfaisant. J’étais un homme amer pour de nombreuses raisons, et je faisais presque tous les soirs des cauchemars à propos de mon père. Je me réveillais couvert de sueur froide après l’avoir rencontré dans un bar. J’en venais toujours aux poings, frappant avec rage et exigeant des réponses d’un fantôme qui ne cessait de s’éloigner dans ma vision onirique. Je savais que j’avais des choses plus importantes à accomplir, mais je me sentais victime des circonstances et incapable de me libérer des liens que je m’étais imposés.

Après mon retour de Biloxi, ma vie a complètement changé. Le fait d’écrire au motel Spindrift a été un pur plaisir. J’écrivais toute la nuit, souvent frustré le matin de découvrir par terre une montagne de feuilles que j’avais oublié de numéroter dans ma transe d’écriture.

Quelques semaines à peine après être revenu à New York, j’ai entrepris un programme d’exercices physiques que je continue aujourd’hui. Je me suis remis en forme et j’ai commencé un parcours quotidien de 12 kilomètres en jogging. Ma séquence a duré 25 ans — à l’exception d’une journée. J’ai changé mes habitudes alimentaires et adopté une toute nouvelle attitude.

Le livre que j'ai écrit en 14 jours après avoir chassé l'anxiété de mon âme est devenu plus tard le livre le plus vendu de la décennie, et il a depuis été publié dans 47 langues autour du globe, avec des ventes totales de presque 100 millions de copies dans le monde entier. Son titre est *Vos zones erronées*, et il parle des erreurs bêtes dans notre manière de penser et explique comment vivre une vie affranchie des perturbations émotionnelles en changeant nos schémas habituels de comportement. C'est un livre que j'étais destiné à écrire. Une longue suite d'expériences divinement orchestrées m'y a préparé, même si j'en étais empêché par une rage profonde qui sabotait tout, et qui devait être extirpée.

J'ai été guidé à Biloxi pour faire l'expérience incroyable du pardon. Cette idée est à la base de l'enseignement spirituel et reste pourtant l'un des principes les plus ignorés. Jésus nous le rappelle dans Luc 6,27 : « Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ». Et en 6,28 : « Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. » Ce sont seulement deux des centaines d'admonestations bibliques du même style. Je peux maintenant clairement voir qu'il ressort un grand pouvoir de vivre de cette façon.

Lorsque j'ai été capable de pardonner et d'envoyer de l'amour là où la haine dominait auparavant, tout a pris un virage dans ma vie. Les mots adéquats ont jailli, les bonnes personnes ont commencé à se manifester, les circonstances se sont montrées magiquement favorables, la pauvreté s'est dissipée, je suis redevenu en pleine forme, mon énergie a été renouvelée et ma vie a été remplie d'abondance — tout ça à cause d'un moment de pardon viscéral qui a été orchestré par des forces qui dépassent ma

faculté humaine d'explication. C'était comme si l'Esprit divin universel, Dieu, ou le Tao, si vous voulez, avait vu que je m'enlisais dans des sables mouvants qui me détruisaient — et il a assemblé les événements nécessaires pour me tendre une branche géante afin de m'aider à sortir de cette fosse mortelle qui grugeait mes forces vitales.

De mon point de vue actuel, je peux voir que Dieu est amour, et que le pardon est un outil mis à disposition pour reprendre une vie alignée sur le divin. J'ai toujours su que je devais écrire à ma manière sur les sujets qui m'importent. Pourtant, j'étais incapable de me défaire des nombreux liens qui me freinaient. J'avais une vie qui aurait suscité l'envie de la plupart des gens, mais l'insatisfaction me hantait pourtant.

Lorsque je participais aux événements de l'été 1974, je sentais que quelque chose s'éveillait en moi. Je pouvais percevoir l'intervention de la main mystique divine — cela n'est devenu une vision claire pour moi que plusieurs années plus tard, lorsque j'ai eu le recul suffisant pour voir ce que j'avais été amené à faire. En fait, nombre années plus tard, j'ai collaboré à l'écriture d'une adaptation cinématographique des lignes essentielles de cette expérience vécue à Biloxi. Le film s'intitule *My Greatest Teacher.* Je lui ai donné ce titre ironique parce que je crois que c'était mon père, cet homme que je n'ai jamais connu, qui m'a enseigné la plus grande leçon offerte par saint Augustin : « Le pardon est la rémission des péchés. Car c'est par le pardon que l'on évite de perdre de nouveau ce qui avait été perdu et retrouvé. » Après Biloxi, je ne me suis plus jamais senti perdu.

J'ai écrit des chapitres entiers sur le pouvoir du pardon, et raconté l'histoire de ma rencontre avec mon père à des

auditoires partout dans le monde. J’ai guidé des milliers de gens en personne, dans les médias et dans ma propre émission de radio, et j’ai aussi créé le film dont je viens juste de parler. Une fois que je me suis retrouvé et que j’ai vu que je pouvais virer à cent quatre-vingts degrés pour m’éloigner de la douleur et m’acheminer vers l’autoréalisation et l’actualisation divine, je ne me suis plus jamais perdu.

Ma citation préférée sur le pardon est peut-être celle de Mark Twain : « Le pardon est le parfum que la violette répand sur le talon qui l’a écrasée. » Vraiment, lorsque nous émettons de l’amour en réponse à la haine, nous deve-nons des alchimistes spirituels. Je n’ai pas pardonné à mon père seulement par égard pour lui, je l’ai fait pour mon bien autant que pour le sien. Je m’en rends compte avec une vision bien plus claire aujourd’hui.

28

À la fin du trimestre d’automne 1974, je termine de donner deux cours à l’Université Saint John sur les techniques de counseling efficaces et les compétences diagnostiques. J’ai enregistré tous ces cours magistraux au cours des trois dernières années et utilisé une bonne partie du matériel pour le premier jet de mon livre de développement personnel écrit il y a quelques mois. Le manuscrit se trouve dans mon bureau pendant que je réfléchis à une stratégie pour le faire publier pour le grand public. Je suis un inconnu et les éditeurs ne sont pas tentés de prendre un risque avec moi, même si j’ai déjà écrit trois manuels et une pléthore d’articles publiés dans des revues spécialisées.

J’ai fait tout mon possible pour que mes cours du soir soient à la fois instructifs et amusants. J’ai repensé à mon passage au baccalauréat alors que j’étais surpris par l’incapacité de la majorité des professeurs à rendre la matière vivante, à garder leurs auditeurs captivés et sur le bout de leurs chaises. J’adore enseigner et me trouver face à un auditoire — j’apprécie particulièrement rendre mes cours amusants, utilisant l’humour aussi souvent que possible.

Cinq étudiants dans mes cours du mardi soir et du jeudi soir viennent me voir, m’encourageant à rendre ce matériel disponible à un auditoire plus vaste et moins universitaire.

— Professeur Dyer, voudriez-vous considérer la possibilité de présenter une série de conférences pour le public, semblable à ce que vous enseignez ici à l’université ?

Ces étudiants complètent leur maîtrise, et ils emmènent souvent des amis et des membres de la famille assister à mes cours magistraux. Ils vivent tous sur la partie nord de

Long Island et me garantissent un auditoire nombreux si je considère leur requête. Il s'avère que l'un de ces étudiants, Linda, travaille dans l'administration de l'Education Assistance Center (EAC) de Port Washington. Elle nous apprend que le bâtiment n'est jamais utilisé le lundi soir après 18 h. Elle peut nous louer gratuitement l'EAC si j'accepte de donner des cours ouverts au public.

J'accepte et propose un titre pour cette session de quatre semaines de cours du soir : vivre une vie accomplie. Linda place une petite annonce dans le *Port Washington News*, invitant le public à quatre conférences réparties sur quatre lundis soirs consécutifs, commençant en février 1975. Je vais donner pour la première fois un cours pour le public. Le coût total pour le cours est de 20 dollars. C'est ma première rémunération pour prendre la parole en public.

J'arrive le lundi soir à 19 h pour la première présentation, et constate que 25 étudiants se trouvent dans la classe ! J'amasse finalement 500 dollars de revenus supplémentaires, ce qui est un gros montant d'argent comptant dans une économie qui roule plutôt au ralenti.

Je donne les quatre conférences sur des sujets comme « surmonter la culpabilité et les tracas », « adieu à la colère » et « rompre avec le passé ». Ce sont tous des titres de chapitre dans mon manuscrit qui est terminé, mais toujours pas publié, et qui se trouve dans mon bureau à l'université.

À la fin des quatre présentations, les étudiants demandent que je poursuive le cours pendant quatre semaines — ils adorent ces conférences du lundi soir et ne veulent pas qu'elles se terminent. Ils me disent aussi que bon nombre de leurs amis sont intéressés à s'inscrire. Alors, le premier lundi de mars, je me présente pour enseigner à ma nouvelle classe et je découvre une salle bondée et qui déborde

même. Soixante personnes se sont entassées dans la salle de cours, tenant tous un billet de 20 dollars à la main. Ma série de conférences du lundi soir est un grand succès auprès de la population du nord de Long Island.

Dans l'année qui suit, je dois quitter l'EAC parce que nous manquons d'espace, et décide de louer un amphithéâtre à l'école secondaire Schreiber sur Campus Drive à Port Washington. L'endroit est bondé chaque lundi soir pendant un an et demi, et lorsque mon livre sera publié en mars suivant, 1 200 personnes seront dans l'assistance. Je gagne maintenant plus d'argent avec mes conférences que j'en faisais comme professeur à temps plein à l'université.

Mes cours du lundi soir à Port Washington sont un événement communautaire énorme. Les gens qui les suivent viennent de toute l'agglomération new-yorkaise. Il ne se passe pas beaucoup de temps avant que je reçoive par la poste une lettre de monsieur Arthur Pine, qui est agent littéraire à New York. Il me dit que sa femme, Harriett, est l'amie proche d'une personne qui assiste à mes conférences. L'amie de Harriett encense le contenu et le style magistral du professeur qui offre ces cours à la communauté, et elle a suggéré à Artie de me contacter pour voir si je voudrais écrire un livre pour le grand public en utilisant la forme de ces conférences.

Je passe un appel à Artie, qui demeure à Port Washington. Je lui dis que j'ai terminé un manuscrit que je guette du coin de l'œil depuis six mois, me demandant ce qu'il faut faire pour contacter un éditeur. Artie m'écoute décrire le livre et mon désir de m'exprimer dans un langage familier et sensé à l'intention du grand public. Il adore l'idée et m'invite à le rencontrer à son bureau de Manhattan la semaine suivante.

Je prends le métro jusqu'au centre-ville avec mon manuscrit sous le bras, et passe une après-midi agréable à raconter toutes mes idées à Artie. Il dit qu'il ne peut rien promettre, puisque je suis un auteur inconnu. Il s'agira d'ailleurs vraiment d'un premier livre, puisque les autres livres que j'ai écrits s'adressent à un public différent. Artie est sceptique, mais il est emporté par mon enthousiasme et aime les commentaires élogieux qu'il a entendus de la part des amies de sa femme qui suivent les conférences publiques du lundi soir dans son lieu de résidence, à Port Washington. Il dit qu'il m'appellera s'il est capable d'obtenir un rendez-vous chez un éditeur new-yorkais.

Je le quitte en sachant que j'aurai bientôt mon propre contrat de livre. J'en suis sûr.

Maintenant, je peux voir clair

Je vois maintenant que Linda et ses quatre amis, qui étaient venus me voir pour me proposer de présenter une série de conférences payantes à la communauté, étaient des anges envoyés dans ma vie sur ordre divin. À l'époque, je n'y voyais qu'une nouvelle aventure amusante — avec le recul, une vision plus claire, je vois comment cette expérience m'a lancé dans une toute nouvelle direction. C'était mon premier pas en direction d'une autonomie plus complète dans ma vie. J'ai rapidement compris que je pouvais demeurer dans une carrière d'enseignement, que j'adorais énormément, sans avoir ce que je considérais comme des contraintes, comme de rendre des comptes à l'administration, ou la paie modeste associée à mes tâches d'enseignement. Je pouvais enseigner sur tout sujet de mon choix, dans mes propres mots, et j'ai découvert que cela

pouvait également s’avérer une façon lucrative de gagner sa vie.

Depuis des décennies maintenant, j’ai encouragé les gens à croire que bien gagner sa vie en faisant ce qu’on aime est possible. Si l’on garde les yeux fixés sur son objectif et que l’on recherche activement son bonheur, l’esprit universel unique collabore pour qu’il se réalise. Les bonnes personnes se manifestent, les obstacles s’aplanissent, les circonstances nécessaires se matérialisent et la guidance est disponible. Comme le dit un ancien proverbe bouddhiste : « Quand l’étudiant est prêt, l’enseignant apparaît ». De la même façon, lorsque l’enseignant est prêt, les étudiants apparaissent ! La clé ici est le mot *prêt.*

Si j’avais décidé il y a presque 40 ans que je ne pouvais accomplir une telle chose, que ça ne fonctionnerait pas, que les auditeurs ne viendraient pas, que c’était trop de travail ou que la rémunération serait trop maigre, je n’aurais tout simplement pas été prêt. Ces cinq étudiants et la disponibilité de l’EAC m’étaient envoyés comme des enseignants. C’était mon empressement à saisir ma chance qui m’a poussé à dire « oui, je vais le faire ». Si je n’avais pas accepté cette proposition, ma vie entière se serait déroulée de façon complètement différente. Je serais resté professeur d’université pendant les 30 années suivantes, parce que je n’aurais pas su d’expérience que je pouvais toujours enseigner et faire ce que j’aime, *et* gagner extrêmement bien ma vie en le faisant. Je n’aurais pas rencontré l’homme qui deviendrait mon agent littéraire, me guidant dans le monde de l’édition.

Ce que je sais aujourd’hui est que les enseignants sont omniprésents à chaque moment de nos vies. Ces enseignants ne se manifestent pas toujours en tant que

personnes. Parfois, ils se présentent sous la forme d'une suite d'événements coïncidents, ou d'une lettre inattendue dans la boîte aux lettres, ou d'une entrevue à la télévision. J'ai appris au cours des ans à ne pas chercher les enseignants, mais à me tenir dans un état de disponibilité et de gratitude envers tout cela.

J'ai cité plus tôt la pensée de Thoreau suivant laquelle « on sera payé de succès inattendu en temps ordinaire » si l'on suit ses rêves. Je l'interprète de la façon suivante : le succès vous pourchassera si vous restez aligné avec la vision la plus élevée que vous ayez pour vous-même. Ce processus d'alignement est la clé. Restez connecté avec votre Source créative et vous obtiendrez le pouvoir de cette Source, parce que vous et Dieu faites un. En profitant de la porte qui s'ouvrait pour moi à l'EAC en 1974, je suis entré dans une vaste salle de bal de possibilités illimitées qui seraient passées autrement inaperçues.

Je reviens sur les lundis soirs où je donnais mon propre cours et cela me rappelle les cours que j'offrais à mes camarades matelots à Guam, lorsque j'avais 21 ans. La joie sans ombre que je ressentais lorsque j'écoutais ma voix intérieure et m'alignais sur Dieu m'encourageait à suivre un chemin où ma vie n'avait pas besoin d'être guidée par ce que les autres pensaient être le meilleur pour moi.

J'ai souvent cité l'écrivaine énigmatique Virginia Woolf chaque fois que l'un de mes huit enfants se deman-dait quelle voie suivre dans sa vie : « Dispose toutes les pièces qui se présentent à toi ». Quel sage conseil. Prenez les pièces qui se présentent à vous, et disposez-les de façon à vivre sans peur, et l'Esprit divin universel s'occupera des détails pour vous.

Cette fabuleuse main de la destinée, qui savait ce que je m'étais engagé à faire dans cette incarnation, organisait les choses pour moi dans les années 1974-75. Elle m'a envoyé en Europe pour m'aider à définir ma mission, et elle m'a sorti sain et sauf de Turquie afin que je puisse découvrir le pouvoir de mes intentions, lesquelles peuvent accomplir n'importe quoi. Elle m'a envoyé à Biloxi pour que je me débarrasse de ces entraves intérieures à ma propre grandeur, et elle m'a fait prendre conscience de ma propre capacité à être indépendant, autant que des gens qui devaient me guider et me diriger.

En 1974, je me trouvais devant deux ouvertures : une qui maintiendrait ma stagnation, et l'autre qui me révélerait des perspectives qui dépasseraient même mes rêves les plus fous. Et l'automne 1975 me donnerait une chance supplémentaire de disposer les pièces qui venaient à toute vitesse à ma rencontre.

29

Je viens juste de terminer ma quatrième année d'enseignement à l'Université Saint John au printemps de 1975. J'ai également signé un contrat pour qu'Artie Pine me représente en échange de 15 % de tout ce que je pourrais gagner en tant qu'écrivain publié. Il a utilisé un contact qu'il avait à la maison d'édition T. Y. Crowell, et j'avais la chance de présenter mon manuscrit complet à un éditeur pour voir s'ils étaient intéressés par mon livre.

— Vas-y et vends-leur ton livre afin qu'ils le publient, me dit Artie.

J'arrive à mon rendez-vous en plein cœur de Manhattan et une secrétaire me dit d'attendre à l'extérieur du bureau. Une heure passe et je suis finalement conduit au bureau de monsieur Paul Fargis. Il se confond en excuses pour m'avoir fait attendre et commence l'entretien en me demandant de quoi traite mon manuscrit et quels sont mes plans pour la publication.

Je sens que quelque chose ne va pas. J'ai eu un cabinet de thérapie privé pendant plus de quatre ans à Long Island, offrant cinq jours par semaine une aide psychologique individuelle dans mon bureau installé à la maison et voyant jusqu'à 30 clients par semaine. J'ai donc développé l'habitude de sentir lorsqu'une personne est profondément troublée, et c'est ce que je ressens au cours de cet entretien. Paul transpire l'anxiété et le stress — il semble ne pas avoir dormi de la nuit et cherche à dissimuler ses sentiments véritables, voulant en finir au plus vite avec cet entretien, même s'il a été planifié avec Artie plusieurs semaines auparavant.

Je passe immédiatement en mode thérapie, lui demandant s'il veut me parler de ce qui se passe, puisque je serais peut-être en mesure de l'aider. Paul confie un problème personnel, et nous passons les trois heures suivantes à en discuter. Lorsque nous avons terminé, il me présente de nouveau ses excuses en me serrant la main. Je pars avec mon manuscrit sous le bras — il n'est pas revenu sur la discussion après les premiers instants de notre entretien. Je reviens chez moi en prenant le métro.

Lorsqu'Artie m'appelle, impatient de savoir comment s'était déroulée ma rencontre chez T. Y. Crowell, je lui explique brièvement ce qui s'est passé. Il me fait une colère amicale en soulignant ma naïveté. Il n'arrive pas à croire que j'ai laissé passer la chance de ma vie. Artie avait bataillé fort pour m'arranger cet entretien, grâce à une relation dans l'entreprise, et il ne pense pas pouvoir m'obtenir un autre rendez-vous. C'était une chance en or, et je n'avais pas su la saisir.

Pourtant, le lendemain matin à 10 h, Artie m'appelle de son bureau de Manhattan. Il est surexcité. Paul Fargis vient juste de lui téléphoner.

— Peu importe ce qu'il y a dans le livre du Dr Dyer, je veux lui faire signer un contrat, a-t-il dit.

Il a offert une avance presque équivalente à une année entière de salaire comme professeur à l'université. Je suis fou de joie. J'ai un contrat d'édition avec Funk & Wagnalls, une filiale de T. Y. Crowell — et je viens de doubler mon salaire !

Maintenant, je peux voir clair

Sans m'en apercevoir à l'époque, je venais de me faire offrir une des plus grandes occasions de ma vie. J'avais le choix

de laisser mon ego prendre le dessus et conduire ce premier entretien avec un éditeur new-yorkais. Mon ego aurait ignoré la tension qui habitait Paul et se serait lancé à toute vapeur en direction de son but. J'aurais essayé de vendre ma salade à cet éditeur, lui démontrant pourquoi il devait publier mon livre, ce qui aurait été la stratégie de l'ego. L'ego ne cherche que la victoire, essayant d'attirer toute l'attention possible sur lui.

J'ai appris au fil des ans que le mantra intérieur de l'ego est toujours une variation sur *qu'est-ce que ça peut me rapporter ? Occupez-vous de moi — je suis la personne la plus importante au monde.* Avec ce genre de dialogue intérieur se poursuivant sans arrêt, l'ego domine la plupart de nos interactions — avec des résultats insatisfaisants. Aujourd'hui, d'un point de vue plus dégagé, je peux voir que nous avons toujours la chance d'amadouer cet aspect de notre personnalité.

L'autre possibilité qui s'offrait à moi dans le bureau de Paul en cette journée de 1975 était une occasion magnifique de dompter mon ego en le mettant en veilleuse. La possibilité qui m'était offerte cette journée-là consistait à ignorer les incitations de mon ego et à écouter le mantra intérieur de mon Moi supérieur. Ce mantra demande *comment puis-je servir ?* plutôt que *qu'est-ce que ça peut me rapporter ?* C'était une grande leçon pour moi, pas seulement ce jour-là, mais pour toute ma future carrière d'auteur et d'enseignant.

Notre nature originelle consiste en l'amour, la bienveillance, la douceur et le service envers les autres. C'est ainsi que Dieu se manifeste et agit — ne demandant jamais rien, fournissant de l'air pur, de l'eau, de la nourriture, la flore et la faune. Tout cela gratuitement.

Lorsque nous ignorons notre ego et écoutons notre Moi supérieur, nous nous alignons sur notre Source d'être, Dieu, et obtenons, par conséquent, le pouvoir de notre Source.

Lorsque nous agissons dans une disposition de *comment puis-je servir ?* comme je le faisais inconsciemment dans le bureau de Paul, la Source universelle semble se retrouver dans cette énergie et demande aussitôt en retour : *comment puis-je* te *servir ?* C'était ce qui m'arrivait — le simple fait de tendre la main à un de mes semblables dans le besoin a révélé un tout nouveau monde d'abondance illimitée dans ma vie, sans même que je m'en aperçoive.

Plusieurs livres ayant connu un succès retentissant ont découlé de ce contrat d'édition, et ma vie a emprunté une voie extrêmement différente de celle que j'avais suivie jusque-là. Dompter l'insatiable besoin d'attention de l'ego a été un thème central de mes essais, de mes conférences, et plus particulièrement de ma vie personnelle.

Je sens qu'une main divine m'a été tendue durant cette période de 1975. Une rencontre déterminante, et me voilà, un professeur inconnu de 35 ans, introduit dans un bureau pendant qu'une force invisible murmure : *fais ton choix, écouteras-tu ton ego qui demande « qu'est-ce que je peux en tirer ? » ou la voix de ton Moi supérieur qui demande « comment puis-je servir ? »* Cela a vraiment été une des plus grandes leçons que j'ai reçues, et je suis profondément reconnaissant que mon Moi supérieur, qui avait habituellement de la difficulté à se faire entendre, ait pu couvrir les requêtes sinon victorieuses de mon ego.

Je peux clairement voir que le domptage de ces revendications tapageuses a été le défi de toute une vie, et que cette journée-là dans le bureau de Paul, j'ai eu la chance de commencer ce cheminement. Je serai

éternellement reconnaissant à tous les participants qui se sont joints à moi pour lancer cette odyssée.

30

Durant le trimestre d’automne 1975, mon emploi du temps est surchargé. Je siège à plusieurs comités à l’Université Saint John, j’ai une pleine charge d’enseignement, plusieurs étudiants à superviser au doctorat, et un cabinet d’aide psychologique fonctionnant à temps plein. Les lundis soirs sont devenus un événement, avec des centaines de personnes assistant aux cours que je donne à Port Washington sur la façon de mener une vie accomplie. Et *Vos zones erronées* doit paraître dans quelques mois seulement. J’en suis aux premières étapes de révision du livre. J’adore travailler avec Paul Fargis — il est hautement compétent et me donne de judicieux conseils dans les étapes de révision du premier livre dont je suis le seul auteur.

Mon service d’aide psychologique privé a tellement pris d’expansion que je n’accepte plus aucun nouveau client. Les jours où je ne travaille pas à l’université, j’ai souvent des rendez-vous à partir de 7 h 30 le matin jusqu’à 21 h bien sonnées. Avec les corrections, les thèses à diriger, les comités et de nombreux étudiants à encadrer, je me sens couronné de succès —, mais écrasé.

Avant mes cours du soir, les journées à l’université sont particulièrement tumultueuses. Mon bureau fourmille d’étudiants qui doivent me voir *maintenant* avec une foule de soucis, et ma secrétaire, Mary, ne cesse pas de faire sonner l’interphone pour m’annoncer quelqu’un au téléphone.

Dans quelques heures, je dois me tenir devant une classe remplie d’étudiants, ainsi que de nombreux invités imprévus qui veulent assister à mes conférences. J’entends Mary

s’adresser à plusieurs de mes collègues qui font également des heures de bureau.

— Est-ce que quelqu’un a vu le Dr Dyer ? Il y a au moins une centaine de personnes qui veulent le voir, et je l’ai cherché partout !

Au milieu de cette pagaille — tandis que les tentacules de cette maison de fous semblent jaillir de partout pour me mettre en pièces —, je prends la fuite. Je descends l’escalier du Marillac Hall, sors à l’extérieur et prends une grande respiration. Je longe la voie rapide Utopia pendant quelques instants avant d’entrer dans le parc, où je me rends à un endroit isolé derrière un bouquet d’arbres et m’assois sur une grosse roche.

Il y a cinq minutes, mon bureau débordait de gens qui voulaient tous une part de mon attention. Je souris intérieurement en pensant à mon petit secret, pendant que je ferme les yeux et écoute la musique de la nature. Je sens le soleil sur mon visage et savoure l’énergie apaisante qu’il semble diffuser vers mon estomac noué par le stress. J’écoute les oiseaux chanter, les grillons striduler et les chiens aboyer dans le parc. J’écoute le vent siffler entre les feuilles et les branches au-dessus de moi. J’ouvre lentement les yeux, goûtant les couleurs vibrantes qui dansent autour des arbres tandis que les transformations magnifiques de l’automne se déploient sous mes yeux — tout ça semble se faire si facilement.

Je passe à peine 15 minutes dans cet endroit que je chéris, profitant de cette brève escapade de l’ambiance chaotique qui régnait dans mon bureau, et je suis prêt à y replonger. Je me sens rafraîchi en revenant vers l’université, comme une nouvelle personne. Tout le poids que je sentais sur mes épaules s’est envolé — je me sens comme si rien

ne pouvait m’atteindre. Je sais que je retourne vers un bureau agité, mais il ne me semble plus aussi turbulent. Je remonte l’escalier de service, entre sur le troisième étage par une porte qui sert rarement, et me dirige d’un pas nonchalant vers mon bureau, me sentant totalement apaisé.

Je ne vois plus du même œil les étudiants qui attendaient pour me voir quand que je me suis éclipsé 20 minutes plus tôt. Je les accueille chacun à tour de rôle, les aidant avec plaisir à résoudre leurs inquiétudes à propos de leurs notes, de leurs travaux et toutes les autres obligations universitaires qui leur semblent interférer avec leur désir d’obtenir leur diplôme. Les collègues qui sollicitaient mon attention ne me semblent plus être des intrus, et je peux répondre calmement à tous mes appels. Les deux heures suivantes passent rapidement, et je règle une foule de petits détails de manière relativement décontractée.

Je pense à mon petit coin dans le parc comme à ma zone de sérénité, prenant l’habitude de m’y rendre presque tous les jours au milieu de la tourmente qui anime mes heures de bureau. Je chéris le temps passé dans cette enclave tranquille et la paix que j’y ressens, heureux et jaloux de toutes les créatures qui ne semblent pas avoir d’obligations. J’envie tout particulièrement les oiseaux qui passent au-dessus de moi, planant dans le vent, inconscients de tout le chaos qui règne plus bas sur la terre. Mais je constate aussi que j’ai découvert que j’avais un espace de liberté en moi. Je peux m’élever au-dessus de tout ça et regarder le tumulte en bas avec une vision plus claire, juste en accédant à mon vol d’aigle imaginaire.

Maintenant, je peux voir clair

Aujourd’hui, lorsque je réfléchis à la signification de ma zone de sérénité, je vois le rôle important qu’a joué pour moi ce petit lieu d’escapade dans le parc en 1975. C’était bien avant que je plonge dans le monde béni de la méditation. Pourtant, je sentais que j’étais d’une façon mystérieuse guidé vers ce petit coin près de Saint John pour me familiariser avec l’idée du silence comme antidote au stress. Il s’est écoulé presque 40 ans depuis que je m’asseyais sur ce rocher dans le parc, et pourtant, je revois parfaitement la scène pendant que je suis assis ici aujourd’hui en train d’écrire. Je peux voir, renifler, entendre et vraiment sentir cette zone de sérénité où je me réfugiais il y a toutes ces années.

La méditation est devenue une activité très importante dans ma vie — j’étais destiné à m’impliquer à fond dans cet art ancien du recentrement. Les maîtres orientaux devaient m’apprendre comment enseigner aux autres à pratiquer le *Japa*, une forme ancienne de méditation utilisant le nom de Dieu comme mantra pour atteindre des états de conscience extatiques. Je devais aussi être initié à la magie de pratiquer la méditation transcendantale et être formé à cette pratique par certaines des sommités mondiales sur la question de l’apaisement de l’esprit. J’étais également destiné à créer ma propre méthode de méditation et à écrire un livre donnant des conseils précis sur la façon de pratiquer quotidiennement la méditation. Tout cela était devant moi — loin devant moi.

Je vois clairement aujourd’hui qu’une Intelligence divine était au courant de ma destinée, qui m’échappait pourtant à l’époque. Une Intelligence divine était à l’œuvre les jours où je me sentais incité à quitter mon bureau pour marcher vers le parc. Je repense à l’énergie fabuleuse qui me poussait à

me rendre dans cette zone les jours de tourmentes intérieures et je la vois comme une expérience puissante qui a influencé le déroulement de mon existence. Ma zone de sérénité, où je me délectais de la beauté sereine qui s'offrait à moi, semblait être à l'époque une façon grandiose de me libérer de l'anxiété et de laisser échapper la vapeur. Mais avec le recul, j'y vois aussi en cette journée précise un avertissement de me détourner d'une vie remplie de pression inutile.

J'ai souvent cité le philosophe, scientifique et mathématicien français, Blaise Pascal, qui disait : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Même si j'ai réfléchi de nombreuses fois sur cette pensée, je ne l'ai vraiment assimilée que lorsque j'ai vu mes tracas s'évanouir en étant assis seul dans ma zone de sérénité. J'avais la chance de goûter de première main la vérité de ces sentiments, et je serai éternellement reconnaissant à cette main divine qui me poussait vers cet endroit sacré, où je m'isolais souvent. Je recevais mes premières leçons pour trouver la paix intérieure dans des circonstances qui exaspèrent les autres et pour apprendre à enseigner cette sagesse à des générations de nouveaux méditants et d'adeptes du yoga.

Une des grandes vérités que j'ai eu le bonheur de recevoir et d'enseigner est venue plusieurs décennies après ces séjours dans ma zone de sérénité. Elle est devenue ma signature et elle est imprimée sur tous mes blocs-notes. Elle dit simplement que *quand tu changes ta façon de regarder les choses, les choses que tu regardes changent.* Lorsque j'étais pris dans toutes ces activités et essayais de trouver la clarté dans toute cette agitation qui caractérisait ma vie,

mes escapades m’ont permis d’assimiler de belle façon cette vérité.

Après avoir passé un moment dans la nature, à l’abri des distractions humaines, à me recueillir dans un espace intime silencieux, j’étais capable de revenir dans ce bureau déchaîné en changeant ma façon de voir les choses. Et sans surprise — les choses que je regardais avaient changé ! Mes étudiants étaient de jeunes personnes qui avaient besoin d’aide, non des personnes qui me créaient des ennuis. Mes collègues étaient des collaborateurs sympathiques, non la source d’une surcharge de travail. Les appels téléphoniques n’étaient plus des interruptions, ils faisaient simplement partie du travail que j’avais choisi. Tout l’endroit semblait être une aventure excitante et débordait de dynamisme, plutôt que d’être un siphon d’énergie abrutissant.

Aujourd’hui, lorsque je lis cette réflexion invitant à changer sa façon de voir les choses, je reviens souvent mentalement aux moments passés dans ce refuge paisible dans le parc adjacent à l’université. C’était mon initiation pour en venir à enseigner cette idée puissante voulant que quelques moments passés dans le calme de la nature puissent transformer radicalement les circonstances les plus désagréables. Et sans surprise, je devais épouser une nouvelle carrière pour enseigner aux autres comment vivre dans une zone de paix et changer leur façon de voir les choses.

31

J’ai complété ma charge d’enseignement pour le trimestre d’automne à l’Université Saint John et travaille presque à temps plein à la révision et à la réécriture de *Vos zones erronées.* Paul Fargis, mon éditeur à la maison d’édition T. Y. Crowell de New York, vient juste de me dire :

— Votre livre sera publié en mars, et nous avons pu le faire adapter en feuilleton dans un périodique national. Félicitations !

Mon livre se transforme en un guide conçu pour éliminer le fardeau émotionnel accumulé dans une vie. Je ne l’ai pas écrit à cause de ma formation poussée, mais davantage *en dépit* d’elle. Je suis assez convaincu de ce qui peut vraiment aider les gens à apporter des changements durables parce que j’ai travaillé avec de nombreuses personnes de tous les groupes d’âge, provenant de cultures et de milieux très différents.

Au cours des quatre dernières années de mon service d’aide privé, j’ai aidé des centaines de clients à apprendre à gérer leurs vies de façon plus saine et productive. Ils étaient venus me voir pour surmonter des troubles émotionnels, et ils ont réussi le plus souvent avec une approche s’appuyant sur le bon sens. Je sens que je pourrai être plus utile aux lecteurs de *Vos zones erronées* si j’évite la méthode psychologique qui me sert à entraîner mes étudiants au doctorat. Je veux que ce livre reste aussi simple et terre à terre que possible. Je crois vraiment en la grandeur innée de chacun.

J’ai entendu Buckminster Fuller donner une conférence où il disait : « Tout le monde est né génie, mais le processus de la vie nous dé-génialise », et je ne peux me sortir cette idée

de l’esprit. Je veux que les gens croient en leur propre magnificence. Mon expérience de thérapeute auprès des clients et mon étude du Dr Maslow m’ont convaincu que tout le monde est un génie. Dans chaque séance d’aide psychologique, je crois me trouver en face d’un génie qui s’est malencontreusement *dé-génialisé* ! Mon livre veut mettre ces idées en application, en évitant toute fabrication d’excuse que fournissent les approches psychologiques théoriques.

Je discute des problèmes de mes clients, comme ils les voient, très brièvement. Toute mon attention se porte sur la façon de les aider à s’envisager différemment, eux ainsi que leurs vies. J’ai donné le titre *Vos zones erronées* à ce livre parce qu’il enseigne aux gens la façon de transcender les erreurs dans leur façon de penser. Tant de gens croient qu’ils n’ont pas le choix. Ils pensent que leurs problèmes leur ont été imposés par des facteurs externes sur lesquels ils n’ont aucun contrôle. Je considère qu’il s’agit d’une *erreur*. J’offre de façon répétée à mes clients les outils qui leur permettront de découvrir qu’ils sont la somme totale de tous les choix qu’ils ont posés. De prime abord, ils résistent, cherchant à blâmer quelque chose ou quelqu’un, et je leur montre qu’il s’agit d’un choix. Je leur dis qu’agir ainsi est non seulement malsain, mais qu’il s’agit d’une erreur dans la pensée — qu’il s’agit plus précisément d’une zone erronée.

Changez vos pensées, prenez la responsabilité de tout ce qui arrive dans votre vie et surmontez vos idées erronées. Je pratique un genre de thérapie rationnelle-émotive édulcorée, et je constate les changements colossaux qui surviennent chez mes clients après un nombre relativement limité de séances. Abraham Maslow et Albert Ellis ont été de

grands maîtres — leurs œuvres m'influencent dans mon service d'aide privé, dans mes essais et dans ma vie personnelle.

Au cours du processus de révision du manuscrit original que j'ai écrit il y a un an, je veux que mon message reste aussi direct et simple que possible. Il s'appuie sur le bon sens davantage que sur une théorie psychologique pédante, ce qui m'a été plus utile pour aider les gens à vaincre les erreurs dans leurs pensées, erreurs qui leur ont apporté des troubles émotionnels et des vies insatisfaisantes. Je m'oppose aux efforts de la maison d'édition en vue de rendre mon manuscrit plus *professionnel*, conforme au style de l'APA et truffé de références interminables à des études consacrées.

Faisons un saut dans le futur jusqu'en mars 1976. Je reçois un exemplaire relié de *Vos zones erronées*, remis en main propre dans mon bureau à l'Université Saint John. Je jubile bien plus que je ne saurais l'exprimer. Mon cœur bat à toute vitesse d'excitation pendant que je contemple ce que j'ai accompli : la visite à la tombe de mon père dans le Mississippi ; les centaines de cours magistraux et de séances d'aide que j'ai enregistrés ; l'impact du Dr Maslow et du Dr Ellis dans ma vie. Je suis déterminé à produire un impact majeur avec le message contenu dans mon livre.

Je me rappelle toutes les heures passées à écrire lorsque j'étais bien plus jeune, et qui m'ont conduit à ce moment où je me trouve seul dans mon bureau, tenant un livre qui me semble être le trésor le plus précieux que je peux imaginer. Je l'apporte dans la salle de cours, mais n'en parle à personne. C'est bien trop précieux — bien trop gratifiant pour que je le partage tout de suite.

Je me rappelle Paul Fargis me disant que mon livre serait adapté en feuilleton dans un périodique national. Comme on pouvait s'y attendre, la première des six parties paraît bientôt dans *The National Enquirer*, un magazine à potins et se vend dans les épiceries à la grandeur du pays. On me dit que cet hebdomadaire touche plus de trois millions de lecteurs — malgré tous les articles que j'ai écrits pour des revues spécialisées, je n'ai jamais réussi à toucher qu'une fraction mimine d'un tel lectorat. Je trouve qu'il s'agit d'un large public de lecteurs, qui en profitera bien plus que les lecteurs des revues professionnelles.

Je commence à recevoir beaucoup de courrier en provenance de partout au pays, de la part de gens qui me demandent des conseils, et me disent aussi que mon livre les aide à résoudre les problèmes qu'ils rencontrent dans leur famille et leurs relations amoureuses. Cette attention nationale est pour moi un phénomène tout à fait nouveau, et je commence à répondre à des lettres.

Mon téléphone ne dérougit pas à l'université, en raison de la popularité de *Vos zones erronées.* Je reçois un appel d'un administrateur de Saint John, qui me blâme de souiller la réputation de l'université en publiant dans une revue aussi méprisable. Il me dit qu'en tant qu'étoile montante, ayant publié des manuels et des articles dans des revues spécialisées, je ne devrais pas laisser continuer ce feuilleton. Tout avancement dans ma carrière pourrait être compromis, sans parler de mon éventuelle titularisation — un mot que je commence à détester. À l'âge de 35 ans, la perspective de rester au même endroit pour le reste de mes jours, en faisant toujours la même chose, me semble très peu alléchante.

Non seulement je refuse de mettre un terme à la parution de *Vos zones erronées* en feuilleton, mais j'attends avec impatience et fierté chaque nouvel « épisode » de mon livre qui est lu par des millions de personnes. Je crois fermement que beaucoup de ces lecteurs découvriront des moyens de changer de façon positive leur vie, en apprenant à surmonter leurs pensées négatives, erronées. Je choisis d'ignorer les critiques et ne prête aucune attention aux menaces politiques creuses faites par mes supérieurs.

Mes collègues se moquent gentiment de mon feuilleton qui paraît dans ce « torche-cul à potins », mais ça ne me dérange pas. Je suis heureux de savoir que je peux aider certaines personnes dans le besoin, et qu'un livre que j'ai écrit est lu par un public beaucoup plus vaste que le très petit nombre de gens qui lisent des revues universitaires.

Maintenant, je peux voir clair

En repensant à cette période où je mettais la dernière main à mon premier livre solo, je me rends compte combien il y avait de pression pour produire un livre qui ne prêterait pas flanc à la critique savante. *Vos zones erronées* est rempli de conseils permettant aux lecteurs de prendre en main leur destinée. S'affranchir de la bonne opinion des autres et se libérer du besoin d'approbation est précisément ce que j'enseignais — c'était l'un des troubles névrotiques les plus courants dont j'ai aidé les clients à surmonter pendant des années, et maintenant, je devenais le récepteur de semblables efforts de la part des autres pour faire approuver mon livre.

La maison d'édition voulait que le livre soit plus intellectuel, avec des études de cas, et qu'il soit émaillé de notes et de références savantes. Je me rappelle avoir songé

alors à l’insistance de monsieur Joachim Ries qui voulait que j’écrive dans un style stérile, illisible et inintéressant dans un cours de première année d’université, et de quelle façon je m’étais alors opposé à ses efforts, au risque même de recevoir une note finale insatisfaisante. Je m’étais promis de ne plus laisser des forces externes et des normes écrites par des universitaires me dicter de nouveau ma conduite. Paul Fargis soutenait ma position. Surtout, je pense, parce qu’il avait vécu de première main l’efficacité des méthodes que je préconise.

Cette voix intérieure, qui m’incitait à résister aux efforts déployés par les autres pour me dicter comment je devais me comporter en tant que personne et surtout en tant qu’écrivain, a joué un grand rôle dans mon développement en tant que conférencier et auteur. Chaque fois que je pense lâcher prise et passer du style s’appuyant sur le bon sens de *Vos zones erronées* à un format plus « acceptable professionnellement », j’entends une voix intérieure qui me dit :

« Tu sais ce qui fonctionne, tu veux aider les gens à changer pour le mieux, pas à bien paraître devant un groupe d’universitaires qu’ils ne connaissent pas. Maintiens le cap — dis-le de façon simple, adresse-toi directement au lecteur. Ça fonctionne dans ton bureau d’aide, ça fonctionnera aussi ici. »

Avec le recul, avec une vision plus claire, j’y vois une guidance divine, une intelligence invisible qui me gardait sur le chemin que je savais être bon pour moi. Il était question d’être moi-même, et de savoir que personne ne pouvait le faire à ma place. J’avais besoin d’entendre haut et fort cette leçon, parce que je devais l’éprouver directement pour pouvoir l’enseigner.

J’avais lu la plupart des livres de développement personnel, qui existaient en 1975, et je ne voulais pas écrire un autre bouquin comme ceux de Dale Carnegie ou de Norman Vincent Peale. Je voulais créer mon propre genre, en utilisant une méthode qui avait été efficace auprès de très nombreux clients venus me voir pour une aide psychologique professionnelle. Je savais dans mon âme que lorsque les gens cessent de penser de façon erronée et commencent à prendre la responsabilité totale de tout ce qui se passe dans leurs vies, un changement véritable et permanent est possible. J’en étais la preuve vivante, et cette expérience de défendre mes opinions et de ne pas me conformer et écrire comme tous les autres m’a permis d’obtenir le livre que je voulais écrire. Mon nom était inscrit sur la couverture, et il allait refléter ce en quoi je crois, peu importe ce que c’est.

Je repense à la petite tempête créée à l’université par la publication de mon livre en feuilleton dans un tabloïd de supermarché et je peux voir aujourd’hui combien il était important pour moi de refuser encore une fois de me laisser pousser à abandonner ma position ferme sur la question. J’ai affirmé plus jeune, lorsque j’étais dans la marine à l’âge de 20 ans, que *je suis un enseignant*. Je n’ai imposé aucune limite à cette affirmation. Dans mon esprit, j’étais un enseignant, et plus mon message d’autonomisation toucherait de gens, plus je serais un enseignant efficace. Pour moi, la logique était claire à l’époque : écris pour un lectorat universitaire et la reconnaissance professionnelle, et tu toucheras peut-être quelques centaines de personnes. Écris dans un tabloïd pour le plus vaste auditoire possible, et tu toucheras des millions de personnes, celles-là qui

justement profiteront le plus de tes enseignements. Il s'agissait d'une évidence.

Ma mission était de toucher le plus de gens possible, alors j'étais aux anges avec l'adaptation en feuilleton de mon livre. Je ne courrais pas après le prestige. Je voulais enseigner et je voulais que les gens achètent mon livre, parce que je savais au fond de mon cœur que mon séjour dans le monde universitaire tirait à sa fin. Je savais que c'était une pause fabuleuse, offerte par une Source universelle qui savait qu'elle avait de bien plus grands projets pour moi que je ne pouvais l'entrevoir à l'époque.

Je sentais que *Vos zones erronées* était une façon de toucher tout le monde, et je voulais que tous dans ce monde reçoivent le message que Buckminster Fuller exprimait en ces termes :

> N'oubliez jamais que vous êtes unique en votre genre. N'oubliez jamais que si votre présence sur cette terre, avec toute sa singularité, ne répondait pas à un besoin, vous ne seriez tout d'abord pas apparu ici. Et n'oubliez jamais que, peu importe combien les défis et les problèmes que nous pose la vie peuvent sembler insurmontables, cette personne unique peut faire une différence dans le monde. En fait, c'est toujours grâce à une personne unique que les changements importants surviennent dans le monde. Alors, soyez cette personne unique.

Je voulais enseigner aux autres à faire cette prise de conscience pour devenir cette personne unique. Qui plus est, je ressentais le désir profond d'être moi-même cette personne unique, et je savais que je ne pourrais pas être cette personne accomplie si j'avais peur de ce que les autres peuvent penser de moi.

32

Nous sommes en avril 1976, et je loue une maison sur l’avenue Kime dans le secteur West Babylon à New York. J’ai conservé mon service d’aide psychologique privé, qui est très fréquenté, de même que mes tâches professionnelles d’enseignement à Saint John. Je suis également déterminé à 100 % à transmettre le message de *Vos zones erronées* au monde entier.

J’ai acheté 2 000 copies, ce qui représente environ un tiers de la première impression globale, directement de la maison d’édition. À quelques rues de chez moi, j’ai remarqué l’indicatif d’une station de radio sur un bâtiment : WBAB. Je ne sais pas quel genre d’émissions cette station diffuse, mais je m’y rends un vendredi après-midi et donne une copie de *Vos zones erronées* à la réceptionniste. Je lui explique que je viens de publier ce livre et que je vis à quelques rues de là. S’ils sont intéressés à interviewer un auteur du quartier, je serai heureux d’être invité à leur station.

Le jour suivant, je reçois un appel du directeur de la station, qui a vu le livre avec mon numéro de téléphone sur le bureau de la réceptionniste. Je suis invité à passer sur les ondes le jour même, puisqu’un invité qui devait y être a soudainement annulé son passage. J’accepte tout de suite.

Ce samedi matin, je passe une heure agréable en compagnie d’un animateur de radio du coin, qui mène l’entrevue. C’est ma première apparition dans les médias, quels qu’ils soient, et j’attrape le virus. Nous prenons quelques appels téléphoniques et je parle au pied levé de mon approche s’appuyant sur le bon sens pour mener une vie heureuse. Les téléphones se mettent à sonner — toutes

les lignes sont prises et chaque interlocuteur veut savoir où il peut acheter le livre. Je donne l'adresse d'une librairie locale à Huntington, où je me rends en voiture aussitôt l'émission finie. Je demande au patron de prendre 10 de mes exemplaires en consignation, puisque le livre n'a pas encore été envoyé par ma maison d'édition. Le patron accepte — et je suis maintenant un écrivain… et un fournisseur ! En moins de trois jours, le magasin a vendu les 10 livres. J'avertis la maison d'édition pour être sûr que les librairies de Long Island sont bien approvisionnées, puisque je suis maintenant invité régulièrement à WBAB.

J'ai découvert ma propre méthode de mise en marché : je peux visiter volontairement les petites stations de radio, faire des entrevues et susciter de l'intérêt pour mon livre. Ma maison d'édition n'est pas aussi chaude que moi à l'idée de faire la promotion de *Vos zones erronées*, mais je déborde d'enthousiasme. Après l'interview à WBAB, je peux me voir faire précisément la même chose, non seulement ici à Long Island, mais dans tout le pays. Les possibilités me semblent illimitées. Je me sens tiré dans une nouvelle direction. Je vais devoir me défaire des obligations que j'ai envers les clients de mon service d'aide en pleine expansion et particulièrement de mes responsabilités comme professeur agrégé à l'université.

Le lundi 5 avril, j'arrive à l'école secondaire Schreiber de Port Washington pour donner ma conférence hebdomadaire. L'auditoire avait appris que mon livre serait en vente après la discussion, et ma femme et moi avons sorti 500 copies de la voiture. L'endroit est bondé — plus de 1 200 personnes sont présentes et nous vendons les 500 copies presque sur-le-champ. Je suis plus qu'ébahi ! Il se passe quelque chose

de très excitant — je sais que je tiens quelque chose de phénoménal.

Les mots *je suis un enseignant* clignotent sur l'écran de mon esprit. Je peux le faire par moi-même. Je peux prendre en charge tous les aspects de cette entreprise. Je peux devenir ma propre librairie si le besoin s'en fait sentir. Je peux faire moi-même la promotion si la division du marketing ne veut pas s'en occuper. Je peux distribuer mon propre livre. Et surtout, je peux susciter un enthousiasme chez les acheteurs potentiels — non pas en vendant mon livre, mais en aimant ma matière et en vendant cet amour. S'ils aiment ce que je dis, et s'ils m'aiment moi, l'orateur, ils voudront automatiquement acheter le livre que j'ai écrit.

Quelqu'un qui assiste régulièrement aux cours du lundi à Port Washington m'a recommandé comme invité potentiel aux animateurs d'une tribune téléphonique qui passe toute la nuit à la radio au poste WMCA. Candy Jones, la fameuse mannequin de la Seconde Guerre mondiale mariée à l'animateur vedette Long John Nebel, me passe un coup de fil.

— Accepteriez-vous de venir à la station de radio et de faire l'émission toute la nuit ? me demande-t-elle.

Je réponds bien sûr « oui ».

J'arrive à 23 h 30, et Candy, Long John et moi entamons une discussion animée. Nous prenons des appels téléphoniques, et je commence à donner des conseils sur les ondes à toutes sortes de personnes dans le grand New York. Conducteurs de camion, insomniaques, veuves solitaires, oiseaux de nuit désaxés — les téléphones ne dérougissent pas. Avant de partir pour rentrer me coucher vers 6 h du matin, on me demande de revenir la semaine suivante.

Long John Nebel et Candy Jones font tous les deux une publicité énorme à *Vos zones erronées*, et font carrément des annonces en recommandant à leurs auditeurs d'aller acheter ce livre important et de demander à leurs librairies de quartier de le garder en stock.

Je retourne à la station la semaine suivante pour coanimer l'émission avec Long John, puisque Candy a un engagement ailleurs. Long John a reçu un diagnostic de cancer de la prostate d'un stade avancé et il ressent manifestement beaucoup de douleur, étant assis sur un coussin spécialement conçu pour atténuer l'inconfort. Il me laisse seul au microphone, avec la personne qui prend et filtre les appels.

Je suis ravi d'être sur les ondes d'une des stations les plus importantes dans la plus grande ville des États-Unis, avec cinq heures d'antenne pour prendre les appels et parler aux gens de mon livre récemment publié. Je deviens un habitué de l'émission de radio de Long John et Candy Jones, et chaque fois que j'y fais une apparition, tous mes livres se vendent dans les librairies du grand New York.

De nombreuses stations de radio m'invitent sur leurs ondes. Les apparitions sont toujours imprévues et spontanées. Cependant, malgré l'excitation que je ressens de toucher un plus grand nombre de personnes et de voir les ventes de mon livre grimper, je me sens tiraillé de tous côtés. Rester debout toute la nuit et parler à la radio est une chose —, mais devoir ensuite rencontrer des clients toute la journée, ou se présenter frais et dispos à l'université, afin de rencontrer les étudiants, assister aux réunions et enseigner aux cycles supérieurs à temps plein n'est pas une prescription pour arriver à vivre longtemps et en santé.

Nous sommes maintenant en mai, et *Vos zones erronées* est paru depuis deux mois. Je n'ai pas été en mesure de transmettre mon enthousiasme pour ce livre aux dirigeants de T. Y. Crowell, même si Paul soutient grandement mes efforts afin que le livre obtienne la reconnaissance que lui et moi considérons qu'il mérite pleinement. J'envisage de faire une tournée nationale, même si la maison d'édition a clairement indiqué ne pas disposer de budget pour une telle entreprise.

Vos zones erronées a été désigné comme livre de « liste ». Ce qui signifie qu'il doit figurer sur la liste des nouveautés du printemps, et que si la première impression d'environ 6 000 exemplaires se vend entièrement, il sera considéré comme un succès… et ce sera la fin de l'histoire en ce qui concerne la maison d'édition. J'ai une vision très différente, ce qui signifie que je me comporte comme un auteur débutant hautement motivé, enthousiaste, naïf et ignorant des coulisses de l'édition new-yorkaise.

Je sais ce que je suis tenu de faire et ne peux nourrir de vision différente. J'informe tous les clients de mon service d'aide psychologique privé que je vais fermer mon cabinet à la fin du mois, puisque je suis incapable de maintenir le rythme que je me suis imposé.

Mes clients sont déçus, mais ils savaient dès le départ, en acceptant mon aide, qu'ils ne venaient pas s'acheter un ami. Je crois aux thérapies à court terme qui mettent l'emphase sur les solutions aux pensées et aux comportements autosaboteurs. Mon attitude consiste à dire *venez à mes séances d'aide psychologique et repartez avec de nouvelles aptitudes. Nous n'allons pas passer un nombre incalculable d'heures à ressasser les traumatismes de l'enfance.* Ce n'est pas ma façon de faire. Il peut être très

valable d’entreprendre une psychanalyse de longue durée, mais seulement pas avec moi.

Le 30 mai, je ferme mon cabinet, et je me suis défait de l’obligation de me trouver dans un endroit précis plusieurs jours par semaine. Je vais avoir la chance de respirer —, mais j’ai encore plusieurs chaînes à rompre avant de pouvoir faire sans relâche ce à quoi j’aspire et qui me réjouit

Maintenant, je peux voir clair

Les occasions de réaliser notre propre dharma sont omniprésentes lorsqu’une image de notre intention est fermement implantée dans notre imagination. Lorsque je reviens sur mes actions de 1976, alors que *Vos zones erronées* venait juste d’être publié, je peux clairement voir que l’univers m’alignait sur les gens et les événements nécessaires pour me permettre de continuer d’avancer dans la direction que j’avais choisie — même si je n’avais aucune idée de ce à quoi ressemblerait la destination. J’ai appris à cultiver ce genre de conscience dans des activités routinières comme de trouver une place de stationnement. Les places de stationnement apparaissent plus souvent quand mon intention intérieure est de *trouver un endroit pour me garer*, plutôt que de me plaindre qu’*il n’y a jamais de places de stationnement dans le coin à cette heure-ci*.

La vision intérieure qui dit oui à la vie et reste ouverte à tous les possibles nous invite à regarder aux alentours avec une vision plus profonde, à anticiper que les choses fonctionnent, à sauter même sur le moindre présage qui indique que nous sommes guidés. Tout est une question d’alignement, au sujet duquel j’ai écrit exhaustivement au fil des ans depuis la première publication de *Vos zones*

erronées. Je ne le savais pas à l'époque, mais en me tenant fermement à une image intérieure, je m'alignais sur l'Esprit divin unique — dont je suis un fragment — et permettais à ce grand Tao d'offrir dans le monde physique des expériences qui correspondent à ma propre destinée divine.

Lorsque j'ai commencé à être plus attentif, j'ai pu voir les synchronicités magiques se produire. À l'époque, je l'attribuais à ma bonne étoile ou à des coïncidences bizarres. Maintenant, je vois plus clairement et sais de quoi il retourne. J'ai dû passer un millier de fois sous cette enseigne de WBAB avant de la regarder avec des yeux neufs, éveillés. L'enseignant était toujours présent, mais il a fallu mon nouvel alignement pour apercevoir l'occasion en or.

J'ai été guidé à frapper à cette porte, et il y avait une connexion invisible entre moi-même, la réceptionniste, le patron de la station, l'invité qui a annulé son passage, les personnes qui étaient impliquées dans l'annulation de cet invité, l'animateur de radio et ainsi de suite jusqu'à l'infini. La même chose s'applique pour toutes les personnes impliquées dans mon passage à la station WMCA et tous les autres événements survenus dans ma vie jusqu'à ce moment-là.

La clé qui m'a permis de voir plus clairement est l'*alignement*. En entretenant un désir ardent avec une image qui était comme une flamme intérieure imperméable à toutes les distractions, j'ai commencé à considérer toutes les circonstances extérieures comme un présage. Ce n'était pas la chance qui m'avantageait à cette époque, c'était ma volonté de m'en tenir à une vision intérieure jusqu'à ce qu'elle devienne une intention — puis de suivre humblement mon instinct en disant oui à toute occasion qui

se présente. En étant proactif et sans crainte, je permettais à des portes de s’ouvrir, qui seraient autrement demeurées verrouillées, ou pire encore, seraient passées inaperçues.

Je constate aujourd’hui que je ne veux pas ignorer même le moindre frémissement interne au sujet d’une idée que je poursuis. Les pensées sont des communications de l’Esprit divin d’où proviennent toutes choses — même nos pensées. Je vois que ce désir ardent qui m’habitait ne concernait pas la richesse ou la célébrité, ni même le fait de vendre beaucoup de livres. C’était une certitude intérieure qu’il s’agissait de ma vocation. Je devais répondre à cet appel sous peine de mourir intérieurement, me demandant pourquoi j’étais si insatisfait. En disant oui à cet appel, je savais ce que j’avais à faire. Je savais que je devais fermer mon service d’aide pour disposer de plus de temps. Je savais que je pouvais percer dans les médias parce qu’on m’avait donné toutes ces chances de passer sur les ondes. Chaque fois que je disais oui à une nouvelle demande d’entrevue, ou que je restais debout toute la nuit, une nouvelle porte semblait s’ouvrir comme par magie, me révélant un nouveau décor à explorer.

Dans le Tao Te King, Lao-tseu parle de l’importance de voir petit, pas de voir grand : « Même un voyage de mille lieues commence par un premier pas ». Si j’avais vu grand à l’époque, j’aurais ignoré la station de radio WBAB à deux pas de chez moi. Et pourtant, un simple coup frappé à la porte d’une station qui avait peut-être 10 watts de puissance m’a mené à beaucoup plus. Ce que je vois clairement est qu’un petit pas entraîne un second pas. J’étais incité par une force de l’univers, qui dirige toutes choses et tout le monde, à faire de petits pas. Les grandes choses commencent avec un seul pas.

J’ai toujours adoré le film *Coal Miner’s Daughter* (*Nashville Lady* ou *La fille du mineur*), qui raconte l’histoire de Loretta Lynn, la chanteuse country de Butcher Hollow, dans le Kentucky, qui est devenue une légende. Elle est allée de station de radio en station de radio, colportant ses disques dans l’espoir de faire passer ne fut-ce qu’une chanson sur les ondes. Et j’aime la citation connue de mon ami Joe Girard, qui exprime ce que j’ai vécu moi-même : « L’ascenseur qui mène au succès est en panne. Vous devrez utiliser l’escalier… une marche à la fois. »

Je suis reconnaissant d’avoir eu le sentiment que je devais faire ce premier pas.

33

Je viens juste de terminer le trimestre de printemps à l'Université Saint John, et je suis en train de considérer ce que je vais faire au cours de l'été 1976 et par la suite. J'ai suivi des cours ou enseigné à l'université chaque été depuis 1962. On m'a offert une charge de cours pleine commençant la semaine suivante, et je dois donner ma réponse dans les prochains jours.

Je roule en direction ouest sur le Long Island Expressway (LIE), en direction de l'université où je dois remettre les notes finales aux étudiants des cycles supérieurs ayant participé à un stage que j'ai supervisé le trimestre dernier. J'ai participé régulièrement à des émissions de radio pour plusieurs stations de la région de New York, et les ventes de mon livre ont diminué, mais demeurent assez stables. Je suis tout à coup submergé par l'émotion. Je me souviens de l'appréhension que j'ai vécue il y a seulement cinq ans lorsque je jonglais avec l'idée de quitter Detroit pour venir à New York. Je revois le visage calme de la Dre Peters me donnant ses conseils à cette époque.

Et je me retrouve dans la même situation, où j'ai à choisir entre deux options — une qui offre la sécurité et l'autre qui ouvre sur l'inconnu. Dans *Vos zones erronées*, j'ai écrit un chapitre qui s'intitule « Explorer l'inconnu » et qui inclut un poème de Robert Frost, *The Road Not Taken*. La nuit dernière, à la radio avec Long John Nebel, j'ai cité les derniers vers du poème de Frost :

Deux chemins s'écartaient dans la forêt.
J'ai pris le moins foulé
Et cela fit toute la différence.

Soudainement, sans avertissement, je ressens une grande clarté se faire dans mon esprit, telle que je n'en avais pas connue depuis mon entretien avec Millie Peters en 1971 à Detroit. Je suis submergé par cette lucidité. Il n'y a plus de conflit. Je me range sur l'accotement du LIE et sens les larmes rouler sur mes joues. J'ai l'impression très nette d'avoir été enveloppé d'une âme aimante.

C'est ce que le docteur Maslow appelait une *expérience paroxystique*, un terme qui décrit un état extatique particulièrement joyeux et qui comporte une dimension mystique, spirituelle, ineffable. Ce sont des moments qui, selon Maslow, durent de quelques secondes à quelques minutes au cours desquelles nous ressentons le plus grand degré de bonheur, d'harmonie et de potentialité. Il les a déjà appelés « épisodes surnaturels de conscience amplifiée ». Je suis dans un tel état surnaturel en ce moment, sur le Long Island Expressway. J'ai été guidé sur le chemin le moins foulé, et je sais ce que je vais faire — non, ce que je *dois absolument faire.*

Je n'appelle pas ma femme ni ma fille. Je ne cherche pas les conseils. J'ai fait la lumière sur cette question et je n'ai pas besoin de m'y attarder une journée de plus, pas même une heure de plus. Je *vois* avec un grand *V.* C'est une question réglée. Je reprends l'autoroute et me rends jusqu'à ma place de stationnement près du Marillac Hall. Je monte au deuxième étage et dis à la secrétaire de la doyenne que je voudrais parler avec la doyenne Sarah Fasenmyer. Je lui dis que ça ne prendra pas plus qu'une minute. Tout excité, je dis à la doyenne que je démissionne de mon poste universitaire après la fin du trimestre, qui tombe dans trois jours d'ici.

Elle me propose de prendre l'été pour y penser.

— Vous pouvez revenir sur votre décision, dit-elle. Vous avez le potentiel et un grand avenir ici. Vous êtes une étoile montante et être associé à l'université serait extrêmement avantageux pour vous.

Je conviens que c'est une décision risquée dans une période économiquement difficile et que je perdrai les avantages qui viennent avec mon poste — retraite pour raisons médicales, fonds de pension et sécurité d'emploi. J'écoute attentivement, mais j'ai déjà eu un aperçu de mon futur et le considère maintenant comme s'il était déjà un fait accompli. Je dis à la doyenne que je comprends les risques et les ai analysés consciencieusement, et que je donne ma démission. Je déborde d'enthousiasme.

Je quitte le bureau de la doyenne et grimpe la volée de marches qui conduit à mon bureau. J'appelle ma femme et ma fille, et les deux se réjouissent pour moi. J'apprends la nouvelle au chef de mon département, le Dr Bob Doyle. Il est sous le choc —, mais me témoigne également de la sollicitude. Il me dit combien il est fou d'abandonner une telle sécurité pour un rêve qui pourrait ne pas se réaliser. Il me répète les conséquences financières possibles, surtout avec une famille à faire vivre, avec aucun revenu garanti et aucun avantage. Rien ne peut me faire changer d'idée. Je repense à cette expérience surnaturelle exceptionnelle de joie parfaite que j'ai vécue il y a à peine une heure, pendant que j'étais assis dans ma voiture et que des milliers de banlieusards me dépassaient en se rendant au travail ou en rentrant à la maison. Je ne suis plus un banlieusard, je porte seul le poids de ma destinée. Tout ce que je ferai à partir de maintenant sera en mes propres termes.

Mes collègues me félicitent et ma secrétaire sanglote, me disant combien elle a aimé travailler avec moi au cours des

cinq dernières années. Je nettoie mon bureau, rends mes notes finales et descends les trois paliers pour aller dans mon coin de sérénité à quelques rues de là.

Je me plonge dans un profond état méditatif où règne le silence. Je ne demande rien. Pas d'aide… pas de guidance… rien. Je passe les 30 dernières minutes de ma carrière de professeur à l'Université Saint John assis sur un rocher, écoutant les oiseaux chanter et le vent bruire entre les branches. Je suis dans un état d'émerveillement respectueux. Je remercie cette chose qui s'est posée sur moi quelques heures plus tôt, m'apportant une telle lucidité. Pour la première fois de ma vie, à l'âge de 36 ans, je deviens travailleur autonome et vole de mes propres ailes, abasourdi par les possibilités.

Maintenant, je peux voir clair

Le moment significatif que j'ai vécu sur l'autoroute de Long Island, et les actions subséquentes qui en ont presque immédiatement découlé conservent toute leur netteté aujour-d'hui. J'ai écrit que ces moments significatifs sont le genre d'expériences paroxystiques qui ont le pouvoir de faire passer la conscience à un niveau supérieur, où s'établit le contact avec notre Moi supérieur et où nous sommes presque instantanément poussés dans une nouvelle direction. Ces épiphanies et intuitions soudaines ont été le sujet de plusieurs de mes essais, parce que j'ai fini par les considérer comme des visitations d'un royaume supérieur. J'ai parlé plus tôt de mon expérience sur la tombe de mon père comme étant l'un de ces moments significatifs, ou ce que le Dr Maslow appelle des moments presque surnaturels d'intuition, qui ont souvent le pouvoir de changer une vie.

Il y a quatre caractéristiques de ces moments significatifs que j'ai décrits dans mon film et mon livre intitulés *Le virage*. Tout d'abord, *ils sont toujours surprenants*. L'intuition que j'ai eue dans ma voiture en me rendant au travail semblait surgir de nulle part. Ensuite, *ils sont frappants*. Aujourd'hui encore, de nombreuses années plus tard, je me rappelle précisément ce que je portais cette journée-là, et je peux vous dire la couleur de l'intérieur de mon Oldsmobile Cutlass. Je peux encore voir les cônes orange sur l'autoroute, les voitures qui me doublaient et je peux encore sentir l'odeur des gaz d'échappement qui émanaient de ce flux interminable de voitures. Troisièmement, les *moments significatifs sont toujours bienveillants*. Je peux me souvenir combien j'étais comblé en sentant cette nuée angélique m'envelopper. J'avais la chair de poule, ce que ma fille appelle des « picotements ». Quatrièmement, *ils sont durables*. Ai-je besoin d'en dire plus — près de 40 ans plus tard, je me rappelle cet événement comme s'il venait de se produire il y a une heure à peine.

Quelque chose d'indéfinissable s'est manifesté pour moi ce jour de juin en 1976 et m'a aidé à prendre ce virage difficile dans ma vie. Cela s'est produit à plusieurs reprises, quand j'étais dans l'impasse sur la direction à prendre dans ma vie. J'ai confiance en ces expériences exceptionnelles et je me repose non seulement sur elle, mais je les invite à se manifester dans ma vie. Plus j'ai appris à cerner ce qu'était la raison de ma présence sur terre, plus j'ai été en mesure de puiser dans cette énergie chargée émotionnellement et saisissante. Des moments comme celui que j'ai vécu ce jour où j'ai remis ma démission à l'université sont

manifestement des composantes d’une vie autoactualisante.

En commençant à s’aligner sur leur intention originale et à mener une vie délibérée, les individus invitent leur guidance supérieure. J’ai fini par savoir que la seule façon d’obtenir l’aide des maîtres ascensionnés est de devenir comme eux afin qu’ils puissent se reconnaître eux-mêmes. Il ne sert à rien de prier pour recevoir de l’aide ou une guidance si nous vivons une vie centrée sur l’ego.

À cette époque de ma vie, tout ce que je voulais était de partager la magie que je sentais en touchant la vie des gens par le biais de tribunes radiophoniques et du courrier que je recevais de partout dans le pays à la suite de la parution de mon livre en feuilleton dans un périodique national. Je n’étais pas motivé par l’ego —, mais je n’avais aucune idée que je pouvais recevoir un genre de conseil spirituel inexplicable en provenance des cieux. Je m’alignais sur l’Esprit divin unique qui est responsable de toute la création parce que je souhaitais servir et non recevoir.

Je peux voir que je commençais seulement à vivre dans cette nouvelle conscience en devenant comme ceux qui vivent pour servir dans l’amour divin. Ils se voient eux-mêmes dans cette énergie, et peuvent nous guider et nous guideront sur la voie de l’éveil divin.

De mon point de vue actuel, je sens que j’ai suivi un genre d’entraînement de maître ascensionné. J’ai dû passer une longue période de temps sous l’emprise de mon faux Moi — autrement dit, mon ego —, mais quand j’ai pu me défaire de cette emprise de l’ego sur moi, j’ai pu sentir intérieurement la différence. Je me suis oublié et j’ai cherché à tendre la main à servir, juste parce que ça faisait

du bien de le faire, sans tenir compte du profit matériel qui pourrait en résulter pour moi.

Démissionner d'un poste sûr de professeur et prendre le chemin non seulement le « moins foulé », mais « jamais foulé » par moi, a été causé par une visitation spirituelle que je ne parviens toujours pas à expliquer. Je ne savais pas à ce moment que *Vos zones erronées* serait le premier des 41 livres que j'écrirais au cours des 38 années suivantes, ni que j'étais destiné à avoir un impact sur la vie de millions de personnes partout sur la planète. Je suis certain que l'Esprit divin unique, le grand Tao, Dieu — ou quel que soit le nom que nous lui donnons — était parfaitement au courant du dharma que j'avais choisi et a décidé de le mettre à exécution. Et il devait savoir que je ne pouvais le faire dans le confort et la sécurité d'un poste de professeur dans une grande université new-yorkaise.

Dans le sixième chapitre de *Vos zones erronées*, j'ai écrit que « seul celui qui ne se sent pas en sécurité recherche la sécurité », et j'ai ouvert ce chapitre sur cette citation d'Albert Einstein : « Le mystère est la chose la plus merveilleuse que l'on puisse expérimenter. Il est la source véritable de tout art et de toute science. » J'étais sur le point d'amorcer un parcours où je devrais enseigner ces idées à ceux qui s'efforcent toujours d'obtenir cette sécurité insaisissable. Je suis certain que les serviteurs ascensionnés qui veillent sur moi et me guident avaient conscience de cette grande insécurité et savaient qu'il était impératif que je passe de la parole aux actes.

34

Je suis au téléphone avec le vice-président de ma maison d’édition, T. Y. Crowell, pour lui demander si mon livre se vend bien.

— Si tous les exemplaires de la première impression se vendent, nous l’inscrirons sur la liste d’été, me répond-il après vérification. Vous devriez alors voir ça comme un succès pour un premier livre d’auteur.

J’ai l’impression que *Vos zones erronées* mourra dans l’œuf, sans qu’on lui ait même donné la chance d’éclore, et je deviens une véritable plaie pour tous les services au siège social de ma maison d’édition. Je parle aux publicitaires, et ils me disent qu’il n’y a aucun budget prévu pour faire la promotion de mon livre. Je parle au service de commercialisation, qui m’apprend qu’il n’y a pas de plan de marketing pour mon livre. Je parle aux agents responsables de la distribution de mon livre dans les librairies, et personne ne rend mon appel. J’ai l’impression que tout est au point mort.

Je me trouve dans une situation d’impasse tout à fait nouvelle pour moi. Tout est trop grand — il y a trop de services qui ne communiquent pas entre eux, qui rejettent ensuite la faute les uns sur les autres. Je suis impatient de faire avancer les choses, qu’il se produise quelque chose en accord avec la vision que j’entretiens pour moi-même et pour ce livre. Cependant, j’ai l’impression de rencontrer un nouvel obstacle chaque fois que je m’adresse à quelqu’un. Je décide de prendre les choses en main. Je suppose que s’ils vendent toute la première édition pendant que le livre est toujours sur la liste de printemps, ils seront forcés de faire une seconde impression.

En passant un seul appel, je deviens une librairie : Wayne Dyer Books, à West Babylon, New York. J'appelle en tant que propriétaire de librairie et commande toutes les copies restantes de la première impression, les faisant livrer à mon magasin (mon garage). Deux jours plus tard, j'appelle le même vice-président et lui demande de bien vouloir vérifier la situation de mon livre. Il est exaspéré, parce que je suis une plaie tenace pour lui au moins deux fois par semaine depuis que *Vos zones erronées* a été publié en mars, trois mois plus tôt.

Le vice-président vérifie ses dossiers pour me donner le rapport d'inventaire, s'attendant à ce qu'il soit le même que lorsqu'il m'a parlé il y a quelques jours. Il revient et me dit que le livre doit prendre son élan parce que toute l'impression a été vendue en vente ferme. Je lui demande ce qu'il compte faire, et il enfonce la touche pour commander une nouvelle impression. Cette fois, cette dernière est toutefois beaucoup plus modeste : environ 2 500 exemplaires.

J'ai maintenant plus de 4 000 exemplaires du livre dans mon garage. Une semaine plus tard, j'achète aussi tout ce qui reste de la deuxième impression. La maison d'édition est forcée de passer à une troisième impression, et ils commencent à remarquer le livre. Pendant ce temps, je continue de faire des émissions de radio et de vendre mes livres à mes conférences du lundi soir à Port Washington.

Je commence à visiter autant de librairies que j'en suis capable dans le grand New York. J'apporte des exemplaires de *Vos zones erronées* et leur demande de les prendre en consignation. Puis, chaque fois que je passe à la radio, je donne le nom des librairies qui tiennent mon livre. Je fais des annonces commerciales pour le livre chaque fois que je

prends un appel lors d'une tribune radiophonique, et je dis à l'auditoire où sont précisément vendus les livres, ce qui rend les libraires vraiment très heureux. Lorsque je retourne dans les différents magasins qui ont accepté de vendre mon livre, je n'ai plus besoin de jouer le rôle du distributeur ou du receveur, puisqu'ils achètent maintenant *Vos zones erronées* par le réseau habituel.

Je suis devenu ma propre librairie, j'applique mon propre plan marketing, et je m'occupe aussi de la distribution et de la livraison. Paul Fargis, qui est aussi menotté par la bureaucratie écrasante de l'édition new-yorkaise, est au courant de ce que je fais et me parle d'écrire un second livre. Cela me semble prématuré — j'en suis seulement aux premiers efforts pour partager avec le monde le message de *Vos zones erronées*. Je réponds à Paul que j'écrirai un deuxième livre l'année prochaine.

Je prépare ma propre campagne de promotion, puisque j'ai parlé avec la directrice de la publicité chez T. Y. Crowell, qui est elle aussi est un peu ulcérée par mon harcèlement continuel. Je suis perçu comme un auteur flambant neuf qui ne comprend clairement pas comment fonctionne l'édi-tion new-yorkaise, ainsi que comme quelqu'un qui ne connaît pas vraiment sa place. Je demande comment on pourrait vendre ce livre dans tout le pays. On me dit qu'il y a une seule façon de toucher tout le monde au pays, c'est de passer aux émissions des chaînes nationales par abonnement, comme *The Tonight Show*, *The Phil Donahue Show*, l'émission *Today*, etc.

Une jeune femme nommée Donna Gould, qui travaille au service de la publicité, est désignée pour travailler avec moi. Donna adore le livre et aime travailler avec moi, mais elle aussi est paralysée parce qu'aucun budget n'a été

alloué pour faire la promotion de *Vos zones erronées*. Je ne peux pas voyager, parce qu'il n'y a pas d'allocation de déplacement. Et personne n'est le moins du monde intéressé à inviter un psychologue inconnu à son émission, surtout pour un premier livre. Donna est jeune et dynamique, mais elle est impuissante à combattre le système dans lequel elle travaille.

J'écris une longue lettre enflammée à la directrice de la publicité, l'informant que je connais un autre moyen de toucher tout le monde en Amérique en passant par les médias. C'est d'aller les voir directement — moi-même. Je ne demande aucun financement, je paierai mes propres dépenses. Je ferai le tour du pays par moi-même. J'irai dans les petits marchés avec mon livre dans le coffre, et je le distribuerai, en ferai la promotion et le livrerai comme je le fais avec succès dans le grand New York depuis plusieurs mois.

Ma maison d'édition n'a jamais travaillé avec un auteur qui me ressemble. Ils essaient de me décourager, mais la flamme qui brûle en moi est vraiment un désir ardent — désir qui me dicte de ne pas tenir compte des résistances que je rencontre, et d'écouter et de suivre la voix intérieure qui ne se taira pas. Je dois le faire par moi-même. J'en ai assez de me battre contre la bureaucratie et de m'en plaindre. Je vais le faire à ma manière, et je sais que je serai guidé tout au long du chemin. Je déborde d'enthousiasme.

Donna Gould accepte de travailler avec moi à partir de la maison —, c'est un ange. Elle me dit que si je visite une ville moyenne telle que Columbus dans l'Ohio, elle fera les appels pour voir quelles entrevues elle peut obtenir dans les journaux, à la radio et à la télévision. Je lui paierai ce que je peux pour ses services, mais elle le fait essentiellement

parce qu’elle croit en moi et en le message que je veux transmettre.

Nous sommes à la mi-juin 1976. Ma fille, Tracy, a huit ans. Je lui parle de vivre une merveilleuse aventure en visitant des villes dans tout pays, au nord, au sud, à l’est et à l’ouest. Elle est partante. Ma femme est partante. Très vite, la voiture est chargée et déborde de livres à distribuer. Ma femme et moi emmenons Tracy et son amie Robin dans une aventure aux quatre coins du pays.

Je compte visiter autant d’endroits que possible, qui voudront bien m’accorder des entrevues dans les médias. Mon plan est de participer à de plusieurs émissions de radio et d’annoncer sur les ondes que mon livre est en vente dans des librairies précises que j’aurai au préalable repérées. Après l’émission, je me rends dans ces magasins. Souvent, c’est ma femme qui appelle pour acheter le livre de cet auteur fascinant dont on parle à la radio. Ils ont déjà reçu plusieurs demandes et sont prêts à prendre le livre en consignation lorsque j’arrive à la librairie avec une dizaine de livres environ.

Mes journées se passent à conduire, à prendre des chambres d’hôtel, et à me rendre d’une station à l’autre, après avoir trouvé leur position sur une carte usée. Il n’est pas inhabituel que je demeure plusieurs jours dans une ville, donnant de 12 à 14 entrevues par jour — restant souvent debout la nuit pour les tribunes radiophoniques nocturnes. Donna est incroyablement efficace. Plus je donne d’entrevues, plus le mot passe que je peux donner des entrevues captivantes. Je deviens un thérapeute sur les ondes et ce n’est pas les stations de radio qui manquent pour m’inviter à leurs talk-shows.

Nous traversons le pays et je donne un grand nombre d'entrevues dans chaque ville où nous passons. Le livre commence à être remarqué par ma maison d'édition, puisque les commandes commencent à affluer après mes interviews dans tout le pays. *Vos zones erronées* part chez l'imprimeur pour une quatrième impression, et Donna reçoit finalement la permission de travailler avec moi de jour à partir de son bureau à T. Y. Crowell. Le service publicitaire a reçu un peu d'argent pour mon livre. Et puis, je reçois cet appel décisif de Howard Papush de l'émission *The Tonight Show*.

En septembre, mon agent, Artie Pine, et mon éditeur, Paul Fargis, me disent que *Vos zones erronées* fera sa première apparition sur la liste des best-sellers du *New York Times* le dimanche suivant. Pour moi, c'est l'équivalent d'être un acteur qui reçoit un oscar.

Maintenant, je peux voir clair

Avec le recul, lorsque je reviens sur la frustration que je vivais avec ma maison d'édition new-yorkaise, je peux voir que c'était un grand présent qu'ils me faisaient sous la forme de leur indifférence. Ils m'ont donné la merveilleuse chance de prendre ma vie entre mes propres mains, et je n'avais absolument plus personne à blâmer lorsque les choses ne fonctionnaient pas comme je le souhaitais. J'ai mis cette leçon en application pendant toute ma vie, mais elle m'a alors été donnée de façon éclatante.

Lorsque j'ai su que mon livre tomberait fondamentalement dans l'oubli si je laissais les autres prendre la charge des opérations, j'avais un choix. Je pouvais dire « bon, je suppose que c'est ainsi que fonctionnent les glorieuses maisons d'édition new-yorkaises. Je ne suis qu'un petit

rouage dans une grande roue, et je vais respecter leurs décisions. » J'avais connu un brin de succès, et j'aurais pu dire merci et laisser les choses aller.

Ma seconde option consistait à refuser de laisser l'opinion de qui que ce soit interférer avec ce que j'avais posé dans mon imagination, et de prendre la responsabilité totale de tous les aspects du cheminement que j'avais entrepris. Dans la lettre que j'ai écrite à la directrice de la publicité, j'ai inscrit cette anecdote très spéciale que j'ai toujours aimée : « Lorsque Alexandre le Grand rendit visite au grand maître spirituel de son époque, Diogène, et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose pour le célèbre maître, Diogène lui répondit : "Ôte-toi de mon soleil". »

Je ne demandais pas à T. Y. Crowell de payer mes dépenses, ni même de m'offrir de l'aide pour planifier des entrevues. Tout ce que je voulais est qu'ils me donnent l'assurance qu'ils ne constitueraient pas un obstacle en devenant récalcitrants ou en freinant la production et la distribution du livre parce que je suivais un plan de vol différent de celui qu'ils avaient établi pour leurs auteurs.

J'avais une conviction intime sur ce que j'avais l'intention de faire. Je savais que je ne pouvais me contenter de rester là à ne rien faire et laisser tous mes rêves être balayés parce que les autres, qui avaient plus d'expérience, pensaient qu'ils en savaient plus — qu'ils connaissaient la route à suivre. Je leur ai demandé de bien vouloir s'ôter de ma lumière et de me laisser suivre ma propre vision.

J'ai également utilisé dans ma lettre une autre de mes grandes observations préférées, provenant du savant allemand Friedrich Nietzsche : « "Cela est maintenant *mon* chemin, où est le vôtre ?" Voilà ce que je répondais à ceux

qui me demandaient “le chemin”. *Le* chemin, en effet — le chemin n’existe pas. »

Ce que je vois clairement aujourd’hui lorsque je reviens sur les échanges que j’ai eus avec ma maison d’édition sur la façon dont devait être fait, vendu, distribué et annoncé *Vos zones erronées*, c’est qu’on me donnait une chance en or de commencer ma nouvelle carrière d’écrivain en me faisant d’abord et avant tout personnellement confiance. On m’offrait une grande leçon de vie.

À l’époque, j’étais un peu frustré de ne pas obtenir la coopération souhaitée, mais je n’ai jamais considéré, ne fût-ce qu’un seul instant, m’écarter de cette vision de « *mon* chemin », vision qui brillait de façon si éclatante dans mon imagination. Plutôt que d’en faire tout un plat, ou même de blâmer le système qui n’allait pas dans mon sens, j’ai foncé droit sur l’image que j’avais implantée dans mon esprit et décidé de faire de tout ça une entreprise amusante et divertissante. Je me suis amusé comme un gamin en essayant de faire décoller tout ça dans la région de New York, et je ne voyais absolument aucune raison pour que ça ne fonctionne pas de la même façon dans tous les coins du pays (et même dans le monde) si je gardais ma vision et suivais mon appel intérieur.

Je ne connaissais pas toutes les réponses sur la façon de travailler sur le terrain pour faire un grand succès d’un livre, mais je savais clairement ce que j’avais appris en me plongeant dans les recherches de Maslow sur l’autoréalisation, et après avoir suivi des centaines de clients — il était impératif pour moi de rester indépendant de l’opinion des autres. Comme le faisait remarquer mon amie Maya Angelou : « Un oiseau ne chante pas parce qu’il

possède une réponse, il chante parce qu’il possède un chant. »

Ce qui est clair pour moi aujourd’hui est que je dois ignorer les opinions et les conseils des autres lorsqu’ils interfèrent avec mon propre savoir intime. Il est suffisant pour moi de savoir que je possède un chant, et s’il plaît à Dieu, j’ai bien l’intention de le chanter.

35

Ma vie a changé du tout au tout depuis que j'ai décidé de prendre mon envol en tant qu'auteur à son compte. Nous sommes en 1977 et j'ai passé la dernière année à faire la promotion à temps plein de *Vos zones erronées*.

Toutes les trois semaines environ, je prends l'avion pour la côte Ouest pour passer au *Tonight Show Starring Johnny Carson*, qui a créé un public national pour mon livre. Mon ami Howard Papush aime mon approche sensée et les histoires que je raconte, et il continue de m'inscrire au segment intitulé « the author's spot » à la fin de l'émission de 90 minutes. Habituellement, je passe les lundis soirs, avec des invités tels Bill Cosby, Bob Newhart, Vincent Price, Joan Rivers, Don Rickles et autres célébrités. Les cotes et les réactions du public sont toujours très bonnes quand je passe, et je me sens béni d'avoir la chance de faire ces apparitions régulières.

Avec cette couverture médiatique de portée nationale, je suis maintenant invité à des émissions de télévision qui ne s'intéressaient aucunement à un professeur nommé Wayne Dyer il y a quelques mois à peine. Récemment, je suis passé au *Phil Donahue Show*, à l'émission *Today*, au *Merv Griffin Show*, au *Mike Douglas Show* et à *Good Morning America*, entre autres. J'ai traversé le pays lors d'une tournée financée par ma maison d'édition, et j'ai fait des apparitions dans des émissions locales dans des villes partout aux États-Unis et au Canada.

J'ai toujours aimé me trouver devant un auditoire et offrir une certaine forme de divertissement tout en donnant des conférences captivantes et éducatives. Je suis donc ravi que l'on m'offre de nombreuses occasions de prendre la parole

devant un public. On me donne un salaire qui dépasse mes rêves les plus fous — pour une allocution de deux heures, je gagne l'équivalent de trois mois de salaire d'un professeur d'université. Mon agent Artie Pine s'occupe maintenant de conclure les engagements, et je ne peux répondre à la demande. Je traverse l'Amérique du Nord pour parler devant un public nombreux dans les églises, les collèges, les réunions d'affaires et les séminaires publics. Alors que la demande pour mes services croît, Artie continue d'augmenter mes honoraires. Je trouve difficile à croire que les gens sont prêts à débourser des milliers de dollars pour m'entendre dire ce que je disais pour presque rien il y a quelques mois à peine.

Vos zones erronées est maintenant publié depuis 14 mois. Chaque semaine, ma maison d'édition loue un placard publicitaire dans le *New York Times*, montrant combien d'exemplaires du livre sont imprimés. Depuis la première impression d'environ 6 000 exemplaires, le livre a connu quatre impressions subséquentes pour atteindre un total de 250 000 exemplaires ! *Vos zones erronées* est devenu un phénomène. Il est devenu un best-seller international, traduit en plusieurs langues pour satisfaire la demande en Europe, en Amérique du Sud, en Asie et en Australie.

Lors d'une conférence téléphonique avec Artie Pin et Paul Fargis, on me dit qu'il y a deux nouvelles qui vont me souffler. La première est que *Vos zones erronées* apparaîtra sur la liste des best-sellers du *New York Times* pour la fête des Mères, le 8 mai 1977, en tant que livre numéro 1 au pays. La seconde est tout aussi excitante : *Vos zones erronées* a été soumis à une vente aux enchères auprès de toutes les maisons d'édition spécialisées dans les livres brochés. L'appel d'offres a dépassé le million de dollars, et

Avon Books fera de l'ouvrage son fer de lance pour la rentrée automnale cette année.

On vient de m'apprendre que je suis l'auteur de l'ouvrage numéro 1 des ventes au pays, et je viens tout juste de devenir millionnaire en prime ! Je suis au septième ciel. Je raccroche le téléphone dans ma maison de location sur Long Island et pose ma tête dans mes mains. Les larmes coulent sur mon visage.

Je n'ai rien fait d'autre que suivre ma propre vision et avancer en toute confiance dans la direction de mon propre rêve, en m'efforçant de vivre la vie que j'ai imaginée. C'était ce que j'ai lu sur le mur du Thoreau Lyceum à Concord, dans le Massachusetts, lorsque je m'y étais rendu et m'étais allongé sur le lit où Henry David Thoreau avait dormi au XIX^{e} siècle. Et cet homme qui a été un grand maître pour moi, qui m'a guidé à travers de nombreuses embûches lorsque j'étais à l'école secondaire, avait tellement raison. J'*ai été* récompensé d'un succès totalement inattendu en temps ordinaire. Je suis submergé par l'émotion.

J'appelle ma mère à Detroit pour lui apprendre la nouvelle. Elle la reçoit avec le même genre de choc extatique que je ressens. Elle me reparle du poème intitulé « Wayne » qu'elle m'a écrit en 1970 lorsque j'ai reçu mon doctorat. Elle le récite textuellement :

Une mère peut guider…
Puis doit s'écarter — Je savais
Je ne pouvais dire
« C'est la voie que tu dois suivre. »

Car je ne pouvais prévoir
Les routes qui attireraient ton regard

Te menant à des cimes inespérées
Dont je n'avais pas la moindre idée.

Pourtant, j'ai toujours su,
Au plus profond de mon être,
Que tu atteindrais les étoiles…
Je ne suis pas surprise !

Elle pleure de joie en me rappelant avec humour que si mon livre a connu un succès aussi incroyable c'est parce que c'est elle qui en a tapé le manuscrit avant que je le remette à la maison d'édition. Cette femme merveilleuse — qui a tant sacrifié pour réunir de nouveau sa famille éclatée après l'abandon par mon père biologique, qui a travaillé chaque jour de sa vie sans se plaindre — est la mère d'un auteur millionnaire, qui a écrit le livre le plus populaire en Amérique. Avant de raccrocher, elle ajoute :

— Mon fils, le docteur ! Honnêtement, je ne suis pas surprise, Wayne. Tu avais toujours le regard rivé sur les étoiles. Je t'aime tellement.

Je raccroche le combiné et récite une intense prière de remerciement pour cette énorme bénédiction qui m'a été accordée. Je me sens rempli d'humilité parce que j'ai connu des débuts si difficiles, et je prie pour recevoir l'aide nécessaire pour ne pas céder à des élans narcissiques et égotistes, au nom de toute cette bonté extérieure. Je fais également la promesse que mes deux frères et notre mère ne seront plus jamais pris à la gorge par un versement hypothécaire.

Avançons dans le temps jusqu'à l'été. *Vos zones erronées* figure en tête des best-sellers en Australie, en Hollande, en Suède et en Norvège. J'accepte de visiter ces pays pour faire une tournée promotionnelle.

Je suis en Australie et l'édition à couverture souple de mon livre forme de grosses piles dans toutes les librairies que je visite. Je donne une entrevue dans une station de radio lorsqu'on nous interrompt pour annoncer la mort d'Elvis Presley, probablement d'une overdose. Nous sommes le 16 août 1977. Je récite une prière silencieuse pour « la légende » et sa famille, et la station commence aussitôt à rappeler le souvenir d'Elvis.

Durant ma tournée, la musique d'Elvis joue partout, sur toutes les stations. Dans pratiquement toutes les interviews suivantes, on me demande de commenter sa mort. Je parle de la zone erronée des dépendances et on me demande de lire le dernier chapitre de *Vos zones erronées*, qui s'intitule « Portrait d'une personne qui a éliminé toutes ses zones erronées ». Durant cette période, je commence à penser écrire un second livre enseignant à surmonter les dépendances qui sont autosaboteuses et peuvent ultimement détruire une personne.

Je passe deux semaines en tournée dans les grandes villes d'Australie donnant une série interminable d'entrevues pour les journaux, les magazines, la radio et la télévision. L'horaire est épuisant, m'occupant de 10 à 12 heures par jour, de Perth à Adélaïde, Brisbane, Melbourne et Sydney. Lorsque je quitte le pays, *Vos zones erronées* est le numéro 1 des ventes de livres, et j'ai des offres d'engagement pour une série de conférences dans le futur.

Maintenant, je peux voir clair

Ce qui ressort le plus clairement à mes yeux, aujourd'hui, lorsque je revis ces moments glorieux où j'ai atteint de tels sommets dans le monde de l'édition, était la grande crainte que je nourrissais en moi. Elle concernait ma capacité à

composer avec l’incertitude financière au tout début de ma décision de quitter l’université et de voler de mes propres ailes. J’adorais ce sentiment de liberté qui exaltait mon âme. Cependant, mon esprit était hanté par les préoccupations financières.

J’ai grandi à une époque de très grande pauvreté. Mes parents ont essuyé la Grande Crise et l’argent a toujours été un gros souci. J’ai été élevé dans une mentalité de pénurie et placé dans des familles d’accueil en grande partie parce qu’il n’y avait tout simplement pas assez d’argent pour prendre soin de nos besoins les plus élémentaires. Ma mère, qui à l’âge de 24 ans avait trois enfants, a d’abord travaillé comme fille de comptoir dans un magasin à prix modiques, puis comme secrétaire. Mon père, qui a fait de la prison pour vol plus d’une fois, a tout simplement abandonné ses responsabilités paternelles pour disparaître. J’ai commencé à travailler dès l’âge de neuf ans. L’argent a toujours été un grand problème partout où je suis passé. Le manque d’argent et la crainte de la disette — ainsi que le souvenir d’avoir été affamé et ne pas avoir assez de nourriture — ont été gravés profondément dans mon subconscient.

Par conséquent, me lancer à mon compte à 36 ans avec une famille à nourrir, sans aucun revenu garanti, était une décision monumentale pour moi. J’adorais l’idée d’être mon propre patron, mais je redoutais de ne pas être en mesure de subvenir aux besoins de ma famille ainsi qu’à mes propres besoins. Ce qui m’apparaît bien plus clairement aujourd’hui, lorsque je repense à cette décision risquée, est l’importance de ressentir la peur — de la reconnaître au lieu de faire semblant qu’elle n’est pas là —, puis de faire ensuite ce qu’en mon cœur et mon âme je savais que je devais faire. C’était ma volonté que d’aligner mon corps et

ses actions sur mon Moi supérieur, qui ne pouvait plus vivre dans le mensonge. Pendant que je voyageais partout au pays, puis dans le monde, accomplissant ce que je savais être ma mission divine, tout a commencé à se mettre en place.

Lorsque cette conférence téléphonique avec Artie et Paul m'a permis d'apprendre mon nouveau statut fiscal de millionnaire avec capacité de gains illimités, j'ai pris conscience d'une vérité très importante. Elle a été énoncée par Patanjali il y a quelque 2 300 ans. Ce grand maître spirituel a énoncé le genre de conseil qui me parlait en 1977. Il a dit : « Lorsque vous êtes inspirés par un grand but, par un projet extraordinaire, toutes vos pensées brisent leurs liens, votre esprit transcende ses limites, votre conscience s'étend dans toutes les directions, et vous vous retrouvez dans un monde neuf, grandiose et merveilleux. » Puis, il ajoute : « Des forces, des facultés et des talents dormants s'éveillent à la vie et vous découvrez que vous êtes déjà une personne encore plus formidable que celle que vous aviez toujours rêvé d'être. »

J'adore ce passage — particulièrement la partie qui parle des forces dormantes. Ce sont des forces que nous croyons souvent éteintes et inaccessibles, mais il dit qu'elles s'éveillent pour nous aider lorsque nous sommes inspirés par quelque grand dessein et agissons en vue de lui. Je constate que j'avais de nombreuses inquiétudes et craintes par rapport à l'argent, avec lesquelles j'ai grandi et que j'ai nourries toute mon existence et qui ont dominé ma façon de penser. Ce que Patanjali exprime s'appliquait particulièrement bien à moi.

Pendant que j'avançais dans la direction de mon rêve — que j'étais animé par le souffle divin, ce que signifie

précisément être *inspiré* —, j'ai fait plus d'argent dans la première année après avoir quitté mon emploi que j'en avais fait dans les 35 années précédentes de ma vie. Je le constate avec vigueur aujourd'hui : lorsque nous agissons à dessein et que nous refusons fermement de nous laisser décourager, acceptant nos peurs et agissant malgré elles, ces forces en apparence dormantes s'éveillent et nous révèlent que nous sommes une personne encore plus formidable que celle que nous avons toujours rêvé d'être. Nous découvrons que nous ne faisons qu'un avec notre Source d'être, et comme Jésus l'exprimait si bien : « À Dieu, tout est possible »

Être avec Dieu signifie accomplir son propre dessein et venir toujours d'un lieu d'amour. Je vois parfaitement aujourd'hui que ma résolution à suivre mon appel le plus intime et à le faire selon le mantra intérieur *comment puis-je servir ?* plutôt que, *qu'est-ce cela peut me rapporter ?* est ce qui a dissipé mes inquiétudes au sujet d'une catastrophe financière.

Durant tout ce temps passé à parler aux gens des médias, l'idée de devenir prospère était la chose la plus éloignée de mon esprit. L'apparition de mon livre dans la liste des best-sellers du *New York Times* a été une surprise totale pour moi. L'argent qui a commencé à affluer était vraiment inattendu. La psychologie de l'accomplissement de soi d'Abraham Maslow m'avait enseigné à me détacher des résultats. Il a souvent dit que les personnes autoactualisantes font ce qu'elles font parce qu'elles suivent leur cœur, la vocation de leur âme, et non pour ce que ça pourrait leur rapporter. Mon chemin consistait à suivre ce que je ressentais si fortement en moi. Que l'abondance se

manifeste également était tout simplement renversant, une surprise agréable pour moi.

C’est aujourd’hui clair pour moi : suivez votre cœur, restez aligné sur votre Source d’être — l’amour — et laissez l’univers s’occuper des détails.

36

J’ai accepté une invitation pour faire une tournée de promotion en Hollande où s’est produit quelque chose d’inouï. Willeke Alberti, une chanteuse et actrice très connue aux Pays-Bas, est apparemment passée à une émission de télévision nationale, disant à tous les téléspectateurs qu’elle avait lu un livre qui avait complètement changé sa vie. Ce livre était *Vos zones erronées*, qui porte en néerlandais le titre *Niet Morgen Maar Nu,* ce qui signifie « pas demain, mais maintenant ». Elle a conseillé au public à la maison de lire ce livre qui l’a bouleversée et de mettre en application ses con-seils qui reposent sur le simple bon sens. Le jour suivant, la demande pour *Niet Morgen Maar Nu* a dépassé tout ce que l’éditeur hollandais a déjà connu.

Je prends l’avion jusqu’à Amsterdam, où je parle à cette femme fascinante qui a fait de moi, du jour au lendemain, une vedette en Hollande et en Belgique. Les librairies peinent à répondre à la demande pour mon livre. Je fais des apparitions dans les talk-shows, les émissions de variétés de fin de soirée et même un jeu-questionnaire national. Je donne également des entrevues pour une multitude de magazines et de journaux.

Willeke me dit qu’elle a été profondément touchée par le message de *Niet Morgen Maar Nu,* et qu’elle se fera une joie de soutenir tout ce que je pourrais faire dans le futur. Je me suis fait une amie dans un pays que je n’ai jamais visité auparavant : une célébrité parlant une langue qui m’échappe et qui se porte volontaire pour devenir une ambassadrice pour le genre d’enseignement que je préconise dans un livre publié outremer, en Amérique. Le livre se vend à des centaines de milliers d’exemplaires dans

un pays qui a une population totale de 14 millions de personnes.

Je reviens aux États-Unis où je rencontre Artie Pine et Paul Fargis à T. Y. Crowell pour échanger des idées sur mon prochain livre. Depuis que mon entrevue à la radio a été coupée à Sydney l'été dernier, je repense à la mort prématurée d'Elvis. Je veux écrire au sujet d'une chose qui affecte d'une manière ou l'autre tous ceux à qui je parle. J'ai remarqué dans mon travail de thérapeute que même si les gens sont capables de surmonter leurs schèmes de pensée négatifs et de corriger leurs pensées erronées coutumières, ils restent toujours victimes de nombreux facteurs externes qui leur semblent insolubles.

Je présente à Paul un plan détaillant des méthodes nouvelles, et même étonnamment peu conventionnelles, pour se débarrasser des pressions et de la manipulation que presque tout le monde subit continuellement. Je veux enseigner aux gens à cesser de se comporter en victimes dans toutes les interactions de la vie — à faire preuve de force plutôt que de faiblesse lorsqu'ils traitent avec les membres de la famille, les figures d'autorité et leurs démons intérieurs, qui les coupent sans cesse de leur propre bien-être. Il me semble qu'Elvis se laissait diriger par un entourage de manipulateurs qui avaient d'abord à cœur leurs intérêts personnels. Comment sa vie a-t-elle pu déraper à ce point ? Pourquoi n'était-il pas en mesure de résister aux machinations de ses parasites ? Qui était là pour lui permettre de surmonter ses comportements autodestructeurs ?

Je veux utiliser dans ce livre la même approche s'appuyant sur le bon sens — qui avait captivé tant de personnes autour du monde — que dans *Vos zones*

erronées. Je veux enseigner aux gens comment éviter le piège d'être une victime, qui a coûté la vie à Elvis et se répand systématiquement comme un cancer dans la vie d'innombrables hommes et femmes. J'intitule ce livre *Tirez vous-même les ficelles*.

Je reçois une confortable avance de ma maison d'édition, même si elle reste limitée en raison de clauses contenues dans le contrat original que j'ai signé avec eux. Mon agent, Artie Pine, essaie en vain d'obtenir une avance substantielle plus considérable que ce qui était prévu au contrat, en raison du succès énorme et inattendu de *Vos zones erronées*. Artie est inflexible et veut faire pression sur la maison d'édition. J'adopte une position très différente et insiste pour qu'il mette de l'eau dans son vin et honore simplement notre entente originale, signée lorsque nous étions excités à la seule idée d'avoir un contrat d'édition il y a 18 mois.

Je suis plus que satisfait. Je n'ai pas besoin de plus d'argent. Je possède maintenant une magnifique résidence à Fort Lauderdale, en Floride, où je réside à temps plein. Je suis enthousiaste de pouvoir écrire un second livre et de savoir qu'il sera publié. J'insiste pour qu'Artie laisse tomber son idée de renégocier notre accord initial avec la maison d'édition. Je ne veux aucun conflit — aucune rancœur. Ce n'est pas une question d'argent, et je ne veux pas que ça devienne un problème, ni maintenant, ni jamais.

En commençant l'écriture de mon nouveau livre, je me rappelle avoir récité à voix haute la Déclaration d'indépendance des États-Unis dans une classe d'instruction civique au lycée Pershing à Detroit. Ce groupe d'étudiants adultes devait étudier la Déclaration d'indépendance, une phrase à la fois, puis discuter de ce qui venait d'être lu et de

la façon dont cela pouvait s’appliquer à leurs vies dans les années 1960 — presque 200 ans plus tard.

Une phrase particulière est celle ayant suscité le plus d’échanges :

> L’expérience de tous les temps a montré, en effet, que les hommes sont plus disposés à tolérer des maux supportables qu’à se faire justice à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils sont accoutumés.

Je décide, avant d’écrire le premier mot de *Tirez vous-même les ficelles*, que cette citation sera mise en épigraphe du livre, puisqu’elle en indique le thème.

J’écris quotidiennement pendant trois mois, en visant toujours à aider le lecteur à « se redresser » en choisissant de n’être la victime de personne ni d’aucun système, en toutes circonstances. Lorsque l’édition reliée de *Tirez vous-même les ficelles* est publiée, je suis aussi ravi que deux ans plus tôt quand je tenais la copie de *Vos zones erronées* comme un nouveau-né.

Je suis encore une fois totalement engagé à transmettre ce message au monde entier — mais cette fois, je n’ai pas besoin de me battre avec qui que ce soit à la maison d’édition. Donna Gould m’assistera comme publicitaire à temps plein. Je choisis de traverser le pays pour faire la promotion du livre. Seulement, cette fois, je n’aurai pas à conduire ni à m’inquiéter des réservations d’hôtel en comptant mes sous. Tous les billets d’avion et les frais d’hôtel seront réglés pour moi. Tout ce que je demande m’est donné sans poser de question.

Tirez vous-même les ficelles monte immédiatement en tête de la liste des best-sellers du *New York Times*. Je fais toujours des apparitions fréquentes au *Tonight Show*, et je suis maintenant invité à faire un enregistrement au talk-show de jour de Dinah Shore, *Dinah !*

À Los Angeles, je suis reçu par la personne la plus gentille, adorable et généreuse que je n'ai jamais connue dans le monde de l'industrie du spectacle. Dinah me demande de faire une apparition hebdomadaire régulière dans son émission de télévision nationale par abonnement, me suggérant de présenter les situations courantes qui nous transforment en victimes, alors que des acteurs et des actrices nous présenteraient les différentes tactiques pour maîtriser ces scénarios répandus. Je prends l'avion une fois par mois, et nous enregistrons quatre émissions à chaque visite, qui passeront hebdomadairement. En cours de route, je développe une amitié avec une femme qui personnifie l'accomplissement de soi, et il s'agit de madame Dinah Shore.

Chaque semaine, je regarde Dinah démontrer une incroyable gentillesse envers tous ceux qui sont en studio. La dame qui vide les corbeilles à papier est traitée avec autant d'égards que les starlettes et les politiciens connus qui se présentent en studio. Je suis véritablement impressionné par cette grande vedette aux multiples talents qui accueille tout le monde avec tout l'amour et toute la bonté de son cœur. Je suis honoré d'être invité régulièrement à son émission, et je suis encore plus honoré d'observer et d'apprendre d'une personne qui semble avoir dompté son ego. Elle est mon amie et une grande enseignante… Je lui suis profondément reconnaissant.

Maintenant, je peux voir clair

Une des grandes découvertes de ma vie est issue de mon expérience en Hollande avec Willeke Alberti, probablement la célébrité de variétés la plus connue dans ce beau pays.

Dans le Tao Te King, Lao-tseu énonce un axiome paradoxal, lorsqu'il dit que le grand Tao (Dieu) ne fait rien, et que pourtant il n'y a rien qu'il ne fasse. Quand je médite cette affirmation ironique, je constate sans parvenir à l'expliquer la sagesse inhérente aux paroles de Lao-tseu. Je pourrais observer le monde jour et nuit pendant 1 000 ans, et mes sens ne pourraient constater que Dieu fasse quelque chose. Je ne peux voir, entendre, renifler, goûter ou toucher Dieu, et pourtant, quelque chose est à l'œuvre, et il n'y a rien qu'il ne fasse — et c'est ce qui se produit lorsque je m'aligne sur le grand Tao et accomplis mon dharma dans cette alliance.

Il n'y a rien que je puisse faire pour que tout le monde en Europe, en Asie, en Amérique du Sud, et partout ailleurs sur la planète, entende comme je le souhaite mon message d'autonomisation. *Mais cela arrive*. Je ne sais pas qui a mis une copie de *Niet Morgen Mar Nu* entre les mains de Willeke Alberti, et ce qui l'a inspirée à en parler avec tant de passion à la télévision nationale. Je n'ai rien fait, et c'était manifestement destiné à se produire, afin qu'il n'y ait rien qui ne se fasse.

De toute évidence, il y a une force invisible dans l'univers qui s'occupe de tout. Sans exception. Cette force est en moi et elle est en toutes choses et en toutes autres personnes vivantes — elle nous relie tous. Lorsque je suis en harmonie avec cette force, qui est réellement faite d'amour pur et inconditionnel, il n'y a rien qu'elle ne fasse tout en ne faisant rien. Les Beatles avaient raison lorsqu'ils chantaient « Let it be » (« Ainsi soit-il »).

Depuis cette première visite en Hollande, la magnifique Willeke Alberti a répété la même chose pour tous mes livres publiés en néerlandais. Elle est une âme sœur, suivant la

même voie que moi, et il est mystérieusement charmant de lui tenir la main pendant que nous suivons cette voie ensemble, tout en restant séparés par la distance géographique et la barrière de la langue. À l'évidence, cette force qui réside en chacun de nous agit pour aider chacun si nous restons sincères par rapport à notre vocation. Willeke est un exemple parmi des milliers de tels alliés qui poursuivent le même but, soit de transformer notre planète en un lieu d'amour divin. Je ne suis qu'un messager dans ce processus. Les mots que j'écris ne m'appartiennent pas, je leur permets simplement de s'exprimer à travers moi et le grand Tao s'occupe de tous les détails.

En revenant sur le passé avec une compréhension éclairée, je peux voir en quelle manière l'évolution de *Tirez vous-même les ficelles* m'était nécessaire. Dans mes plus lointains souvenirs, je peux me rappeler la frustration et même le profond ressentiment que je ressentais face aux règles idiotes qui m'étaient imposées par des gens qui me disaient que je devais faire les choses comme eux, ce qui signifiait généralement que je devais me comporter en victime. Dans mon travail d'aide psychologique, j'en ai vu des manifestations chez presque tous les clients que je rencontrais. Mon désir d'écrire pour parler de ce genre de pièges quotidiens qui nous transforment en victimes est venu de la prise de conscience qu'*il n'est pas nécessaire que ça se passe ainsi*. Chacun peut trouver le courage de tenir tête à ceux qui tentent de remplacer la *certitude* personnelle de ce qui est bien, par leurs volontés, leurs lois ou leurs règlements.

Je peux maintenant voir que j'agissais souvent à partir de mon ego lorsqu'il était question de traiter avec les figures d'autorité. Et pour être parfaitement honnête, je laissais à

l’occasion mon propre ego jouer un rôle déterminant en 1978, tandis que les feux de la célébrité commençaient à se diriger sur moi avec deux best-sellers nationaux, une brillante carrière de personnalité de la télévision et des éloges partout où je passais.

Mon association avec l’altruiste Dinah Shore m’a aidé — j’ai rapidement éprouvé la profonde vérité que je ne vaux pas mieux que quiconque. Avec Dinah pour modèle, j’ai facilement fait le choix de rester humble et aimable dans tous mes échanges avec les gens, en rejetant toutes formes d’attitudes dédaigneuses. Chaque semaine je me retrouvais avec une vedette monumentale — une femme qui a connu des moments de gloire dont la liste pourrait s’étendre à l’infini. Non seulement a-t-elle animé de nombreuses émissions de télévision couronnées de succès, elle était également une vedette du grand écran et une chanteuse qui enregistrait des disques populaires, avec plus de 40 albums à son actif et une longue liste de succès remontant jusqu’à l’année de ma naissance. Dinah Shore était également membre honoraire du Temple de la renommée de la LPGA et une philanthrope appréciée, ayant reçu trop de récompenses pour que je les mentionne toutes ici.

Quand j’y repense aujourd’hui, je constate à quel point elle était un modèle imposant pour moi. Elle parlait de tous avec éloges et ne laissait jamais son statut de vedette gonfler son ego. J’étais là, un novice devant toute cette notoriété, et je commençais à prendre une attitude basée sur l’ego et indigne d’une personne dont la mission est de servir les autres. Cette célébrité et cette reconnaissance nouvelles n’étaient que des sous-produits sans rapport avec ma propre mission. Je me souviens très bien d’avoir observé

cette vedette magnifique traiter tout le monde avec amour et respect.

Je suis profondément reconnaissant que Dinah soit apparue dans ma vie. Chaque semaine, pendant presque deux ans, lorsque je passais à son émission de télévision comme invité, je me souvenais de rester humble, de penser d'abord aux autres et de toujours agir avec amour. Dans les années qui ont suivi le décès de Dinah en 1994, je me suis souvenu de son attitude aimante et de son sourire sensationnel, ainsi que de son propre sens radical de l'humilité, et cela me rappelait de chercher à émuler ces qualités qu'elle incarnait si authentiquement.

Merci, chère Dinah. J'ai été vraiment béni de te connaître. Je sais que je n'étais que l'un des milliers d'hommes qui t'aimaient de loin. Les derniers vers du célèbre poème de John Keats, *Ode à une urne grecque*, me font toujours penser à toi.

La Beauté, c'est la vérité ; la vérité, c'est la Beauté ; sur la terre
Voilà tout ce que vous savez, tout ce que vous avez besoin de savoir.

Merci, Dinah, de m'avoir servi de modèle pour rester humble devant tant de tentations égotistes qui viennent avec le renom. Ta beauté intérieure est ma vérité !

37

Nous sommes le 8 mai 1978, et j'attrape un train en direction de New York pour aller dîner avec Artie Pine. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, j'ai donné des conférences dans tout le pays, notamment dans des entreprises, des collèges, des séminaires publics et des lieux de rassemblement pour les mouvements Unity et Science of Mind. Artie a augmenté considérablement mes honoraires. Et pour-tant, les auditoires pour mes présentations ne cessent d'augmenter.

Je suis très fier de pouvoir parler avec mon cœur pendant des heures à la fois, sans me servir d'un podium ou de quelques notes que ce soit. Je suis un genre de comédien frustré, utilisant beaucoup de mon temps de parole pour faire rire autant que possible le public. C'est une chose naturelle pour moi. J'adore accomplir mon affirmation personnelle que j'utilise depuis 18 ans maintenant : *je suis un enseignant*.

Il y a quatre mois, j'ai raconté cette vieille blague à Artie : un étudiant demande à son professeur de chant, « que dois-je faire pour chanter à Carnegie Hall ? ». Son professeur répond aussitôt : « Exerce-toi, exerce-toi, exerce-toi. » J'ai confié à mon agent combien je pense qu'il serait excitant de parler à Carnegie Hall, de me tenir seul sur cette immense scène où tant de légendes sont passées, et de parler devant une salle comble. Je lui ai dit que c'est un rêve que je caresse, mais que je sais qu'il s'agit seulement d'un fantasme.

À ma grande surprise, Artie m'a répondu qu'il avait un ami qui était responsable de la réservation des auditoriums de Carnegie Hall pour les artistes — si je voulais vraiment le

faire, il pourrait obtenir les détails et le coût de la location d'un lieu si prestigieux pour une soirée. Je m'étais déjà dit, *si je peux y arriver là, j'y arriverai n'importe où.* Bien sûr que je veux le faire ! Alors Artie a appelé son ami, et nous avons pris les arrangements nécessaires. Je devrais payer les frais de location si la vente de billets était insuffisante pour couvrir les coûts. C'est New York. Et c'est la plus grande salle de la ville.

Nous nous trouvons actuellement au restaurant préféré d'Artie, le Russian Tea Room. Je m'apprête à cocher un élément sur ce que je nommerai plus tard ma « liste des choses à faire avant de mourir ». J'ai loué Carnegie Hall pour cette soirée même, deux jours avant mon 38e anniversaire. Je dis à mon agent que je veux qu'il retire la clause de mes contrats de conférencier stipulant *qu'aucun enregistrement des propos du Dr Dyer n'est permis.* Je lui explique que cela est contraire à ce qui me pousse à faire ce travail et à parcourir le monde. Je veux qu'autant de gens que possible entendent ces conférences. Ce n'est pas une question d'argent — il s'agit de transmettre un message au plus vaste auditoire possible. Je veux que les gens puissent enregistrer ce message, qu'ils reproduisent mes enregistrements et qu'ils envoient ces enregistrements partout.

Artie s'y oppose, sentant que je perdrai quelques ventes des programmes enregistrés. Après tout, il est mon agent et estime qu'il est de son devoir de me protéger financièrement. Mais il accepte de rayer cette clause de mon contrat à Carnegie Hall et de toutes les futures conférences.

Nous finissons notre dîner et marchons vers Carnegie Hall qui se trouve à quelques rues de là. Je vois mon nom inscrit

sur l’enseigne lumineuse de ce splendide immeuble qui a accueilli tant de géants de l’industrie du spectacle. Je traverse l’immense arrière-scène jusqu’à ma loge et m’assois dans un état d’admiration et d’ébahissement. J’ai la gorge nouée et me demande si la grandeur de l’événement me laissera sans voix lorsque les rideaux s’ouvriront et que je serai face à l’auditoire.

Je fais pendant 20 minutes une méditation silencieuse de gratitude, puis sors pour contempler la scène devant moi. L’auditorium *Main Hall* possède de hauts plafonds, et il y a des balcons autour de cette scène de concert la plus prestigieuse aux États-Unis, pouvant accueillir 2 804 personnes sur cinq niveaux. Je ne vois pas un seul siège vide dans la salle, mais dès que je commence à parler, je sens fondre ma nervosité. Je parle pendant deux heures et demie sans interruption, et me sens profondément honoré par une longue ovation debout. Il n’y a eu aucune annonce que ma conférence ne pouvait pas être enregistrée.

Au début de cette année, j’ai écrit ces mots : « J’ai deux objectifs majeurs que je voudrais atteindre avant la fin de cette année. » J’ai réalisé mon rêve de prendre la parole à Carnegie Hall, qui était l’un de ces deux objectifs — et comme le veut la vieille blague, j’y suis arrivé en m’exerçant, m’exerçant, m’exerçant. Le deuxième objectif pour cette année est de courir un marathon complet. Pourquoi ? En partie à cause d’une expérience que j’ai faite il y a quelques années en donnant un cours d’été à l’Université Wayne State.

Un groupe d’étudiants de troisième cycle était à l’avant de la classe dans le cadre d’un devoir, simulant une salle de classe universitaire. L’étudiant qui tenait le rôle du

professeur avait tiré sa ceinture sous le ventre, dépeignant un professeur avec un surplus de poids et un ventre proéminent. Je ne comprenais pas pourquoi toute la classe riait sous cape en me regardant timidement. Tout à coup, j'ai compris que cet étudiant m'imitait avec bonhomie. J'ai compris pour la première fois que j'avais un surplus de poids. Comment en étais-je arrivé là ? J'ai éclaté de rire avec toute la classe, et quand je suis rentré, j'ai su que c'était un des moments les plus importants de ma vie.

J'ai aussitôt pris la décision de me remettre en forme. Je suis sorti avec une paire de chaussures de tennis aux pieds et me suis mis à courir autour du pâté de maisons. J'ai fait environ 500 mètres, puis me suis mis à haleter. J'étais incapable de reprendre mon souffle. J'avais mal à la poitrine, j'avais des élancements dans les jambes, et je suis revenu à la maison en marchant lentement. Le lendemain soir, j'ai fait la même chose. Cette fois, j'ai été capable de parcourir 600 mètres avant de m'effondrer d'épuisement.

J'étais déterminé à pouvoir courir un kilomètre et demi en moins de quatre jours. Le troisième jour, j'ai dépassé les 800 mètres et j'ai remarqué que je n'étais pas aussi fatigué ou essoufflé qu'avant. À la fin du quatrième jour, j'ai pu jogger lentement sur une distance d'un kilomètre et demie. J'étais sur la bonne voie ! J'ai découvert comment ce genre de progrès pouvait être exaltant — je suis devenu accro.

J'ai maintenant un programme de jogging auquel je m'attache fermement. Moins de deux mois après mon premier jour de course sur une longue distance, je suis rendu jusqu'à 12 kilomètres et demi par jour. J'ai couru avec obstination chaque jour depuis que j'ai eu le premier choc de me voir dépeint comme un professeur qui ne tient pas la forme et qui fait du bide.

Je fais exactement la même chose que pour me rendre à Carnegie Hall — je m'exerce, je m'exerce, je m'exerce. Pendant près de deux ans, j'ai couru 12 kilomètres et demi par jour, sans jamais songer à sauter ne fût-ce qu'une journée. Peu importe où j'étais dans le monde, je trouvais le temps et un lieu pour courir.

J'adore ces moments de solitude. Je vide mon esprit et ressens la joie simple de sentir l'air souffler sur mon visage. Je communie avec la nature lorsque je cours, et je suis stupéfait par ce que mon corps est maintenant capable d'accomplir. Mon poids est descendu à 77 kilos, j'ai très peu de gras et je me sens dans une forme splendide telle que je n'en avais plus connue depuis que je faisais partie de l'équipe d'athlétisme au secondaire.

J'ai clairement établi mon intention, m'entraînant à courir jusqu'à 30 kilomètres à la fois, et faisant jusqu'à 80 heures d'entraînement par semaine. Nous sommes le 22 octobre, et je me suis inscrit au Marathon de City of Lakes à Minneapolis, dans le Minnesota. C'est une fraîche matinée d'octobre, et je suis sur la ligne de départ pour faire les 42,2 km. C'est une intention posée dans mon imagination, et il n'y a absolument rien qui pourrait m'empêcher de remplir cette mission.

Courir tous les jours est devenu ma vie, et ce marathon en sera l'accomplissement. Je me soucie peu de mon temps, de ma vitesse ou de comment je me compare avec les quelque 2 000 autres participants présents aujourd'hui. Je suis totalement sûr de terminer cette course et d'atteindre le second objectif que je m'étais fixé en janvier.

Pendant que je cours, j'entends des gens parler du mur invisible que les coureurs rencontrent autour de la marque des 35 kilomètres. J'accélère parce que je ne veux pas que

l’image de moi-même traversant joyeusement et fièrement le fil d’arrivée soit contaminée par leurs commentaires. Je complète la course de 42,2 km en dépassant à peine les trois heures et demie au chrono. Je suis sur un nuage et remercie silencieusement cet étudiant qui a involontairement attiré mon attention en me dépeignant comme un professeur faisant de l’embonpoint.

Maintenant, je peux voir clair

Avec le recul, je vois combien ces deux points inscrits sur ma liste de choses à faire avant de mourir ont été importants dans la gestation du travail de ma vie qui allait suivre. Lorsque j’ai établi mon intention de courir un marathon complet sans m’arrêter ou marcher, je n’avais jamais couru plus de 12 kilomètres à la fois dans ma vie. Et pourtant, un marathon représentait à mes yeux le summum de l’accomplissement en course à pied. Je me rappelais les paroles de Maslow : « Un individu accompli doit être ce qu’il peut être ». Il parlait du désir intense de maximiser le potentiel que chacun détermine lui-même.

Au milieu de ma trentaine, je me suis laissé aller, j’ai perdu la forme. J’ai délaissé les activités physiques intenses à l’époque où j’ai commencé à enseigner et que j’ai ouvert mon service d’aide psychologique privé. Cependant, je ne me voyais pas comme les autres me voyaient. Le jeune qui m’a imité dans ma propre salle de cours a été l’un des plus grands enseignants à avoir croisé ma route. Encore aujourd’hui, je peux le voir arpenter la pièce en personnifiant son professeur comme un homme avec un gros bedon. C’était un moment significatif de ma vie.

Plutôt que de prendre la scène comme une critique et de m’en montrer offensé, j’ai vu que tous les participants, et

particulièrement le fier imitateur, étaient des anges envoyés pour me guider. Ils m'ont probablement sauvé la vie. J'avais pris une pente dangereuse à l'époque : je mangeais des aliments gras, buvais de la bière, étais sédentaire, restais dans un mariage qui battait de l'aile, et affichais une personnalité de type A parce que je me sentais tiré de toutes parts sur le plan professionnel et personnel.

Ce jeune homme qui m'a personnifié m'a aidé à reprendre le chemin de l'autoperfectionnement à de nombreux niveaux. J'ai commencé une séquence de 29 années au cours desquelles j'ai couru un minimum de 12 kilomètres par jour, en plus de participer à six marathons. Qui plus est, j'ai commencé à changer mes habitudes alimentaires, et j'ai perdu 14 kilos environ, me tenant aux alentours du poids que j'avais au secondaire et qui est encore à peu près le même aujourd'hui.

Je vois aujourd'hui avec une clarté aveuglante le pouvoir contenu dans l'idée d'une intention à laquelle je pouvais m'abreuver — pas un souhait ou un espoir, mais une *intention* de manifester une nouvelle image de moi-même. Lorsque j'ai décidé de courir un marathon, je me voyais déjà traverser triomphalement le fil d'arrivée. En conséquence, j'ai agi conformément à cette idée comme s'il s'agissait d'un fait accompli. Cela m'a motivé à sortir tous les jours et à relever le défi de me montrer à la hauteur de cette idée fixée dans mon imagination, puisqu'il s'agissait pour moi déjà d'un fait accompli[1].

Le pouvoir intérieur inhérent à une intention a été déclenché par des enseignants mystérieux déguisés en imitateurs dérangeants —, c'est quelque chose que je vois maintenant comme une leçon précieuse offerte par cette expérience de 1978. En fait, je suis convaincu de certains de

nos plus grands et nos plus influents enseignants apparaissent dans nos vies sous le couvert de personnes que nous pourrions ne pas apprécier, voire mépriser. Après toutes ces années et les kilomètres que j'ai courus, je suis reconnaissant à l'Esprit divin qui a envoyé cet étudiant pour m'imiter et me dépeindre cette journée-là.

Ma prestation à Carnegie Hall a été une autre grande leçon. Je devais surmonter mes doutes sur ma capacité à atteindre mon propre niveau d'excellence dans le monde des orateurs professionnels. Mon intention de parler sur la scène la plus prestigieuse du pays m'a fait comprendre combien une idée implantée avec une intention dans l'imagination peut s'avérer puissante. Je sais aujourd'hui que tout ce qui se manifeste dans la réalité physique émerge d'une pensée, et qu'une pensée mêlée d'intention est une quasi-garantie de réalisation. C'était un défi personnel pour moi — je voulais vérifier si j'étais capable d'y arriver.

La conversation que j'ai eue avec Artie pendant le dîner juste avant ma prestation à Carnegie Hall, au sujet de la permission pour le public d'enregistrer ma conférence, a été aussi un tournant dans ma vie. Je voulais tellement vivre selon la définition que donne Maslow d'un individu accompli, c'est-à-dire quelqu'un qui est détaché des résultats. Je ne voulais pas que l'argent soit le moteur de ma vie. Mon but n'a jamais été de faire de l'argent. Mon but a toujours été d'enseigner et de toucher les gens à un autre niveau. Je me hérissais intérieurement chaque fois qu'on disait à un auditoire qu'il ne pouvait enregistrer ma présentation. Que l'enregistrement par un membre de l'auditoire puisse faire du tort à des ventes prévues de mes programmes audio me semblait complètement hors de propos. Cette décision ce

soir-là m’a réaligné avec mon âme. Je veux que tout le monde entende mon message, pas seulement ceux qui ont les moyens de payer.

De la même manière, lorsqu’Artie me disait que des copies de mes livres étaient piratées dans des pays lointains et que je ne recevais pas mes droits, je refusais de poursuivre ces éditions pirates. Je voulais que les gens en Chine, en Amérique du Sud et en Europe de l’Ouest, et partout ailleurs où sévit la pauvreté, soient en mesure de lire ce que j’ai écrit. Ils pourraient être inspirés par un auteur qui a vécu le même genre de pauvreté paralysante, mais qui a été capable de la surmonter.

Ces deux intentions que j’ai posées le jour de l’An 1978 ont été les composantes fondamentales pour une vie d’écriture consacrée à l’incroyable pouvoir de l’intention qui est le droit inné de chacun s’il choisit de changer la façon dont il regarde les choses.

Comme Lao-tseu me l’a enseigné plusieurs années plus tard : « Si tu corriges ton esprit, le reste de ta vie va se mettre en place. » J’ai corrigé mon esprit et commencé à me considérer comme capable d’accomplir tout ce sur quoi j’appliquais mon attention, et j’ai appris que nos plus importants enseignants se présentent parfois à nous en portant des déguisements inattendus.

1. N.d.T.: En français dans le texte original.

38

J’ai été invité à participer à un congrès d’une semaine à Vienne, en Autriche, parrainé et organisé par la Young Presidents’ Organisation. Les membres de la YPO sont des individus correspondant à un certain groupe d’âge et ont la pleine responsabilité des opérations d’une compagnie ou d’une filiale admissible, et ils appartiennent à des organisations dans le monde entier. J’accepte l’invitation, et deux jours après ma prestation au Carnegie Hall, ma femme et moi prenons l’avion pour Vienne.

La YPO a réuni un groupe de présentateurs prestigieux pour ce congrès, et je suis flatté d’en faire partie. Il s’agit d’un engagement d’allocution non rémunérée, offrant une merveilleuse semaine dans la ville de Vienne et ses alentours, avec la possibilité de faire partie du corps professoral avec un groupe impressionnant de personnalités connues, dont l’actuel vice-président des États-Unis, Walter Mondale.

À l’arrivée, j’apprends que je ferai partie d’un groupe de discussion se tenant devant quelque 600 membres de la YPO. Je reste sans voix quand je découvre qui participera également à ce débat. Je serai assis à côté du Dr Victor Frankl et considéré comme l’un de ses collègues. De toutes les personnes vivantes, c’est probablement celle que j’admire le plus. Je repense à mes études doctorales, durant lesquelles j’ai suivi des cours sur la *logothérapie*, un genre de thérapie élaborée par le Dr Frankl à la suite de son expérience de survivant de l’Holocauste dans plusieurs camps d’extermination nazis, dont Auschwitz et Dachau. Quatre ans plus tôt, lorsque j’ai visité Dachau, j’avais vu en pensée cet homme que je considère comme un héros.

J’ai lu le livre classique du Dr Frankl, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, aussi bien à la maîtrise qu’au doctorat, et j’en ai fait une lecture obligatoire dans tous les cours que j’ai donnés à l’Université Saint John aux cycles supérieurs. Je me souviens qu’il a écrit que même dans les circonstances les plus absurdes, douloureuses et inhumaines, il y a un sens possible à la vie. Et il avait déclaré au monde qu’« on peut tout enlever à un homme à l’exception d’une chose : la dernière des libertés humaines — celle de décider de sa conduite, quelles que soient les circonstances, de choisir sa propre voie ».

Et je suis là pour prendre la parole à ce congrès prestigieux en raison du succès de quelques livres insignifiants dans le domaine du développement personnel. Et je vais partager la scène avec l’homme qui a été emprisonné dans une série de camps d’extermination nazis, survivant pour raconter son histoire, puis écrivant un texte classique que j’ai étudié et utilisé lorsque j’enseignais à Saint John.

Je me sens profondément rempli d’humilité, presque incompétent, si incroyablement béni de seulement rencontrer ce grand homme, sans parler d’être considéré comme un quasi-collègue et un coprésentateur devant un groupe de jeunes présidents ici à Vienne, la ville natale de ce guide spirituel si courageux. Lorsque je prends mon exemplaire de *Vos zones erronées*, je remarque que les premiers mots du livre ont été inspirés par la lecture de *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie.* : « L’essence de la grandeur est la capacité de choisir l’accomplissement de soi dans des circonstances où d’autres choisiraient la folie. »

Demain après-midi, je dois partager la scène avec le Dr Frankl, que j'ai cité des centaines de fois dans mes conférences. J'ai visité les horribles camps de la mort où les nazis le détenaient comme ouvrier esclave, me rappelant qu'en ces terribles circonstances ce neurologue et psychiatre, soumis aux plus inhumains traitements infligés à l'humain par l'humain, a été capable de voir de la beauté et du sens. J'ai écrit des essais sur l'idée centrale de sa logothérapie, dont il a en partie eu l'inspiration, selon ce qu'il a écrit, pendant que des gardes l'engueulaient et le battaient avec la crosse de leurs fusils : « Une pensée m'a traversé l'esprit : pour la première fois de ma vie, j'éprouvais la vérité qui a été mise en chants par tant de poètes et proclamée comme ultime sagesse par tant de penseurs. La vérité, c'est que l'amour est le but ultime et le plus élevé auquel l'homme peut aspirer. »

Je rencontre le Dr Frankl juste avant de monter sur scène pour parler à ce groupe distingué de présidents d'entreprise. Il est chaleureux, très amusant et parle avec un fort accent autrichien. Je lui dis combien j'admire son œuvre et que j'ai fait de *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie* une lecture obligatoire pour mes étudiants des cycles supérieurs. Je lui dis également que mes deux best-sellers actuels sont inspirés de lui et de mes enseignants, le Dr Fritz Redl et le Dr Abraham Maslow. Je me réjouis d'apprendre qu'il connaît personnellement le Dr Redl et qu'il était associé avec le Dr Maslow avant sa mort il y a huit ans. Je suis extrêmement flatté d'apprendre qu'il connaît l'édition allemande de *Vos zones erronées*, intitulée *Der Wunde Punkt*, et qu'il l'a lue.

En réponse à mes commentaires au pouvoir de survivre à un traitement aussi horrible dans les différents camps de la

mort où il a été détenu pendant près de trois ans, puis dans son discours captivant tenu devant une foule extatique, Viktor Frankl dit : « Quand nous ne sommes plus en mesure de changer une situation, nous sommes mis au défi de changer nous-mêmes. » Il raconte qu'on lui a donné une tasse d'eau sale où flottait une tête de poisson, en guise de protéines, pour son seul repas de la journée. Il a réussi à voir la beauté dans ce casse-croûte dégoûtant offert par ses ravisseurs. Il souligne qu'il s'est souvenu à plusieurs reprises de *changer lui-même*. Il raconte avec éloquence avoir vu tant de ses codétenus mourir, non seulement à cause des terribles conditions d'hygiène, mais aussi parce qu'ils n'avaient plus de but et ne trouvaient plus le sens.

Lorsque je m'adresse à l'auditoire, j'ai évidemment l'impression de détonner en compagnie de ce professeur, qui est assis à la même table que moi et a vécu et démontré sa maîtrise de ce dont je traite en amateur comparé à lui. Lorsque le débat est terminé, je passe une heure ou deux à converser avec cet homme remarquable. Je suis tellement impressionné par son grand sens de l'humour et l'amour qui semble émaner de lui, même quand il parle de l'effroyable traitement qu'il a subi de la part de ses ravisseurs. Je sais que sa femme a péri au camp de concentration Bergen-Belsen et que sa mère a été tuée dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Il a également perdu tous les membres de sa famille immédiate, hormis sa sœur Stella, qui a échappé aux camps parce qu'elle avait émigré en Australie.

Il me donne un petit conseil à appliquer dans ma vie et dans l'ensemble de mes écrits futurs. Il s'exprime clairement, disant que la souffrance fait partie de la condition humaine, que personne n'y échappe au cours de sa vie, et que certaines personnes peuvent être plus

désespérées que d'autres. Cependant, ajoute-t-il en me regardant dans les yeux : « Vous devez enseigner aux gens à trouver du sens dans leurs souffrances, et ce faisant, ils seront en mesure de transformer leurs tragédies personnelles en triomphes personnels ». C'est cela, explique-t-il, l'essence de la logothérapie. « Si vos clients ou vos lecteurs ne peuvent pas trouver un sens, ils finiront par périr. »

Je quitte Vienne, transformé. Je vais écrire et parler du point de vue que le Dr Frankl m'a montré ici à cette table ronde, et je fais le vœu de mener moi-même une vie beaucoup plus axée sur le sens. Je suis inspiré par mon contact avec ce grand homme et m'achète une nouvelle copie de *Man's Search for Meaning* au congrès, afin de pouvoir le relire sur le trajet de retour en avion.

J'ouvre le livre et je tombe sur la phrase suivante : « Nous qui vivions dans les camps de concentration pouvons nous souvenirs des hommes qui passaient par les huttes pour réconforter les autres, leur cédant leur dernier morceau de pain. » Puis, je lis une citation de Nietzsche que je m'engage à mémoriser en prévision de l'écriture de mon prochain livre et de ma prochaine conférence : « Quand on possède le "pourquoi ?" de sa vie, on s'accommode à peu près de tous ses "comment ?" »[2] Je m'engage à enseigner et à vivre à partir d'un espace de sens. Le *comment* vivre jouera un rôle secondaire, tandis que le *pourquoi* vivre dominera davantage mon travail.

Maintenant, je peux voir clair

Ma première expérience de l'œuvre de Viktor Frankl remonte à une entrevue filmée qui s'était adressée à mon âme. J'entendais avec mes oreilles, mais j'écoutais avec

mon cœur. Pendant que le Dr Frankl parlait de l'importance du sens dans la vie de chacun, j'avais l'impression d'écouter une version supérieure de moi-même, parce que ces mots faisaient résonner quelque chose de profond en moi. J'ai toujours souhaité aller au-delà de ce qui me semblait être des préoccupations et des règles mesquines créées par notre culture — où il s'agit de s'intégrer et d'être seulement comme tout le monde.

Pendant que j'écoutais cette interview, le Dr Frankl a parlé des détenus des camps de concentration, qui renonçaient à la vie et mouraient, incapables de trouver la beauté, une raison de vivre, dans les circonstances les plus horribles. Le sens, selon lui, fait foi de tout. Il a exhorté les auditeurs à trouver leur propre façon de vivre et de croire en un sens ultime, auquel on peut donner ou pas le nom de Dieu. Il a remarqué que, dans les camps de concentration, ceux qui s'accrochaient à une vision de l'avenir étaient ceux qui semblaient avoir les meilleures chances de survie tout au long de cette épreuve. Que cette vision soit une tâche importante qui les attend ou les retrouvailles avec leurs proches, ils étaient plus susceptibles de survivre à leurs souffrances.

Dès que j'ai aperçu le Dr Frankl, j'ai ressenti une sorte d'alignement avec lui que je n'ai jamais ressenti envers aucun homme de lettres. Aujourd'hui, je n'ai aucun doute qu'il y avait une sorte de connexion entre nous. Ce n'était pas un hasard si une quinzaine d'années après avoir dévoré pour la première fois *Man's Search for Meaning*, je me suis retrouvé dans le même groupe de discussion que cet homme avec qui je me sentais une telle parenté spirituelle.

La première fois que j'ai lu les témoignages des mauvais traitements que le Dr Frankl a subis à Auschwitz, à Dachau

et à Theresienstadt en Bohême, la souffrance imprégnait les mots que je lisais, et je savais que j'allais un jour visiter ces endroits affreux. D'une certaine façon mystérieuse, je sentais que j'allais rencontrer cet homme qui parlait de façon si convaincante de la capacité innée qu'ont les humains de transcender le mal et de découvrir le sens, même quand la folie se manifeste sous tous les angles. Je peux maintenant clairement voir que j'étais destiné à rencontrer cet homme en personne — quelque chose d'invisible et d'indescriptible nous a connectés. Cette rencontre cette journée-là, en mai 1978 à Vienne, a imprimé un tournant dans mon écriture et dans ma vie.

À l'époque, je commençais à m'éloigner de la psychologie traditionnelle comme base de mon propre enseignement et de mes recherches. J'ai adoré l'approche pragmatique qui imprégnait mes deux premiers livres et apprécié les compliments du Dr Frankl sur mon style laconique et l'utilisation d'un langage que tout le monde peut comprendre. Mais l'essence du sens, le *sens* pris dans une optique plus large — l'approfondissement d'un sens ultime concernant notre connexion à une puissance supérieure s'agitait en moi.

Lorsque j'ai rencontré Viktor Frankl, quelque chose en moi l'a reconnu, comme si nous nous étions déjà rencontrés et que nous nous connaissions. Peu importe ce qui m'a réuni à l'un de mes héros dans ce groupe de discussion, je peux voir aujourd'hui que la force qui nous a réunis pour un après-midi a imprimé un tournant dans ma vie et j'ai commencé à insister dans mes essais sur des concepts tels que la spiritualité, la conscience supérieure, l'amour divin et de façon plus significative — le *sens*. Je peux maintenant

clairement voir que je commençais à explorer le monde par-delà l’ego.

2. N.d.T.: Trad. de Jean-Claude Hemery, *Crépuscule des idoles*, Gallimard.

39

Nous sommes au printemps 1980 —, c'est une nouvelle décennie qui commence. *Vos zones erronées* et *Tirez vous-même les ficelles* ont connu un succès immense. Les deux livres se sont retrouvés chacun sur la liste des best-sellers du *New York Times* pendant presque quatre ans.

Lorsque mon manuscrit original a été accepté chez T. Y. Crowell en 1975, ils ne fondaient que peu d'espoir sur les ventes futures du livre. Après le succès phénoménal de *Vos zones erronées*, mon agent, Artie Pine, a été déçu par l'attitude de la maison d'édition qui a refusé de renégocier le contrat original. J'ai insisté pour que nous honorions nos engagements sans faire d'histoires. Maintenant, le contrat pour deux livres avec T. Y. Crowell était exécuté.

Artie s'est adressé à Simon & Schuster, un incontournable dans le monde de l'édition new-yorkaise. Il a seulement appelé pour me dire :

— J'ai pris une entente avec un nouvel éditeur, et ils t'offrent une avance qui correspond à ce que tu mérites pleinement, selon moi.

Quand il me dit qu'il a passé un accord pour deux livres avec une avance de 1,5 million de dollars garantis, je suis extrêmement heureux. Je n'arrive même pas à imaginer être dans une position aussi confortable financièrement. Je me sens plus que béni.

Tous les jours, lorsque je ne voyage pas ou ne fais pas de la publicité pour *Tirez vous-même les ficelles*, j'écris le livre auquel je réfléchis depuis que j'ai passé du temps à Vienne avec Viktor Frankl. Ce nouveau livre pour Simon & Schuster s'intitulera *Un pouvoir sans limite*, et il expliquera comment atteindre l'état qu'Abraham Maslow appelait la réalisation

de soi, un concept que j'ai découvert il y a 12 ans. Je sens toujours une affinité spéciale avec cet homme qui est mort le jour même que j'ai reçu mon diplôme de doctorat en juin 1970.

Le Dr Maslow a souvent précisé que l'état d'accomplissement de soi n'est atteint que par un très petit nombre de personnes, car la plupart restent coincés dans la poursuite et la satisfaction des besoins inférieurs : *besoins physiologiques, de sécurité, d'appartenance et d'amour,* et *d'estime.* Il a projeté ces besoins inférieurs à la base d'une pyramide, qu'il nomme « une hiérarchie des besoins ». Au sommet de cette pyramide, il décrit un royaume exalté où quelques rares individus étanchent leur soif de sens et d'accomplissement.

Je me démarque considérablement du Dr Maslow sur ce point. Selon moi, cet accomplissement de soi est pour chacun un droit inné. Je le vois comme notre nature originelle — corrompue par l'intégration de la dé-génialisation décrite par Buckminster Fuller il y a quelques années. Ma rencontre avec Dr Frankl a renforcé cette idée, et je sais que je ne suis pas le seul à y croire. Cette idée est présente en Jean 14,12, où Jésus proclame que ceux qui croient accompliront des choses encore plus grandes que celles qu'il a accomplies.

J'écris *Un pouvoir sans limite* dans un style comparable à celui de mes deux premiers livres, en cherchant à établir les caractéristiques principales de ces personnes que Maslow nomme « exemplaires ». J'ai identifié 37 de ces traits de personnalité et j'écris dans l'optique que nous pouvons, comme l'a démontré si brillamment Viktor Frankl, changer nous-mêmes et faire de nouveaux choix dans des circonstances qui ne peuvent être modifiées — ce qui inclut

notre passé et toute notre histoire personnelle. J'abandonne progressivement le côté *guide pratique* pour passer dans le monde du sens — offrant aux lecteurs le moyen d'accéder aux fins de Frankl et au sommet de la hiérarchie des besoins et de l'autoréalisation de Maslow.

Mon nouvel éditeur chez Simon & Schuster se nomme Michael Korda. Il a supervisé de nombreux livres à succès et en a écrit quelques-uns lui-même. Michael prend l'avion jusqu'en Floride, et nous passons une journée à nous promener sur la plage et à discuter de la campagne promotionnelle d'*Un pouvoir sans limite*. Puis, je lui remets fièrement le manuscrit qui domine ma vie depuis plusieurs mois.

Michael et moi échangeons souvent, et il me dit que le livre est bon. Il a seulement besoin d'être resserré un peu, alors il a engagé un éditeur externe pour peaufiner le manuscrit. Il s'agit d'une nouvelle expérience pour moi — par le passé, je faisais ma propre révision sur la base de ce qu'on me renvoyait comme commentaires et suggestions. J'ai confiance, toutefois, dans les méthodes de cette nouvelle maison d'édition, puisqu'elle s'est grandement investie dans ce livre avec une somme garantie de 1,5 million de dollars contre les redevances futures.

Les mois passent et je n'ai aucune nouvelle. J'ai l'impression de me retrouver dans la même galère qu'avec John Vriend, 10 ans plus tôt, attendant que quelqu'un d'autre fasse son travail afin que je puisse terminer mon livre. Après six mois, j'appelle Michael Korda et insiste pour que son éditeur externe m'envoie ce qu'il a complété.

Quelques semaines plus tard, je reçois enfin un paquet par la poste avec la première moitié de mon manuscrit retouché par cet éditeur externe. Je suis sous le choc. Je ne reconnais

pas le livre que j’ai rendu. Cette personne a pris la liberté de décréter que mon style d’écriture n’est pas à la hauteur. Il a repris mes idées et a simplement écrit sa propre version du livre, éliminant essentiellement tout ce qui constituait mon écriture originale. Son style n’est pas mauvais. Ce n’est tout simplement pas moi. Je ne me reconnais pas dans sa réécriture.

J’ai pondu deux des livres qui se sont le plus vendus dans les années 1970, en développant mon propre style terre à terre, pragmatique — et maintenant, me voilà de nouveau confronté avec le même genre de dilemme que j’ai rencontré comme étudiant de première année d’université. On me recommande en somme d’écrire dans un style plus littéraire, plus cultivé, qui se conforme au style distinctif de Simon & Schuster. Je dis à Michael que c’est inacceptable, peu importe la somme d’argent qu’ils m’ont offerte. Il m’assure qu’il va tout résoudre amicalement.

J’attends encore deux mois, et toujours aucun signe de cet éditeur, ou plutôt « remanieur », fantôme. J’appelle Michael Korda et lui adresse un ultimatum : je veux récupérer mon manuscrit original. Je vais revoir ce qui a été réécrit, et je ferai toute la révision finale moi-même. L’ensemble du paquet arrive, et rien d’autre n’a été touché depuis que j’ai vu pour la dernière fois mon manuscrit remanié, il y a deux mois.

Je passe à travers le livre, laissant certaines des corrections et des révisions intactes, même si je ne suis pas satisfait de la façon dont le livre se présente. Je prends la seconde moitié du livre, que l’éditeur inconnu n’a même pas encore touché, même après l’avoir eue pendant huit mois, et je termine le processus de révision moi-même et rends la copie. Je ne suis pas entièrement satisfait de la version

définitive qui part chez l'imprimeur, mais je l'autorise quand même en raison de la pression pour publier le livre avant la fin de l'année.

Je ne suis pas du tout content de moi, d'avoir accepté une version remaniée de ce que je considérais comme un morceau d'écriture magistral. L'éditeur qui travaillait dans les coulisses et qui a été engagé pour remanier mon manuscrit a fait un excellent travail. Toutefois, il a introduit des exemples tirés de sa propre expérience de vie, et les a insérés comme si c'était moi qui les avais écrits. Maintenant, j'ai publié un livre qui reste excellent, mais je ne l'assume pas à 100 %, parce qu'on y sent le style de quelqu'un d'autre dans les quatre premiers chapitres, même si l'ensemble m'en est attribué. J'adore ce livre en partie, et il me déplaît en partie. La deuxième moitié et l'annexe me ressemblent, parce qu'ils sont restés essentiellement inchangés, mais la première moitié possède une saveur différente, qui agit un peu comme un répulsif sur moi.

Je me suis investi corps, âme et esprit dans l'écriture de ce livre, et j'ai remis plus de 700 pages sur lesquelles j'ai bûché pendant presque un an. Ce livre devait être resserré, c'est certain, mais c'est la première fois depuis la première année d'université que je laissais une autre personne me dire d'écrire dans un style plus littéraire, plus convenable. Je décide sur-le-champ que plus jamais je ne laisserai se produire ce type de réécriture — ni pour l'argent, ni pour le prestige, pas plus que pour plaire à tout le monde.

Maintenant, je peux voir clair

La leçon pour moi dans le processus de révision d'*Un pouvoir sans limite* se résume en une seule phrase : *se méfier de ceux qui prétendent connaître mieux les choses*

que les autres. Je n'étais pas intéressé à gagner un concours littéraire, pas plus que je me souciais d'imiter le style d'un autre. Je voulais écrire dans un langage simple et direct, afin de livrer un livre qui aide les lecteurs à atteindre leur niveau d'accomplissement le plus élevé.

En permettant à d'autres voix de dicter à quoi ressemblerait mon livre une fois terminé, je sais maintenant avec certitude que cela a eu un effet de contamination sur l'énergie associée à *Un pouvoir sans limite*. Lorsque j'ai tenu le produit dans mes mains, il me laissait une impression très différente de mes livres précédemment publiés. Toutes les interviews que j'ai données pour cet ouvrage ne bénéficiaient pas de la même attention passionnée que j'avais accordée à mes essais antérieurs.

Je peux maintenant clairement voir que lorsqu'une partie de l'authenticité de ce que je crée est ternie par l'intervention indésirable et inutile d'étrangers fantômes, cela influence tout ce qui touche le livre. Mon enthousiasme pour en faire la publicité a en quelque sorte diminué, mais à un niveau subconscient. Lorsque j'ouvrais le livre sur l'une des pages remaniées à outrance, je sentais une bouffée de vexation se coucher sur moi comme un invisible nuage noir. Je disais à moi-même :

« Je ne l'ai pas écrit de cette façon, et pourtant mon nom y est associé. »

La dédicace de ce livre se lit comme suit : « À la mémoire d'Abraham H. Maslow — véritable pionnier dans l'étude du potentiel de grandeur de l'humain. » Ce devait être un hommage à mon mentor, mais aussi une source d'inspiration pour moi. Je sentais que j'avais en quelque sorte trahi à la fois le Dr Maslow et le Dr Frankl en cédant aux pressions qu'on exerçait sur moi en raison de la grosse

somme d’ar-gent qui m’avait été versée. L’idée que je devais capituler parce que j’étais très bien payé m’a laissé un goût amer.

Je peux maintenant clairement voir que cela a été une leçon importante pour moi. Pour les quelque 35 livres qui ont été publiés depuis 1980, je n’ai jamais laissé l’avis d’un autre l’emporter sur le mien. Cependant, j’ai trouvé une femme qui est devenue mon éditrice personnelle à la suite de mon expérience avec *Un pouvoir sans limite*. Si je n’avais pas eu ce sentiment d’être discrédité, je n’aurais pas formulé le désir de trouver, former et travailler en harmonie avec mon amie et éditrice, Joanna Pyle, au cours des 33 dernières années. Aujourd’hui, elle est comme l’autre moitié de moi-même quand il s’agit d’écrire. Elle sait comment je pense et comment faire le travail professionnel de révision de chaque manuscrit que je produis. À la suite de cette expérience désagréable, j’ai pu attirer à moi une âme sœur littéraire, qui prend mes gribouillis et me fait ressembler à un écrivain au style élégant, sans avoir besoin d’insérer ce qu’elle pourrait préférer.

Cela a été grande leçon pour moi. Être méfiant — très méfiant — envers ceux qui pourraient s’imposer dans ma vie et décider, pour moi, de ce à quoi mon œuvre devrait ressembler. Lorsque je reviens aujourd’hui sur ces événements, je me rends compte que l’énergie entourant cet ouvrage a été de quelque mystérieuse façon entachée par le fait que je ne suis pas resté en présence de mon *Je suis* et n’ai pas maintenu ce que je savais au fond de moi être vrai.

Plus de 30 années se sont aujourd’hui écoulées depuis la parution d’*Un pouvoir sans limite*, et c’est mon seul livre qui

n’a pas réussi à regagner l’avance contre redevances qui a été payée au moment de la publication.

40

Il est 10 h du matin, le 15 octobre 1982. Je suis dans la petite ville de Marathon, en Grèce, en compagnie de 1 500 autres personnes de partout dans le monde, pour participer au Marathon classique d'Athènes, une épreuve annuelle. La course était censée débuter à 7 h, mais en raison d'une certaine pagaille, on commence à 10 h. Cela signifie que nous devrons courir en direction d'Athènes, qui se trouve à quelque 42,2 kilomètres de Marathon, pendant les heures les plus chaudes de la journée. Malgré cela, je suis convaincu lorsque nous commençons la course que ce sera mon meilleur temps. C'est mon cinquième marathon depuis ma première course, il y a quatre ans.

Plus loin sur le parcours, il y a une grande portion du trajet qui se fait en montée, et chaque seconde, le mercure grimpe. À la marque des 34 kilomètres, je suis rendu à un stade d'épuisement physique que je n'ai jamais connu auparavant. Je suis agité de tremblements et vomis de la bile verte. Les coureurs s'effondrent tout autour de moi. Ils sont cueillis et conduits en ambulance jusqu'aux postes de premiers soins.

En raison de notre arrivée tardive à Athènes, nous devons courir sur les marqueurs de voie entre les files des voitures. La pollution causée par les gaz d'échappement est la pire que je n'ai jamais connue. Les officiels de la course tentent de me mettre dans une ambulance. Cependant, je ne peux accepter l'idée d'avoir pris l'avion pour venir en Grèce, afin d'y accomplir un de mes rêves, et de ne pas arriver à mes fins.

Pendant que je suis étendu sur l'accotement, après être tombé d'épuisement dans la chaleur de la journée, quelque

chose descend sur moi que je ne peux décrire autrement que comme un miracle. Un être invisible de nature féminine, qui me visite dans mes rêves et parfois lorsque je suis éveillé et que j'ai besoin de guidance, est apparu. Tout ce que je peux dire à son sujet est que ses yeux sont radieux et qu'ils semblent me sourire lorsqu'elle me parle. Cette visiteuse métaphysique, surnaturelle, s'adresse directement à moi pendant que je suis étendu sur la chaussée. Elle me dit que je suis fort et que je terminerai cette course, et qu'elle me guidera tout au long du chemin.

Je ne porte plus mon attention sur ce qui va de travers, sur ce qui me dérange — j'oublie le trafic, la chaleur, le temps perdu à vomir sur la piste, les gaz d'échappement. Ma compagne intérieure, cette femme étonnante qui est plus que le seul fruit de mon imagination, est juste là, tenant mes mains et exprimant avec ses yeux bleus brillants que je suis bien plus qu'un corps qui est fatigué. Je suis un esprit, et cet esprit peut accomplir n'importe quoi, parce qu'il n'est pas limité par le temps, l'espace et la forme physique. Il me reste huit kilomètres à parcourir, mais je peux déjà me voir franchissant la ligne d'arrivée. Les crampes disparaissent de mes jambes, et mon estomac n'est plus tout retourné à cause de la déshydratation. Mon énergie est revenue, et je me sens soudainement très fort. C'est un miracle.

J'entre dans le vieux stade olympique et fais un dernier tour pour terminer les 42,2 km. Je lève les bras au ciel et crie : « Nous avons vaincu ». D'après la légende, ce sont les mots qu'a lancés l'ancien coureur Phidippidès après avoir couru depuis les plaines de Marathon pour annoncer la victoire grecque sur les Perses. Après quoi, il serait tombé, mort d'épuisement.

En ce moment de jubilation exaltée, je sais que je dois écrire sur la compagne intérieure qui, à mes yeux, semble être responsable de ma victoire. À mon retour aux États-Unis, je rencontre Artie Pine et lui dis :

— J'ai la vision d'une femme très sage qui vient me visiter dans mon sommeil. Je veux écrire une histoire sur elle et ce qu'elle me raconte de façon constante.

Artie est très sceptique sur cette question des visiteurs fantomatiques et m'implore plutôt de miser sur l'écriture d'un livre qui reprendrait mes thèmes précédents, et de bâtir sur mon succès comme conférencier et mes apparitions à la télévision.

J'explique à ma femme que j'ai envie d'écrire sur une femme qui vit dans mon imagination, et que j'ai nommée « Eykis », en l'honneur de notre fille Skye qui est née il y a à peine plus d'un an. En inversant les lettres dans le nom de notre fille et en insérant la lettre « I »[3] pour le Moi supérieur, j'ai obtenu le nom Eykis.

J'informe Michael Korda, mon éditeur chez Simon & Schuster, que je vais écrire une parabole dans la même veine que la fable *Jonathan Livingston le goéland*, qui a été écrite et publiée il y a 12 ans. Je ferai de mon guide intérieur, Eykis, le protagoniste de l'histoire. Elle résidera sur une planète fictive où la vie repose uniquement sur le réel. Autrement dit, il ne peut y avoir aucune pensée erronée, parce que les gens sur cette planète s'en tiennent dans leur façon de penser à ce qui est, plutôt qu'à ce qu'ils aimeraient que la vie soit.

Mon agent, ma maison d'édition et presque tout le monde me conseillent de renoncer à cette idée d'écrire des fictions, et de m'en tenir à ce qui a fait jusqu'à présent mon succès : écrire des livres de développement personnel nourris par

ma formation de psychologue et de thérapeute. Mais je m'accroche à cette idée d'écrire un livre de fiction et l'intitule *Les présents de Eykis*. J'imagine qu'Eykis visite notre monde, où sévit la pensée erronée, et nous donne les secrets pour mener une vie accomplie à partir de sa vision du monde fondée sur la seule réalité.

Depuis cette expérience vécue lors du marathon grec, je ne peux m'enlever l'idée qu'Eykis n'est pas seulement le fruit de mon imagination, elle est une guide spirituelle qui peut réellement me parler et me conseiller dans les moments de détresse. Je me fie à cette guidance invisible, et je sens de plus en plus sa présence comme je m'apprête à écrire une fable basée sur ses enseignements.

J'étais là, sur le terrain à Athènes. J'ai vu les gens être transportés en masse. J'étais sur le point d'abandonner, car mon corps avait perdu toute sa force. Je me rappelle le moment où l'énergie d'Eykis est venue m'envelopper et m'a permis instantanément de transcender les limites de mon corps affaibli et épuisé. J'ai couru les huit derniers kilomètres de cette course avec l'aide de quelqu'un ou quelque chose que je ne peux expliquer, mais qui est néanmoins très réel pour moi. Je vais écrire cette fable, et je m'appuierai sur Eykis pour me guider dans cette nouvelle entreprise.

Il est prévu que je prenne la parole lors d'un congrès national à Honolulu le mois prochain, et je fais des plans pour passer du temps à écrire ce récit sur la plage de Waikiki. Je rassemble mon matériel d'écriture et pars à Hawaï avec la ferme conviction que j'aurai terminé la première ébauche lorsque je rentrerai chez moi.

Au cours des deux semaines qui suivent, à Honolulu, je me dirige chaque jour vers mon endroit préféré, enfonce mon

dossier dans le sable, sors mon bloc de papier, un stylo, et me mets à écrire. L'histoire se développe presque sans effort. Chaque jour, lorsque j'écris, j'ai l'impression que quelqu'un d'autre déplace mon stylo sur le papier, et je n'ai qu'à le laisser faire. Je n'ai aucun plan, aucune idée du déroulement de cette histoire — je me contente d'écrire et écrire. Je remplis plusieurs blocs de papier, assis sur la plage, tout en observant les mouettes, les enfants, et en *laissant* simplement aller les choses.

Après deux semaines, je plie bagage et prends l'avion jusqu'à l'île Maui. Ma femme m'y rejoint pour les deux dernières semaines de mon séjour d'écriture et emmène notre fille Skye, qui est maintenant âgée de 15 mois. Je trouve un endroit ombragé sur la plage, et en utilisant le même dossier, je poursuis mon écriture quotidienne. Dans la troisième partie des *Présents de Eykis*, le personnage principal quitte son monde « étrange, mais magnifique » et vient sur terre pour partager ses présents avec nous, nous enseignant comment vivre véritablement dans une perspective d'accomplissement. L'histoire jaillit sans effort, et je rends le manuscrit à Simon & Schuster. Même si elle n'est pas très chaude à l'idée que j'écrive un livre de fiction, ma maison d'édition se montre extrêmement favorable.

Avançons dans le temps jusqu'à la sortie du livre à la fin de l'année 1983. Je suis impatient de raconter au monde les messages contenus dans *Les présents de Eykis*, et je pars en tournée publicitaire pour que ce livre soit gardé en stock dans toutes les librairies possibles aux États-Unis et au Canada. J'achète des exemplaires par milliers et les expédie par la poste à mes frais. Parler au monde entier d'Eykis et de ses présents devient mon travail à temps plein. J'adore prendre en main la totalité de ce projet, comme je l'ai fait il

y a sept ans avec *Vos zones erronées*. Je ne me préoccupe pas des ventes de mon livre ou de son classement sur la liste des best-sellers. Je m'amuse comme un fou en faisant connaître quelque chose qui me tient à cœur.

Eykis me parle dans mon imagination, tout le temps. Je sens son énergie féminine autour de moi, me faisant évoluer lentement, mais sûrement vers une approche plus spirituelle de cette vie sur terre. Je ne parle pas beaucoup d'Eykis comme d'un véritable guide spirituel dans ma vie, mais elle est très réelle pour moi.

Après d'avoir acheté des dizaines de milliers d'exemplaires des *Présents de Eykis* et les avoir distribués à des gens partout dans le monde, je sais que je vais passer à autre chose dans mes essais. Je vois le livre devenir un grand film dans le futur, et je rends grâce pour la présence d'Eykis dans ma vie. J'ai écrit et publié mon seul livre de fiction, et me sens béni au-delà de ma capacité à le décrire.

Pendant que j'écris le dernier chapitre des *Présents de Eykis*, notre fille Sommer est conçue à Maui. Il n'y a pas un seul doute dans mon esprit qu'Eykis est bien réelle. Elle m'incline de plus de plus vers un royaume spirituel et m'insuffle son énergie Yin de l'hémisphère droit.

Maintenant, je peux voir clair

Cette expérience où je me suis écroulé au sol en courant le marathon de 1982 à Athènes a été un autre moment significatif — un tournant majeur dans ma vie. C'était la première fois que je voyais et sentais réellement la présence d'une énergie surnaturelle, et que je me laissais emporter au-delà de mon moi physique, et guider. C'était comme si je n'étais plus contraint par les limites de mon corps exténué. En ce moment de crise, Eykis semble avoir

pris les commandes. Je dis *crise* parce que je ne pouvais supporter l'idée de revenir à la maison sans avoir atteint mon objectif, qui était de finir ce marathon. Je vivais ce que Maslow a exprimé lorsqu'il suggérait qu'une personne doit être ce qu'elle peut être. Abandonner n'était pas un choix valable, mais mon corps était complètement épuisé.

Je peux maintenant clairement voir qu'il y a beaucoup plus dans l'idée globale de l'être humain que ce qui est mesurable par nos accomplissements physiques. Je sais qu'il y a un réservoir de force intérieure que l'on peut solliciter dans les moments critiques — et encore plus étonnant, une guidance divine est à notre disposition pour peu que nous soyons prêts à croire en elle et que nous lui permettions de travailler avec nous.

Aujourd'hui, je sais que tout est connecté dans l'univers, par le biais de liens spirituels invisibles, si vous voulez. Je sais qu'une guidance divine m'est impartie, et qu'elle est toujours là lorsque je décide de faire appel à elle. Eykis est une personnification de cette guidance divine. Elle m'est apparue à de nombreuses reprises au fil des ans, depuis que j'ai pour la première fois donné un nom à mon amie spirituelle désincarnée. J'en suis venu à croire à la disponibilité de l'aide et des conseils angéliques.

Je me souviens de ma stupéfaction pendant que je courrais dans cet ancien stade olympique. Une heure plus tôt, j'étais tellement malade qu'on me pressait de monter dans une ambulance — ce que près des deux tiers des coureurs avaient fait en raison de la canicule, de la montée, et des gaz d'échappement qui ont marqué cette course. Pourtant, j'ai eu un second souffle, et je me sentais plus fort à la fin qu'à n'importe quel autre moment durant la course.

L’écriture des *Présents de Eykis* a été pour moi une expérience magique — une de mes premières expériences d’écriture automatique. Tous les jours que j’étais assis sur les plages d’Honolulu et de Maui, je ressentais la présence de cette énergie Yin que je nomme Eykis. Je me sentais détendu, calme et sûr que tout ce que je devais exprimer dans cette parabole s’y trouverait. C’est ce que j’appelle aujourd’hui « écriture inspirée » : je n’ai été que l’instrument, et les mots sont tout simplement apparus de façon mystique sur le bloc de papier. Ma main se déplaçait sans effort et très rapidement. Je me souviens que ma main me donnait l’impression d’être contractée, parce que les idées et les mots jaillissaient si rapidement. Chaque jour, après avoir écrit pendant plusieurs heures, je disais à ma femme que quelque chose d’analogue à la magie véritable se produisait tous les jours pour moi à la plage.

Aujourd’hui, je peux clairement voir que c’était ma première rencontre avec cette idée que toute écriture est vraiment canalisée à partir du monde invisible. Comme Jésus l’a dit : « C’est l’Esprit qui fait vivre », et ces mots qui surgissaient de nulle part sur une page sont le résultat de la danse de la création. Je sais maintenant que Dieu écrit tous les livres — que les mots qui apparaissent sur la page n’appartiennent à personne. Je sais avec certitude que le processus de création est quelque chose que je tire d’un royaume supérieur, et qu’Eykis symbolisait pour moi un moyen de m’aligner sur cette énergie que j’appelle Dieu. Et lorsque j’y parviens, j’ai les mêmes aptitudes, grâce auxquelles « tout est possible », que le Créateur

Quand j’ai envoyé des copies des *Présents de Eykis* à des milliers de personnes partout au pays, j’ai inclus une lettre où on lisait : « Eykis est adapté au cinéma ». Je ne disais pas

« sera un jour… ». Je le disais comme si c’était un fait accompli. C’était ma première application de cette idée de vivre à partir de la fin, en agissant dans le sentiment du vœu exaucé, et en affirmant quelque chose au présent, comme si c’était déjà un fait accompli. Aujourd’hui, il y a réellement un scénario sur la table pour *Les présents de Eykis*, et un réalisateur a même été désigné. L’adaptation de ce livre au cinéma, ce qui n’était à l’époque qu’une idée, devient maintenant une réalité physique.

Eykis s’est d’abord manifestée dans mes rêves, puis dans mes moments paisibles de méditation, et enfin comme une force agissante dans ma vie, à un moment où j’avais besoin de connaître de première main les pouvoirs extraordinaires qui peuvent se manifester lorsque je me sens vraiment désespéré et défait — pour peu que je sois prêt à m’abandonner et à laisser survenir un miracle. C’est ce qui s’est passé au cours de mon expérience en Grèce en 1982. Depuis ce jour, je *sais* que mon humanité implique beaucoup plus que ce que je peux détecter grâce à mes sens ou obtenir à partir de données scientifiquement vérifiables. Eykis m’est apparue lorsque j’ai eu éliminé tout doute et permis au secours divin de me porter jusqu’au fil d’arrivée.

3. N.d.T.: « I », c’est-à-dire « je » en anglais.

41

Au cours de l’été 1985, ma vie est de plus en plus prise à partager les responsabilités parentales d’enfants d’âges divers. Je suis âgé de 45 ans et père de trois petites filles, ainsi que de trois enfants plus âgés. Ma femme, Marcelene, et moi avons eu trois bébés au cours des quatre dernières années. Ma fille Tracy a maintenant 18 ans, et nous avons deux préadolescents à élever. C’est une responsabilité écrasante que de voir pour mes enfants à la satisfaction des besoins qui se trouvent en bas de la hiérarchie de Maslow — ce qui consiste à les nourrir, à les vêtir et à leur fournir un endroit sécuritaire pour se développer. En revanche, je suis aussi ici pour les aider à combler leurs besoins supérieurs, dans ce petit compartiment qui figure au sommet de la pyramide de Maslow, celui de l’accomplissement de soi.

J’ai sondé l’opinion du public pendant les nombreuses conférences données au cours de l’année qui vient de s’écouler. Je leur ai demandé : « Que voulez-vous vraiment pour vos enfants ? » L’idée d’écrire un livre sur les comportements propices pour élever des enfants sans limites, afin qu’ils deviennent des adultes autoactualisants, me fascine. L’éducation des enfants est le lieu où pourrait se produire une telle transformation.

Il me semble que beaucoup de parents poussent leurs enfants dans la direction opposée à l’apogée de la pyramide de Maslow. De nombreux enfants apprennent à vivre en suivant les exigences de leur ego — cherchant à gagner à tout prix, à accumuler et à posséder autant de choses que possible, à définir leur vie en évaluant comment ils se comparent aux autres, à faire beaucoup d’argent et à

attribuer une valeur monétaire à tout ce qu'ils font. Les résultats de ce genre de pressions sur les enfants se manifestent dans les troubles de la personnalité, l'obésité, les troubles physiques, l'anxiété et le stress, et l'instabilité émotionnelle.

Mon agent, Artie Pine, vient tout juste de négocier un contrat pour deux futurs livres avec une autre maison d'édition new-yorkaise prestigieuse, William Morrow and Company. Pendant que je discute de ce nouveau contrat avec ma conjointe et Artie, je leur dis :

— Je sens le besoin d'écrire un livre sur la façon d'élever les enfants pour qu'ils deviennent des personnes accomplies.

Je développe cette idée en ajoutant que j'ai découvert que ce que les parents disent vouloir pour leurs enfants est souvent en désaccord avec la façon dont ils les élèvent réellement.

Je conserve des milliers de réponses aux questions que j'ai posées, dans un énorme dossier que j'ai divisé en 10 catégories correspondant à ce que les parents disent vouloir pour leurs enfants. À partir de ce dossier, je décide de faire une esquisse de l'ouvrage proposé. Quand Artie et moi le présentons à ma nouvelle maison d'édition, ils sont enthousiastes et me donnent le feu vert. Cette fois-ci, je rejette l'idée d'une grosse avance pour mon livre. Je ne veux pas que l'argent soit en cause lorsque j'écris. Je ne souhaite pas répéter ce qui s'est passé chez Simon & Schuster.

Je suis totalement investi dans l'écriture de ce nouveau livre. Je décide du titre en m'inspirant de la même question que j'ai posée à des milliers d'auditeurs pendant mes conférences au cours de la dernière année : *Que désirez-vous vraiment pour vos enfants ?* Je suis fasciné par les

réponses que j’ai conservées dans mon dossier. Personne ne dit *je veux que mes enfants soient riches, soient meilleurs que tous les autres, réussissent dans tout ce qu’ils entreprennent, dénichent un bon travail, obtiennent les meilleures notes, s’inscrivent dans les meilleures écoles, paraissent bien aux yeux de leurs pairs.* Et pourtant, cela semble être la façon dont ils élèvent leurs enfants.

J’écris pendant des heures et des heures chaque jour, et je suis conscient de tout ce que je dis et fais comme parent. Ma femme et moi avons de longues conversations au sujet de ce que nous voulons vraiment pour nos six enfants, et nous modifions souvent nos propres stratégies d’intervention parentales afin qu’elles traduisent plus clairement ce que nous voulons pour nos enfants. Nous sommes déterminés à mettre en pratique l’idée d’élever des enfants qui se sentent mûrs et atteignent leur degré maximal de bonheur. Je regarde mon fils et mes filles vaquer à leurs activités quotidiennes, et je suis en admiration devant la manière miraculeuse dont ils interagissent entre eux, avec nous et avec leur monde.

Je veux que mes enfants aiment la vie, qu’ils aient une bonne estime d’eux-mêmes, qu’ils prennent des risques, deviennent autonomes, qu’ils soient préservés du stress et de l’anxiété, qu’ils mènent une vie paisible, célèbrent le moment présent, connaissent une vie de bien-être, qu’ils soient créatifs, et par-dessus tout, qu’ils comblent leurs besoins supérieurs et trouvent un but dans la vie. Ces qualités en feraient des personnes accomplies — et elles constitueront les titres de chapitre individuels de cette entreprise imposante d’écriture qui domine complètement ma vie. J’écris et j’observe. Ma femme et mes enfants sont de merveilleux enseignants. Ils me comblent de joie et me

donnent pour mon manuscrit des idées sur la façon d'élever les enfants afin qu'ils se tiennent au sommet de la pyramide.

Le manuscrit grossit de jour en jour. Apparemment, je ne peux arrêter d'écrire, et une fois de plus, je fais l'expérience, avec un étonnement médusé, de l'écriture automatique. Eykis est avec moi chaque jour de ce fabuleux voyage. Tous les jours, je parle à ma femme de ce que j'écris et combien je suis fasciné par la façon dont l'information parvient jusqu'à moi. J'ai un copilote angélique, qui dirige tout ce projet depuis sa résidence céleste éloignée. Écrire ne m'a jamais semblé aussi facile.

J'ai longtemps réfléchi sur ce que serait un environnement de formation dans lequel le bien-être global des enfants serait la priorité, au détriment des exigences de l'ego. Ce livre est dédié à l'idée que j'ai prise chez Buckminster Fuller : nous sommes tous des génies —, c'est la vie qui nous dé-génialise. Mon but en écrivant *Que désirez-vous vraiment pour vos enfants ?* est d'expliquer aux parents comment créer un milieu de vie qui ne dé-génialise pas les enfants.

Je me souviens que le Dr Maslow a soutenu que l'accomplissement de soi est un état de conscience qui est accessible uniquement à un petit nombre de gens qui peuvent être appelés des génies. Ce sont les personnalités qu'il a étudiées : Albert Einstein, Jésus de Nazareth, Lao-tseu, ainsi que les leaders contemporains dans d'autres domaines. N'en déplaise au Dr Maslow, je considère que cet état exceptionnel figurant au sommet de la hiérarchie des besoins n'est pas seulement l'apanage des âmes émotionnellement évoluées, qui auraient tiré le bon numéro

à la loterie lorsqu'elles ont été conçues. Ce sommet de la pyramide est notre droit naturel imprescriptible.

Les enfants qui sont encouragés à s'accomplir, et connaissent un tel modèle, savent que personne n'est supérieur aux autres, et que les royaumes supérieurs sont là pour nous tous. C'est un endroit où les gens sont indépendants, bien avec eux-mêmes, axés sur la réalité, et s'acceptent profondément eux-mêmes, ainsi que les autres et le monde. En tant que parents, ce que nous voulons vraiment pour nos enfants est de les voir mener une vie heureuse, épanouie… et c'est ce dans quoi je baigne tous les jours.

J'ai écrit jour et nuit pendant presque un an maintenant. Les mots surgissent avec rapidité et autorité, jaillissant librement comme l'eau qui ne cesse de couler de la fente d'une canalisation cassée. Je ne peux colmater la fuite — je n'ai jamais écrit avec une telle intensité. L'inspiration vient au milieu de la nuit, dans l'après-midi, et aussi bien le soir. J'ai écrit plus de 1 000 pages. Je sais que je vais devoir faire des coupes importantes dans ce manuscrit, mais j'en laisse le soin à ma nouvelle éditrice, Joanna, qui collabore maintenant à plein temps avec moi.

Maintenant, je peux voir clair

Écrire sur la façon d'éduquer les enfants à devenir des adultes sans limites, accomplis, était une évolution naturelle pour moi en 1985. J'étais sur le point de prendre un tournant majeur dans ma vie, et cela se reflétait dans mes essais et mes conférences. J'étais au début d'un éveil spirituel. Cela avait beaucoup à voir avec mon mariage, et l'arrivée continuelle de nouveaux enfants dans notre famille — en 1989, nous avions eu cinq nouveaux bébés qui

sont tous nés dans les années 1980. Ce n’est pas un hasard si j’ai été inspiré à écrire sur la parentalité, puisque mes responsabilités parentales augmentaient sans cesse.

J’ai enseigné à différents niveaux scolaires, de l’école élémentaire aux études supérieures. J’ai toujours su que la meilleure façon d’apprendre et de comprendre vraiment quelque chose est de l’enseigner. Et cela s’applique également à la parentalité.

La leçon essentielle que je voulais transmettre en écrivant ce manuel d’éducation des enfants en est une d’autonomie. Je l’ai dit mille fois : « Les parents ne sont pas là pour qu’on prenne appui sur eux. Ils sont là pour qu’on n’ait pas besoin de s’appuyer. » C’est le message que je tentais toujours de transmettre à mes clients en séances de counseling : *Apprenez à vous fier à vous-même. Assumez la responsabilité totale de tout ce qui se passe dans votre vie, et comme l’a enseigné le Dr Viktor Frankl, vous avez toujours la liberté de décider de votre conduite face aux événements de la vie.*

Tandis que ma famille s’agrandissait, je peux voir clairement aujourd’hui que ces jeunes êtres divins ont été mes professeurs. Oui, vraiment, quand l’étudiant est prêt, les enseignants apparaissent ! Il y avait aussi l’aspect mystique que j’ai nommé Eykis et qui dirigeait le cours de ma vie, en tant qu’homme et en tant qu’enseignant et écrivain professionnel.

Voici une autre histoire intéressante. Un de mes premiers clients à l’Université Saint John, au cours de mes premières années d’enseignement dans les années 1970, était une femme qui se nommait Suzi Kaufman. Elle était la mère d’un jeune garçon nommé Raun, à qui on a posé un diagnostic d’autisme infantile. Elle était également la belle-sœur du

premier étudiant que j’ai supervisé au doctorat, Steven Kaufman.

Au cours d’un grand nombre de nos séances de counseling, Suzi a raconté que son jeune fils était totalement refermé sur lui-même. Elle et son mari, Barry Neil Kaufman, ont fait tous les efforts et les dépenses nécessaires pour que Raun soit examiné par des experts de l’autisme dans le monde entier. La réponse était toujours la même : « Son cas est incurable. Il est totalement fermé au monde. Nous ne savons pas pourquoi, et il n’y a rien qu’on puisse faire. »

Alors, Suzi et Barry ont mis au point leur propre traitement pour leur jeune fils. Ils ont embauché des étudiants et les ont formés à la méthode qu’ils ont créée, consistant essentiellement à entourer Raun d’un amour inconditionnel, dans un environnement sécuritaire, confiné. Vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine, pendant des mois. Raun recevait des ondes d’amour continuelles.

Suzi m’a décrit les symptômes de Raun qui se balançait de l’arrière à l’avant et semblait distant, comme s’il était presque dans un coma éveillé. Mais après des mois de leur propre programme pour communiquer avec leur fils, Raun a un jour cligné des yeux. Barry a dit : « J’ai jeté un regard neuf sur mon fils. » En 1976, Barry a écrit un livre intitulé *Son-Rise*, qui raconte en détail le traitement qu’ils ont développé et comment ils ont été capables de voir enfin Raun communiquer avec eux, tournant la page sur son diagnostic de « cas incurable ». Un téléfilm, mettant en vedette James Farentino, a été tiré du livre des années plus tard.

Faisons un saut jusqu’en 1985, alors que j’écrivais sur l’éducation des enfants. Notre fille Serena est née en mai et

dans sa première année a commencé à montrer certains symptômes similaires à ceux de Raun. J'ai repensé aussitôt à mes séances avec Suzi et à toutes les choses qu'elle et son mari avaient faites une quinzaine d'années plus tôt.

J'ai arrangé une réunion familiale avec Marcie et tous nos enfants, et j'ai expliqué précisément comment nous allions nous occuper de Serena, en me basant sur ce que j'avais appris il y a 15 ans. Nous l'avons entourée d'amour : Marcie portait littéralement notre bébé sur son cœur près de 24 heures par jour. Nous — ses parents, ses frères et sœurs — avons répété maintes et maintes fois à Serena que nous l'aimions, qu'elle n'avait rien à craindre et que si elle voulait se bercer, elle avait notre bénédiction pour devenir championne du monde en bercement. Aucun jugement, aucune colère, seulement de l'amour. Cela avait fonctionné pour les Kaufman au début des années 1970, et cela a fonctionné pour notre Serena dans un laps de temps relativement court.

Encore une fois, il n'y a pas de hasard, nulle part. La venue de Suzi dans mon bureau pour les séances d'aide devait profiter à un de mes enfants, qui naîtrait une quinzaine d'années plus tard. Sans même le savoir, Suzi m'a appris exactement ce qu'il faut faire en tant que parent.

Pendant que je terminais l'écriture de *Que désirez-vous vraiment pour vos enfants ?*, j'ai commencé à inclure de nombreuses références aux besoins supérieurs, à l'éveil spirituel et à Dieu. Ces sujets ne figuraient dans aucun de mes quatre livres précédents. La naissance de mes enfants, mon mariage avec une femme spirituellement éveillée et mon propre développement comme enseignant qui observe quotidiennement ces principes spirituels étaient autant d'aiguillons qui me guidaient dans une nouvelle direction. Je

m’acheminais vers le mystique, le mystère — le royaume de la conscience supérieure. Il est aujourd’hui clair pour moi que j’étais réceptif à l’influence de maîtres ascensionnés qui m’invitaient à aller au-delà de ce que j’avais déjà exploré et sur lequel j’avais écrit.

Voir mon bébé faire ce qui m’avait été décrit 15 ans plus tôt, et savoir exactement ce qu’il fallait faire et comment le mettre en application, m’a donné des « picotements ». Je savais que j’étais guidé par une force beaucoup plus grande que moi. Je savais que j’étais sur le point de me lancer dans une nouvelle aventure qui n’avait presque rien à voir avec ce qui avait jusqu’alors nourri mes essais et mes conférences.

Tous les facteurs étaient réunis : la naissance de nombreux nouveaux bébés dans ma quarantaine, la présence discrète d’une guide spirituelle que j’ai nommée Eykis, une conjointe qui a personnifié la conscience spirituelle dans ses soins maternels, et surtout, un appel intérieur qui m’incitait à parler de Dieu, de miracles et d’éveil spirituel. J’avais délibérément laissé ces thèmes dans l’ombre dans mes essais antérieurs, mais ils m’interpellaient désormais — d’une manière que je ne pouvais ignorer. Je ne les avais pas trouvés… ils m’avaient trouvé !

42

Le 9 octobre 1987, ma femme a donné naissance à notre septième enfant, un garçon que nous avons nommé Sands Jay Dyer. J'ai été souvent sur la route ces deux dernières années, faisant une tournée promotionnelle pour les éditions reliées et brochées de mon livre d'éducation des enfants, *Que désirez-vous vraiment pour vos enfants ?* Je sens que ma vie s'oriente sur un tout nouveau but, même je suis incapable de préciser de quoi il s'agit.

Je reçois beaucoup de demandes pour prendre la parole lors de cérémonies religieuses partout au pays, et j'ai prononcé de nombreux discours dans des églises pluriconfessionnelles d'orientation humaniste au cours des dernières années. Il semble que le message de mes livres soit en phase avec leurs membres, et les congrégations sont impatientes d'assister à mes séminaires et discussions lors de leurs offices du dimanche matin. Dans une église des mouvements Unity ou Religious Science, il est très probable qu'un sermon porte sur des textes de Ralph Waldo Emerson, Abraham Lincoln, Bouddha ou Lao-tseu, autant que sur les enseignements directs de Jésus-Christ. Ces églises chrétiennes mettent l'accent sur la spiritualité et une vie accomplie en Dieu, plutôt que sur les dogmes religieux plus traditionnels. Et les gens de toutes confessions sont toujours les bienvenus.

Je suis très heureux d'être considéré comme un enseignant spirituel. C'est nouveau pour moi, puisque j'ai toujours évité toute appartenance religieuse. Je me vois comme une personne globale, qui ne cherche à exclure personne. Je suis honoré de faire des discours au parfum de « sermon » lors d'offices religieux, et d'être associé à des

gens comme Emerson, Thoreau, Leo Buscaglia, Neville et autres enseignants transcendantalistes. Plus je prends la parole à ces rassemblements spirituels, plus j'ai envie d'écrire sur la transformation personnelle et spirituelle. Je sens que je suis tiré dans une nouvelle direction, et que je ne suis pas la cause de cet élan. Quelque chose de bien plus grand que le petit moi semble prendre les rênes de ma vie.

J'ai maintenant publié cinq livres, qui ont tous connu un vif succès, et Artie Pine a des idées pour exploiter ce succès commercial. Il suggère que j'écrive deux livres qui, il en est sûr, seront très lucratifs pour moi et pour ma maison d'édition. D'abord, un livre de développement personnel utilisant mes principes de bon sens pour enseigner à gagner de l'argent de façon efficace, suivi d'un ouvrage montrant aux gens comment avoir une vie sexuelle épanouie en utilisant les idées sans limites sur lesquelles j'ai précédemment écrit. Grâce aux passages de la Dre Ruth Westheimer à la radio et à la télévision, il était maintenant à la mode de parler librement et en toute franchise de la sexualité.

Mon agent et ma maison d'édition partageaient le sentiment que nous connaîtrions un succès fulgurant si j'écrivais des livres sur l'argent et le sexe. Cette situation devrait s'avérer très rentable pour toutes les parties. Artie me dit :

— La maison d'édition est prête à t'offrir un contrat de deux livres, qui te rapportera une fortune. Je leur ai donné l'idée de ces livres. Tu n'as qu'à me donner ton accord, et je conclurai cette affaire pour toi.

J'écoute attentivement la proposition d'Artie et lui réponds immédiatement que je ne suis sous aucun prétexte intéressé ni disposé à entreprendre un tel projet. Je lui

explique que les conférences que j'ai données dans les rassemblements spirituels au cours de la dernière année ont éveillé ma fascination pour l'idée que les individus sont capables de réaliser une sorte d'éveil divin s'ils changent leur façon de que penser. Ce que je veux écrire est un livre intitulé *Il faut le croire pour le voir*. Le titre joue sur l'expression populaire, « il faut le voir pour le croire ».

Je répète à mon agent que nos croyances personnelles déterminent ce que nous voyons finalement. Je suis excité par cette idée d'écrire un guide spirituel pour que chacun puisse accomplir une transformation personnelle. Ces idées ont mûri en moi pendant que je devenais un enseignant spirituel connu, sans que je fasse quoi que ce soit pour que cela se produise.

L'agacement d'Artie est palpable au téléphone. Il me demande de *quoi* je parle quand je dis « il faut le croire pour le voir ». J'essaie de lui expliquer qu'il s'agit d'accéder au monde de l'Esprit. Et ce *quelque chose* est tout ce à quoi les gens accordent leur attention dans leur imagination, et qui va devenir perceptible dans le domaine physique en raison du pouvoir de l'esprit de créer tout ce en quoi il croit.

Je précise que j'ai sept concepts qui se résument chacun en un mot, et qui seront facilement compris par Monsieur Tout-le-monde. Un état d'accomplissement divin est accessible avec une explication claire de ces concepts et de leur mode de fonctionnement dans la vie. Je vais consacrer un chapitre à chacun de ces concepts d'un mot, avec des exemples qui transformeront ces concepts flous en quelque chose que le lecteur pourra mettre immédiatement en pratique. Je lui lis les sept mots : *transformation*, *pensée*, *unité*, *abondance*, *détachement*, *synchronicité* et *pardon*.

Puis, je lui lis une citation du président John Quincy Adams. Je l'ai gardé sur moi au cours de la dernière année et l'utilise dans la plupart de mes conférences, en particulier les discours spirituels que je tiens dans les églises :

> « John Quincy Adams va bien, mais sa maison est délabrée. Les fondations en sont instables. Les années et les saisons l'ont presque détruite. Ses murs sont croulants et tremblent à chaque coup de vent. Je pense qu'il devra bientôt la quitter. Mais lui-même, il va bien, très bien. »

Artie est hors de lui et me répond dans son savoureux style d'agent littéraire new-yorkais :

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que tu racontes, Wayne ? Je ne comprends absolument pas sur quoi tu veux écrire. Concluons seulement l'affaire que j'ai négociée pour toi. Tu serais idiot de passer à côté. C'est bien plus d'argent que tu n'as jamais rêvé d'en avoir dans ta vie.

Je lui dis que je suis désolé. Mais je ne peux pas laisser l'argent, le statut ou quelqu'un d'autre me dire ce qu'il faut écrire et ce dont je dois parler. Je ne suis pas la Dre Ruth, et je ne veux pas faire semblant que dire aux gens comment faire de l'argent pourrait m'intéresser. Je dis à Artie que je vais écrire mon prochain livre sur le concept que *croire, c'est voir*, et non l'inverse.

William Morrow accepte de publier mon prochain livre, mais ils n'offrent aucune avance contre redevances. Artie et ma maison d'édition me répètent à satiété que le grand public ne s'intéresse pas vraiment aux livres traitant de spiritualité et de conscience supérieure. Ils me disent que je gaspille mon temps et mon énergie, et qu'un livre avec un titre aussi obscur et des concepts aussi flous ne pourra jamais connaître un succès aussi éclatant que mes livres précédents.

Je reste inflexible. Je sais sur quoi je veux écrire, et je sens la présence de quelque chose de divin qui me chuchote que j'ai fait le bon choix.

Maintenant, je peux voir clair

Lorsque je me penche sur mon passé, je peux très clairement voir que quelque chose m'incitait à prendre un virage majeur dans mes essais et mes conférences — et tout aussi bien dans ma vie. J'avais écrit cinq livres à succès, tous dans une perspective psychologique, sur la façon de mener une vie autonome et plus satisfaisante. Il m'a pourtant été très facile de décliner une offre exceptionnellement généreuse pour continuer à écrire des livres populaires dans le rayon du développement personnel et qui auraient touché un public nombreux. Je renonçais à un revenu garanti de plusieurs millions de dollars en contrepartie d'un travail que je n'aurais pas eu de difficultés particulières à accomplir.

Compte tenu des circonstances de ma vie en 1987, refuser une telle manne n'était pas quelque chose que j'aurais prédit. J'avais une grande famille de sept enfants à faire vivre, dont un tout nouveau bébé garçon. Quatre de mes enfants étaient âgés de moins de six ans, et j'avais des enfants plus âgés qui fréquentaient des écoles privées ou se dirigeaient à l'université. Quand je repense à ma décision de repousser cette offre exceptionnelle, je ressens pourtant encore combien le choix n'a pas été difficile pour moi. Je n'ai pas hésité un seul instant ou n'ai pas eu besoin d'en discuter avec qui que ce soit. Mon « non merci » reposait sur une certitude profonde que je ne pouvais aller dans le sens que m'indiquaient ces tentations de l'ego.

Je suis intrigué quand je compare l'index de mes livres précédents avec l'index de *Il faut le croire pour le voir*, qui a été écrit entre novembre 1987 et juin 1989. Dans ce dernier livre, *Dieu* apparaît 10 fois, *spirituel*, 12 fois, et *conscience supérieure*, 17 fois. L'examen de mes cinq livres précédents, ainsi que de mes trois manuels, révèle un total global d'*une* seule occurrence similaire dans tous leurs index. Cette référence unique est faite à *besoins spirituels*, qui renvoie à la définition de l'autoréalisation de Maslow dans mon livre sur l'éducation des enfants. Je suis passé d'une seule référence dans tous mes livres précédents à Dieu, à la spiritualité et à la conscience supérieure, à 39 dans ce seul livre.

Qu'est-ce qui m'a incité à ne plus écrire des livres à vocation psychologique, mais un livre enraciné dans la spiritualité, la conscience supérieure, et de façon plus spectaculaire, Dieu ? Je n'avais aucun projet du genre lorsque j'ai commencé à écrire pour le grand public.

À ce moment crucial de ma vie, il y avait quelque chose qui me poussait à arrêter de penser à faire plus d'argent, à obtenir plus de notoriété ou à flatter mon ego, pour plutôt mûrir. Dans mes écrits antérieurs, j'avais évité l'emploi de termes qui renvoient au spirituel ou à la conscience supérieure, parce que je pensais qu'ils sentaient trop la religion et les forces surnaturelles. Je voulais utiliser le langage du bon sens et défendre l'idée qu'un individu n'a pas besoin de cette intervention divine invérifiable pour mener une vie accomplie.

En 1987, je baignais dans un environnement spirituel. Je lisais et citais la Bhagavad-Gîtâ et le Tao, ainsi que le Nouveau Testament. J'échangeais avec des pasteurs spirituels dans tout le pays et donnais régulièrement des

conférences le dimanche matin devant des auditoires énormes dans des églises non confessionnelles. Alors qu'avant je ne voulais pas utiliser les mots *Dieu*, *spiritualité* ou *conscience supérieure* dans mes écrits, j'étais maintenant complètement absorbé par les enseignements *métaphysiques* plutôt que purement *physiques*.

Je semblais être allé aussi loin que je devais me rendre en me concentrant sur la thérapie rationnelle-émotive et les principes d'autoréalisation. J'ai eu une formation ancrée dans le monde matériel de la corporalité, je me sentais maintenant incité à regarder de bien plus près le monde invisible de l'esprit. Je me suis plongé dans l'étude de la physique quantique, des grands philosophes et de la sagesse spirituelle orientale et occidentale. J'ai senti le besoin d'assister à des conférences et d'écouter des enregistrements sur l'unicité, la transformation, la synchronicité et le détachement — qui sont devenus des thèmes centraux dans *Il faut le croire pour le voir*.

Tout semble s'être mis à bouger très, très vite, alors que j'amorçais ce virage m'amenant à écrire sur la conscience supérieure et la spiritualité. Dieu n'était plus un concept religieux pour moi, et tous les jours je me sentais de plus en plus proche de lui. J'ai senti que ma carrière en tant que psychologue était essentiellement terminée, et j'étais ravi d'être considéré comme un enseignant de principes spirituels. J'ai commencé à refuser des demandes de conférence faites par des entreprises et des écoles, et j'ai commencé à prendre la parole presque à plein temps dans les églises aux États-Unis et au Canada. Mes discours publics se concentraient sur la façon d'atteindre l'éveil divin et d'être capable de créer des miracles dans la vie quotidienne. Des concepts que j'avais un jour rejetés et

critiqués constituaient maintenant une part importante de mes essais et de mes conférences, et je savais que quelque chose guidait ce nouveau développement dans ma vie.

Je n'ai épargné aucun effort dans la création de *Il faut le croire pour le voir*, qui fut le premier de nombreux livres que j'ai eu le privilège de créer dans le domaine de la littérature spirituelle générale. J'ai voulu produire un livre qui donne des suggestions précises sur la manière de puiser dans notre fonds invisible et la façon d'appliquer les mêmes principes qui régissent l'univers dans nos vies individuelles. Mon éditrice personnelle a collaboré très étroitement avec moi, et j'ai eu également la chance d'avoir une éditrice de renommée mondiale, qui avait auparavant travaillé uniquement sur des livres de fiction, pour peaufiner la version définitive. Elle s'appelait Jeanne Bernkopf, et elle était un ange envoyé du ciel pour mettre la touche finale à mon premier livre dans ce nouveau champ de recherche.

J'ai fait deux tournées de promotions nationales pour le livre et donné des centaines de conférences publiques — surtout dans ce qu'on appelait à l'époque les églises nouvel âge — dans tout le pays. Les spectateurs étaient tellement réceptifs qu'il est clair maintenant qu'il y avait quelque chose qui m'incitait à parler et à écrire sur l'éveil spirituel. *Il faut le croire pour le voir* livrait un message sur la vie que le grand public, tant aux États-Unis que partout dans le monde, voulait approfondir. Mon apprentissage dans le monde du développement personnel et des essais et des conférences à vocation psychologique était terminé. J'ai été « tiré » dans une nouvelle direction pour enseigner à exploiter quelque chose qui se trouve au-delà du couple corps-esprit afin d'arriver vraiment à créer un paradis sur terre.

Artie Pine et ma maison d'édition se trompaient. *Il faut le croire pour le voir* a prouvé qu'il y avait sans aucun doute un public pour les livres traitant de Dieu et de la conscience supérieure, dans une approche non religieuse. Le livre est apparu sur la liste des succès de libraire du *New York Times* et a été bien accueilli dans le monde entier.

Je ne le savais pas à l'époque, mais avec le recul, je vois que je vivais le titre de ce livre. J'ai vu se concrétiser tout cela parce que j'y ai d'abord cru. Rien ne pouvait me dissuader de ma vision — pas même la perspective d'un incroyable gain. Il est parfaitement clair pour moi aujourd'hui que la main de Dieu et une foule de maîtres ascensionnés me poussaient doucement, mais avec persévérance à devenir un enseignant de la vérité spirituelle. Des miracles étaient sur le point de se produire dans ma vie pour m'aider à rester aligné sur cette nouvelle orientation.

43

Nous sommes le 14 février 1989 — le dixième anniversaire de ma rencontre avec Marcelene. Nous nous rappelons tous deux avec amour et humour cette première rencontre à la Saint-Valentin 1979. Quelqu'un avait posé un autocollant rouge en forme cœur sur ma chemise, et les premiers mots que j'ai adressés à ma future femme étaient en réponse à sa question sur ce qu'il y avait sur ma chemise :

— J'ai un coup de cœur pour vous.

J'ai accepté de faire une tournée de conférences embrassant plusieurs villes en Australie, tournée qui alignait également John et Greg Rice, Cathy Lee Crosby et mon cher ami et collègue Og Mandino. Ma femme et mes deux plus jeunes enfants — Serena, trois ans et demi, et Sands, 18 mois — m'accompagnent lors de ce voyage. Nous séjournons actuellement à l'hôtel Hilton à Brisbane. Je dois monter sur scène devant des milliers de personnes le lendemain pour inaugurer un grand colloque ouvert au public durant toute la journée.

Un bruit me réveille. Les chiffres rouges sur l'horloge numérique à côté du lit indiquent 4:05 du matin, et je vois que ma femme est debout et en train de réarranger les meubles et la literie dans notre chambre.

— On est au beau milieu de la nuit. Pour l'amour, qu'est-ce que tu fais ? Es-tu réveillée ou somnambule ! demandé-je à Marcelene.

Elle semble être somnambule, parce qu'elle ne répond pas.

Serena dort à côté de moi, et Sands, qui est encore un bébé, dort dans le même lit que sa mère. Marcie, dans son état inconscient, soulève Serena et la dépose dans l'autre lit

avec notre bébé. Elle vient me rejoindre. Elle commence à me faire des avances et semble déterminée à me faire l'amour. Son visage affiche une expression que je ne lui en jamais vue, et je suis dans un état semi-conscient de choc et de plaisir.

Ma femme a été enceinte ou a allaité pendant les huit dernières années et a par conséquent complètement stoppé son cycle menstruel. Elle s'est également fait retirer un ovaire, et toute conception semblait s'avérer impossible. Malgré tout cela, notre plus jeune fille, Saje, a été conçue. Qu'est-ce qui a réveillé ma femme à cet instant précis ? Qu'est-ce qui a entraîné ce comportement chez une femme qui garde toujours l'esprit clair ? Quelle force agit ici ? Qui est-ce qui dirige ici ?

***

Quelques mois plus tard, je me trouve à Phoenix pour faire la publicité de *Il faut le croire pour le voir*. Je suis invité à station de radio KTAR avec Pat McMahon — j'ai participé à son émission à plusieurs reprises au cours de la dernière décennie, lors de tournées promotionnelles de livre, et il est devenu un bon ami. Il s'avère que l'invitée qui passe à l'émission avant moi est également l'une de mes héroïnes.

Mère Teresa est à Phoenix pour apporter son soutien à l'ouverture d'un refuge pour sans-abri, nouvellement construit, où elle a dormi la nuit précédente. Pat McMahon est un catholique irlandais, un homme croyant, et il bouille d'excitation à l'idée d'interviewer cette sainte femme. À plusieurs reprises, il lui demande s'il y a quelque chose qu'il peut faire pour elle :

— Parler aux auditeurs de votre ashram à Calcutta ? Puis-je vous aider à amasser des fonds pour votre mission ?

N’importe quoi ? Mère Teresa, je voudrais faire quelque chose pour vous, puisque vous en faites tant pour les autres.

— Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, dit-elle enfin dans son anglais approximatif. Demain matin, levez-vous à 4 h et sortez dans les rues de Phoenix. Trouvez quelqu’un qui croit qu’il est seul et convainquez-le que ce n’est pas le cas.

Je suis profondément touché par ses paroles. Elles confirment tout ce que j’ai écrit dans mon livre sur l’unité et la conscience d’être toujours reliés à notre Source d’être — peu importe ce que nous rapportent nos sens, ou ce que semblent indiquer les circonstances externes.

Je prends conscience que l’énergie de tout le studio s’est modifiée : les gens semblent être moins pressés, l’atmosphère est axée sur la bienveillance. Alors qu’avant que cette magnifique et toute petite femme fasse son entrée, tout était agité et désordonné. J’ai l’impression qu’une douche chaude coule en moi, ce que j’appelle souvent avoir des « picotements ». Et je ne suis pas le seul qui l’ai senti — Pat m’a dit que c’était comme si une vague d’amour inconditionnel l’avait submergée lorsqu’elle s’est assise en face de lui dans le studio.

Je ne peux pas voir ou toucher l’énergie d’amour que tout le monde semblait ressentir. Mais il me semble évident que cette femme pieuse, qui a consacré sa vie à servir les autres et à vivre dans l’amour du Christ, a réussi avec toute sa minuscule personne à transformer son environnement et tous ceux et celles qui s’y trouvaient.

Je me sens profondément béni d’avoir pu vivre cette expérience. Elle renforce ma conviction qu’il y a beaucoup plus dans ce que nous considérons être notre réalité que ce

que nous pouvons en percevoir par nos sens. Ce n'est pas quelque chose qui s'explique, et ce n'est pas quelque chose que je peux croire parce que je l'ai vu. Il s'agit de l'expérience dont je parle dans le titre du livre que je suis si fier d'avoir écrit en me laissant inspirer. *Il faut le croire pour le voir* résume tout.

Maintenant, je peux voir clair

Ce qui s'est passé le jour de la Saint-Valentin en 1989 a été un événement aussi important que n'importe quel autre que j'aie pu vivre. Les probabilités que ma femme tombe enceinte semblaient presque nulles. Que Marcie se fasse réveiller d'un sommeil profond et soit guidée dans son état semi-conscient à participer à cet instant dans la danse de la création défie à mes yeux toute logique. Ce fut la seule fois au cours des 20 années et plus que nous avons passées ensemble qu'elle s'est comportée de cette manière. Pour moi, c'était une confirmation que quelque chose de beaucoup plus grand, et venant d'au-delà du monde matériel, était en jeu.

Saje Eykis Dyer est née le 16 novembre 1989, et manifestement, elle a joué une sorte de rôle invisible pour passer dans ce plan physique de l'existence avec moi comme père et Marcie comme mère. Quelque chose qui dépasse notre pouvoir de compréhension était à l'œuvre ce matin-là.

Ma plus jeune fille est l'une des jeunes femmes les plus déterminées que je n'ai jamais connues. Cette détermination devait faire des heures supplémentaires au petit matin cette journée-là à Brisbane ! Elle a dû taper sur l'épaule de sa mère et la tirer en quelque sorte d'un profond sommeil. Elle a dû lui ordonner de déplacer les meubles et

de replacer son futur frère et sa future sœur afin de réunir les conditions nécessaires pour pouvoir faire son entrée dans ce monde depuis son perchoir dans le royaume infini. C'était le seul moment propice à Saje pour venir accomplir son propre dharma. Fût-ce n'importe quel autre moment, et son ouverture aurait disparu et quelqu'un d'autre se serait présenté — ou, plus probablement, personne du tout.

À la fête des Mères cette année-là, j'ai écrit un poème à ma femme, intitulé « Brisbane », qui commémore les événements incroyables qui se sont produits ce matin-là :

Brisbane
Où Dieu nous a été révélé.

Nous deux seulement connaissons la magie
de cette présence

et sommes éblouis par elle.

Contre toute attente…

Notre connexion à l'éternité renforcée encore,
consolidée encore.

Pourtant le paradoxe persiste toujours…

Nous sommes en contrôle, et nous ne sommes pas en contrôle,
condamnés à faire des choix.

Tout ce dont je suis sûr est que notre amour s'inscrit
dans l'éternité.

Les deux premières lignes disent tout. C'était le moment où la présence de Dieu nous a été véritablement révélée, à Marcie et moi.

Aujourd'hui, je me rends clairement compte que j'étais témoin d'une intervention divine lorsque je regardais ma femme se déplacer dans la chambre dans un état de somnambulisme, guidée par une force que je n'avais jamais connue de près et d'une façon personnelle auparavant. Il s'agissait d'un tournant pour moi. Mes essais subséquents seraient influencés par cette expérience de première main du sacré, entraînant la conception et la naissance de notre fille, Saje. Dès cet instant, j'ai su qu'il n'y a vraiment aucun hasard dans ce monde. Nous pensons que nous sommes en contrôle, mais comme le disait Lao-tseu : « Nous ne portons rien, nous sommes portés ». Et Jésus a aussi dit : « C'est l'Esprit qui donne la vie. » L'esprit était à l'œuvre dans cette chambre d'hôtel à Brisbane en 1989.

Chaque fois que j'observe Saje, je repense à l'esprit invisible qui a accéléré son arrivée ici — contre toute attente, comme je le mentionnais — et je me rappelle qu'« à Dieu, tout est possible ». Lorsque j'observe son infatigable persévérance et sa détermination inébranlable, je repense qu'elles ont dû être impliquées de façon gigantesque lorsqu'elle a manipulé les événements pour garantir son incarnation. J'ai toujours remercié Dieu pour cette âme magnifique qu'est ma fille. Mais je suis encore plus reconnaissant d'avoir été convié à participer à quelque chose que je ne peux désigner autrement que des mots de « vraie magie », qui donneraient le titre de mon prochain livre (*Real Magic*) que j'écrirais trois ans plus tard. J'avais désormais tourné la page sur le monde de la psychologie dans mes essais.

Je peux maintenant clairement voir qu'une personne ayant atteint un niveau d'accomplissement divin est en mesure d'influencer tous les gens qu'elle rencontre, simplement en se trouvant dans la même pièce. On dit que lorsque Jésus entrait dans un village, sa seule présence, et rien de plus, élevait la conscience de chacun dans le village.

C'est le même phénomène que j'ai observé en mai 1989 lorsque mère Teresa est entrée dans ce studio, et que tout le monde semblait ressentir l'impact de sa sainte présence. Ce n'est pas un cours de Psychologie 101, c'est l'amour divin et la spiritualité avancée en action. J'ai décidé sur-le-champ que c'était quelque chose à quoi je voulais aspirer pour le reste de ma vie. En observant comment cette femme touchait tout le monde autour d'elle, j'obtenais un modèle pour savoir quel impact je voudrais moi-même produire sur les autres.

Cela m'a rappelé la façon dont la présence bienveillante de Dinah Shore semblait élever tout le monde autour d'elle. Avec mère Teresa, il y avait aussi l'élément d'une influence spirituelle. La présence de cette sainte femme semblait transmettre à tout le monde le désir de suivre l'exemple du Christ — à être moins critique, à surmonter et à pardonner toute faiblesse, à se sentir littéralement plus près de Dieu à cause des phéromones d'amour qu'elle émettait par sa simple présence.

Des années plus tard, le matin du 6 septembre 1997, j'étais sur le point de prendre la parole devant une grande assistance à Sydney, lorsqu'on m'a remis une note m'informant que mère Teresa était morte la veille. J'ai raconté à l'auditoire mon expérience à Phoenix avec cette future sainte et leur ai fait remarquer que c'était son genre de s'éclipser sans être remarquée à un moment où le

monde entier avait les yeux tournés vers les funérailles de la princesse Diana en Angleterre.

Mère Teresa a vécu sa vie au-delà de l'ego. Elle ne cherchait aucunement le prestige ou à attirer l'attention sur elle — elle était entièrement dévouée aux autres, en particulier les personnes défavorisées. Elle a déjà rapporté qu'elle voyait Jésus-Christ tous les jours, sous tous ses déguisements bouleversants. Voilà comment elle a vécu. Et voilà comment elle est morte — à un moment où toutes les fanfares et l'attention se trouvaient ailleurs.

La présence sainte, divine, de cette femme revigorait et renforçait non seulement l'énergie de l'environne-ment immédiat, mais aussi de tous ceux et celles qui se trouvaient en sa présence. Je me rappelle avoir pensé que je pourrais devenir comme ça si j'étais capable de vivre et d'incarner ne fut-ce qu'une fraction de la bonté et la piété de mère Teresa. Elle était certainement une faiseuse de miracles, et j'ai été profondément inspiré par elle à suivre son exemple. Je savais que je devrais prendre un virage radical dans ma façon de vivre, notamment en domptant mon ego et mettant l'accent dans mon œuvre sur le royaume qui s'étend au-delà du physique.

Je vois clairement que ma brève rencontre avec mère Teresa, juste comme j'étais sur le point d'entreprendre une tournée nationale pour *Il faut le croire pour le voir,* m'a poussé à examiner le monde des miracles et la possibilité de la vraie magie. Le genre de magie que j'ai vue se produire quand cette femme est entrée dans un studio et a fait que toutes choses et tout le monde semblent s'aligner sur Dieu.

44

À l’automne 1991, j’entreprends une nouvelle mission dans ma vie. J’ai lu beaucoup de choses sur les maîtres spirituels, anciens et contemporains, qui sont capables d’accomplir ce qu’on appelle des « miracles » de tous genres — d’étonnants exploits consistant à réveiller les morts, à guérir instantanément des difformités invalidantes, à réussir des opérations alchimiques, à communiquer par télépathie, à réussir des manifestations stupéfiantes et à vivre des synchronicités. Je crois fermement que si quelqu’un peut accomplir ce genre de magie, alors tout le monde le peut. C’est ce que je veux explorer.

Henry Miller a dit : « Ne cherchez pas les miracles. *Vous* êtes le miracle. » Je ne peux me sortir cette idée de la tête. Je veux écrire afin d’enseigner aux gens comment arriver à maximiser leur propre potentiel pour accomplir ce qu’on a fini par appeler des miracles. Je suis sur le point de réaliser mon propre exploit stupéfiant et de vivre une transformation radicale.

Je regarde le célèbre illusionniste David Copperfield effectuer des tours de magie renversants à Las Vegas. Pendant que je suis assis là, appréciant le spectacle, je me fais la réflexion de baigner dans quelque chose qui ne comporte pas de fumée, de miroirs et de ruse pour tromper le public. La *vraie* magie existe, et j’ai tourné autour de ce phénomène au cours des deux dernières années. Je retourne à ma chambre d’hôtel et reste debout toute la nuit pour écrire les grandes lignes d’un livre sur la façon de créer des miracles dans la vie quotidienne. Je vais l’intituler *Real Magic*, et je suis impatient de commencer à l’écrire.

Un de mes maîtres spirituels est Nisargadatta Maharaj de l'Inde, qui est mort il y a une dizaine d'années. Comme je m'apprête à écrire mon nouveau livre à la maison en Floride, je sens le besoin de lire et relire ce conseil qu'il a donné à un dévot : « Si vous désirez atteindre votre plein potentiel et réaliser le dharma pour lequel vous vous êtes incarné, vous devrez rester sobre ». Peu à peu, je me rends compte que la phrase s'adresse à moi et me parle de moi, et que je dois faire un choix.

J'ai couru un minimum de 12 kilomètres chaque jour depuis près de 15 ans. Il est aussi normal pour moi de courir plusieurs heures par jour que de me brosser les dents avant de me coucher. Assis à mon bureau, j'essaie de me rappeler un jour où je n'ai pas bu plusieurs bières le soir après ma course. Je remonte mentalement sur une période de 10 ans, et je sais que ça fait plus de 10 ans. Je suis stupéfait de découvrir que près de 15 années se sont écoulées au cours desquelles j'ai consommé de l'alcool tous les jours, sans exception. C'est une habitude, et ma vie s'articule autour de cette habitude. Je me rappelle alors une scène récente.

La semaine dernière, j'ai forcé ma femme et nos six enfants à plier bagage et à quitter un restaurant parce que ce dernier avait temporairement perdu son permis d'alcool. Mon besoin de boire quelques bières m'a conduit à ennuyer sept autres personnes. J'ai honte d'avoir permis à cette habitude de devenir une force dominante dans ma vie, et qu'elle soit devenue quelque chose qui ressemble à une obsession quotidienne depuis 15 ans maintenant.

Les paroles de Nisargadatta résonnent haut et fort dans ma tête. Si je veux atteindre mon plein potentiel et remplir ma mission de vie, j'ai besoin de rester sobre.

Je me dis :

« Je *suis* sobre… Je ne me saoule jamais. . . Je m'arrête toujours après deux ou trois bières… Je n'ai pas vraiment un problème. »

Mais je sais que je cherche à m'abuser. Voilà plus de 5 000 jours consécutifs que j'introduis de l'alcool dans mon corps. Hokekyó Sho disait dans son texte sanscrit : « Après la troisième coupe, le vin boit l'homme. » Je me demande ce qu'il dirait d'environ 5 000 jours consécutifs à boire trois bières. Je réfléchis à la question. En effet, c'est la bière qui me boit.

Je prends une décision sur-le-champ. Je passe un accord avec Dieu, mon Moi supérieur, que je ne prendrai pas de bière ce soir. Je vais pratiquer la sobriété totale que Nisargadatta recommandait à l'un de ses fidèles à Bombay dans les années 1970 — qui se trouve également être la période où j'ai pris cette habitude quotidienne de boire de la bière. En fin de compte, il s'adressait peut-être à moi.

Je n'ai jamais rencontré Nisargadatta, mais j'ai étudié son livre *Je suis.* Chaque fois que je lis les transcriptions de ses dialogues avec ses élèves et les dévots, j'ai toujours l'impression qu'il s'adresse à moi. C'est un autre de ces moments significatifs — je peux réellement le voir avec moi en ce moment pendant que je revois mon comportement grossier au restaurant, où je me suis comporté comme un rustre et un malpoli avec ma femme et mes enfants. Je demande une guidance et un soutien dans ma nouvelle entreprise. Je ne parle à personne de ce que j'entreprends.

La soirée passe, et je suis surpris de voir à quel point c'est facile. Je sens la main d'un guide spirituel qui me soutient. Je ne le fais pas uniquement pour ne pas me décevoir moi-même, ma famille ou quelqu'un d'autre. Je souhaite ne plus décevoir Dieu — mon Moi suprême, l'expression

individualisée de Dieu, qui est amour pur. Je proviens de la santé et du bien-être parfaits, et j'ai l'intention de rester aligné sur eux, et de tenir l'alcool à distance de mon corps, parce que l'alcool détruit les cellules du cerveau et qu'il est par conséquent néfaste à mon bien-être. J'ai un « associé directeur » dans cette entreprise et je me sens confiant, béni et vraiment motivé à changer cette habitude — un jour à la fois — et j'aime chaque étape de cette expérience.

J'écris avec beaucoup d'énergie, et ma nouvelle maison d'édition, HarperCollins, est très heureuse du manuscrit. Chaque jour, je deviens de plus en plus conscient que réside profondément en chacun de nous un champ unifié de possibilités infinies. Je me demande :

« Qui suis-je pour entreprendre une telle tâche consistant à parler des miracles ? »

Puis, je cesse de douter, et me contente d'écouter et me laisse inspirer par l'Esprit qui semble me solliciter.

Les premiers mots de *Real Magic* sont une remarque de saint François d'Assise, un saint que je connaissais superficiellement et considérais comme l'un des plus grands faiseurs de miracles : « Je suis loin d'être parfait ; si Dieu peut agir à travers moi, il peut agir par le biais de n'importe qui. » Ces paroles reflètent l'humilité et la confiance que je ressens devant le sujet vénérable de la vraie magie.

Avançons jusqu'à l'automne 1992. J'ai passé une année complète sans alcool. Je sais au fond de moi que cette décision, motivée par mon cher gourou disparu, Nisargadatta Maharaj, m'a lancé sur cette nouvelle voie. Je rends grâce à Dieu, à saint François et à Nisargadatta pour le beau livre avec un arc-en-ciel sur la couverture, intitulé *Real Magic*, que je tiens entre mes mains. Je suis béni.

Maintenant, je peux voir clair

Plus de deux décennies se sont écoulées depuis que j'ai entendu le mot de Nisargadatta Maharaj sur la nécessité d'être complètement sobre afin d'accomplir son destin. Aujourd'hui, je peux dire que ce conseil, que j'ai entendu en 1991, était l'un des plus mémorables de ma vie. Pas une seule fois, je n'ai été tenté de revenir sur mon engagement de rester sobre depuis ce moment extraordinaire.

Quand je reviens sur ma décision de perdre une habitude, vieille de 15 ans, de consommation quotidienne de bière, je peux maintenant clairement voir qu'il s'agissait de ma prise de conscience de ne plus vouloir décevoir ou déplaire à mon Moi supérieur, qui est en total alignement avec la Source de toute existence. Je peux maintenant clairement voir que changer une mauvaise habitude n'est pas difficile lorsque je m'appuie sur mon Moi supérieur ouvert au divin.

Je savais à l'époque que j'avais « des promesses à tenir et des kilomètres à parcourir avant de dormir » comme le dit Robert Frost dans son célèbre poème *Stopping by Woods on a Snowy Evening*. Pourtant, je savais aussi que si je persistais dans mon habitude de consommation quotidienne d'alcool, je ne parviendrais pas à tenir les promesses que j'avais faites quand je suis venu dans ce monde de l'esprit. C'est la promesse que j'ai faite à mon créateur, à cette intelligence infinie de bien-être d'où je suis issu et où je retournerai en fin de compte, et que j'étais fermement décidé à tenir.

Une fois la décision prise — avec l'aide de la contemplation de ce que serait mon avenir, et en particulier mon cerveau, si je cessais de détruire mes neurones avec ma consommation d'alcool —, la vraie magie a réellement commencé à se produire dans ma vie.

J’ai reçu un appel de Michael Jackson qui nous invitait, les 10 membres de ma famille, à passer cinq jours avec lui dans son ranch de Neverland en Californie. J’ai passé trois heures seul avec Michael au sommet d’une montagne. Tout ce qu’il voulait savoir de moi était : la vraie magie existe-t-elle vraiment ? Et comment pouvons-nous l’atteindre ?

J’ai rencontré Deepak Chopra et fait équipe avec lui pour une tournée mondiale de conférences, qui nous a menés en Angleterre, en Grèce, en Australie, ainsi qu’au Sphinx et aux grandes pyramides du Caire, en Égypte. Nous étions tous deux ouverts à l’idée d’être en mesure non seulement de devenir nous-mêmes des faiseurs de miracles, mais d’enseigner aux autres comment puiser dans leur propre potentiel de grandeur unique et illimité.

Je peux maintenant clairement voir que toutes ces expériences de magie réelle sont issues de ce moment exceptionnel au cours duquel un grand esprit éclairé m’a parlé et a actionné pour moi le mécanisme permettant de prendre une grande décision qui aurait un impact sur le reste de ma vie. Renoncer à mon habitude de boire quotidiennement de la bière me semblait une chose presque impossible à faire, et pourtant, du jour au lendemain, sur le conseil de mon maître le plus vénéré, c’est devenu une chose très facile à faire.

Je reviens aujourd’hui sur la honte que j’ai ressentie d’avoir traité ma famille de façon inconsidérée, au nom d’un désir centré sur l’ego pour une substance qui détruisait ma capacité à atteindre un niveau plus évolué et éclairé, et je peux voir qu’une Force divine était à l’œuvre.

Je connais très bien l’homélie bouddhiste disant que quand l’élève est prêt, le maître apparaît. Les enseignants ont toujours été présents. J’avais lu et relu Nisargadatta je

ne sais combien de fois auparavant. Pourtant, ce jour-là, en raison de l'alignement de mon autocondamnation — à laquelle s'ajoutaient mon désir d'écrire sur les miracles à la suite de mon contact avec mère Teresa, les paroles de mon défunt gourou et mon désir de devenir une meilleure personne — moi, l'élève, j'étais prêt.

J'ai maintenu cette disponibilité en supprimant systématiquement de nombreuses d'habitudes malsaines, et décidément non spirituelles, que j'avais acquises, et en les remplaçant par un désir de servir les autres et de tenter, en tant qu'enseignant, de mener une vie alignée sur Dieu. Non plus en tant qu'enseignant des seuls principes psychologiques adéquats pour mener une vie accomplie, mais en tant qu'enseignant qui a été et est guidé par une foule de maîtres ascensionnés pour tenter d'enseigner aux autres comment trouver le sacré en eux-mêmes et en tous ceux qu'ils rencontrent.

Ma décision d'abandonner l'alcool a été l'une des choses les plus importantes que je n'ai jamais faites, et tout cela est arrivé parce qu'on m'a dit que je ne pouvais plus détruire chaque jour quelques neurones de mon cerveau et espérer accomplir le dharma que j'avais choisi. Lorsque je reviens sur les événements de cette journée en 1991, et sur la honte et la déception que je ressentais, je les considère comme l'un des plus beaux présents que je n'ai jamais reçus. J'ai effectivement pu jeter un coup d'œil dans l'avenir et me voir comme un maître spirituel sobre ou comme un homme soumis à une dépendance débilitante et dommageable pour le cerveau. La mise en œuvre de ma nouvelle vision s'est passée — et se passe toujours — essentiellement sans effort.

45

C’est le printemps 1994, et j’ai fait une tournée de promotion dans tout le pays pour l’édition reliée et l’édition brochée de *Real Magic*. Ma maison d’édition demande un nouvel ouvrage, et je repense à une journée très spéciale que j’ai vécue presque 10 ans plus tôt lorsque Ken Keyes Jr., et sa femme Penny, sont venus nous rendre visite. Leur voiture s’est garée en face de notre maison à Boca Raton, en Floride, et j’ai vu une jeune femme soulever l’homme qui était sur le siège du côté passager et le porter dans notre maison. J’ai ensuite passé une des soirées plus mémorables de ma vie.

J’admirais Ken Keyes Jr., depuis plus d’une décennie. J’ai lu et relu son ouvrage classique publié en 1972 et intitulé *Manuel pour une Conscience supérieure*, et n’avais jamais pris conscience qu’il était tétraplégique. Il s’avère que Ken a été paralysé pendant près de 40 années de sa vie, ayant contracté la polio en 1946 peu de temps après sa démobilisation à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il ne l’a mentionné que dans un de ses tout premiers livres, dans lequel il a dit : « Je suis bien trop occupé et impliqué dans mes activités pour avoir le temps de me préoccuper de tout ce qui relève d’un fauteuil roulant. Aujourd’hui, je considère mon soi-disant handicap comme un autre cadeau que la vie m’a offert. »

Pendant les années 1980, j’ai lu et donné des conférences sur son livre alors le plus récent, *The Hundredth Monkey*, que j’ai distribué à mon auditoire pendant plusieurs mois. Le livre explique comment la conscience supérieure peut être mise en œuvre pour empêcher une guerre nucléaire. Il développe l’idée selon laquelle tous les humains sont

connectés sur un plan spirituel, et toutes les pensées que nous formons individuellement ont un impact sur tous les autres individus en raison de cette interdépendance.

Ken et Penny étaient aussi excités de me rencontrer que je l'étais de les recevoir dans ma maison. Mes livres avaient eu l'honneur de figurer sur les listes des best-sellers pendant presque 10 ans, et mes nombreuses apparitions à la télévision nationale m'avaient apporté beaucoup de reconnaissance. Le livre de Ken a été très important pour moi et pour beaucoup d'autres qui faisaient un cheminement spirituel. Cependant, il n'avait pas encore touché le genre de grand auditoire qu'il me semblait mériter.

Pendant que Ken, Penny, Marcelene et moi étions assis autour de la table de la cuisine, il revenait souvent sur le domaine de la conscience supérieure. Il m'a dit :

— Je vous encourage à explorer le monde de la conscience supérieure. Vous êtes une voix importante, et la planète entière vous écoutera si vous écrivez sur le sujet.

Nous avons passé beaucoup de temps à discuter des possibilités de transformation de notre monde par la mise en œuvre de principes spirituels. Ce domaine d'écriture était relativement nouveau pour moi, puisque je n'avais abandonné que récemment le point de vue strictement psychologique.

Après que Penny et Ken sont repartis en voiture, j'ai pris quelques notes sur ce que nous avions discuté. J'ai établi quatre éléments clés d'une conscience supérieure qui sont ressortis de notre conversation profonde et inspirante ce soir-là. J'ai pris mentalement note d'incorporer ces quatre éléments clés dans mes conférences, et d'écrire un jour à leur sujet. Ils étaient : *bannir le doute*, *devenir*

l'observateur, *mettre fin au dialogue interne* et *affranchir le Moi supérieur de l'ego*. J'ai passé la décennie suivante à faire de ces idées la pièce maîtresse de mes présentations.

Pendant que je réfléchis à mon nouvel ouvrage, je repense à cette soirée magnifiquement stimulante passée avec Ken Keyes Jr., et sa femme Penny, il y a quelque 10 ans. J'ai parlé du potentiel que nous possédons tous de créer la magie réelle dans notre vie, et maintenant, je jongle avec l'idée d'écrire sur le caractère sacré qui est l'essence intime de chacun.

Nous sommes tous sacrés — des parcelles de Dieu —, et ce n'est plus la création des miracles qui me préoccupe désormais. Il s'agit de reconnaître Dieu en nous. De vivre au-delà de l'ego, qui est vraiment notre faux Moi. Nous venons tous de Dieu, c'est pourquoi nous devons être considérés comme sacrés — une portion de ce dont on provient. Malheureusement, beaucoup de gens inversent les lettres de ce qui est *certain* et vivent dans la *crainte*. J'écris les grandes lignes et présente le projet à mes éditeurs chez HarperCollins. Ils sont très enthousiasmés par ce livre que j'intitule *Your Sacred Self*.

Il y a maintenant trois ans que je ne suis pas passé en mode écriture. Je suis plus qu'heureux quand je peux m'asseoir à ma table et écrire sans interruption. Ma famille vit maintenant dans une nouvelle et magnifique maison que ma femme et moi avons conçue et construite à Boca Raton, en Floride. Nous avons cinq filles et un fils, qui vivent avec nous et ont entre 5 et 18 ans. Je me réveille donc tous les matins à 3 h environ pour me rendre à mon bureau où je profite sans interruption d'un environnement paisible.

Les mots semblent venir sans effort tandis que je noircis une page après l'autre. J'ai appris que mon ami et maître

spirituel Ken Keyes souffre maintenant d'une insuffisance rénale, et je garde sa photo ainsi que le *Manuel pour une Conscience supérieure* près de moi pendant que je laisse *Your Sacred Self* jaillir à travers moi. J'écris un chapitre sur chacune des quatre conditions à l'éveil de la conscience supérieure dont Ken et moi avons discuté en profondeur il y a une dizaine d'années dans notre cuisine.

Je suis presque obsédé par la découverte de moyens grâce auxquels nous pouvons surmonter cet obstacle énorme, qui est notre ego, afin de découvrir notre nature sacrée. Je détaille abondamment les conditions pour passer d'une identité fondée sur l'ego — avec son attention portée sur la compétition, la peur et les apparences — à une conscience plus élevée s'établissant sur la paix, la vérité, l'amour et la pureté. Chaque chapitre portant sur la façon de transcender notre ego semble jaillir de ma plume pour se coucher sur les pages que j'écris chaque matin pendant que Marcie et tous nos enfants dorment profondément à quelques kilomètres de là.

Je conclus *Your Sacred Self* avec un essai intitulé « Toward an Egoless World » qui s'inspire de ce jour fabuleux que j'ai passé avec Ken Keyes Jr., et de notre discussion sur le phénomène du « centième singe ». Il s'agissait de sa vision, qui l'a motivé à m'encourager à devenir un porte-parole de la conscience supérieure. Je rends hommage à Ken, mort le 20 décembre d'une insuffisance rénale, et termine sur une citation d'un autre de mes maîtres spirituels, Nisargadatta Maharaj : « Ma position est claire : produis pour distribuer, nourris avant de manger, donne avant de prendre, pense aux d'autres avant de penser à toi-même. Seule une société altruiste, basée sur le partage, peut être stable et heureuse.

Il s’agit de la seule solution pratique. Si tu n’en veux pas, alors — combats. »

Je fais une prière silencieuse de remerciement pour la présence de ces deux âmes éclairées dans ma vie.

Maintenant, je peux voir clair

Je me souviens parfaitement bien du jour où Ken et Penny sont arrivés chez moi, et je sais que c’était un rendez-vous divinement orchestré. L’énergie de cette soirée unique que nous avons passée dans notre maison a subsisté en moi pendant toute une décennie, et m’a inspiré à écrire *Your Sacred Self*. C’est au cours de cette soirée que je suis tombé face à face avec un homme qui incarnait ce qu’il a écrit dans son *Manuel pour une Conscience supérieure* une dizaine d’années plus tôt. Mais il y avait plus important que ce dont nous avons parlé cette soirée-là, et qui allait donner le coup d’envoi d’un livre majeur sur la découverte du caractère sacré de chacun, et c’est ce que j’ai observé chez ces deux personnes touchantes.

Ken Keyes Jr. était emprisonné dans un corps qui était dysfonctionnel à bien des égards. Sa paralysie a évolué vers une tétraplégie qui était suffisamment grave pour le rendre incapable de se retourner lui-même dans le lit, et il a eu besoin d’aide pour les soins corporels pendant plus de quatre décennies. Pourtant, ce qui a été très significatif pour moi cette soirée-là, c’était que cet homme, qui avait écrit un ouvrage classique sur la conscience supérieure, l’a fait en ne prêtant aucune attention à son corps physique. Il savait non seulement que nous sommes tous des êtres spirituels vivant une expérience humaine, il incarnait aussi cette idée, car son corps était essentiellement inguérissable.

Je peux aujourd'hui clairement voir l'importance du monde intérieur par contraste avec l'extérieur. L'intérieur est invisible, sans forme, et ne se préoccupe pas des données qui nous sont révélées par les sens. C'est dans ce royaume méditatif intérieur que je puise une grande partie de ma propre énergie créatrice.

J'écris et parle souvent de la présence du *Je suis* en chacun de nous, et de la façon de mener une vie orientée sur le spirituel en ignorant l'illusion de notre Moi corporel. « Ce qui est réel ne change jamais », est une déclaration que j'ai faite des milliers de fois. Ce *Je*, c'est-à-dire l'esprit qui contrôle la machine, est réel. La machine elle-même change constamment, et n'est donc pas réelle. Mais je n'ai pas eu à tester ce principe. Ken Keyes Jr. a vécu et enseigné depuis le seul endroit où il était entier, et c'était la pré-sence de son *Je suis*. Il ne se plaignait jamais. Il s'est simplement recueilli et a offert un manuel sur la façon d'atteindre l'épanouissement spirituel, quelles que soient les circonstances qui nous touchent dans le monde physique.

Je devais rencontrer Ken et Penny personnellement. L'image de cette femme soulevant l'homme qu'elle a épousé — ce qui était un acte de pur amour inconditionnel — est gravée à jamais dans ma mémoire. Et l'image de cet homme, assis là avec ses mains sans utilité et ses jambes qui pendaient impuissantes, cet homme qui me parlait de l'importance d'écrire sur ce qu'il incarnait, crève mon écran intérieur.

Benjamin Franklin a écrit un jour que « bien que nous ne soyons pas en mesure de contrôler tout ce qui nous arrive, nous pouvons contrôler ce qui se passe à l'intérieur de nous. » Nul n'a aussi bien personnifié la vérité de cette observation que mon ami et collègue Ken Keyes Jr. Sa

présence dans ma vie m'a inspiré non seulement à écrire un livre sur le Moi sacré de chacun, mais à travailler encore plus dur à dompter mon propre ego.

Je me souviens d'avoir parlé à mon amie Elisabeth Kübler-Ross de Ken et de son influence sur mon écriture. Elle m'a dit quelque chose qui est apparu plus tard dans son livre *La mort, dernière étape de la croissance* :

> « Les plus belles personnes que nous connaissons sont celles qui ont connu la défaite, la souffrance, les difficultés, la perte, et qui ont trouvé le moyen de se relever. Ces personnes démontrent une appréciation, une sensibilité et une compréhension de la vie qui les remplissent de compassion, de douceur et d'un esprit aimant. Les belles personnes n'arrivent pas comme ça, juste par hasard. »

Avec ces mots, elle décrivait Ken.

Je peux clairement voir que la rencontre surprise divinement planifiée ce jour-là avec Ken Keyes a eu une profonde influence sur moi et mes écrits. Je t'aime, Ken. Merci pour l'inspiration. Tu es vraiment l'une de ces belles personnes dont parle Elisabeth.

46

Le lendemain de Noël 1995, je lis dans le journal un article sur Kaye O'Bara, une femme qui a été une aidante jour et nuit pour sa fille, Edwarda, au cours des 25 dernières années.

Edwarda a sombré dans un coma diabétique le 3 janvier 1970, lorsqu'elle n'avait que 16 ans. Ses tout derniers mots ont été : « Promets-moi que tu ne me laisseras pas tomber, hein, maman ? » Kaye O'Bara, tenant la main de sa fille, a répondu : « Bien sûr, ma chérie, je ne te laisserai jamais tomber, je te le promets. Et une promesse est une promesse ! »

La promesse de Kaye à sa fille adolescente a entraîné une sorte de sacrifice personnel que peu de gens sont appelés à consentir : Edwarda doit être nourrie toutes les 2 heures, 24 heures par jour. En outre, son sang doit être testé toutes les quatre heures, et elle doit recevoir une injection d'insuline six fois par jour. Kaye n'a pas dormi dans un lit depuis un quart de siècle, car elle a pris soin de sa fille 24 heures par jour.

L'article paru dans le quotidien me touche profondément, et je sens le besoin d'en faire la lecture au reste de la famille. Je leur dis :

— Je veux que chacun de vous vienne dans la cuisine et écoute l'histoire que je vais lire. Je veux que nous, en tant que famille, fassions quelque chose pour cette femme et sa fille.

Ma famille fond en larmes lorsqu'elle entend parler de l'épreuve de la famille O'Bara et des sacrifices faits par cette sainte femme, qui vit seulement à 25 ou 30 kilomètres de notre maison dans le sud de la Floride. Kaye O'Bara, qui

a sacrifié toutes ses préoccupations égoïstes pour se mettre au service de sa fille, est un exemple vivant d'actualisation divine. Pour ma part, je ressens quelque chose de très semblable à ce que j'ai connu quand j'ai ressenti l'énergie incroyable que mère Teresa a projetée six ans plus tôt dans le studio de radio à Phoenix.

J'écris une brève lettre à Kaye en lui disant qu'elle est mon héroïne, et lui envoie sous le même pli une copie de *Real Magic*, étant donné que cet ouvrage explore l'idée d'arriver à créer des miracles dans la vie quotidienne. Je mets ma lettre et le livre dans un paquet avec un don et une carte signée par ma femme et mes enfants, et envoie le tout à Kaye à Miami, tout en faisant une prière silencieuse pour elle et sa fille, qui est maintenant âgée de 41 ans.

En janvier, je pars pour la côte ouest de la Floride. J'ai l'intention d'écrire un nouveau livre sur la manifestation, et ferai le trajet jusqu'à la maison la fin de semaine. Je garde Kaye et sa fille dans mes prières, mais je me consacre à mon écriture. Je suis fasciné par cette idée de manifestation, et sens que je suis en quelque sorte en train de canaliser les informations ainsi que les principes spirituels pour être en mesure d'attirer tout ce que nous désirons dans nos vies.

Après une longue journée d'écriture et de recherche, j'allume la télévision pour regarder les nouvelles du soir. Deborah Norville, qui m'a interviewé plusieurs fois au cours des dernières années, annonce que son émission *Inside Edition* présentera l'histoire d'une femme qui s'occupe de sa fille dans le coma depuis plus depuis 26 ans. Lorsque l'émission commence, on voit Kaye O'Bara faire à Edwarda la lecture de *Real Magic*, que je lui ai envoyé il y a deux semaines à peine ! Je regarde l'émission, tout surpris, et

entends Kaye lire les premiers mots du chapitre 1 à sa fille : « Ce livre parle de miracles ».

Je suis en admiration devant la synchronicité qui se produit ici. Je regarde la télévision, quelque chose que je fais rarement, et une émission que je n'ai jamais vue, et il y a Kaye qui lit à sa fille un livre que je lui ai envoyé parce que j'ai été profondément touché par l'amour inconditionnel de cette femme. Pour couronner le tout, le titre du chapitre que je suis en train d'écrire pour mon nouveau livre, *Accomplissez votre destinée*, s'intitule : « Se connecter à la Source divine avec un amour inconditionnel ».

Je prends la décision de contacter Kaye dès que je rentrerai chez moi après mon séjour d'écriture. De retour à Boca Raton, je vois une lettre de remerciements venant de Kaye O'Bara sur le dessus de ma montagne de courrier. Je l'appelle immédiatement et prends les dispositions nécessaires pour aller lui rendre visite le lendemain avec ma femme.

Lorsque Marcelene et moi arrivons à la maison modeste de Kaye, nous sommes accueillis par une femme pleine de vie, totalement dévouée au service de sa fille comateuse et qui se refuse à s'apitoyer sur son sort. Marcie et moi sentons que nous passons dans un espace sacré quand nous entrons dans la chambre d'Edwarda. Je tiens la main d'Edwarda, et j'ai en quelque sorte l'impression qu'elle peut m'entendre lui parler. Après une heure passée dans la chambre, je dis à voix haute que nous sommes sur le point de partir et une petite larme apparaît et Edwarda semble agitée et inquiète. Quand je lui dis que nous reviendrons, elle semble presque instantanément se calmer, comme si elle sait que nous sommes là, dans la chambre avec elle.

Je sens un lien très fort avec ces deux femmes. Je sais qu'Edwarda se connecte avec moi d'une façon que je ne peux expliquer. J'ai écrit au sujet des espaces sacrés, de la magie réelle, et maintenant des principes spirituels impliqués dans la manifestation. Je sais que ce n'est pas par hasard que je me trouve dans cet espace sacré où l'amour inconditionnel a été omniprésent pendant le dernier quart de siècle.

Je prends l'habitude de rendre visite aux O'Bara aussi souvent que possible, et découvre le fardeau financier énorme qui pèse sur cette famille, et les dépenses considérables engagées par Kaye pour tenir sa promesse de ne jamais abandonner Edwarda. Je me demande ce que je pourrais faire pour aider ces belles personnes qui vivent à un niveau de conscience supérieure, alors que je me suis contenté d'écrire à ce sujet. Je sais que ma femme et moi avons été envoyés pour aider ces gens. Il n'y a pas de hasard dans cet univers, et ce n'est certainement pas une exception aujourd'hui.

Après plusieurs semaines, mon fils Sands, qui a neuf ans, sort un matin de sa chambre en courant, après sa douche. Sur un ton un peu hystérique, il nous dit :

— Maman, papa, j'ai vu Edwarda sous la douche. Elle était éveillée et me souriait. C'était elle, je vous le jure, et je suis sorti aussi vite que j'ai pu !

Sands est hystérique. Comme tous nos enfants, il a visité la maison d'Edwarda et nous a observés Marcie et moi interagir avec elle dans son état comateux.

Lorsque je raconte à Kaye ce qu'a vu mon garçon, elle dit qu'elle peut sentir lorsqu'Edwarda quitte son corps. Edwarda est également apparue à d'autres personnes dans le monde entier. Je suis sceptique, mais je me souviens que

Jésus a dit que tout est possible à ceux qui croient, ce qui ne laisse rien de côté. Je me rappelle que lorsque j'entre dans la chambre d'Edwarda et m'adresse à elle, j'ai toujours un sentiment de tranquillité et décèle un léger parfum de roses.

Je décide que je veux aider à alléger le fardeau financier qui pèse constamment sur épaules de Kaye, et j'ai envie de raconter son incroyable histoire au monde entier. Je pense que cela aidera d'autres personnes à puiser dans leurs cœurs et à témoigner plus de compassion et d'amour dans leur propre vie, en tout lieu et en tout temps. Je vais mettre mon projet d'écriture de côté et raconter l'histoire d'Edwarda et de la dévotion de sa mère envers elle, en versant tous les profits et redevances à Kaye. Ce sera la première fois dans ma vie que je peux transférer toute mon énergie d'écriture sur quelque chose qui profitera à un autre être humain, sans recevoir personnellement aucune rétribution financière. J'ai reçu un présent d'une femme qui est dans le coma depuis plus de 26 ans. Je suis béni.

Ma femme et moi sommes seuls avec Edwarda dans sa chambre plusieurs fois par semaine, pendant que je me prépare à écrire cette histoire incroyable pour qu'elle soit publiée. Bien qu'Edwarda soit dans un état comateux, nous sentons toujours une présence surnaturelle dans la chambre. Je ne pars jamais sans avoir eu le sentiment qu'elle est pleinement consciente de ma présence.

Par ailleurs, plus j'en apprends sur qui était Edwarda avant de sombrer dans le coma 25 ans plus tôt, plus je crois qu'elle est une personne à la spiritualité élevée. Elle était bienveillante envers tout le monde, ne jugeait personne et n'avait que des choses aimables à dire, même à ceux qui étaient souvent à l'opposé de son système de valeurs. Sa

sœur la décrit comme une enfant de la paix, et elle faisait rayonner cette paix vers tous ceux qu'elle rencontrait.

Lorsque je demande à quoi sert la vie d'Edwarda, puisqu'elle est inerte et muette, Kaye répond :

— Sincèrement, elle donne un sens à nos vies. Vous pourrez penser que je suis folle, mais selon moi, elle est en train d'accomplir l'œuvre du Seigneur.

Je mène de nombreuses heures d'entretiens avec Kaye, et avec son dévoué médecin qui a travaillé sans relâche et sans solde. Je rassemble tous les dossiers médicaux, les enregistrements sur bande magnétique de nos entretiens et consacre chaque moment de travail à écrire cette histoire presque incroyable de l'amour inconditionnel d'une mère et de ce qu'il peut nous enseigner.

A Promise Is a Promise sera publié chez Hay House. Je demande à Marcelene d'inclure un chapitre où elle donnerait le point de vue d'une mère, puisqu'elle est elle-même une mère dévouée à ses sept enfants.

Maintenant, je peux voir clair

La présence de Kaye et d'Edwarda O'Bara dans ma vie a été un autre des grands présents qui m'ont été faits. Quand je repense à tout ce qui a dû se produire pour créer ces nouveaux liens, je constate que plusieurs événements synchronistiques ont eu lieu afin de m'apporter ce présent. Ce fut l'œuvre d'une puissance supérieure, qui a coordonné toute cette affaire.

J'ai écrit des livres portant sur la spiritualité, la réalisation de miracles et la rencontre du sacré inhérent à tous les êtres. Pourtant, c'est une chose d'écrire des livres sur la conscience supérieure et la spiritualité, et c'en est une tout autre que de les vivre concrètement, jour et nuit. Edwarda

et Kaye ont énormément contribué à ce que je sois en mesure de mettre en pratique et de vivre les enseignements présents dans mes livres sur la spiritualité et l'accomplissement divin.

La démonstration altruiste de Kaye O'Bara, l'amour inconditionnel et les soins donnés pendant plus d'un quart de siècle à sa fille — négligeant toutes préoccupations personnelles et sacrifiant même le plus simple des plaisirs qui serait de dormir dans un lit ou de s'acheter n'importe quoi pour elle-même — sont un exemple d'actualisation divine en action. Il était temps pour moi de commencer à mettre en action ce à quoi j'avais jusqu'ici seulement prêté ma voix dans mes écrits et mes conférences.

Voici quelques propos de Marcelene tirés de *A Promise Is a Promise* :

> « Lorsque Wayne a entendu parler de leur situation financière, il m'a dit, très désinvolte : "Je vais écrire un livre sur Kaye et Edwarda. Tous les bénéfices iront à Kaye. Qu'en penses-tu ?" J'ai regardé dans les yeux bleus de cet homme précieux, bienveillant, et j'y ai lu la détermination. Je l'ai vu personnellement évoluer au fil des ans pour devenir cet enseignant spirituel que nous aimons tous, et j'ai considéré que c'était son plus grand acte de charité jusqu'ici. Il ne se contenterait pas d'écrire ce livre, il en ferait la promotion dans le monde entier et ne prendrait rien en retour. »

Je vois clairement qu'Edwarda et Kaye ont croisé ma route pour me donner l'occasion de vivre comme Dieu vit — de m'aligner sur la pure énergie de donner sans rien demander en retour. Voilà comment Dieu travaille. Voilà comment les grands maîtres ascensionnés ont vécu et travaillé. Se demandant seulement *comment puis-je servir ?* plutôt que *qu'est-ce que je peux en tirer ?*

Certains des mois les plus enrichissants de ma vie ont correspondu à la période où j'écrivais *A Promise Is a Promise*. Les « coïncidences » qui se sont produites

proviennent certainement d’un ordre supérieur. À commencer par ma lecture du reportage sur cet amour inconditionnel, le fait qu’elles habitent près de chez moi, le fait de voir à la télévision nationale Kaye lire *Real Magic* à sa fille, d’aller à leur maison et tant d’autres soi-disant coïncidences qui faisaient toutes partie de la promesse d’une grande Source d’amour appelée Dieu, me montrant du doigt une vie à dédier au service aux autres. Je remercie tous les jours Kaye et Edwarda O’Bara pour ce cadeau précieux.

Avant de mourir, Kaye m’a dit que j’étais un ange qui lui était envoyé par Dieu pour l’aider dans le travail qui a défini sa vie. Je lui ai dit à de nombreuses reprises que c’était l’inverse — qu’elle et Edwarda étaient des anges qui m’ont été envoyés pour m’enseigner de première main le sens des mots de l’un de mes poètes préférés, Rabindranath Tagore :

J’ai dormi et rêvé que la vie est faite de joie.
Je me suis réveillé et j’ai vu que la vie est de servir.
J’ai servi, et me suis aperçu que le service est fait de joie.

47

Nous sommes en janvier 1997, et je viens de donner la touche finale à *Accomplissez votre destinée*. Je suis intrigué par cette idée de manifestation depuis que j'ai commencé à écrire et à parler d'un point de vue spirituel, il y a plus de huit ans. Cela est dû à ma fascination pour les actes de Jésus, qui aurait eu la capacité de transformer cinq pains et deux poissons en un banquet pouvant servir 5 000 personnes, en regardant vers le ciel et en commandant que les aliments apparaissent.

J'ai entendu parler de maîtres ascensionnés, vivant aujourd'hui, qui peuvent faire apparaître la cendre sacrée appelée *vibhuti* et d'autres objets matériels à partir de leur pensée, sans le recours à un écran de fumée et des miroirs. Au fond de moi, je sais que nous sommes tous divins parce que nous provenons de la volonté divine. Et je sais aussi que lorsque nous nous alignons pleinement sur notre nature originelle, nous ne faisons qu'un avec la Source créatrice de l'univers, et obtenons ainsi les mêmes pouvoirs que le créateur. La capacité de manifester (faire apparaître) spontanément quelque chose à partir de nos pensées est chose rare, parce que très peu d'humains réussissent à ignorer les demandes et les tentations du faux Moi qu'est l'ego.

J'ai écrit sur les principes précis permettant de réduire le délai entre le fait d'avoir une pensée et la manifestation de cette pensée comme une réalité physique. Ces principes me sont venus directement au cours des deux dernières années de ma pratique quotidienne de la méditation *Japa*, que je fais deux fois par jour à la suite de cette lettre de Shri Guruji :

Cher Wayne,

Le but de cette méditation est de mettre fin à la souffrance des êtres humains à travers la manifestation de leurs désirs. Avant de développer et de présenter cette technique, j'ai prié avec Siva et Nandi. Je n'accepterai jamais qu'elle soit utilisée à mauvais escient, c'est la raison pour laquelle je vous ai choisi.

Cet enseignant spirituel de l'Inde m'a choisi pour apprendre la technique ancestrale du Japa, la méditation de manifestation qui a été initialement conçue par le père de la méditation, Patanjali, il y a plus de 2 000 ans.

Le mot *Japa* signifie littéralement « réciter le nom de Dieu à plusieurs reprises ». Je suis captivé par cette technique, qui est arrivée dans ma boîte aux lettres avec un enregistrement et des instructions sur la façon de la pratiquer. Le paquet provenait d'un éminent instructeur spirituel de l'Inde qui s'est fait connaître sous plusieurs noms, y compris Guruji, Dattatreya Siva Baba et Dr Pillai. C'est un savant mystique qui a enseigné l'indologie à l'Université de Pittsburgh, lorsqu'il ne parcourt pas le monde pour enseigner tout en pratiquant cette méditation Japa.

Il y a deux ans, lorsque la lettre de Shri Guruji et les instructions sont arrivées chez moi, j'ai entrepris une étude sérieuse pour me préparer à enseigner le Japa dans mes ateliers partout dans le monde. J'ai contacté ma maison d'édition et pris des arrangements pour créer un CD intitulé *Méditations pour se manifester*, expliquant cette technique ancienne du Japa. Des gens du monde entier ont été captivés par la magie réelle inhérente à cette pratique.

En répétant le son du nom de Dieu comme un mantra intérieur et en portant l'attention sur ce que l'on veut attirer

dans sa vie, ces sons divins agissent comme un véhicule pour les amener à se manifester physiquement. Comme me le rappelait Guruji dans sa lettre et dans les discussions que nous avons ultérieurement eues en personne, le commencement de toutes choses est Dieu. Donc, pour commencer quelque chose, nous avons besoin du son du nom de Dieu. Dans l'Évangile selon Jean, le premier verset se lit ainsi : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. »

Je regarde le manuscrit que j'ai écrit, qui comprend un chapitre intitulé « Meditating to the Sound of Creation », et me sens enthousiasmé par la possibilité d'utiliser cette technique du Japa pour créer un livre entier avec neuf principes spécifiquement décrits dans le bon ordre. Je n'avais pas de plan — aucune idée de ce que le deuxième, troisième, ou neuvième principe serait une fois que j'aurais établi le premier. J'avais absolument foi dans le pouvoir du nom divin que j'ai utilisé comme un mantra mental tout en écrivant *Accomplissez votre destinée*. Et j'ai été en mesure de manifester neuf principes spirituels et d'écrire un chapitre complet sur chacun, presque sans effort.

J'ai lu les sutras de Patanjali et mis cette sagesse ancienne en application dans tous les domaines de ma vie. La méditation fait maintenant partie intégrante de ma vie quotidienne, et j'ai appris à maîtriser la technique du Japa. Je l'utilise de très nombreuses façons et vois de petits miracles se produire lorsque j'utilise ces sons divins. Je suis en mesure d'éliminer la fatigue et toutes sortes de symptômes de maladie en pratiquant le Japa régulièrement. Et en psalmodiant sans cesse le nom de Dieu, je vois que je peux participer directement à l'acte de création et de manifestation.

Ma gratitude est immense envers Shri Guruji, qui a eu foi en moi, sachant que je ne permettrais jamais que cette technique ancienne de manifestation, qui utilise le son se trouvant dans le nom de Dieu, ne soit utilisée à mauvais escient ou souillée. Je ne sais pas pourquoi il m'a choisi pour être un enseignant du Japa, mais j'ai l'impression que tout cela a été en quelque sorte orchestré par Dieu lui-même. Je le considère comme un devoir sacré. Je flotte dans une extase béate, et j'ai le sentiment que je suis en train de combler le fossé entre le monde physique et le divin, d'où viennent toutes les particules physiques.

Je contemple mon manuscrit final d'*Accomplissez votre destinée* et me demande comment ces neuf principes ont pu être transmis avec tant de bonté. Je sors mon stylo et écris la dédicace : « Shri Guruji, merci de m'avoir inspiré à explorer le monde de la manifestation. Namasté. »

C'est véritablement un appel de l'Esprit, qui a retenti dans ma vie. Je me sens non seulement aligné avec ce grand maître qui m'a choisi pour une aussi glorieuse mission, mais me sens aussi aligné avec Patanjali et, oui, avec la Source créatrice de tout — l'Intelligence divine unique — avec Dieu. « Et la Parole était Dieu », dis-je encore et encore, plusieurs fois par jour.

En plus d'être un enseignant, je suis maintenant un méditant confirmé.

Maintenant, je peux voir clair

Quelque chose d'indéfinissable était à l'œuvre en 1995 lorsque Shri Guruji, maintenant connu sous le nom Dattatreya Siva Baba, a été motivé à m'écrire et à m'envoyer des cassettes audio et des instructions pour que j'apprenne le Japa et enseigne ensuite cette méthode. Cette

décision spontanée de Guruji m'a inspiré à apprendre et finalement à enseigner les méditations Japa dans mon CD intitulé *Méditations pour se manifester*. Cela m'a également incité à canaliser et à écrire un livre sur la manifestation deux ans plus tard, pour ensuite écrire mon propre livre sur la méditation, intitulée *Getting in the Gap*, huit ans après avoir reçu la lettre de Guruji.

Cet homme à la spiritualité magnifique, venu de l'Inde, a été l'une des personnes les plus influentes à avoir croisé mon chemin. Avant Guruji, j'avais tâté certaines pratiques méditatives, mais je n'avais jamais considéré la méditation comme une discipline. Une fois que j'ai eu commencé l'apprentissage de l'art de la méditation Japa et vu les résultats étonnants qui en découlaient, j'ai décidé d'intégrer la méditation à mon quotidien, le matin et le soir.

Pendant que j'écrivais *Accomplissez votre destinée*, je répétais le son *AH* et je concentrais toute mon attention pour recevoir une guidance sur chacun des neuf principes de ce livre. À la suite de longues séances passées à répéter ce son et à me visualiser en train de recevoir ce dont j'avais besoin, je regardais ma plume se déplacer sans effort sur le papier, comme si elle était entre les mains d'une force invisible.

Dans mes conférences, j'expliquais l'histoire et la théorie relatives à cette pratique audacieuse de la méditation et demandais aux auditoires de psalmodier le son de Dieu — *aum* — tout en plaçant leur attention individuelle sur ce qu'ils aimeraient voir se manifester dans leurs vies. Les résultats ont été étonnants. J'ai inclus plusieurs de ces retombées au fil de mon livre *Getting in the Gap*.

Il est assez clair pour moi que cet être sublime a été envoyé vers moi pour que je puisse passer à l'étape

suivante de mon propre dharma. Une pratique de la méditation était vitale pour moi, mais je n'étais pas près d'en adopter une jusqu'à ce que Guruji décide de me faire bénéficier de cette sagesse spirituelle. D'une façon ou d'une autre, il savait que je prendrais au sérieux cette pratique du Japa et en parlerais dans mes conférences et les médias.

Il s'avère que Guruji avait adressé ses prières à deux de ses plus grands saints, Siva et Nandi, pour leur demander conseil sur l'identité de la personne en Occident qui pourrait présenter cette méthode de méditation vieille de 2 000 ans à un public mondial. Je me sens honoré d'avoir été choisi pour une aussi vénérable entreprise.

Deux ans après avoir commencé à enseigner le Japa, j'ai rencontré cet homme spirituel face à face. J'ai été invité dans une maison de Los Angeles après une conférence que j'avais donnée devant une grande assistance lors d'un congrès, et on m'a dit que Guruji aimerait me rencontrer. J'ai attendu dans une salle privée pendant 30 minutes, et puis ce grand gourou est entré dans la chambre, tout vêtu de blanc et s'est assis en face de moi. Ni lui ni moi n'avons dit un mot pendant près d'une heure. Nous étions tous deux sans voix, et pourtant, l'amour qui circulait entre nous était ce qu'il a fini par appeler « Lumière de la Grâce » sur son site Internet :

> « La Lumière de la Grâce est la lumière de Dieu. Elle reste invisible au regard humain, mais est vue par les sages, les prophètes, les messies, les anges et autres êtres supérieurs. La Lumière de la Grâce possède une intelligence et une énergie incroyables, qui lui permettent de connaître et d'accomplir n'importe quoi. C'est la toute-puissance de Dieu. Une fois qu'elle est transmise, la Lumière de la Grâce accomplit son œuvre d'une manière miraculeuse. Elle transforme le corps, l'esprit et l'âme. »

J'ai senti cette Lumière de la Grâce décrite par Guruji lorsque nous étions assis là en silence, lors de notre toute

première rencontre. Après une longue période de silence, une larme a coulé de mon œil gauche et a roulé sur ma joue. Nous nous sommes donné une accolade et remerciés mutuellement. Nous n'avons prononcé que très peu de mots, mais j'ai senti que nous avions communiqué entre nous de la façon citée ci-dessus. J'ai quitté la maison de Los Angeles et j'ai compris que tout cela avait en quelque sorte été arrangé par une force céleste à laquelle je serai toujours reconnaissant.

Quelque chose à l'intérieur de cet homme savait qu'il devait me contacter et me lancer sur un chemin introspectif. Le Japa a été un don du ciel pour moi et les millions de personnes qui se sont mises à cette pratique à la suite de mes conférences et mes écrits sur le sujet. Je peux maintenant clairement voir ce que Lao-tseu entend par « vous ne portez pas, vous êtes portés ».

Je ne le savais pas à l'époque, mais j'étais sur le point de prendre un virage dans l'œuvre que j'ai été envoyé pour accomplir ici. Et la pratique du Japa et ma rencontre avec Guruji m'étaient absolument essentielles tandis que j'étais en train de prendre cette nouvelle direction dans ma vie. Un bien plus grand public m'attendait. Évidemment, j'avais besoin d'une méthode à portée de main qui m'apporterait instantanément la paix intérieure et la connaissance réelle que « tout est possible ».

Merci ! Merci ! Merci, Guruji, d'avoir choisi de me transmettre cet enseignement incroyable et de me faire confiance pour ne jamais en abuser d'aucune manière.

48

C’est le printemps 1998, et j’ai passé la majeure partie de la dernière année à écrire un recueil d’essais explorant la sagesse de 60 des enseignants les plus profondément influents qui ont illuminé ma vie. J’intitule ce recueil *La sagesse des anciens,* et j’imagine que les futurs enseignants d’anglais et de philosophie pourront l’utiliser pour introduire ces idées stimulantes dans la vie des jeunes.

Étant tout d’abord un enseignant, je me rappelle avec émotion une classe particulière au secondaire où j’ai enseigné dans les années 1960. J’ai toujours considéré que la poésie, la philosophie et la littérature spirituelle n’ont pas à être arides — elles doivent être vivantes, surtout pour les jeunes esprits curieux. Mes élèves dans cette classe ont appris à appliquer les préceptes de sagesse antique à leur vie actuelle en étudiant certains de nos plus grands maîtres. Près de 40 ans plus tard, j’enseigne toujours la sagesse qui se trouve dans les grands essais. Pendant que je réfléchis à mes essais basés sur ces enseignements, je me demande :

« Qu’est-ce que nos maîtres ancestraux, que nous considérons comme les plus sages et les plus avancés spirituellement, peuvent nous apporter aujourd’hui ? »

Jésus, Bouddha, William Blake, Emily Dickinson, Walt Whitman, le Mahatma Gandhi, Rabindranath Tagore, Paramahansa Yogananda et mère Teresa sont inclus dans ce recueil de 60 essais qui offrira au lecteur la possibilité de recevoir des conseils de nos grands prédécesseurs et de reconnaître son propre potentiel de grandeur. Ces ancêtres n’étaient pas du type pédant, écrivant pour la seule reconnaissance professionnelle. Ils ont écrit à partir de leurs

passions, avec un désir d'élever l'esprit humain à un niveau supérieur, par-delà les préoccupations misérables de l'ego.

Ce fut une année gratifiante — comme de me retrouver sur les bancs de l'université à étudier les grands maîtres qui nous ont précédés, sans m'inquiéter d'avoir à écrire une dissertation ou de faire un examen pour obtenir la note de passage sur un bulletin. J'envisage également de porter ces pages anciennes de sagesse à l'attention d'un public beaucoup plus vaste, et d'avoir par conséquent un impact sur la conscience de notre pays et de notre monde.

Je reçois un jour une lettre de Niki Vettel, qui se présente comme la productrice déléguée de plusieurs émissions spéciales pour les campagnes de souscription du réseau de télévision PBS. Elle écrit : « Je voudrais savoir si vous seriez intéressé par la création d'une émission pour PBS, basée sur deux de vos ouvrages les plus récents. Je serais ravie de travailler avec vous pour créer une telle émission, et je serais aussi ravie de la produire. »

Je suis fasciné par sa lettre et son coup de téléphone de relance pour sonder mon intérêt à créer une émission destinée à être diffusée à l'échelle nationale pour la collecte de fonds du Public Broadcasting Service. Quelques jours plus tôt, j'ai reçu une lettre du collègue auteur Leo Buscaglia m'encourageant à porter mon message sur la spiritualité et la conscience supérieure à l'attention des téléspectateurs.

Le résultat de mes échanges avec Niki est une entente pour enregistrer deux émissions spéciales, une s'inspirant de mon dernier livre *Accomplissez votre destinée* et une deuxième s'inspirant de mon tout nouveau livre, *La sagesse des anciens*. Il me semble entendre un appel dans tout ça — les lettres spontanées de Leo et de Niki, et ma

conversation subséquente avec Niki, conjuguées à mon désir de toucher de plus en plus de gens de façon spirituellement instructive. Je sais qu'une seule personne sur dix achète des livres, mais pratiquement tout le monde regarde la télévision à la maison. Je suis excité à l'idée de transmettre ce message d'une conscience supérieure à un tout nouveau public.

Alors que la date limite de production approche, Niki me demande avec nervosité si elle peut me parler de quelque chose. Elle s'inquiète de ne pas avoir les fonds nécessaires pour terminer les deux émissions dans les délais que nous avons reçus, et elle se demande si je serais intéressé à consentir ce qu'on appelle un « prêt-relais », c'est-à-dire que je prêterais l'argent maintenant pour être remboursé plus tard. Je crois en ma capacité de faire de cette émission un succès pour PBS et toutes les parties impliquées, et accepte de fournir la garantie financière moi-même, si nécessaire. Le projet est parti !

Nous enregistrons ma première émission de souscription pour la télévision publique au Boca Raton Resort and Club, où se masse un auditoire pour l'enregistrement. J'enregistre la première émission*, How to Get What You Really, Really, Really, Really Want*. Ensuite, nous faisons une pause d'une heure, puis enregistrons *Improve Your Life Using the Wisdom of the Ages*. Au cours de la deuxième émission, ma fille de 16 ans, Skye, chante une magnifique version *a cappella* du chant religieux classique *Amazing Grace*.

Plusieurs semaines après avoir terminé l'enregistrement de ces deux émissions, et pendant qu'ils sont en préparation pour la diffusion, je reçois un avis qui m'annonce le décès de mon collègue le Dr Leo Buscaglia le 12 juin. Il était un ouvreur de chemin, c'est-à-dire un

éclaireur et un découvreur, qui savait donner des conférences télévisées irrésistibles, divertissantes et hardies. Je m'engage envers moi-même à faire tout en mon pouvoir pour mériter la confiance que Leo avait placée en moi lorsqu'il m'a encouragé à soutenir non seulement sa cause préférée, le service audiovisuel public, mais aussi à m'adresser à un plus large public grâce à la télévision.

Je me rappelle l'engagement que j'ai pris il y a plus de 20 ans en écrivant mon premier livre pour le grand public — *Vos zones erronées* —, je suis rendu au même endroit. Je décide que j'irai visiter chaque station du réseau PBS, qui voudra bien me recevoir, au pays. Je deviendrai un porte-parole, non seulement pour mon propre travail, mais aussi pour la cause de la télévision publique. J'adore les émissions de la chaîne PBS — tous mes enfants ont grandi en écoutant *Sesame Street*, la fabuleuse émission pour enfants de PBS. J'apprécie le fait que la programmation quotidienne de PBS exclue la violence, et l'absence de commerciaux — ça me semble être la formule parfaite.

Je suis prêt à reprendre la route afin de porter ces conférences à l'attention de l'Amérique. Je vois ici un grand potentiel de transformation, et je suis reconnaissant d'avoir cette occasion de transmettre mon message sur la spiritualité dans les foyers de tous les États.

Maintenant, je peux voir clair

Cette requête de Niki Vettel faite au début de l'année 1998 a été un tournant majeur dans ma vie personnelle et professionnelle. Elle m'a procuré une toute nouvelle façon de toucher un grand nombre de personnes. Lors de ma première rencontre avec Niki, je me suis souvenu de ma fascination pour l'évêque Fulton Sheen lorsque j'étais un

jeune garçon. Alors que tous mes amis qui avaient des postes de télévision regardaient la comédie *The Milton Berle Show*, j'étais captivé par l'évêque Sheen qui passait à l'écran et s'adressait directement à moi pour me parler du pouvoir de mon esprit de créer le genre de vie que je veux mener.

J'ai tant aimé son émission du mardi soir — il prononçait des discours bien construits, divertissants et instructifs, qui retenaient l'attention des téléspectateurs dans leurs foyers, à l'époque où la télévision en était à ses débuts. J'étais convaincu de pouvoir accomplir la même chose, et d'en faire une bonne affaire pour toutes les parties concernées — et j'étais convaincu aussi que je recevrais une aide céleste !

Je me suis souvenu du commentaire de Milton Berle quand il a appris que l'évêque populaire avait gagné un Emmy Award, tandis que Berle lui-même n'avait pas été retenu pour son émission comique populaire. Berle a dit en plaisantant : « Il a de meilleurs auteurs, Matthieu, Marc, Luc et Jean ». Je pourrais engager les mêmes auteurs pour préparer mes interventions.

J'ai abordé cette nouvelle entreprise avec la même ferveur et le même sérieux qui m'avaient incité à prendre la route 22 ans plus tôt lorsque *Vos zones erronées* a été publié. Une fois la production des deux premières émissions terminée, j'ai commencé à faire des apparitions sur une base régulière lors des collectes de fonds dans les stations locales de PBS. Il était tout à fait clair pour Niki et moi que lorsque j'étais en mesure de me présenter à un studio local pour parler aux publics pendant les pauses des émissions de souscription, les montants engagés pour soutenir la télévision publique augmentaient de façon spectaculaire. J'avais la même vision

que dans les années 1970 et au début des années 1980 pour faire la promotion de chacun de mes livres publiés — j'assumais la responsabilité totale de tous les aspects liés au succès de ces émissions.

La priorité numéro 1 pour les cadres de la chaîne PBS était la collecte de fonds. Si l'émission rapportait de l'argent en incitant les téléspectateurs à appeler et à contribuer, l'émission repassait encore et encore. Mon objectif numéro 1 était d'élever la conscience des gens dans le monde entier. Un plus large auditoire signifiait plus de gens inspirés à soutenir financièrement PBS. La chaîne PBS et moi pouvions atteindre notre destination et nos objectifs les plus élevés.

Quelques semaines après la diffusion des deux premières émissions, j'avais récupéré les montants investis pour réaliser le programme. Moins d'un an plus tard, nous étions en pourparlers avec PBS pour produire deux autres émissions, qui devaient être enregistrées à Concord, dans le Massachusetts — le pays de deux de mes mentors spirituels les plus révérés et aimés, Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau.

Niki Vettel, mon ami Reid Tracy, qui est le P.-D.G. de ma nouvelle maison d'édition, Hay House, et moi formons maintenant une équipe. Au cours de chaque période de collecte de fonds, je prends la route pour aller de station en station, souvent à mes propres frais, tout comme je l'avais fait un quart de siècle plus tôt lorsque je sillonnais le pays parce que c'était le seul moyen de toucher tout le monde à cette époque. Un désir intense brûle en moi quand il s'agit de satisfaire les souhaits que je forme. Personne d'autre ne peut le faire à ma place, et je ne pourrais accepter de participer à un projet qui bat de l'aile.

De nombreux cadres à New York et à Washington m'ont dit que le genre de programmation associé à mes présentations ne laisse pas présager une grande réussite financière. On m'a montré les statistiques d'un grand nombre d'émissions qui ont échoué lamentablement. Elles étaient produites, puis diffusées, et à quelques exceptions près — telles les émissions de Leo Buscaglia (affectueusement surnommé Dr Love) —, elles passaient à la trappe après une diffusion ou deux.

J'avais l'habitude de regarder Leo à la télé pendant les pauses de souscription, et je voulais traverser l'écran de mon téléviseur pour aller embrasser cet homme. Son *enthousiasme* — qui signifie en grec « être transporté par un dieu » — était son secret. Je savais que je pouvais communiquer mes idées avec la même passion et le même enthousiasme. Je savais que les gens allaient regarder et soutenir leur station locale de PBS si je parvenais à rendre ma matière vivante *en eux* — à accéder au Dieu intérieur des téléspectateurs, si vous préférez.

J'ai élaboré un plan pour surmonter les difficultés à obtenir des contributions et pris des arrangements avec Reid à Hay House afin d'offrir une panoplie remarquable de cadeaux de remerciement pour une contribution d'un dollar par jour pour la télévision publique aux États-Unis. Lorsque je repense aujourd'hui à mon passage du statut d'auteur et de conférencier motivateur à celui de personnalité de la télévision publique, je vois plus clairement que jamais que c'est ce désir ardent qui me guidait dans cette transformation. Je n'avais rien du tout sur ma liste de choses à ne pas faire, qui aurait pu s'opposer à transformer mon rêve en fait accompli.

Au cours des 10 années suivantes, j’ai fait plus de 200 apparitions de soutien dans pratiquement chaque station de PBS au pays. Une visite impliquait de passer quatre heures à la télévision, pendant que les émissions étaient diffusées, pour ensuite présenter la mission de PBS et offrir une profusion de cadeaux de remerciement, comprenant des livres et des enregistrements audio et vidéo associés au programme. Mon énergie était inépuisable et j’ai touché des millions de personnes qui auraient pu ne pas connaître autrement ces idées sur la conscience supérieure. Et à chaque nouveau livre, Reid, Niki et moi nous réunissions pour concevoir une nouvelle émission, avec un nouvel ensemble de cadeaux de remerciement, et je prenais la route pour faire de nouvelles apparitions dans les stations locales, dont j’avais visité plusieurs 10 ou 12 fois déjà.

En revenant sur les 10 émissions spéciales de PBS qui portent mon nom et présentent mon message en constante évolution, je suis fier de dire que j’ai eu le privilège de me voir souvent dénommé « M. PBS ». Et les montants d’argent récoltés pour la télévision publique aux États-Unis ne se chiffrent pas en milliers, en centaines de milliers ou en millions de dollars —, mais bien en *centaines de millions* de dollars. Je pense que j’ai été inspiré à faire ce travail, et que j’y avais été préparé lorsque j’étais ce jeune garçon assis devant notre petite télévision noir et blanc, et qui regardait l’évêque Fulton J. Sheen dans *La vie vaut d’être vécue*. La fascination que j’éprouvais à l’époque a fait jaillir quelque chose qui murmurait en moi, d’une voix excitée, *je peux le faire, je sais que je peux le faire.* Ces sollicitations intérieures étaient l’œuvre de forces angéliques qui ont

toujours été là, m'invitant à viser des horizons plus larges et plus profonds.

Leo Buscaglia était l'un de ces anges, tout comme l'était Niki Vettel. Sa décision de m'écrire et de m'encou-rager à mettre sur pied une émission pilote, ainsi que son inlassable énergie employée à produire ces 10 émissions spéciales pour PBS, étaient également guidées par une énergie céleste invisible. Quand j'ai lu la première lettre de Niki me proposant d'avoir ma propre émission à PBS, j'ai pensé :

« Je savais que cela allait arriver — je savais que c'était mon destin. »

Ma femme et mon agent m'ont entendu dire à l'époque que je le savais depuis ma jeunesse, quand la télévision en était à ses débuts comme moyen de divertissement.

Je peux voir très clairement aujourd'hui que mon affirmation intime à l'âge de 19 ans, *je suis un enseignant,* signifiait bien plus qu'une salle de classe dans une école. J'avais un message d'autoémancipation et d'ascension spirituelle à transmettre au monde. L'évêque Fulton Sheen, Leo Buscaglia, Niki Vettel et Reid Tracy ont été les instigateurs angéliques qui m'ont accompagné dans la réalisation de cette vision que j'avais eue dès que j'ai regardé la télévision pour la première fois.

Les deux listes mentales que je portais sur moi sont plus claires aujourd'hui qu'elles ne l'étaient à l'époque. Sur une liste se trouve tout ce que je suis *disposé* à faire pour que mon rêve devienne un fait présent. Sur la seconde liste se trouve tout ce que je *ne suis pas disposé* à faire — cette liste est toujours vide. Lorsque les deux premières émissions m'ont été offertes, Niki m'a demandé si j'étais prêt à prendre l'avion jusqu'à Fresno, en Californie, ce qui signifiait trois vols différents dans les deux sens, et essentiellement à

mes propres frais, pour être dans le studio pour la première diffusion. À cause de mes deux listes mentales, j'ai accepté sans réserve. Cette visite est devenue la première de plus de 200 visites de station, pour porter le message qui m'est si cher dans les foyers de l'Amérique.

Nous avons tous un destin, un dharma à remplir, et il y a des possibilités infinies, des personnes et des circonstances qui se manifestent tout au long de notre vie pour éclairer notre chemin. Les incidents et les gens produisent des étincelles minuscules qui nous poussent à reconnaître que *ça s'adresse à moi — c'est important, c'est la raison de ma présence ici.* Ces étincelles sont des signaux qui invitent à prêter attention et à être étonné. Il faut reconnaître que ces petites étincelles sont déclenchées par la même Source divine qui est responsable de toute la création.

J'ai toujours été impatient de dire oui à la vie, sachant que lorsque j'ai confiance en moi, je fais confiance à la sagesse même qui m'a créé. Cette étincelle intérieure est la voix de Dieu qui s'adresse à moi, et je refuse tout simplement de l'ignorer. Je sais que si je la sens, et qu'elle allume quelque chose en moi, alors le processus d'allumage est l'invisible, la Source, l'essence même de toute la création — et je lui fais confiance au maximum. C'est ce qui a lancé ma carrière à la télévision publique, et non pas un coup de chance ou une coïncidence inexplicable. C'était ma façon de dire oui à ces pensées qui brûlent en moi et de refuser de les laisser s'éteindre avant qu'elles soient accomplies.

49

En octobre 2000, j’accepte d’accompagner un petit groupe de personnes dans la ville d’Assise en Italie. C’est la ville natale de saint François, un homme qui est devenu une force vitale dans ma vie ces dernières années. Je travaille sur un nouveau livre, *Il existe une solution spirituelle à tous vos problèmes*, s’inspirant de la célèbre prière de saint François, et je reviens à Assise pour mettre la touche finale à mon manuscrit.

Je me sens attiré par cet endroit et veux écrire un peu ici, parce que je sens que saint François guide non seulement mon écriture, mais tous les aspects de ma vie. Les mots et les idées pour ce nouveau livre ont jailli librement, et j’ai senti une sorte d’énergie divine extrêmement paisible depuis que j’ai décidé d’en faire mon prochain projet d’écriture.

Tôt le matin, je vais faire de longues promenades seul dans la campagne, loin de tous les touristes qui veulent aussi se rapprocher de cet homme de Dieu, qui a vécu ici il y a quelque 800 ans et a laissé une empreinte durable. J’ai lu les miracles qui ont été attribués à cet homme né sous le nom de Francesco di Pietro di Bernardone, et je souhaite me trouver dans la nature et méditer dans l’énergie de cette cité divine bien préservée. Je sens cette énergie avec moi, comme elle semble avoir été aussi avec moi au cours de la dernière année, pendant que j’écrivais tous les jours.

Quand je réfléchissais à la proposition de servir de guide et d’enseignant pour accompagner un petit groupe de personnes pour faire une visite d’Assise, la décision s’est prise quand je me suis entendu dire à ma femme :

— Retournons à Assise et allons faire une méditation ensemble dans la chapelle Portioncule que nous avons visitée il y a six ans.

Marcie et moi avons tout d'abord visité cette ville en 1994 avec trois de nos enfants, et depuis ce temps, nous avons tous les deux évoqué notre désir d'y retourner et de faire une méditation ensemble dans la petite chapelle appelée Portioncule, un espace d'accueil sacré pour ceux et celles qui recherchent la tranquillité de l'esprit, du corps et de l'âme. Elle est maintenant intégrée à l'intérieur de la basilique Sainte-Marie-des-Anges, entourée d'une architecture moderne, avec de belles fresques sur tous les murs et les dômes. La chapelle commémore la vie étonnante de ce petit homme qui a touché la vie de tant de gens — c'est là que Francesco a compris clairement sa vocation, et avec l'inspiration divine, il a fondé l'ordre des Franciscains. C'est là qu'il a vécu et qu'il est mort.

Dans le couloir de notre maison menant aux chambres de nos enfants est accroché le texte de la prière de saint François, magnifiquement encadré, qui m'a été remis par une femme à l'une de mes conférences publiques. Elle a conçu et créé cette reproduction et m'a dit en me la remettant que le message de cette prière serait très important pour moi. Je l'ai lue au moins une fois par jour au cours de la dernière décennie. Il y a longtemps que je l'ai apprise par cœur :

Seigneur, faites de moi un instrument de Votre paix.
Là où il y a de la haine, que je mette l'amour.
Là où il y a l'offense, que je mette le pardon.
Là où il y a la discorde, que je mette l'union.
Là où il y a l'erreur, que je mette la vérité.

Là où il y a le doute, que je mette la foi.
Là où il y a le désespoir, que je mette l'espérance.
Là où il y a les ténèbres, que je mette votre lumière.
Là où il y a la tristesse, que je mette la joie.

Ô Maître, que je ne cherche pas tant
à être consolé qu'à consoler,
à être compris qu'à comprendre,
à être aimé qu'à aimer,
car c'est en donnant qu'on reçoit,
c'est en s'oubliant qu'on trouve,
c'est en pardonnant qu'on est pardonné,
c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie.[4]
Amen.

Chaque fois que je la récite ou la lis, je me dis :

« Ce n'est pas une prière, c'est une technique. Il faut agir en alchimiste et convertir la haine en amour, le doute en foi, le désespoir en espérance et la tristesse en joie. »

Ces derniers mois, j'ai vraiment vécu tout cela, parce que chacun des sept derniers chapitres du livre que je suis en train de compléter est intitulé d'après l'une des sept premières lignes de cette prière. J'ai l'impression que saint François se tient à mes côtés, m'encourageant à écrire dans un style moderne ce qu'il enseignait aux XII^{e} et XIII^{e} siècles.

Marcie et moi entrons dans la Portioncule et nous asseyons de part et d'autre de l'allée, joignant les mains pendant que nous méditons. Quelque chose de très étrange se passe. Nous le ressentons tous deux. Un nuage de picotements nous enveloppe. Je peux à peine respirer, tant la sensation est envahissante. Ma peau se couvre de chair de poule, comme si l'énergie traversait tout mon corps. En

quittant ce lieu saint, nous échangeons un regard, incapable de parler. Nous sommes tous deux touchés au fond de l'âme.

Le lendemain, nous visitons San Damiano pour voir la maison où a vécu et a prêché sainte Claire, en tant que franciscaine dévouée, accomplissant son vœu de chasteté et de pauvreté. Je suis en train de monter l'escalier en colimaçon jusqu'au troisième niveau lorsqu'un jeune homme nommé John Graybill II, qui porte des appareils orthopédiques sur les jambes en raison de sa dystrophie musculaire, m'informe qu'il est incapable de poursuivre la montée. L'escalier est trop étroit, et il ne peut étendre la jambe assez loin de chaque côté pour passer à la marche suivante. Il fait partie de notre groupe de touristes et me demande ce qu'il doit faire, parce qu'il ne peut plus monter et ne peut pas non plus reculer.

Je lui dis de mettre ses bras autour de mon cou — je vais le porter sur mon dos. J'ai simplement oublié qu'un quart de siècle de jogging quotidien et de tennis a entraîné une certaine usure, et qu'on m'a dit que je serais bientôt candidat pour une reconstruction du genou. Je ne pense pas à mon genou, avec ses os qui frottent les uns sur les autres, ni que j'ai oublié de mettre l'attelle que j'utilise pour soutenir mon genou.

Je grimpe trois ou quatre marches avec John sur mon dos, en tenant ses bras sur mes épaules, et je sens tout à coup mon genou faiblir de plus en plus. Je suis sur le point de m'effondrer avec le poids de John qui pèse sur mon dos. Je panique. Il y a une longue file de personnes derrière moi, et je commence à descendre avec John sur le dos. Soudainement, je vois une apparition de Francesco. Il me regarde directement et ne dit rien. Il tend les deux mains et

me fait signe de me lever. Je me redresse et me sens soudainement déborder d'énergie. Je recommence à monter avec John sur le dos, et puis commence à trotter sur l'escalier de pierre circulaire. Je commence à courir avec une énergie inépuisable. J'ai l'impression que mon genou n'a jamais été aussi solide !

J'arrive en haut, où ma femme et le gros du groupe de touristes attendent pour visiter la petite chambre reconstituée de sainte Claire, fondatrice de l'ordre des Pauvres Dames (clarisses). Le visage de Marcie affiche une expression de vive surprise :

— Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle.

Je lui réponds que je viens de vivre un vrai miracle, que j'ai vu saint François et qu'il m'a fait signe de monter.

— Mais tout le monde est essoufflé, réplique-t-elle, et tu cours avec John sur le dos, et tu as oublié de mettre ton attelle de genou ce matin.

Je lui réponds que je ne peux pas l'expliquer. Je suis complètement excité, ma jambe semble guérie. Je demande à tous ceux qui nous entourent de bien vouloir m'excuser.

Je marche jusqu'au rebord du balcon situé au troisième étage de cet ancien édifice, je joins les mains et regarde pour voir si je peux admirer une fois de plus l'apparition de saint François. Il y a quelques semaines à peine, on a dû me transporter pour sortir du court de tennis parce que mon genou droit avait flanché, et on m'a appris que j'aurais probablement besoin d'une prothèse de genou. Maintenant, il me semble plus fort que jamais ! Pendant que je récite une prière silencieuse de gratitude, une femme nommée Patricia Eagan prend une photo de moi penché sur le balcon et rendant grâce à saint François. Je prends la main de ma femme et redescends sans effort l'escalier en colimaçon

après avoir récité une prière dans l'humble demeure de sainte Claire, ici à San Damiano. Nous allons faire une longue promenade dans la campagne, et pour la première fois depuis des années, je marche sans ressentir de douleur au genou.

Je me sens submergé de bonheur et très ému par cette seconde visite à Assise. J'ai lu et contemplé la prière de saint François pendant presque une décennie. Maintenant, il est apparu dans ma vie et s'est montré pendant quelques secondes.

Plus tard, assis dans ma chambre d'hôtel, je mets la touche finale à *Il existe une solution spirituelle à tous vos problèmes*. Je sais que l'esprit de cet homme d'Assise, qui a vécu ici il y a près de 800 ans, dans ce magnifique village d'Italie, guide et dirige ma vie d'une manière qui défie toute description. Je me sens profondément aimé, tellement privilégié d'avoir vécu cette expérience miraculeuse.

Maintenant, je peux voir clair

Depuis que j'ai pris ce virage en me concentrant sur l'enseignement de la spiritualité et de la conscience supérieure, Francesco di Pietro di Bernardone, mieux connu sous le nom de saint François d'Assise, a été une force impor-tante dans ma vie. Ce saint homme a occupé une place unique dans mon cœur pendant un certain temps. Je pense que tout a commencé lorsque j'ai accroché au mur de notre maison le texte magnifiquement encadré de la prière de saint François. Les jours et les années ont passé depuis qu'elle est accrochée là, et je dois l'avoir récité des milliers de fois. Je pense que Francesco a joué une sorte d'un rôle divin en plaçant cette prière encadrée entre mes mains dans les années 1980.

J’ai regardé tous les films réalisés sur la vie de saint François, et j’ai une petite bibliothèque de livres écrits sur lui. Lors d’une régression à des vies antérieures que j’ai faite il y a quelques années, je me suis vu moi-même vivant comme, ou avec, saint François. Quand je suis sorti de cet état d’hypnose, j’ai eu une vision si claire de la façon de gérer une crise dans ma vie qu’elle a été résolue dans les minutes qui ont suivi mon retour dans le présent.

Je trouve tout cela très fascinant lorsque je repense à l’influence de Francesco dans ma vie. Je n’ai pas été élevé dans la religion catholique, mais d’une façon ou d’une autre, je suis incroyablement attiré par la vie de cet homme et son profond dévouement à sa foi, ainsi que son lien spirituel avec Jésus, qui lui a permis de recevoir les stigmates dans les dernières années de sa vie. Quelque chose en moi m’incitait fortement à me rendre à Assise et à le vivre de première main. C’était un savoir intime que cet homme et son vécu étaient en quelque sorte mystiquement liés à mon destin.

J’ai toujours été touché par la capacité de saint François à communier paisiblement et avec amour avec les animaux, particulièrement les oiseaux qui se rassemblaient sans crainte près de lui. J’aimais sa compassion pour tous les humains, y compris ceux qu’il craignait personnellement, comme les lépreux avec qui il s’est lié d’amitié. Je peux maintenant clairement voir que Francesco a vécu ce que Patanjali a exprimé dans son Yoga-sûtra, quelque mille ans avant la naissance du saint : « Quand la non-violence et la bonté sont pleinement développées, dit Patanjali, il y a une complète absence d’inimitié chez toutes les créatures vivantes qui se trouvent en votre présence ». Francesco était d’une telle pureté que même les animaux sauvages

étaient domptés par sa constance. Il était une pure conscience christique, et tout ce que j'ai lu à son sujet m'a donné envie d'être comme lui de toutes les façons possibles.

Quand je reviens à ce moment au cours duquel mon genou a été guéri au château de San Damiano, je peux voir beaucoup plus clairement comment cela s'est produit et pourquoi. Pendant une longue période de temps, j'ai laissé à mon ego le soin de l'expliquer, me disant que cela m'était arrivé parce que j'étais un enseignant spirituel connu, qui aimait Francesco, et que cette guérison était un cadeau qui m'était offert. Je comprends beaucoup mieux aujourd'hui.

Les maîtres ascensionnés viennent à nous avec des conseils et de l'aide, non pas à cause de nos prières ou de notre importance — ils viennent à nous quand ils peuvent se reconnaître en nous. Ce moment est survenu lorsque j'ai mis mon ego de côté, offrant spontanément mon aide à un homme frêle dans le besoin, sans penser aux conséquences qui pourraient en découler pour moi. J'ai agi à la façon d'un maître ascensionné tel saint François. À ce moment-là, il s'est reconnu lui-même — un être d'amour inconditionnel — en moi, et s'est manifesté. En sa présence, l'offense à mon genou a été pardonnée. Comme le dit sa prière : « Où il y a l'offense, que je mette le pardon ». J'ai appris une grandiose leçon ce jour-là à San Damiano — les miracles se produisent lorsque nous pensons et agissons à la façon de Dieu. Aujourd'hui, je vois clairement que cela signifie servir sans hésiter, en ignorant les besoins de l'ego, et en ne demandant rien en retour.

L'année suivante paraissait *Il existe une solution spirituelle à tous vos problèmes*, avec la photo de moi par Patricia Eagan en couverture — photo prise après ce

moment miraculeux. Avec une gratitude émue pour toute la sagesse qu'il renferme pour mener une vie spirituellement éclairée, je tenais le livre que j'avais partiellement écrit à Assise, inspiré par les enseignements éclairants de l'homme qui y a grandi et est devenu un saint vivant avant sa mort en 1226.

Je décide de faire une tournée de promotion à grande échelle pour le livre, afin de partager les enseignements de Francesco et d'aider à élever la conscience de notre monde troublé. Je prends l'avion jusqu'à San Diego pour amorcer la tournée de huit semaines qui doit débuter en septembre. L'émission de PBS, basée sur les enseignements de la prière de saint François, et que j'avais enregistrée à Concord, dans le Massachusetts, serait diffusée en même temps que ma tournée nationale.

Après une journée entière d'entrevues fixées avec les médias de San Diego, je me fais réveiller par un appel téléphonique de ma fille, Tracy, qui me dit d'allumer la télé. Notre pays est attaqué, et les bâtiments du World Trade Center, à New York, sont en feu et menacent de s'effondrer.

Il est 6 h 15. Une copie du *USA Today* daté du 11 septembre 2001 se trouve sur le pas de la porte de ma chambre d'hôtel. En regardant le chaos montré à la télévision, j'ouvre le journal et y trouve une annonce pour mon livre qui vient de paraître, couvrant 80 % de la page. Le titre est en caractères gras : *Il existe une solution spirituelle à tous vos problèmes*. Je pense à l'ironie de faire paraître une annonce presque pleine page dans un quotidien national le jour même où nous sommes confrontés à un très gros problème qui touche tout le monde — pas seulement notre pays, mais la planète entière.

Aujourd’hui, je sais que la parution de la publicité ce jour-là, proclamant qu’il existe une solution spirituelle à tous nos problèmes, n’était pas un accident. Il n’y a pas de hasard, aucune coïncidence — nous devons travailler ensemble pour trouver une solution spirituelle à la haine qui favorise ces actes mesquins, maléfiques. L’inhumanité que l’humain affiche envers l’humain ne sera résolue que lorsque nous prendrons la responsabilité de la vie et embrasserons les enseignements de saint François d’Assise. Je peux maintenant clairement voir que mon sentiment inexplicable de connexion à cet homme était et est encore l’expression d’une Source divine qui cherche à se faire connaître dans notre monde, aujourd’hui même.

J’inspire et expire la gratitude pour mon genou guéri tous les jours quand je fais du yoga, nage dans l’océan ou fais de longues promenades. Je souris en voyant le visage de Francesco traverser mon esprit, et je l’imagine en train de tendre ses bras et me faire signe de me lever. Et je peux maintenant clairement voir que ce qui m’a été offert individuellement a également été offert à travers moi au monde entier.

4. N.d.T.: Prière pour la paix attribuée à saint François. Version originale parue dans *La Clochette,* n° 12, déc. 1912, p. 285.

50

Nous sommes au printemps 2003. J’ai 62 ans et traverse ma toute première période de tristesse profonde. Je dors pendant de longues heures, n’arrive pas à me motiver à faire grand-chose, et j’ai perdu au moins 10 kilos. Je n’ai pas envie de manger, et je dois me forcer pour sortir et continuer ma pratique quotidienne de jogging. Mes proches me demandent souvent si je ne souffre pas d’une sorte de maladie dont je ne veux pas parler. Je sais que je fais une dépression.

Il y a deux ans, j’ai souffert d’une crise cardiaque légère. Une angiographie a révélé que j’avais une artère, menant à mon cœur, qui était bloquée à 99 %, ce qui fait peut-être partie de mon anatomie depuis la naissance. Mon cœur est fort et les dommages sont minimes. On a inséré une endoprothèse dans l’artère bouchée, et j’ai repris mes activités physiques normales et ma routine de travail assez rapidement.

Aujourd’hui, d’après tous les examens médicaux, j’ai un cœur sain — ce qui ne l’empêche pas d’être complètement brisé. Ma femme et moi nous sommes séparés il y a près de deux ans. Elle entretient une relation avec un homme qu’elle aime beaucoup, et je traverse fondamentalement une crise.

Jamais je n’aurais imaginé que je pourrais éprouver les contrecoups émotionnels d’une séparation à l’âge de 62 ans. J’avais déjà traversé pareille épreuve, et je pensais que tout cela appartenait au passé à ce stade de ma vie. Marcelene et moi avons sept enfants magnifiques, et nous les aimons tous deux très tendrement. Il n’y a aucun coupable à chercher ici. J’assume pleinement mon rôle dans

l’échec de ce mariage. C’est juste que je n’arrive pas à me sortir de cette déprime. Des amis médecins me poussent à prendre des antidépresseurs. Quand mon médecin de famille m’a donné une ordonnance pour l’un de ces médicaments, je l’ai déchiré après avoir lu les effets secondaires possibles de ce type de thérapie.

Plusieurs de mes enfants s’inquiètent de ma santé et essaient de m’aider dans leurs conversations avec moi. Ils ont souvent suggéré avec amour :

— Tu sembles tellement déprimé… tu devrais peut-être essayer d’écrire pour retrouver une certaine tranquillité d’esprit.

Je suis profondément reconnaissant de leur sollicitude. Mais Marcie et moi faisons tout notre possible pour protéger les enfants de cette anxiété de séparation que nous ressentons tous les deux.

Il y a un an environ, je suis tombé sur quelques mots qui ont touché une corde sensible en moi, dans le livre de Carlos Castaneda, *La force du silence*. J’ai copié la déclaration sur une carte que j’ai fait laminer, de sorte que je puisse la garder sur moi. Dès le moment où j’ai lu ces mots, je savais la direction que je prendrais dans mes écrits, mais cette séparation et le semi-éclatement de notre famille m’ont empêché de penser même à attaquer un aussi gigantesque projet que de concevoir et d’écrire un livre complet.

Aujourd’hui, je sors la carte plastifiée de ma poche de chemise et lis mentalement les mots de Castaneda :

« Dans l’univers, il existe une force non mesurable, indescriptible, que les shamans appellent *intention*, et absolument tout ce qui existe dans le cosmos est relié à l’*intention* ».

Je suis fasciné par cette idée d'intention, qui n'est pas quelque chose que nous faisons, mais plutôt une énergie à laquelle nous sommes connectés.

Je mets la carte dans ma poche avant, sentant l'impact de ces mots. Nous sommes tous connectés à un champ indescriptible, invisible, appelé intention — tout ce que j'ai à faire pour guérir est de me purifier et de me sortir de l'engourdissement que je ressens, et mon lien à cette grande Source appelée intention formera de nouveau un tout.

Je commence à voir que je me suis vautré dans mon ego, et je ressens une tristesse profonde parce que j'ai régressé à un niveau ordinaire de la conscience. Temporairement, j'ai perdu ma connexion à Dieu — au champ que Castaneda nomme « intention ». J'ai sur-le-champ une révélation. Je vais suivre les conseils de mes enfants et commencer à faire ce que j'aime le plus, c'est-à-dire écrire. Je vais purifier ma propre connexion à l'intention, et écrire un livre qui permettra à des millions d'autres de faire de même.

J'ai toujours pensé que l'intention est quelque chose qui relève de l'activité d'un Moi — une attitude de détermination, de volonté indomptable. Mais je comprends brusquement que c'en est la définition du point de vue de l'ego, qui a besoin de prendre le crédit pour les grands changements dans sa vie. Maintenant, je vois l'intention comme un champ, auquel je suis toujours connecté — même si le lien s'est sérieusement effrité. J'appelle Reid Tracy à Hay House et lui dis que je vais écrire un livre sur la puissance de l'intention, inspiré des idées qui se trouvent sur la carte plastifiée que je porte toujours sur moi.

Je passe la plus grande partie de l'année suivante à écrire tous les jours. Au fil de l'écriture, j'émerge de la tristesse qui m'enveloppait depuis deux ans. Je constate que mon état de découragement associé au nouveau statut de « séparé » change le caractère de mon écriture. En accomplissant ce qui me fait me sentir utile, à savoir écrire, je ressens plus de compassion envers moi-même. Cette compassion se reflète dans ce que j'écris, et mon écriture jaillit d'une manière qui est tout à fait nouvelle pour moi.

J'ai un petit cadre sur mon bureau que je regarde chaque jour avant de commencer à écrire. Voici ce qu'on y lit :

Bonjour,
C'est Dieu.
Je vais m'occuper
De tous tes
Problèmes aujourd'hui.
Je n'aurai pas besoin
De ton aide, passe donc
Une journée miraculeuse.

Je pense que la présence de Dieu — le champ de l'intention, si vous préférez — est ce qui écrit. Je constate que la douleur de la séparation d'avec ma femme fait réellement de moi un écrivain plus tendre et empathique. J'ai remarqué que mes conférences publiques sont un peu plus douces, qu'elles sont émaillées de bonté et d'amour, au lieu de faire de l'esprit et de se montrer peut-être même un peu insensibles. Mon cœur brisé est en train de guérir. Ma relation avec Marcie et son nouvel amoureux s'est considérablement améliorée.

Avançons jusqu'au printemps suivant. Trois années se sont écoulées depuis le choc de la séparation, et mon dernier

livre, *Le pouvoir de l'intention,* est sur le point d'être publié. J'ai contacté Niki Vettel, qui sera la productrice déléguée de mes nouvelles émissions spéciales pour PBS, devant être filmées à l'établissement Emerson College à Boston.

Lorsque je tiens enfin *Le pouvoir de l'intention* entre mes mains, je constate que c'est paradoxalement mon chagrin profond qui m'a permis d'écrire à partir d'un lieu nouveau de compassion et d'empathie. Je considère que j'avais vraiment besoin de toucher le fond dans ma vie afin d'avancer vers l'étape suivante de ma propre mission divine. Je me rends compte qu'il n'y a pas de hasard ici. J'avais besoin de ce choc pour comprendre et écrire ce livre profondément spirituel pour enseigner à cocréer sa propre vie.

L'intention n'est pas quelque chose qui relève de *moi*, même dans l'écriture de ce livre. C'est un effort conjoint avec la Source créatrice de tout, que les grands shamans appellent *intention*. Je sais que l'intention n'est pas quelque chose que je fais en raison d'une détermination inébranlable à l'effectuer. C'est ce qui se produit lorsque je nettoie de ses éléments obstructifs le lien qui me relie au champ de l'intention. C'est alors que l'intention entre en scène. En tenant ce livre entre mes mains, je sais que Dieu écrit tous les livres, et construit tous les ponts, et prononce tous les discours. Je peux devenir un lien sans obstruction à la Source de tout — le champ d'où toutes choses sont projetées.

Maintenant, je peux voir clair

Au moment où ma femme et moi nous sommes séparés — après plus de 20 ans de vie commune, et après avoir élevé sept enfants ensemble —, je pensais que mon monde s'était

écroulé. En dépit de ma formation et de mon expérience de la vie, et de mes nombreux livres sur l'autonomisation, l'impact émotionnel de notre séparation m'a plutôt donné le sentiment d'être perdu. Et pourtant, avec le recul, lorsque je mesure l'impact de cet événement, je peux clairement voir que cet épisode traumatique m'a permis de m'élever, de devenir une personne plus éveillée spirituellement et plus compatissante. Pratiquement tous les progrès spirituels que nous faisons dans nos vies sont précédés d'une sorte de chute. Cette chute qui m'a plongé dans la mélancolie m'a forcé à trouver un moyen d'en sortir et de viser encore plus haut.

Je repense à notre séparation (qui est toujours en vigueur aujourd'hui, même si nous n'avons jamais signé les papiers de divorce) et la considère comme un cadeau. Un cadeau pour lequel j'exprime ma gratitude tous les jours. Marcie et moi sommes maintenant plus proches que jamais. Tous nos enfants sentent l'amour que chacun de nous éprouve pour chacun d'eux. Nous passons souvent du temps en famille, et il n'y a que du respect et de l'amour entre nous deux.

Le livre que j'ai écrit alors que je me sentais tellement découragé par notre séparation a été de loin le livre le mieux reçu depuis *Vos zones erronées*, publié 28 ans plus tôt. J'ai reçu plus de courrier et plus de gens m'ont dit combien *Le pouvoir de l'intention* les avait influencés et avait changé leur vie pour le mieux, que pour chacun des quelque 40 autres livres que j'ai écrits depuis 1971. Les gens me disent : « La façon dont vous parlez de l'intention vient vraiment me chercher. Cela a vraiment changé ma vie. »

J'ai écrit ce livre en partant d'un lieu d'humilité presque radicale, et la compassion transpire pratiquement à chaque

page. Ma propre chute m’a forcé à monter plus haut et à écrire à partir d’un endroit beaucoup plus en phase avec Dieu — un endroit où je peux ressentir une empathie véritable envers tous ceux et celles qui veulent purifier leur connexion avec la Source divine de tout, afin d’éliminer toute obstruction qui les garderait à un niveau de conscience ordinaire.

L’émission spéciale que j’ai enregistrée à partir du *Pouvoir de l’intention* pour le financement de PBS, a été l’émission qui a permis de récolter le plus de fonds parmi toutes celles que j’ai faites pour PBS. Les idées de cette conférence, qui sont tirées de mon livre, semblaient résonner avec les auditoires partout au pays. L’émission a été diffusée des milliers de fois, souvent aux heures de grande écoute. Il est clair que la tristesse et la dépression que je vivais pendant que j’écrivais ce livre ont touché de manière positive des millions de personnes. Si je n’avais pas eu la possibilité de traverser cette période morose et d’écrire pour m’en sortir, ce livre n’aurait peut-être jamais vu le jour.

J’ai fini par comprendre que je devais m’efforcer d’être dans un état de gratitude, non seulement pour les belles choses qui arrivent, mais aussi pour les choses qui semblent tellement désastreuses. Une dure leçon, mais que j’applique régulièrement maintenant, depuis que j’ai vu les énormes progrès spirituels que j’ai pu faire à partir de ce que je pensais, sur le moment, être la fin du bonheur.

Le jour où j’ai décidé d’écrire un livre s’inspirant de la petite citation — que je gardais dans ma poche depuis plus d’un an — de Carlos Castaneda, j’ai reçu une lettre de mon maître spirituel et gourou, Shri Guruji. L’homme qui m’avait enseigné la méditation Japa 10 ans plus tôt avait entendu parler de ma séparation et de mon découragement

subséquent, et il m’a envoyé une lettre contenant une seule phrase, qui est depuis ce jour collée sur le mur de mon espace sacré d’écriture. Il est écrit : « Cher Wayne, le soleil brille derrière les nuages. »

Ce fut l’étincelle qui m’a poussé à arrêter de m’apitoyer sur mon sort et à continuer mon propre dharma. Les nuages représentent tous les soi-disant problèmes qui sont omniprésents dans nos vies. Le soleil derrière les nuages est Dieu — le champ de l’intention, l’Intelligence divine. Tout ce que j’avais à faire était de chasser ces nuages, et je pouvais maintenant clairement voir ma Source d’être, qui brillait avec éclat. Et les paroles de feu mon amie Elisabeth Kübler-Ross me semblent parfaitement justes pendant que je les transcris aujourd’hui : « Si les canyons avaient été à l’abri du vent et de la tempête, ils n’auraient jamais pu être aussi magnifiquement sculptés, et il n’aurait pas été possible d’admirer leur beauté. »

La période la plus triste et la plus difficile de ma vie m’a en fin de compte permis d’écrire un livre d’une grande portée et de produire une émission spéciale pour PBS qui a eu un impact spectaculaire et touché la vie de millions de personnes. Cette tempête de ma vie a sculpté de nombreux progrès spirituels et engagé ma vie dans une nouvelle direction sur de nombreux fronts qui s’étendent bien au-delà de mon personnage public.

Lorsque je regarde en arrière, je suis dans un état de profonde gratitude pour toutes les tempêtes de ma vie, en particulier pour cet ouragan de catégorie cinq qui s’est produit pour que je continue à vivre et à enseigner l’amour divin et la conscience supérieure.

51

Je viens juste de terminer de donner une conférence à New York devant plusieurs milliers de personnes à un colloque de l'Omega Institute, le 3 avril 2005. Je suis debout à l'extérieur de la salle de bal de l'hôtel, entouré de gens qui cherchent des autographes et veulent prendre des photos. Je lève les yeux et aperçois une femme africaine incroyablement saisissante à l'arrière du cercle de personnes qui m'entourent. Je suis immédiatement saisi par le fait qu'elle semble dégager une énergie si spirituellement élevée, que c'en est presque angélique.

Lorsque la foule commence à s'éclaircir, je m'approche de cette femme et lui demande :

— D'où venez-vous ?

— Je viens du Rwanda, répond-elle dans un très mauvais anglais.

La veille, dans ma chambre d'hôtel, j'ai regardé le film *Hôtel Rwanda*. Je lui demande si elle connaît bien ce qui s'est passé dans ce pays africain en 1994. Son amie, qui sert un peu d'interprète, répond :

— Oui, Dr Dyer. Elle était là. Elle est restée enfermée dans une salle de bain pendant 90 jours avec 7 autres femmes, et l'histoire de sa survie à ce génocide est une des histoires de courage et de foi les plus inspirantes qui soient.

Je demande à la femme rwandaise d'écrire son nom sur un papier, et nous échangeons les adresses de courriel avec ma fille Skye, qui se tient à mes côtés. Je veux en savoir plus sur cette personne fascinante dont l'énergie radieuse, presque céleste, m'a saisi dès le premier regard. Une semaine passe et je demande à Skye de lui envoyer un

courriel et de lui demander de m’appeler à Maui, où je mets la touche finale à un nouveau livre intitulé *Inspiration*.

Je ne connaissais toujours pas le nom de cette femme fascinante, mais quelque chose en moi a pris le relais et a remplacé toute logique. J’ai l’intuition que nous allons travailler ensemble à la même mission. Je sens très fort le besoin d’appeler Reid Tracy, et lui dis :

— Je viens juste de rencontrer une femme remarquable qui a vécu une histoire étonnante, qui doit être racontée. Je veux que tu publies son livre, même s’il reste à l’écrire, et je vais l’inviter à ma prochaine émission spéciale pour PBS, afin de la présenter au monde entier.

Reid me dit qu’il sera heureux de publier son histoire et qu’il trouvera quelqu’un pour travailler avec elle, puisque l’anglais est sa troisième langue.

Je reçois enfin un courriel de Skye me disant qu’elle a localisé la dame du Rwanda. Je décroche le téléphone, et parle avec Immaculée Ilibagiza pendant plusieurs heures. Et elle me raconte la plus étonnante histoire de survie que je n’ai jamais entendue.

On estime que plus d’un million d’hommes, de femmes et d’enfants ont été tués à coups de machettes dans ce petit pays qui a environ la taille de l’État du Maryland. Les tribus hutues et tutsies ont vécu côte à côte dans ce pays qui a déjà connu la paix, mais un conflit a éclaté lorsque le président du Rwanda a été assassiné et que les Hutus ont déclaré la « solution finale » pour les Tutsis.

Immaculée s’est cachée dans une salle de bain exiguë avec 7 autres femmes pendant 90 jours consécutifs. Durant ce sombre cauchemar de tuerie incessante, son poids a chuté à 30 kilos et ses parents et deux de ses frères ont été massacrés sans pitié. Pourtant, elle a réussi à survivre.

Dès les premiers instants où nous nous sommes rencontrés, j'ai compris en un éclair que j'étais en présence d'une femme divine unique. Nos longues conversations m'ont donné une toute nouvelle perspective sur le pouvoir de la foi, et je sais qu'Immaculée a un message à transmettre à toute l'humanité. Son histoire doit être racontée, et quelque chose au plus profond me pousse à faire quelque chose pour que cela se produise. Je lui suggère d'intituler le livre *Miraculée. Une découverte de Dieu au cœur du génocide rwandais,* et lui dis que je considérerais comme un honneur d'écrire la préface de son livre, quand il sera terminé.

Je m'engage à faire tout ce que je pourrai pour porter l'histoire de cette femme héroïque à l'attention du monde. Je contacte Niki Vettel et l'informe que je veux présenter Immaculée au public américain lors de mon émission sur l'inspiration pour PBS, émission qui doit être enregistrée en novembre à San Francisco. Je demande à Immaculée de garder son emploi du temps libre pour les deux ou trois prochaines années, parce que je veux qu'elle prenne la parole à chacune de mes conférences publiques.

Plus j'entends parler de l'épreuve qu'Immaculée a vécue lors du génocide rwandais de 1994, plus je crois que je parle à une personne qui a atteint un niveau extraordinaire de conscience éclairée, élevée. Quand elle converse autour d'une table, tous ceux qui sont présents sont irrésistiblement attirés vers elle. Il y a quelque chose à l'œuvre ici qui dépasse le simple charisme. Immaculée parle non seulement d'amour inconditionnel, elle en transmet à tout le monde — même aux Hutus qui sont responsables du massacre horrible de toute sa famille au Rwanda. Elle vit à un niveau de conscience spirituelle élevé, et je suis béni de

pouvoir faire tout mon possible pour porter cette femme extraordinaire et son histoire à l'attention du monde.

***

Nous sommes le 1er octobre, et je vais enregistrer une nouvelle émission pour PBS dans 40 jours. Immaculée travaille tous les jours sur son livre, et elle est très nerveuse de passer pour la première fois à la télévision, en raison de questions de langue.

J'ai baigné dans le récit des défis incroyables qu'elle a relevés dans sa détermination à survivre — alors qu'une petite poignée de Tutsis seulement ont survécu au bain de sang qui a duré 100 jours et qui a laissé tant de cadavres joncher les campagnes de ce pays autrefois bucolique d'Afrique centrale.

Immaculée est une fervente catholique. Alors qu'elle n'était qu'à un doigt de se faire abattre à coups de hache, elle a utilisé sa foi en Jésus pour rester en vie. En fait, dit-elle, elle a vraiment découvert Dieu en plein cœur d'une manifestation d'inhumanité abominable de l'humain envers ses semblables.

Je me sens inspiré à me surpasser d'une façon modeste, juste pour avoir un léger aperçu du drame qu'Immaculée a vécu. Jésus, qu'Immaculée et moi aimons inconditionnellement, a passé 40 jours dans le désert, au début de son sacerdoce. Il s'agissait d'une période de mise à l'épreuve et de préparation pour lui. Aujourd'hui, je vais suivre mon premier cours de yoga Bikram — 90 minutes de yoga intense, dans une salle qui sera chaude comme un désert à 43,33 degrés Celsius. Ce n'est rien comparé à ce que Jésus et Immaculée ont vécu, mais j'ai 65 ans et je veux me mettre à l'épreuve et me préparer moi aussi. Je

m’engage à faire 40 jours consécutifs de cette pratique. Le mot *yoga* signifie « union ». Autrement dit, l’union avec Dieu, notre Source créatrice d’être. Le mot *inspiration* signifie « influence divine ». Une façon de vivre l’union avec notre Source spirituelle et d’être divinement inspiré. Tout cela me semble parfaitement logique.

Quand j’invite Immaculée au cours de yoga Bikram, elle me dit en plaisantant que c’était plus difficile que de vivre dans une salle de bain minuscule avec sept autres femmes. Malgré tout, le 10 novembre, je complète mon quaran-tième cours consécutif de yoga chaud — et je suis un yogi convaincu. Je pratiquerai cette ancienne coutume spirituelle pour le reste de mes jours. Mes 40 jours consécutifs me donnent le sentiment que je peux accomplir n’importe quoi.

Une fois mon émission de trois heures pour le réseau PBS bien amorcée, je fais monter Immaculée sur scène. Même si sa maîtrise de la langue est un peu une barrière, elle hypnotise complètement le public et reçoit une ovation debout. Tous ceux et celles qui la voient ont la même réaction que j’ai eue dès le premier moment, lorsque je l’ai aperçue il y a seulement sept mois. Je suis vraiment fier de partager la scène et les projecteurs avec elle. Je pourrais écrire toute la journée au sujet de l’inspiration, mais cette femme, avec son attitude inconditionnellement aimante et indulgente, est un exemple vivant de ce que signifie vivre par l’esprit divin.

Avançons jusqu’au lundi 6 mars 2006. La nouvelle émission spéciale de souscription pour PBS, *Inspiration: Your Ultimate Calling*, est passée aux heures de grande écoute dans pratiquement toutes les villes qui ont une chaîne de télévision publique en Amérique. L’émission doit être diffusée plusieurs milliers de fois rien que ce mois-ci.

Immaculée connaît un énorme succès dans tout le pays, son histoire de foi et de survie ne laisse personne indifférent.

Je suis en ce moment au téléphone avec elle, pendant qu'elle regarde l'écran de son ordinateur et découvre que les deux livres qui se vendent le plus au pays sont *Inspiration* et *Miraculée. Une découverte de Dieu au cœur du génocide rwandais*. La semaine suivante, Immaculée Ilibagiza devient une auteure à succès du *New York Times*. Je suis fou de joie. Je suis honoré que cet être divin ait croisé mon chemin et m'ait enseigné le pouvoir insondable de la foi et de l'amour divin en personne.

Maintenant, je peux voir clair

Immaculée m'a suivi pour chacune de mes conférences pendant plus de deux ans et demi, et partout où nous sommes passés, les auditoires sont tombés amoureux d'elle. Comme je reviens sur l'impact qu'elle a eu dans ma vie, je vois immédiatement surgir les images de mère Teresa et de Viktor Frankl. Elle produit le même impact sur les publics que mère Teresa. L'atmosphère de la salle devient en quelque sorte plus douce lorsqu'Immaculée parle. Elle possède cette même aura, amenant tout le monde à se sentir plus en paix, comme si elle émettait une sorte de brume angélique qui enveloppe tous ceux qui passent près d'elle.

Viktor Frankl a été un survivant de l'Holocauste, et sa détermination à survivre dans les camps d'extermination nazis était alimentée par son désir obsessionnel de raconter cette histoire au monde entier. C'est en l'honneur du Dr Frankl que j'ai demandé à Immaculée d'intituler son livre *Miraculée. Une découverte de Dieu au cœur du génocide rwandais*. Le fait qu'une femme tutsie ait pu survivre à un

massacre de 100 jours à la machette, contrairement à tous les membres de sa tribu, est un miracle en soi. Elle a vraiment senti que c'était son devoir de révéler chaque détail de sa terrible épreuve.

La présence d'Immaculée dans ma vie à cette époque était un autre de ces événements orchestrés par une puissance divine. Une connexion spirituelle indéfinissable s'est établie entre nous dès le premier instant où nous avons échangé un regard. L'intervention divine s'est manifestée pour qu'Immaculée « se trouve » à l'hôtel ce jour-là et soit assez curieuse pour rester et observer la séance de dédicaces d'un auteur dont elle n'avait jamais entendu parler. Je n'ai jamais autant senti le besoin d'agir sur la base d'une intuition, ni avant ni après. Je *devais* la trouver. Je *devais* l'aider à se faire publier. Je *devais* la présenter à mon émission de télévision. Je *devais* l'emmener en tournée, afin que le monde puisse voir un vrai miracle — une sainte à mes yeux.

Ce que je peux voir clairement aujourd'hui est qu'Immaculée a été envoyée dans ma vie pour me faire voir, de près et personnellement, un exemple vivant de ce que nous pouvons tous accomplir lorsque nous nous tournons vers l'intériorité et que nous nous abandonnons à la Source divine. Elle a fait un avec Dieu pendant son enfermement dans cette salle de bain. Elle savait que Dieu était avec elle, car elle a bel et bien vu une croix de lumière leur permettre, à elle et ses compagnes, d'échapper à une mort certaine, et les anges de l'amour et de la compassion semblaient surgir de nulle part alors qu'elle intensifiait sa communion avec Lui. Pendant qu'elle se cachait dans la salle de bain, Immaculée savait qu'une extermination était menée contre son peuple tutsi, parce qu'elle pouvait

entendre les émissions de radio à l'extérieur, par la fenêtre de la salle de bain. Au beau milieu de ce massacre hideux, elle a été capable de pardonner à ses bourreaux et même de leur envoyer de l'amour.

Immaculée a apporté une toute nouvelle démonstration de la possibilité des miracles, qui se produisent quand une personne est alignée à 100 % sur sa propre Source d'être. Mon désir presque obsessionnel de la trouver, de l'aider à publier son histoire, d'écrire la préface de son livre, de la présenter à l'émission spéciale pour PBS et de l'emmener en tournée de conférences pendant plus de deux ans devait provenir d'une Source divine. Immaculée est également celle qui m'a motivé à reprendre la pratique du yoga, dont j'avais désespérément besoin, et qui figure aujour-d'hui encore au programme de ma pratique spirituelle personnelle.

Miraculée. Une découverte de Dieu au cœur du génocide rwandais est l'un des plus grands livres à succès publiés par Hay House. Et le message d'espoir, d'amour inconditionnel, de pardon et de foi pure d'Immaculée continue de tou-cher des millions de gens partout dans le monde.

Cette brève note est accrochée à mon mur :

Très cher Wayne,

Vous êtes l'être le plus merveilleux du monde entier ! Je vous aime de tout mon cœur. Je ne peux que prier pour que Dieu vous rende mille fois les bienfaits et la joie que vous distribuez. Si vous saviez seulement combien je m'estime bénie de vous connaître. (J'ai dû vous écrire cela au cas où je ne me montrerais pas assez sérieuse pour exprimer ces sentiments.)

Je chéris cette note, et tout ce que je peux dire est que j’aurais pu l’écrire moi-même et l’adresser à cette belle âme qui a été *épargnée pour témoigner* — la même chose pour toi, Immaculée.

52

C’est le 11 mai 2005 — le lendemain de mon 65e anniversaire de naissance. Il s’agit de l’âge traditionnel à partir duquel je serais censé prendre ma retraite et passer le reste de mes jours assis dans un cadre idyllique, à écouter les oiseaux chanter et à contempler mon nombril. Mon œuvre est maintenant censée être achevée. Je ne peux même pas réfléchir à la notion de retraite ! Me retirer où ? De quoi ?

Je ressens une forte impulsion à opérer un changement important dans ma vie, comme je n’en ai jamais ressenti auparavant. Quand je regarde autour de moi la montagne de choses que j’ai accumulées, je ressens bizarrement que c’est moi qui leur appartiens, et non l’inverse. C’est une sensation de vide, et je me sens pris au piège par ce dernier. Si je décidais de déménager, comment pourrais-je apporter tous ces trucs-là où je veux aller ? Je m’assois dans le fauteuil en cuir bleu, où j’ai passé d’innombrables heures à méditer au cours des dernières années, et je demande une guidance.

Je me sens la vocation d’accomplir quelque chose de très grand — quelque chose qui me mettra au défi plus que je ne l’ai jamais été. Je pense sans cesse à Immaculée, qui attribue sa survie à sa foi — son contact conscient avec Dieu — et comment elle a réussi à endurer des souffrances physiques et émotionnelles qui dépassent tout ce qu’on peut imaginer. Je sais que je ne suis pas destiné à connaître des souffrances comme celles d’Immaculée, mais j’ai le sentiment irrépressible qu’il est maintenant temps pour moi d’apporter un changement important dans ma vie.

Au cours des quatre dernières années, je suis resté un temps en Floride, un temps hors de Floride, et suis toujours séparé de ma femme. Le fait de rester si proche ne m'a pas rendu heureux ni en bonne santé, et je sais qu'il est temps pour moi de recommencer à écrire. Assis dans mon fauteuil bleu de méditation, je remarque une figure familière qui traverse à plusieurs reprises mon esprit et qui me rappelle que je viens juste de relire le Tao Te King, un texte qui se divise en 81 versets brefs et offre l'éveil spirituel à ceux qui l'étudient et vivent selon ses principes.

Ce texte spirituel vieux de 2 500 ans m'a été donné par mon ami Stuart Wilde il y a plus de 10 ans. Mais je me rends compte que le Tao s'est imposé à moi beaucoup plus tard. Je viens de terminer la lecture du livre *Mille morceaux,* de James Frey, et le récit est imprégné du Tao Te King. Lorsque je me trouvais à Las Vegas pour donner une conférence, j'ai rejoint des amis au restaurant Tao, où le décor entier, jusqu'au menu, s'inspirait de thèmes taoïstes. Je me souviens aussi que Stuart me disait que ce petit livre contient des trésors de sagesse, et qu'il m'encourageait à l'étudier en profondeur, me disant souvent que c'était le plus grand livre de sagesse jamais écrit.

Maintenant, je vois un vieil homme, d'apparence asiatique, qui m'informe que je suis appelé à vivre selon les enseignements du Tao Te King, et que cela me permettra de recouvrer une partie de ma santé et de mon bonheur perdus. J'émerge de ma méditation profonde, et je sais avec certitude ce que je dois faire.

Je me souviens que mon ami et mentor enflammé et extravagant, Stuart, m'a raconté comment il avait laissé tout ce qu'il possédait derrière lui, juste en refermant la porte et en s'éloignant. Pendant des années, j'ai pensé au

paradoxe contenu dans une telle scène. Tout abandonner semble tellement radical, et en outre, il y a un attachement puissant aux choses accumulées au cours d'une vie. En revanche, il y a une telle liberté de n'avoir rien qui nous retient — d'aller de l'avant à son gré, d'être libre comme les oiseaux que je suis censé écouter, maintenant que je suis rendu à l'âge de la retraite. Je me sens comme si j'étais incité à poser le même geste, à tout jeter.

Je décroche le téléphone et appelle mon assistante personnelle, Maya, qui travaille depuis plus d'un quart de siècle avec moi. Je lui dis de venir en voiture jusqu'à mon rez-de-jardin, qui me sert de bureau et d'espace d'écriture depuis près de trois décennies. Tandis qu'elle s'approche sur le trottoir, je lui remets la clé et dis :

— Je veux que tu me débarrasses de tout ce que je possède, puis j'aimerais que tu mettes ce lieu en vente.

Maya est sous le choc. Elle me dit qu'il doit y avoir 20 000 livres là-dedans. Et que doit-elle faire de tous les meubles ? de mes vêtements ? de mes chaussures ? de mes souvenirs encadrés sur les murs ? et des photographies ? et de la montagne de vieilles déclarations d'impôts et de papiers personnels ? Je lui dis :

— Voici la clé. Je n'ai plus rien à faire ici. Je vais dire à mes enfants qu'ils ont le premier choix sur tout ce qu'il y a là-dedans. Tu disposeras du reste. Tu n'as qu'à tout donner.

Elle essaie de me raisonner, mais je suis catégorique. Je tranche toutes mes attaches et me rends dans mon espace d'écriture à Maui. Je suis appelé à faire quelque chose sur le Tao Te King. Je ne sais pas quoi, mais je sais qu'on me dit de laisser tomber, et de laisser Dieu faire.

Je m'éloigne de tout. Maya s'occupe de tous mes trucs, et je ressens un incroyable soulagement et un émerveillement

pur. Je me souviens de ce que j'ai ressenti lorsque Stuart m'a expliqué comment il avait tout laissé derrière lui — je ressentais une boule d'excitation dans le creux de mon estomac, et voici que je fais exactement la même chose.

À différents moments au cours de cette période de transition, j'essaie de penser aux choses dont j'ai vraiment besoin.

« Je n'ai même pas une copie de ma thèse de doctorat. Eh bien, je n'y ai pas jeté un seul regard en 35 ans. Qu'en est-il de mes pantalons et chaussures préférés et toutes ces chemises fabuleuses ? »

Maya les a tout de suite donnés à un groupe de sans-abri qui vivent dans une enclave sous un viaduc. Je me souviens de ce que j'ai enseigné dans un grand nombre de mes livres et conférences : nous surgissons de nulle part pour venir au lieu présent les mains vides. Nous quittons le lieu présent vers l'autre lieu les mains vides. Ici, ailleurs, c'est la même chose. Il n'est question que de voyager léger.

À Maui, je lis et étudie le Tao Te King tous les jours. C'est un livre rempli de paradoxes. *Faire moins. Accomplir davantage. Voir petit et accomplir de grandes choses. Le Tao ne fait rien et il n'y a rien qu'il ne fasse. Nous ne portons rien, nous sommes au contraire portés. Dieu est partout. Dieu n'est nulle part.* Je sais que, d'une certaine façon mystérieuse, j'ai été appelé par Lao-tseu, l'auteur du Tao, pour transmettre les messages du Tao Te King à un auditoire du XXI^{e} siècle.

Je parle avec Reid de Hay House et l'informe que je vais écrire des essais individuels sur la manière de mettre en application la sagesse de chacun des 81 versets du Tao Te King. Mais avant d'écrire ces essais, je veux d'abord

m’immerger dans chacun des versets. J’explique mon plan à Reid, et il me donne le feu vert avec enthousiasme.

Le premier jour, je vais lire le premier verset de Tao Te King. Ensuite, je vais méditer dessus, le laisser mijoter dans mon esprit pendant quatre jours, avant de consulter Lao-tseu. J’ai plusieurs représentations de lui dans mon espace d’écriture : sur un portrait, il est vêtu d’une robe simple, sur un autre, il tient un bâton, et sur un troisième il est à califourchon sur un bœuf. Mais l’image la plus révélatrice que j’ai de lui est celle qui se forme quand je ferme les yeux au cours d’une méditation. Après avoir contemplé et médité sur le sens du premier verset, je vais me lever le cinquième jour et écrire un essai sur la façon de mettre en application la sagesse de ce verset.

Je compte répéter ce rituel de quatre jours et demi pour chacun des 81 versets. Je consacrerai toute l’année 2006 à ce projet. C’est ce que je sens qu’on attend de moi. Tous les présages que j’ai reçus concernant Lao-tseu et le Tao me poussent vers cette entreprise passionnante. Je ne vais pas seulement écrire sur le Tao Te King, je vais devenir moi-même taoïste et interroger Lao-tseu dans mes méditations sur ce que je dois dire à propos de chacun des 81 versets. J’intitulerai ce livre *Changez vos pensées, changez votre vie*.

Je suis en mission taoïste. J’ai abandonné tout ce à quoi j’étais attaché, afin de m’engager dans cette tâche herculéenne à un âge où tout le monde me dit que je devrais ralentir et m’amuser. Je suis vraiment ravi et je bouille d’impatience. Je sais que la grande sagesse de Lao-tseu n’est pas le moins du monde obsolète, sous prétexte qu’il aurait écrit il y a 2 500 ans. Le mot *Tao* est la version chinoise du mot *Dieu* — l’énergie invisible, sans nom, qui est responsable de toute vie.

Je reçois un livre d'une personne qui sait que j'entreprends ce projet. Le livre s'intitule *Jesus and Lao Tzu: The Parallel Sayings*, et les textes sont établis par Martin Aronson. Sur la page de gauche se trouvent les paroles de Jésus, qui a marché sur la terre longtemps après Lao-tseu ; et sur celle de droite se trouvent les mots de Lao-tseu, qui exprime les mêmes idées en utilisant des termes légèrement différents. Il s'agit d'anciennes vérités, de sagesse divine, et je suis sur le point d'amorcer un nouveau chapitre excitant de ma vie. Je ne suis pas seulement un enseignant, mais bien un élève *et* un enseignant d'une sagesse ancienne, guidé par un mentor invisible de 2 500 ans.

Je contacte Niki Vettel et l'informe de mon nouveau projet, et lui demande de contacter les cadres de PBS. J'envisage de faire une émission de collecte de fonds qui apporte les enseignements du Tao Te King dans les salons américains aux heures de grande écoute. Il s'agit d'une vocation qui pourrait toucher des millions de personnes et amorcer une transformation dans notre conscience collective.

Niki prend des dispositions avec le décorateur du film *Mémoires d'une geisha*, et ils nous permettent d'utiliser ce magnifique décor pour ma nouvelle émission spéciale. L'émission, intitulée *Changez vos pensées, changez votre vie*, obtient un succès immédiat. Les grands enseignements de Lao-tseu et du Tao Te King sont diffusés aux heures de grande écoute dans les foyers de millions de personnes dans toutes les zones couvertes par PBS — ce qui inclut tous les grands et petits marchés en Amérique. Et le livre contenant les versets et les essais trône au sommet de la liste des best-sellers du *New York Times.*

Maintenant, je peux voir clair

Je me souviens avec une clarté exceptionnelle de ce moment significatif où je suis sorti de cette méditation profonde, faite dans le fauteuil en cuir bleu de mon bureau, le lendemain de mon 65e anniversaire de naissance. Quelque chose à quoi je songeais dans une sorte d'inaction vague est devenu ma réalité absolue. La peur d'entreprendre un changement aussi drastique et de trancher mes attaches à tant de choses s'est évanouie en un instant que les bouddhistes zen appellent souvent *satori,* un mot qui signifie « voir instantanément dans sa vraie nature ». Tout doute a été supprimé et remplacé par une certitude quant à ce que seraient les prochaines étapes de ma vie.

Quand j'ai remis à Maya la clé de mon appartement et tout son contenu, j'ai parlé à partir d'un savoir intérieur, comme si j'étais presque incité à surmonter toutes mes résistances et à accomplir tout ce qui est associé à la thérapie de séparation : *lâcher prise et laisser Dieu agir.* Il était donc clair que ce que je devais faire était de me détacher de la force d'attraction de l'ego et de permettre à l'Esprit, ou le Tao invisible, d'accomplir ce qu'il sait faire à merveille.

Je peux maintenant clairement voir que mon année d'approfondissement du Tao Te King était quelque chose que je devais vivre de première main, avant de passer à l'œuvre que j'étais destinée à accomplir. Cette année-là, passée à vivre le Tao, puis à écrire un guide d'interprétation pratique permettant de mettre en application cette sagesse infinie, a sans aucun doute été l'année la plus cruciale et substantielle de toute ma vie.

Je comprends avec beaucoup plus de clarté aujourd'hui, grâce au recul du temps, et je constate que les nombreux

présages tournant autour du Tao m'ont été envoyés par l'intelligence universelle unique. Chaque fois qu'une référence au Tao apparaissait dans un livre, à la télévision, dans un film, au restaurant, ou au cours d'une conversation téléphonique, je faisais une pause et me disait mentalement :

« Ah, ah — je vois que le Tao se pointe, encore et encore, je me demande ce que ça signifie ? »

Je lisais le livre *L'Alchimiste* de Paulo Coelho, et il se référait sans cesse à ce qu'il nomme des *présages*, qui sont des indices posés par notre Source invisible d'être nous invitant à porter attention. Plutôt que de penser qu'il s'agit d'une coïncidence qui se répète inlassablement, il recommande d'écouter et de se laisser guider — et le plus important, de bannir la peur. Lorsque Stuart Wilde m'a parlé du moment où il a reçu l'ordre de sortir de son domicile de Londres et de tout laisser derrière lui, son histoire m'a laissé une impression profonde. Je savais que le jour viendrait où je devrais prendre une décision aussi irrévocable. Cette image de tout laisser derrière soi et d'avancer avec une confiance absolue ne m'a jamais quitté.

En définitive, le fait d'arriver à l'âge de 65 ans, ce qui symbolise la fin d'une étape dans le monde matériel, combiné au surgissement continu de présages associés au Tao — sans oublier cette méditation profonde —, tout cela a contribué à faire résonner intérieurement le signal que je devais agir. Vivre le Tao Te King pendant un an, c'était comme de subir une métamorphose complète du corps, de l'esprit et de l'âme. Le mot *Tao* est la force cachée qui fait surgir les 10 000 choses — le synonyme qui se rapproche le plus de Dieu. Lao-Tseu enseigne que nous atteignons la

conscience de l’amour ou de la nature du Tao en cessant de mettre l’accent sur les conditions matérielles de nos vies.

Inlassablement, j’ai lu, interprété et mis en application ce qu’enseigne Lao-tseu. Il faut trancher nos attaches à ce plan physique. Pendant que je me plongeais dans la lecture, puis écrivais, je donnais de plus en plus de ces choses que je possédais. Ce n’était pas du tout une surprise pour moi que je me sente inspiré à venir à Maui et à me plonger dans le Tao Te King par un désir presque incontrôlable de trancher mes attaches avec tout ce que j’avais accumulé au cours des deux ou trois décennies précédentes. C’est ce moment exceptionnel dans ma vie qui a lancé ce projet qui permettrait d’offrir la sagesse du Tao à des millions et des millions de personnes partout dans le monde.

J’ai vécu une sorte d’écriture automatique quand je me suis mis à rédiger les courts essais permettant d’appliquer le Tao aujourd’hui. Depuis que *Changez vos pensées, changez votre vie* est sorti, j’ai reçu de nombreuses lettres d’érudits taoïstes du monde entier, et plus particulièrement de la Chine, qui me disent à quel point ces essais s’alignent avec leur version des enseignements du Tao Te King. Je peux maintenant clairement voir que mon propre destin était non seulement d’écrire un livre sur la sagesse du Tao, telle qu’elle s’applique à notre monde contemporain, mais aussi de changer moi-même d’une manière plus conforme au Tao.

Je me suis mis à me comporter d’une manière beaucoup moins axée sur l’ego, pratiquant en fait une sorte d’humilité désintéressée, inspirée par les paroles de Lao-tseu. Je vivais d’une manière plus indulgente et avec une sorte de contentement détaché qui n’était pas un de mes traits de caractère dans ma période pré-taoïste. J’ai appris à écouter davantage et à parler moins. Et j’ai appris à découvrir la

sagesse inhérente à la nature. J'ai commencé à voir que mon attachement aux choses, au statut, à ma culture et même à mes proches m'empêchait d'être libre à la façon grandiose du Tao. Je me sentais plus libre, et les gens s'en apercevaient partout où je passais.

Je peux maintenant clairement voir que mon moment significatif, mon satori soudain du 11 mai 2005, devait avoir un effet de grande portée, et qu'il n'était pas destiné à moi seul, comme mon ego aurait envie de le croire. Comme l'affirme le maître du Tao au verset 57 : « Si vous voulez être un grand dirigeant, vous devez apprendre à suivre le Tao. Arrêtez de vouloir tout contrôler. Abandonnez les plans et les concepts préétablis, et le monde se gouvernera de lui-même. »[5] Plus je laissais les choses aller, plus je constatais la vérité de ce passage.

Je suis certain que ce moment de satori, survenu le lendemain de mon 65e anniversaire de naissance — alors que je me sentais poussé à tout laisser tomber et à aller à Maui pour étudier, vivre et écrire au sujet de la grande sagesse du Tao —, a été orchestré par une Intelligence divine que j'écoute et en laquelle je crois d'une façon que je n'arrivais pas à cerner. Je vois très clairement que la dernière ligne du verset 40 était à l'œuvre dans ce moment exceptionnel : « L'être est né du non-être. »

L'émission de télévision qui a été regardée dans d'innombrables foyers et le livre interprétant le grand Tao Te King, qui a été lu par d'innombrables lecteurs, sont aujourd'hui tous deux des *êtres* nés du *non-être.* C'est le non-être qui a touché mon âme ce jour de mai en 2005 et a permis qu'un tout nouveau moi, et un tout nouvel enseignement, voient le jour. Je vois de plus en plus clairement, et je suis de plus en plus émerveillé.

5. N.d.T.: Trad. de Christian Hallé.

53

PBS diffuse mon émission spéciale au cours de sa collecte de fonds au printemps 2008, ce qui signifie que des millions de personnes aux États-Unis et au Canada assimilent la sagesse de Lao-tseu déposée dans le Tao Te King, vieux de 2 500 ans. Dans l'immédiat, je ne me sens pas prêt à relever des défis exigeants comme d'écrire un nouveau livre ou créer une nouvelle émission spéciale, puisque l'écriture de *Changez vos pensées, changez votre vie* a été une tâche colossale. J'ai littéralement vécu chacun de ces versets du Tao lorsque j'écrivais les 81 essais interprétant les paroles de mon mentor antique, Lao-tseu, avant d'assumer la tâche de les condenser dans un format destiné à la clientèle de la télévision. Je suis épuisé, mais stimulé par tout ce que ce grand projet m'a apporté.

Reid Tracy, le P.-D.G. de Hay House, me demande :

— Souhaiterais-tu faire un film dramatique basé sur ton travail, et penses-tu que tu pourrais y tenir un rôle, même si tu n'as aucune expérience d'acteur ?

Je lui dis que je suis intéressé — l'idée de faire un film est tapie dans un recoin de mon imagination depuis longtemps. Et j'ai une certaine expérience d'acteur, puisque j'ai joué le rôle de Jules César dans une pièce de théâtre à l'école primaire Marquette quand j'avais 13 ans.

Reid communique avec un brillant jeune homme nommé Michael Goorjian qui a été acteur professionnel et réalisateur de cinéma. En fait, il a dirigé récemment Kirk Douglas dans un film. Michael a lu un scénario écrit par Kristen Lazarian dans lequel trois histoires s'entrelacent, soient celles d'un homme d'affaires superperformants, d'une mère de deux enfants, qui cherche un moyen de

s’exprimer dans le monde, et d’un réalisateur qui essaie de se faire un nom. Dans le film, ces trois personnages se retrouvent à Asilomar, un centre de retraite spirituelle dans le nord de la Californie, où Wayne Dyer fait une série d’entretiens pour un livre à paraître. Je vais tenir mon propre rôle dans ce drame, ce qui ne devrait pas être exagérément difficile, puisque c’est précisément ce que je fais depuis maintenant 68 ans.

Ma seule réticence à m’engager dans un tel projet provient du fait que j’ai vu un nombre considérable de films basés sur des livres d’orientation spirituelle et que je suis toujours reparti déçu. Ils avaient tous un style un peu amateur — en partie parce que l’auteur tente d’enfiler les habits d’un acteur professionnel. Souvent, le scénario est faible, le jeu des acteurs laisse à désirer, et tout le film est quelque chose d’embarrassant.

J’explique à Reid et à Michael que je ne souhaite pas être associé à un produit final maladroit. J’entreprendrai ce projet uniquement si tout le matériel et tous ceux qui y sont associés sont du plus haut calibre professionnel. J’insiste pour que tous les acteurs et les techniciens soient de calibre supérieur. Si je me retrouve dans un film s’inspirant des principes spirituels de la conscience supérieure, sur laquelle j’ai écrit et parlé au cours des dernières décennies, alors le projet final doit refléter une qualité qui correspond aux idéaux élevés de la conscience supérieure et de l’actualisation divine.

Dès le début, j’établis clairement que je suis prêt à faire tout ce qu’on me demandera afin de créer un film qui passe l’épreuve du temps et puisse avoir un impact énorme sur tous ceux et celles qui le verront. Autrement dit, il doit être d’une qualité telle qu’il établira la norme pour les futurs

cinéastes qui voudront créer une production dramatique s'inspirant d'écrits spirituels. Les gens qui financent et réalisent le projet sont d'accord.

J'adore le scénario, et après d'amples discussions avec l'équipe de tournage, je suis convaincu que le film sera un produit que je pourrai promouvoir avec fierté et enthousiasme. Je me sens honoré de pouvoir compter sur tant de gens hautement qualifiés et compétents pour sur ce projet, tandis que je me dirige en Californie pour en apprendre davantage sur la réalisation de films, le jeu d'acteur et le montage. Je suis à la fin de la soixantaine, prenant une fois de plus le chemin le moins fréquenté et plongeant dans une toute nouvelle démarche professionnelle qui pourra être un moyen de s'adresser à des personnes qui ne lisent pas de livres.

J'ai lu récemment qu'environ 10 % de la population américaine achète 95 % de tous les livres, et presque 90 % de la population adulte n'achète aucun livre. En revanche, presque 100 % de la population va au cinéma ou regarde des films à la maison. Ces statistiques qui me semblent alarmantes me font comprendre que pendant que j'écrivais et produisais des livres sur le développement personnel et la spiritualité, j'étais incapable de toucher presque 90 % des adultes en Amérique. L'idée d'influencer positivement un grand pourcentage de la population qui ignore l'œuvre de ma vie est pour moi une perspective excitante.

Mon désir est que ce film, qui s'intitule *The Shift*, soit vu par 10 millions de personnes. Ce nombre représente environ 3,14 % de la population des États-Unis et du Canada. Je me souviens du nombre 3,1416, que j'ai connu lorsque je me débattais contre l'algèbre et la géométrie — on l'appelle *pi* (π). Je me rappelle avoir entendu que lorsque ce

pourcentage d’une population est exposé à une idée nouvelle ou radicale, il représente quelque chose qu’on appelle en physique une *transition de phase*, et il envoie aux autres membres de cette population le message de commencer à changer et à s’aligner sur ceux qui se trouvent dans cette masse critique nouvellement alignée.

Dans les expériences de la physique quantique, quand un certain nombre d’électrons sont alignés de manière spécifique dans un atome, et que la masse critique est atteinte, les autres électrons inchangés commencent à s’aligner automatiquement sur ceux qui se trouvent dans le groupement expérimental. J’aime cette idée : obtenir qu’un grand nombre de personnes dans une population dirigent leur conscience vers un lieu d’éveil divin, indépendamment de toutes autres forces externes — telles que les questions politiques, la situation économique, les statistiques de chômage, les pratiques éducatives, les conditions météorologiques, les guerres, les conflits et ainsi de suite — l’ensemble de la population passera finalement à un alignement plus spirituel. Lorsqu’un nombre suffisant d’entre nous commenceront à préférer la conscience supérieure, nous atteindrons cette masse critique.

J’ai toujours pensé que les grands changements déterminants ne se produisent pas grâce aux efforts des dirigeants politiques pour apporter des changements au système, mais parce que suffisamment d’individus au sein du système optent pour transformer leur propre conscience. C’est ce qui aura un impact sur la conscience collective entière, indépendamment de ce que quiconque tentera d’imposer à la majorité.

J’adore cette idée de transformation, de virage. L’objectif principal de ce film sera de passer de l’*ego*, qui met l’accent

sur l’ambition et les acquisitions, au *sens*, dont le désir primaire est de servir les autres et de créer un monde où l’actualisation divine est une réalité universelle, et non l’idéal inaccessible d’une poignée de rêveurs spirituellement très évolués.

Portia de Rossi incarnera un des personnages principaux du film. Il y a quelques mois, Portia et sa fiancée, Ellen DeGeneres, m’ont demandé de célébrer leur mariage, qui est prévu pour le 15 août, au beau milieu de notre calendrier de tournage. J’accepte avec joie, heureux d’être celui qui les unira officiellement.

J’arrive à Asilomar pour me plonger au cours des semaines suivantes dans ce nouveau monde fascinant du cinéma. Je rencontre toute l’équipe de production, y compris Portia et le reste des acteurs. Toutes les personnes impliquées dans la réalisation de ce film adhèrent à 100 % aux objectifs qui sont énoncés clairement et catégoriquement par Michael Goorjian et moi-même lors de notre rencontre initiale. Je suis un peu intimidé à la perspective de figurer dans un film avec ces acteurs d’expérience et l’équipe de tournage. Je me rappelle sans cesse que je ne fais que jouer mon propre rôle —, mais il s’agit quand même de jouer un rôle.

La veille du début du tournage, Michael s’arrange pour me donner ma seule et unique leçon d’acteur. Nous passons deux heures ensemble à jouer une scène imaginaire. À la fin de la séance, je suis convaincu que je peux le refaire en passant à un niveau supérieur. Lorsque le tournage commence, toutefois, je deviens exaspéré par les nouvelles prises qui sont requises pour diverses raisons. Les ombres sont trop sombres, le preneur de son a capté le gazouillement d’un oiseau, le réalisateur veut retourner une

scène par prudence, et ainsi de suite. C’est très différent de tout ce que j’ai fait auparavant.

Quand je parle en direct devant des auditoires, je me présente simplement sur scène et déballe mon matériel pendant plusieurs heures, parlant avec mon cœur et racontant des histoires qui illustrent ce que je veux faire valoir. Si je tousse, je tousse et poursuis. Si je trébuche un peu, je retrouve mon équilibre et poursuis. S’il y a une panne de micro, ou un contretemps quelconque, nous corrigeons la situation et poursuivons. Mais pas ici sur le plateau de tournage. Même si c’est fastidieux, c’est aussi très stimulant, je suis fasciné de constater le temps, l’énergie, l’expertise et l’amour qui entrent dans le processus de réalisation de films.

Le troisième jour de tournage, j’amorce mon propre virage — un moment significatif pour moi. Au cours des deux derniers jours, j’ai essayé de mémoriser mes répliques et de sembler naturel, mais tout ce que je faisais me semblait très contraint et artificiel. Je faisais ce qu’on me conseillait de faire, et j’étais encouragé par les acteurs du film, mais je ne me sentais pas comme sur une scène ou dans une interview télévisée, me contentant d’être moi-même.

Michael s’adresse à moi :

— Wayne, oubliez le scénario, oubliez les répliques que vous avez apprises par cœur. Dans les scènes, adressez-vous aux autres comme vous le feriez dans une situation semblable de la vie réelle. Peu importe ce que vous direz, ce sera exactement ce que nous souhaitons obtenir au final.

Je lâche prise, et comme je le fais depuis de nombreuses années, je laisse Dieu agir. Je m’en remets à un aspect supérieur de moi-même — au divin en moi qui sait

exactement comment agir — et je me débrouille pour le reste du tournage.

Le 14 août, à la moitié tournage, Portia a terminé toutes ses scènes. Je prends l'avion vers Los Angeles pour célébrer mon premier mariage, et en profite pour écrire du fond du cœur une lettre que je lirai à Ellen et Portia. Le 15 août, pendant que les paparazzis passent au-dessus en hélicoptère, la famille immédiate se réunit dans le sous-sol du couple. Toutes les fenêtres sont couvertes pour dissuader tout photographe de gâcher cette fête de mariage très intime. J'unis officiellement ces deux personnes très spéciales, qui forment désormais un couple légalement marié.

Le lendemain matin, je rentre à Asilomar et reprends un horaire quotidien de 12 à 14 heures de tournage. Au début de septembre, nous avons une dernière réunion d'équipe lorsque tout le tournage est complété. Mon travail est terminé pour l'instant, et le gros travail de montage et de production finale commence pour le réalisateur et son équipe de montage. Je suis profondément reconnaissant envers toutes les personnes dévouées qui ont travaillé de nombreuses heures pour mener ce travail à terme. Je suis très excité par ce film qui propose de transcender l'appel de l'ego et encourage les spectateurs, au moyen d'une série d'histoires dramatiques entrelacées, à trouver leurs propres raisons d'être.

Quelques mois plus tard, j'ai l'occasion de visionner le montage du film. C'est maintenant un produit fini, intitulé *From Ambition to Meaning* (Se libérer de l'ambition pour retrouver une vie pleine de sens), et une tournée est prévue pour présenter le film au public à New York, à Chicago et à Los Angeles.

Je me rends à ces trois premières en compagnie du producteur délégué, Reid Tracy, du réalisateur, Michael Goorjian, et d'une âme sœur très spéciale, Tiffany Saia. Nous voyageons tous à bord d'un autobus loué lorsque j'ai une révélation concernant le titre de notre film. Je leur dis que j'aime le film et suis enchanté par les réactions de l'auditoire et les ovations debout. Ce qui me dérange, c'est le titre — si c'était à refaire, je changerais le titre, parce qu'il me fait trop penser à un documentaire ou à une conférence en direct. Je proposerais plutôt *The Shift* (Le virage), un thème qui se répète tout au long du film. Reid précise qu'il serait coûteux de le faire, mais il est prêt à engager les sommes nécessaires afin de lui donner ce nouveau titre, qui est de l'avis de tous plus emblématique du contenu du film.

Nous sommes maintenant en mars 2009, et j'ai ajouté une nouvelle rubrique dans mon curriculum vitæ : vedette de cinéma. Est-ce un miracle ou quoi ?

Maintenant, je peux voir clair

Que je repense à tous les événements qui ont dû se conjuguer pour que je devienne l'inspirateur de ce projet de film, je peux clairement voir qu'il y avait un genre de main divine qui m'aidait à transformer une idée en réalité physique. Depuis que je suis jeune garçon, je sais que les idées « folles » qui circulent dans mon esprit sont destinées à un public de plus en plus nombreux. Que ce soit en parlant ou en écrivant, j'ai toujours eu conscience que je devais partager ces idées avec autant de gens que possible.

Tout ce projet semble avoir reçu la bénédiction silencieuse d'une force céleste qui veillait sur nous tous. Le centre des congrès et la plage d'État d'Asilomar couvrent 43 hectares de patrimoine naturel en bord de mer, situé à Pacific Grove

dans la baie de Monterey, en Californie. Plus de 90 membres de l'équipe de tournage se sont réunis dans ce magnifique et saisissant « refuge au bord de la mer », ce que le mot *Asilomar* signifie en espagnol. Un grand nombre de visiteurs fréquentent les lieux pour profiter des différentes activités offertes tout au long de l'année, et c'est particulièrement vrai durant les mois d'été lorsque nous sommes arrivés sur le terrain avec de gros camions, l'éclairage, le matériel de sonorisation et le large éventail de techniciens et le personnel de soutien nécessaires à la réalisation d'un film de cette envergure. Tous les jours, de toutes les façons possibles, tout a semblé se mettre en place pour nous.

Au moment du tournage, il y avait un grand congrès de gens éveillés à la spiritualité et associés aux mouvements Unity et Religious Science aux quatre coins de l'Amérique. J'ai été repéré par certains des participants et on m'a demandé si je voudrais faire un discours d'ouverture, puisque leur conférencier a été contraint d'annuler sa conférence. Lorsque j'ai été présenté à l'auditoire, ils ont été agréablement surpris que je puisse leur offrir une conférence gratuite — avec Ellen DeGeneres et Portia de Rossi assises au premier rang comme invitées d'honneur. Lorsque nous avons eu besoin de figurants pour de nombreuses scènes dans le film, ceux qui avaient assisté à cette conférence au début du tournage ont été plus qu'heureux de rendre service.

Lorsque nous avions besoin d'un couvert nuageux, il apparaissait comme par magie. Lorsque nous avions besoin que les nuages se dispersent, ils semblaient obéir à un invisible directeur général et se conformaient à nos besoins. Ces genres de minimiracles se sont constamment produits,

et ont été commentés par tous ceux qui étaient impliqués dans la production de *The Shift*.

Je peux maintenant clairement voir que la réalisation de ce film était une entreprise orchestrée par des forces divines. J'ai donné pendant des décennies des conférences sur les notions quantiques de masse critique, de transition de phase et le phénomène du centième singe. À ce moment-là, tout se passait à une autre échelle. Avec le recul, je peux voir la vérité que contient l'idée suivant laquelle si je poursuis ce qui m'enthousiasme, je m'aligne avec qui *Je suis* comme être infini. L'enthousiasme ou le sentiment de joie intérieure qui s'éveille lorsque je considère attentivement ce que je sais que je dois vraiment faire est une actualisation divine. Quand je m'applique à suivre ma joie, tout ce que j'entreprends s'accomplira non seulement sans effort, mais — de façon plus significative — je me trouverai pleinement soutenu par l'univers.

L'idée de créer un long métrage dramatique qui pourrait aider les gens à se libérer des exigences égoïstes de l'ego pour retrouver une vie spirituellement plus enrichissante a piqué mon enthousiasme de façon énorme. Par ailleurs, la perspective de toucher tous ces gens qui ne lisent jamais de livres et de créer une masse critique, pour que cette transformation puisse se produire à l'échelle mondiale, générait une indescriptible passion. Lorsque je poursuis avec intégrité mon enthousiasme, je sais que je marche vraiment dans la voie que je suis censé suivre dans cette vie.

Faire ce film à l'âge de 68 ans n'était pas juste une nouvelle occupation pour passer le temps ou attirer des admirateurs. Parce qu'il a soulevé mon enthousiasme,

c’était un message que m’adressait ma Source divine d’être, disant en gros : « Tu dois le faire. Ton Moi suprême l’exige. Il ne peut être ignoré. » Je vois clairement aujourd’hui que mon enthousiasme est le panneau indicateur — c’est moi.

Une fois que j’ai eu posé fermement cette idée dans mon imagination et ressenti l’enthousiasme, je savais que je serais entièrement soutenu par l’Esprit divin universel, à partir duquel j’ai été initialement désigné. J’ai découvert que quand je poursuivais mon enthousiasme, c’était comme de remettre l’ensemble du projet entre les mains de Dieu et de regarder le flux continuel de miracles synchronistiques s’enchaîner à la perfection. Toute la réalisation de ce film se déroulait sans effort parce qu’il avait été remis entre les mains d’une puissance supérieure sur laquelle s’alignaient toutes les personnes impliquées. Nous avons été à l’écoute de notre Moi supérieur, qui s’est fait entendre en soulevant notre enthousiasme et en nous demandant de le suivre.

Quand je repense à la réception positive de *The Shift*, je vois plus clairement que l’univers soutenait les idées présentées dans ce film. Il a été diffusé de nombreuses fois à la télévision nationale et a reçu de nombreuses critiques élogieuses. Il mène une vie propre et autonome et continue de marquer le public du monde entier, puisqu’il a été adapté dans des dizaines de langues étrangères. Mon enthousiasme initial prévoyait que 10 millions de personnes visionneraient *The Shift* et amorceraient une phase de transition pour une planète spirituellement plus éveillée — je peux maintenant clairement voir que le processus est enclenché, et que je suis entièrement soutenu dans cette vision.

Je reviens sur cette journée où Ellen et Portia m'ont demandé si j'acceptais de célébrer leur mariage. Pendant qu'elles me faisaient avec émotion cette requête, je me suis souvenu d'un grand nombre d'histoires que j'ai relatées ici dans ce livre : celle de Rhoda, ma camarade de classe juive à l'école primaire ; celle de Ray Dudley, mon meilleur ami dans la marine, qui a été bafoué en raison de la couleur de sa peau ; celle des civils guamiens qui se sont vu refuser des privilèges en raison de leur appartenance ethnique ; et de nombreuses autres que je n'ai pas évoquées dans les pages de ce livre. J'ai souvent été appelé à défendre des causes, longtemps avant qu'elles soient acceptées par les masses.

J'ai répondu avec enthousiasme à Ellen et Portia que je serais honoré de célébrer à ce titre leur mariage prochain. J'étais extrêmement ravi et honoré de mener à bien la cérémonie de mariage de ces deux belles personnes, qui ont choisi de dire au monde qu'elles sont amoureuses et veulent être traitées avec le même respect et les mêmes droits que n'importe quel autre couple, indépendamment de leur orientation sexuelle.

Je n'ai jamais été capable de comprendre que l'on puisse traiter de façon inégale les enfants de Dieu. Je sais avec certitude que je suis ici pour apprendre et enseigner une vérité fondamentale qui fait partie de ma propre expérience de vie depuis que je suis arrivé ici, sur la planète Terre, en 1940. Nous devons tous travailler à éliminer toute pensée de faire du mal, que ce soit à nous ou à tous les autres, et à refuser tout simplement de porter un jugement, à adresser une critique ou à prononcer une condamnation envers quiconque ou n'importe quelle portion de la création

divine. Je peux maintenant clairement voir que cela fait partie du *virage* présenté dans le film.

Ce n’est pas un hasard si Portia — qui a joué dans ce film, avec de nombreux autres acteurs superbes et talentueux — a quitté le plateau pour aider notre monde entier à prendre le virage vers une conscience transie d’amour divin. Elle l’a fait en se levant publiquement et en épousant la femme qu’elle aime, qui se trouve à être l’une des célébrités les plus justes, les plus positives et les plus renommées que j’ai eu le privilège de pouvoir appeler mon amie. C’est ce sur quoi porte le film. C’est ce qu’incarnent Ellen et Portia.

Aider à provoquer cette transformation sur notre planète, c’est ce qui a vraiment défini ma vie. Ce fut l’un des grands honneurs, des grands moments significatifs, que j’ai vécus. Et il n’aurait pu survenir à un moment plus propice, au beau milieu du tournage d’un film qui serait intitulé *The Shift*.

54

À l’automne 2008, après plusieurs mois de tournage, je retourne à mon lieu d’écriture à Maui. J’explore un thème pour un nouveau livre visant à éliminer notre propension à nous trouver des excuses, et j’ai dressé une liste d’excuses les plus fréquentes qui, selon moi, nous empêchent d’atteindre notre plus haut niveau de réalisation personnelle. J’ai entendu ces excuses toute ma vie, et les ai même fréquemment employées moi-même lorsque j’empruntais temporairement le chemin du blâme plutôt que celui de la responsabilité personnelle.

Je lis également un livre très stimulant publié à compte d’auteur. Il s’intitule *Biologie des croyances*, du Dr Bruce Lipton, un éminent biologiste cellulaire. Je note avec intérêt le passage suivant : « J’en suis venu à la conclusion que nous ne sommes pas victimes de nos gènes, mais maîtres de notre destin… la primauté de l’ADN dans la gestion de la vie n’est pas une vérité scientifique. »

J’écoute une interview sur CNN, et j’entends l’individu interrogé expliquer pourquoi il se conduisait comme il l’a fait. Il explique d’un ton détaché : « Je ne pouvais m’empêcher d’agir comme je le faisais. Après tout, c’est inscrit dans mon ADN, et tout le monde sait que personne ne peut changer sa constitution génétique. C’est le bagage avec lequel nous sommes nés. »

Je sais que j’ai exprimé moi-même une opinion semblable, en croyant de façon erronée que nos gènes sont ce qui compose notre humanité même, et qu’ils ne peuvent évidemment pas être modifiés par notre esprit ou notre volonté. J’ai grandi à l’ère du déterminisme génétique, et jusqu’à présent, je n’ai jamais considéré que j’avais peut-

être été programmé pour invoquer une excuse gigantesque lorsque tous les autres cessent de fonctionner.

Après avoir lu *Biologie des croyances*, j'encourage Reid Tracy à Hay House de publier ce livre extraordinaire. Je lui dis que je veux l'intégrer dans mon prochain spécial pour PBS et l'offrir comme l'un des cadeaux proposés au public en échange d'un don à leur station locale de télévision publique. Reid est d'accord.

Je suis intrigué par cette idée selon laquelle nos croyances peuvent littéralement changer nos gènes, et le Dr Lipton fournit de nombreuses preuves scientifiques pour soutenir cette idée révolutionnaire. Si notre empreinte génétique tout entière peut être changée lorsque nous modifions la façon dont nous voyons la vie, alors toutes les autres excuses mesquines que nous employons peuvent également être éliminées. Et si on nous avait plutôt élevés à croire vraiment en ma devise, souvent citée, offerte par Jésus : « À Dieu, tout est possible » ? Et qu'aucune excuse n'est jamais nécessaire ?

J'ai dressé une liste des excuses les plus communes que j'ai entendues au fil des ans comme thérapeute, conférencier, personnalité médiatique et père de huit enfants. En outre, j'ai créé un paradigme que je nomme *Les excuses, ça suffit !* et qui comporte sept questions que j'ai utilisées avec des clients pour les aider à voir que toutes ces excuses si fréquemment utilisées sont vraiment un moyen de rejeter leur responsabilité et de passer à une mentalité consistant à blâmer. J'ai reçu le feu vert des dirigeants à PBS pour enregistrer une émission de collecte de fonds de trois heures présentant ce paradigme qui peut être utilisé dans la vie quotidienne. Je sais qu'il fonctionne, j'ai vu des gens transformer les modèles de pensées de toute une vie

lorsqu'ils utilisaient avec soin ce paradigme, et je l'ai appliqué dans ma propre vie pour mettre un terme aux modèles d'excuses que j'utilisais depuis que j'étais tout petit.

Se débarrasser de 18 excuses typiques — comme *ce sera trop difficile, ça va être risqué, je ne le mérite pas, je ne peux pas me le permettre, je ne suis pas assez intelligent* ou *j'ai trop peur* —, des excuses que chacun utilise pour expliquer son incapacité à obtenir des résultats concrets de la façon dont il le souhaiterait, peut être une expérience qui transforme une vie lorsqu'on utilise régulièrement le paradigme *Les excuses, ça suffit !* Le plus gros défi consiste à surmonter les très grandes excuses qui gardent les gens rivés sur place pour la vie. Je suis profondément convaincu qu'on peut éliminer les habitudes négatives de toute une vie, et je suis excité par l'idée d'enseigner aux autres comment y arriver facilement.

La science a maintenant enseigné au monde que nos croyances les plus chères, telles la suprématie de notre bagage génétique et l'existence de mèmes ancrés de longue date dans l'esprit subconscient, sont susceptibles d'être transformées. J'écris sur la façon de changer des habitudes de pensée vouées à l'échec, et je l'applique aussi à ma propre vie. Je me rappelle l'expérience d'une cloque se formant sur le bras d'une femme en raison de la force de sa conviction, ainsi que de la façon dont j'ai pu me guérir moi-même d'un kyste pilonidal à l'aide de mon esprit. Maintenant, dans *Biologie des croyances*, j'ai vu comment le pouvoir de l'esprit pouvait être entraîné à surmonter non seulement des prédispositions génétiques, mais aussi les mèmes et les toxines mentales qui ont été cimentées dans notre subconscient depuis notre enfance.

Je me mets moi-même au défi de me débarrasser de toutes les excuses, et constate que je me transforme en appliquant cette attention sur bon nombre de mes tendances habituelles de toute une vie. J'écris avec énergie et un enthousiasme renouvelé ce nouveau livre intitulé *Les excuses, ça suffit !* — bien qu'il semble aussi s'écrire de lui-même. J'agis comme un canal et laisse simplement cette matière se manifester à travers moi.

Je pars en tournée avec le paradigme *Les excuses, ça suffit !*, l'utilisant dans les ateliers que je dirige dans le monde entier. Je fais monter les gens sur scène et les guide dans le paradigme, puis je regarde avec étonnement les vieilles habitudes commencer à s'estomper devant des milliers de personnes. Un homme colérique, qui a la mèche courte, s'engage à se souvenir de sa Source d'être, qui est éternelle douceur. Une femme renonce au tabagisme sur place et en fait une déclaration publique. Une jeune femme timide dans la trentaine transforme sa programmation subconsciente et s'achemine vers une existence où règnent la confiance en soi et la non-victimisation. Une femme souffrant d'un trouble alimentaire depuis plus de 20 ans, et qui semble sortir tout droit d'un camp de la mort, me permet de la guider à travers le paradigme, s'engage à manger sainement et décide sur-le-champ de renoncer à ses excuses de longue date. Elle ne souffre plus d'un trouble de l'alimentation.

Avançons jusqu'en juin 2009, et l'émission de collecte de fonds de trois heures s'inspirant de *Les excuses, ça suffit !* est diffusée dans tout le pays, dans tous les grands marchés. Des millions de personnes aux États-Unis et au Canada me voient expliquer la façon de changer tout ce qui, en eux, ne leur semble pas être en harmonie avec qui ils

aimeraient être, peu importe combien ces comportements, ces habitudes, ou même ces maladies sont ancrés profondément. La réaction est monumentale. Le livre grimpe au sommet de la liste des best-sellers du *New York Times,* à l'instar de *Biologie des croyances* du Dr Bruce Lipton.

Je donne des conférences partout dans le monde sur la façon d'appliquer le paradigme *Les excuses, ça suffit !* Je reçois alors un cadeau tout à fait inattendu de l'univers — une occasion de renoncer à toutes les excuses dans une situation que je n'aurais jamais anticipée ou crue possible.

Maintenant, je peux voir clair

Trois jours après la première nationale de mon émission spéciale sur PBS, le jeudi 4 juin 2009, je me trouvais dans le bureau du Dr Kepler à Kihei, sur l'île de Maui. Certains tests sanguins effectués lors d'un examen de routine ont révélé que je souffrais de leucémie lymphoïde chronique (LLC), une maladie du sang et de la moelle osseuse. On m'a appris que la LLC est considérée comme incurable et qu'elle s'aggravera lentement.

Quand je repense à ma première réaction au diagnostic de la leucémie, je vois que j'étais sous le choc. On m'a dit que ma vie serait chamboulée : je connaîtrais des sudations nocturnes, me ferais plus souvent des ecchymoses, aurais une numération de globules blancs élevée et serais fatigué, entre autres choses. Je devrais rencontrer un oncologue et me préparer à l'éventualité d'une chimiothérapie et des greffes de moelle osseuse. Ma vie était repensée pour moi par une équipe médicale bien intentionnée, et on m'a proposé une foule d'excuses que je pourrais invoquer pour

expliquer la détérioration de ma santé, mon manque d'énergie et mon incapacité à poursuivre mon travail d'autonomisation des individus et ma contribution à faire de la planète un endroit d'actualisation divine.

Le jour même où j'ai reçu le rapport de diagnostic de LLC, j'ai rencontré une femme qui était infirmière praticienne spécialisée et souhaitait obtenir mon soutien dans sa pratique de médecine douce. Elle utilisait avec ses patients certains de mes livres récents, notamment *Le pouvoir de l'intention*, et était venue à Maui pour voir si je pouvais lui venir en aide. Quand je lui ai dit que le matin même, j'ai appris que j'avais la leucémie, elle a décidé de tendre la main pour me servir.

Je peux voir clairement aujourd'hui que notre rencontre n'était pas le fruit du hasard, puisqu'elle est survenue le jour même où je me promenais en état de choc. Pam McDonald est devenue ma professionnelle de la santé, m'aidant à revoir mes habitudes alimentaires afin que je trouve le juste équilibre nutritionnel pour favoriser la guérison de mon corps. Pam a écrit un livre très important intitulé *The Perfect Gene Diet*, pour lequel j'ai écrit plus tard une préface, et elle a présenté le fruit de ses recherches et de son travail à de nombreux participants à mes ateliers au cours des années qui ont suivi. Il s'agissait vraiment d'une rencontre divinement orchestrée.

J'avais passé plus d'une année à écrire tous les jours, afin de créer un livre visant à aider les gens à surmonter leurs excuses les plus coriaces. J'ai écrit sur l'aptitude à surmonter les prédispositions génétiques et à reprogrammer le subconscient pour dépasser la programmation la plus profondément implantée depuis le tout jeune âge en éliminant toutes les excuses. J'étais alors contraint

d’appliquer cette même doctrine à mon propre diagnostic de leucémie. Je l’ai dit au tout début de *Les excuses, ça suffit !* « Le titre de ce livre est vraiment une déclaration que vous vous adressez personnellement, tout autant qu’au système d’excuses que vous avez créé. Mon intention est vraiment d’en finir avec *toutes* les excuses ! »

Il y a une citation de Gandhi qui m’est toujours restée à l’esprit : « Ma vie est mon message ». Et il en a toujours été ainsi avec moi — tout ce que j’ai écrit provient de mes propres expériences de vie. Apprendre à surmonter les difficultés, s’élever au-dessus de l’ordinaire, prendre parti pour des causes impopulaires, critiquer l’autorité, transcender l’abandon, surmonter les dépendances, conflits relationnels et défi de la parentalité…, c’est tout ce que j’ai reçu d’une Source suprême.

Pendant les premiers mois, je me suis permis d’avaler le protocole pour savoir comment faire face à un cancer du sang et de la moelle osseuse : j’ai commencé à avoir des sueurs nocturnes importantes, j’ai remarqué plusieurs ecchymoses étranges et je me fatiguais plus facilement. J’ai laissé tomber ma pratique du yoga pendant presque une année entière, et j’ai changé ma vie qui était normalement bien remplie et passionnante pour passer à une attitude de circonspection et même de peur inconsciente. Et j’ai lu toute la littérature qu’on m’a envoyée sur le LLC. J’ai en quelque sorte adopté le message de maladie *incurable qui ira en s’aggravant* qui est répandu dans la littérature médicale.

Je passais à la télévision pour expliquer qu’il n’y a aucune excuse pour ne pas mener une vie extraordinaire. Je faisais la publicité d’un livre écrit avec l’intention d’enseigner aux autres comment éliminer toutes les excuses, grandes ou

petites. Et pourtant, j'adoptais un peu inconsciemment mes propres excuses, plutôt que de considérer ce diagnostic de leucémie comme un cadeau me permettant d'assimiler pleinement la vérité de ce sur quoi j'avais travaillé et écrit au cours des deux dernières années.

J'avais accepté que je puisse littéralement changer l'information génétique. J'avais souscrit à l'idée que je pourrais annuler la programmation précoce. J'enseignais ces idées radicales dans mes essais, dans de nombreuses conférences publiques et sur des millions d'écrans de télévision. Mais pendant un bref moment, j'ai oublié que je venais instantanément de plonger dans une autre usine de fabrication d'excuses gigantesques appelée *j'ai une maladie grave*. Je peux maintenant voir qu'une vérité ne s'attache vraiment à notre conscience que lorsqu'on en fait directement l'expérience. Toutes mes recherches, mes écrits, mes conférences et mes leçons ne valaient rien pour vraiment comprendre le message d'une vie sans excuses. Cette leucémie était un cadeau, et comme tout le reste dans ma vie, elle est survenue au bon moment.

À la fin de 2009 et pendant toute l'année 2010 et au-delà, j'ai commencé à utiliser ce don qui m'avait été fait, d'une manière qui était à la fois bénéfique pour moi-même et pour ceux et celles qui s'ouvraient à mes enseignements. Je me suis appliqué à moi-même le paradigme *Les excuses, ça suffit !*, et l'ai développé dans mes écrits et mes conférences.

Je me suis posé sept questions à moi-même, et voici les réponses brèves que je me suis faites :

1. L'excuse du cancer est-elle vraie ? Je ne peux être sûr à 100 % que la leucémie va me ralentir ou s'aggraver.

Par conséquent, l’excuse peut être ou ne pas être vraie. Donc, je décide de ne pas croire quelque chose qui est tout aussi susceptible d’être vrai que faux.

2. D’où vient l’excuse ? Elle provient des messages interminables sur le cancer qui inondent la littérature médicale. D’une portion de la communauté médicale qui gagne sa vie avec le cancer. De l’Internet. De choses que j’ai entendues, et ainsi de suite. Mais l’excuse ne vient pas de moi ou de ma Source d’être, qui est un bien-être et un amour divin éternels.

3. Quel avantage y a-t-il à utiliser cette excuse ? Si j’utilise l’excuse « je suis malade », je peux prendre la voie facile : je peux éviter de traiter avec ma propre capacité intérieure de bien-être et de guérison. Je peux blâmer la nourriture, l’air, mes parents, l’eau et le fait que nous sommes tous obligés de vivre dans un monde cancérigène. Je peux susciter beaucoup de sympathie et, bien sûr, je peux avoir raison, ce qui est un avantage gigantesque pour l’ego.

4. À quoi ressemblerait ma vie si je n’avais pas ces excuses ? (C’est le point qui m’a été le plus utile.) Si je ne me vois pas comme invalidé par ce diagnostic, je serai obligé de nourrir des pensées telles que *je suis assez fort pour faire tout ce que je choisis de faire. J’ai la capacité intérieure de guérir et la connexion à Dieu requise pour y parvenir. Je suis une personne vigoureuse et je possède toute l’énergie et la vitalité nécessaires pour accomplir tout ce sur quoi je pose mon esprit.*

5. Puis-je trouver une raison suffisante pour changer ? *Oui.* Un grand oui. Mon choix de vivre sans

l’excuse « je suis malade » me semble logique —, c’est faisable, cela me permettra de me sentir bien, et de rester en contact avec Dieu. Et à Dieu, tout est possible.

6. Puis-je obtenir la coopération de l’univers en me débarrassant de cette excuse ? Oui, un million de fois, *oui.*

7. Comment puis-je renforcer continuellement cette nouvelle manière d’être ? En nourrissant une certitude qui bannit tous les doutes. En vivant au niveau de mon Moi supérieur et en respectant ma divinité éternelle, en ayant des conversations régulières avec mon subconscient ordinaire — et en m’arrêtant lorsque je m’apprête à sortir l’excuse de la leucémie et en lui substituant une réponse consciente qui est entièrement alignée sur mon engagement à mener une vie saine. En pratiquant davantage la méditation et en réduisant le niveau de bruit dans ma vie. En passant plus de temps dans l’océan et dans la nature. En faisant de ma connexion avec ma Source d’être la relation primordiale de ma vie. En appliquant le paradigme régulièrement.

Avec le recul, maintenant que la poussière est retombée, il est tout à fait clair pour moi que mes écrits et mes conférences sur le thème *Les excuses, ça suffit !* sont arrivés au moment exact où Dieu m’a dit : « Voici l’occasion pour toi de vraiment assimiler ce message. Maintenant, mets en pratique ce que je t’ai révélé sur toi-même et poursuis ton engagement à servir les autres de manière spectaculaire ».

55

C’est le printemps 2011, et je vis avec mon diagnostic de leucémie depuis près de deux ans. J’ai été suivi par deux oncologues et on m’a fait régulièrement des numérations de globules blancs. J’ai suivi le protocole alimentaire défini et surveillé par mon amie Pam McDonald, qui est une infirmière praticienne spécialisée et une experte en médecine complémentaire. J’évite le yoga chaud Bikram depuis un an sur le conseil de mes médecins. Je pratique le paradigme *Les excuses, ça suffit !* sur une base quotidienne, et j’utilise mon diagnostic de leucémie dans mes conférences pour montrer comment je fais face à cette situation dans mon corps. *ABC World News* a repris cette histoire et a diffusé un segment national sur mon diagnostic de leucémie le lendemain de l’Action de grâce l’an dernier.

Je reçois un appel de la Dre Rayna Piskova, une chirurgienne de l’œil qui a un cabinet à Madera, en Californie. Elle me dit :

— Je fais un deuxième voyage au Brésil pour voir Jean de Dieu. Je tiens beaucoup à ce que tu viennes aussi, je sens que c’est très important pour toi

Un homme qui se fait appeler Jean de Dieu (João de Deus) soigne les gens depuis plus de 40 ans à Abadiania, au Brésil. Des millions de gens de partout dans le monde sont venus jusqu’à ce petit village pour recevoir un traitement de cet homme simple dont les chirurgies sont effectuées par des esprits qui entrent dans son corps.

J’ai entendu parler de Jean de Dieu et des histoires de guérison miraculeuse qui se sont déroulées à la Casa de Dom Inacio, parce qu’il y a huit ans, ma femme, Marcelene,

l’a visité deux fois et a été invitée à assister à l’une de ses séances de guérison.

Je pense depuis un bout de temps que je serais ravi de m’y rendre et de voir de première main cet individu unique et les miracles dont j’ai entendu parler. Cet homme très simple fait une chose très claire : « Je ne guéris personne, Dieu guérit, et dans sa bonté infinie autorise les esprits à guérir et à consoler mes frères. Je ne suis qu’un instrument mis entre les mains de Dieu ». Même si beaucoup sont sceptiques devant ce faiseur de miracles du Brésil, je suis arrivé à un moment de ma vie où mon esprit est ouvert à tout.

J’ai l’intention d’accompagner Rayna lors de son voyage, mais ne peux mettre ce projet à exécution à cause de délais d’écriture à respecter. Pourtant, elle est investie d’une mission pour ma guérison et prend des arrangements complexes pour que je profite d’une séance de guérison à distance. Elle me dit qu’elle est presque possédée, tellement elle est sûre de mon besoin de faire l’expérience de guérison divine qui n’est accomplie que par cet homme dans la petite ville d’Abadania. Par le service de livraison FedEx, elle m’expédie des herbes bénies et de l’eau bénie, accompagnées d’instructions à mon intention. Elle m’indique de prendre les herbes, de m’habiller tout en blanc et de me faire prendre en photo sous quatre angles différents pour que Jean de Dieu puisse me voir.

Après l’envoi des photos par courrier électronique, on me dit que la chirurgie sera effectuée dans la soirée du 21 avril 2011 — qui se trouve à être la date du 95e anniversaire de ma mère. Je vais au lit, comme indiqué, à 22 h le mercredi soir, me couche tout vêtu de blanc, bois de l’eau bénie et médite paisiblement.

Le matin, un appel de Rayna me tire du lit. Elle a eu la chirurgie de Jean de Dieu en même temps à Abadiania. Elle m'annonce que je dois retourner au lit et dormir pendant les 24 prochaines heures, et de considérer cette guérison à distance de la même manière qu'une ablation de la vésicule biliaire faite par un chirurgien local. J'entends les supplications de Rayna —, mais je ne l'écoute pas. Je me sens bien et n'ai aucun souvenir que quelque chose s'est produit pendant la nuit. Je décide d'aller faire ma promenade habituelle de 90 minutes, me disant que les esprits n'ont peut-être pas réussi à me localiser pour accomplir n'importe quel genre de guérison, puisque Jean de Dieu se trouve au Brésil avec un décalage de sept heures. Je passe la porte, mais ne fais pas plus de 500 mètres avant de m'effondrer !

J'ai besoin de l'aide de deux de mes enfants pour revenir à ma chambre. Ils m'aident à me recoucher et je reste à dormir là au cours des 24 heures suivantes — exactement comme me l'avait demandé Rayna. Je suis fatigué et me sens extrêmement faible. Les jours passent et je développe des symptômes pseudo-grippaux, expectore des mucosités et ne suis capable de manger qu'un peu de soupe. Je suis dans cet état pendant toute une semaine. Aucun exercice, aucune natation, aucune marche — je me désintoxique simplement de quelque chose d'invisible que je ne comprends pas.

Rayna m'apprend par téléphone que le lundi 28 avril, exactement une semaine après la chirurgie à distance, je devrai subir une autre procédure à distance appelée l'enlèvement des sutures. Bien sûr, il n'y a pas de sutures, et il ne pourrait y en avoir aucune pour guérir un cancer du sang. Mercredi soir, le 27 avril à 23 h (6 h, le 28 avril au

Brésil), je prends mes herbes bénies prescrites et bois l'eau bénie par Jean de Dieu. Je me couche vêtu de blanc. Je suis faible et un peu émacié parce que je n'ai pas mangé d'aliments solides depuis une semaine, me sentant plutôt malade. Je me réveille le lendemain matin, me sentant comme je ne m'étais jamais senti auparavant.

La première chose que je remarque, c'est que ma toute nouvelle montre-bracelet a cessé de fonctionner. C'est étrange, car il s'agit d'un instrument de précision qui est garanti contre tout mauvais fonctionnement et n'est jamais censé perdre l'heure. Je sors de la chambre à coucher pour saluer mon fils et ma fille et me sens submergé par un sentiment profond d'amour inconditionnel à l'endroit de chacun d'eux. Je les embrasse tous les deux et leur dis combien je les aime sincèrement. Sands et Serena me demandent :

— Papa, as-tu pris de la drogue ? On ne distingue plus la pupille de tes yeux et ton œil gauche semble égratigné.

J'ai l'impression de n'être que pur amour. Mes plantes sont pur amour. L'océan m'invite à venir nager dans cette potion d'amour liquide. Mes enfants me semblent être des anges. Je me sens fort, affamé et nage totalement dans la joie. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé dans ma chambre hier soir. Tout ce que je sais avec certitude est que le monde et tous ceux que je croise me semblent très différents de tout ce que j'ai connu auparavant.

Je suis dans un état d'extase tous les jours depuis mon expérience d'« enlèvement des sutures » il y a plusieurs jours. Un litige ennuyeux est résolu, et tout ce que je ressens pour ce soi-disant adversaire est de l'amour. Je fais des promenades et nage avec une énergie renouvelée, un sentiment aigu d'autonomie que je n'ai jamais ressenti de

toute ma vie — et surtout pas depuis le diagnostic de leucémie, il y a près de deux ans.

Un peu plus d'une semaine s'écoule. Nous sommes le 10 mai 2011 — le jour de mon 71e anniversaire de naissance. Je suis à San Francisco pour terminer le tournage d'un film intitulé *My Greatest Teacher*, qui raconte comment j'ai trouvé la tombe de mon père à Biloxi, au Mississippi et ai été en mesure de communiquer avec lui et de lui pardonner. Je suis dans ma suite d'hôtel, au petit matin, assis sur le lit en train de méditer. Je ressens soudainement très fortement le besoin d'être un instrument d'effusion d'amour inconditionnel.

Je prends une liasse de billets de 50 dollars et sors de l'hôtel Saint-François et passe le plus clair de ma journée d'anniversaire à donner de l'amour et de l'argent aux sans-abri. Je fais des accolades sincères et écoute attentivement des hommes qui n'ont pas de dents et sont aussi crasseux que vous pouvez l'imaginer. Je tends la main à de petites dames qui fouillent dans les poubelles à Union Square, à la recherche d'une canette vide de soda ou d'une bouteille d'eau en plastique, qui pourrait leur rapporter quelques sous. Je ne remarque pas la saleté. Je ne vois que la manifestation de Dieu dans ces yeux absents. Et je ressens tellement d'amour pour tous ceux et celles que je touche. Je donne tout mon argent et reviens dans ma chambre d'hôtel pour m'asseoir sur le lit, sanglotant en signe de grati-tude pour tout ce que j'ai pu vivre aujourd'hui. C'est l'anniversaire le plus mémorable que j'ai connu en 71 ans.

Vingt jours se sont écoulés depuis l'enlèvement des sutures invisibles, et nous sommes le 18 mai. Je suis assis dans mon fauteuil de méditation et entends une voix intérieure s'adresser distinctement à moi : *Ne fais pas de*

promenade aujourd'hui. Tu peux maintenant faire du yoga. Je suis sous le choc. J'ai évité cette pratique de yoga chaud sous les conseils de plusieurs experts médicaux depuis presque un an. Immédiatement, je me lève et conduis jusqu'à mon studio de yoga à Maui et complète la séance de 90 minutes, répétant deux fois chaque asana. Je suis un peu rouillé, mais profondément ravi de faire ce que j'aime tellement faire — 90 minutes d'exercice intense.

Je savoure le moment et me sens imprégné d'une énergie émanant de l'amour divin.

Maintenant, je peux voir clair

Dans le dernier chapitre, j'ai examiné brièvement la sixième question du paradigme *Les excuses, ça suffit ! : Puis-je obtenir la coopération de l'univers en me débarrassant de vieilles habitudes ?* Quand je repense aux événements miraculeux qui ont conduit à ma guérison avec Jean de Dieu et les esprits qui travaillent à travers lui, je peux maintenant clairement voir une vérité fondamentale. Quand nous déplaçons notre énergie afin de vivre à partir de notre nature originale, et pratiquons les quatre vertus cardinales décrites par Lao-tseu, qui comprennent : (*1) respect pour toute forme de vie, (2) sincérité naturelle, (3) douceur* et *(4) soutien mutuel*, nous nous alignons sur notre Source d'être unique et obtenons la coopération de l'univers. Ces quatre vertus ne sont pas des dogmes externes — elles font partie de notre nature originelle.

Je peux maintenant clairement voir que mon expérience avec Jean de Dieu et les résultats miraculeux qui ont suivi ces événements étranges relèvent tous de mon virage vers une zone d'actualisation divine dans ma vie. Le message familier du Nouveau Testament est : « À Dieu, tout est

possible. » Ce qui n’exclut rien, y compris la guérison d’une maladie incurable.

L’insistance de la Dre Rayna Piskova pour que je fasse la rencontre des esprits par l’intermédiaire de Jean de Dieu découle vraiment d’une intervention divine. Cela était lié à mon adhésion aux quatre vertus cardinales, survenue depuis que j’ai changé mon mode de vie pour adopter la perspective de *Les excuses, ça suffit !* Je peux assez clairement voir que la présence de cette leucémie était l’occasion pour moi d’enseigner, à partir de mon propre exemple, comment vivre en se passant d’excuse et en baignant dans l’amour divin. Je sais que la persévérance de Rayna à me faire vivre cette expérience était inspirée par une force plus grande que nous deux. Je sais que c’est vrai, parce que Rayna m’a confié qu’il lui était impossible d’ignorer ce désir ardent de me faire connaître de première main ces esprits guérisseurs.

Cinq mois après mon expérience de guérison à distance et mon regain d’énergie à la suite de cette chirurgie spirituelle à distance, j’ai été invité à l’Institut Omega à Rhinebeck, dans l’État de New York, pour assister à un rassemblement de quatre jours où Jean de Dieu devait venir en personne. Quelque 1 500 personnes par jour, vêtues seulement de blanc, défilaient devant lui, et les esprits effectuaient différents types de chirurgies spirituelles.

J’ai fait la file comme tous les autres, sans avoir de statut prioritaire d’aucune sorte. Lorsque je me suis arrivé devant cet homme de Dieu, venu du Brésil, je n’étais qu’une figure de plus dans une longue file de personnes. Il m’a regardé et m’a dit en portugais : « Vous allez bien ». Trois mots qui ont fait couler des larmes de gratitude et d’émotion. Plus tard, à l’invitation de Jean de Dieu, je me suis assis dans ce qu’on

appelle « la salle d'énergie » et j'ai absorbé l'énergie d'amour qui imprégnait tout le centre de retraite spirituelle.

Debbie Ford, une vieille amie et collègue, était dans une salle voisine au centre Omega. Elle était là pour recevoir une chirurgie spirituelle pour un cancer rare et débilitant avec lequel elle vivait depuis de nombreuses années. Plusieurs fois par jour après son intervention avec les esprits, j'allais dans sa salle pour parler avec elle de mon expérience de guérison extraordinaire. Malgré sa faiblesse, je lisais dans ses yeux qu'elle sentait que quelque chose de vraiment miraculeux était en train de se dérouler, et j'étais tellement heureux qu'elle m'ait accompagné pour ce voyage. Ma plus grande joie a été de voir cette belle âme commencer à permettre à son corps de guérir des ravages de sa maladie.

Le lendemain, après avoir entendu le message des esprits par la bouche de Jean de Dieu, j'ai été invité à prendre la parole devant toute l'assemblée sous un immense chapiteau. Observant cette marée blanche, j'ai parlé de mon expérience et de ce qu'on m'avait dit la veille, et je me suis réengagé à partager ce présent et à aider les gens à se tourner vers un lieu d'actualisation divine, où ils pourront inviter l'intelligence divine unique à leur accorder la coopération de l'univers.

Depuis longtemps, je souscris à cette idée présentée dans *Un cours en miracles*, selon laquelle il y a vraiment que deux émotions : la peur et l'amour. Lorsque nous vivons dans la peur, il n'y a plus de place pour l'amour. Lorsque nous sommes amour, il n'y a plus de place pour la peur. Lorsque je reviens avec une vision plus claire sur l'expérience que j'ai eue le lendemain de l'enlèvement des sutures, il est tout à fait évident pour moi que ces esprits de

guérison divine ont déposé une sorte d'amour enchanteur à l'intérieur de ma conscience, et ce faisant, il n'y avait plus de place pour la peur. Je n'avais jamais connu ce sentiment d'amour pour tout le monde et pour toutes choses, un amour qui baignait tout mon être. Ce mot, *leucémie*, est tellement menaçant que je dois avoir intériorisé une partie de l'anxiété associée à l'idée d'avoir des cellules cancéreuses qui se disséminent par le biais de mon sang.

Le lendemain de mon expérience d'enlèvement de sutures, je suis allé me chercher une bière sans alcool dans le réfrigérateur, ce que je faisais tous les jours depuis un certain temps. Bien que j'aie arrêté de consommer de l'alcool depuis de nombreuses années, j'aimais quand même le goût de la bière sans alcool. Mais ce jour-là, quelque chose me disait que ce n'était pas ce que je devrais consommer. J'ai abandonné une vieille habitude à ce moment-là et n'ai plus jamais été tenté d'ingurgiter de nouveau cette boisson. L'expérience de guérison à distance m'a amené à chercher des moyens sains de m'aimer et de prendre soin de moi-même, et pour une raison encore inconnue, la bière sans alcool ne représentait plus une saine habitude pour moi. Je sais maintenant avec certitude que cette expérience a été orchestrée par une force beaucoup plus grande que moi.

J'ai toujours affirmé que *je suis un enseignant*, et cette expérience, ainsi que de nombreux autres événements merveilleux, m'a été donnée pour servir d'exemple, afin de servir et de soutenir les autres. Je ne dis plus « j'ai la leucémie », comme je le faisais de façon routinière les premiers jours suivant mon diagnostic. Au lieu de cela, je commence chaque journée avec la phrase que m'ont

adressée les esprits lorsque je me tenais devant Jean de Dieu : « Je vais bien. En fait, je suis en parfaite santé. »

J'ai appris à utiliser ces deux mots, *Je suis*, avec une grande vénération. C'est le nom de Dieu, tel qu'il a été révélé à Moïse en Exode 3,14. Je n'utilise rien qui me soit extérieur pour définir qui je suis ou ce que je fais. Je ne détermine pas de mon état de santé sur la base de ce qu'avance un chiffre sur un imprimé médical. Donc, j'évite de consulter ce genre de rapports. Je me sens fort, je mange sainement, je fais de l'exercice tous les jours, et je pratique une forme de méditation qui me permet de rester en contact conscient avec Dieu.

Ce que je constate avec le plus de clarté aujourd'hui, c'est que je bénéficie d'un soutien divin, ce qui, je crois, est vrai pour tout le monde. En éliminant la peur, j'ai permis à l'amour divin d'emplir ma conscience intérieure. Et cet amour, que je ressens personnellement et si puissamment depuis ce jour d'avril où j'ai vécu la chirurgie à distance, a été l'agent de ma guérison.

Je n'ai besoin de regarder nulle part ailleurs pour valider mes affirmations : *Je vais bien, je suis en parfaite santé.* Je peux maintenant clairement voir que c'est mon propre *Je suis* qui détermine vraiment qui je suis et mon état de santé. Ma tâche consiste à vivre chaque jour dans un état de gratitude pour cette présence du *Je suis.* Je suis également ici pour enseigner à tous ceux qui veulent l'entendre qu'ils détiennent eux aussi cette présence du *Je suis* invisible divin — c'est leur essence même —, et qu'ils doivent lui faire confiance et demeurer dans un état de gratitude débordante à son égard tous les jours.

Les soufis nous disent que lorsque nous nous promenons dans le jardin et marchons sur une épine, nous devons

toujours nous souvenir de dire merci. Pour cette épine de la leucémie qui m’a rapproché de mon propre *Je suis*, et à cet esprit omniscient de Dieu, je veux dire un grand et sincère merci, merci, merci !

56

Je lis un petit livre qui engendre le genre de révélation que j'ai vécue il y a 40 ans, lorsque j'ai lu le livre du Dr Albert Ellis, *La Thérapie émotivo-rationnelle*. Tout au long des 27 petits chapitres du livre, j'ai l'impression qu'il me dit : *Il y a quelque chose de très important pour toi ici — reste concentré et prends des notes.* Par exemple, j'aime cette phrase tirée du tout dernier chapitre : « Dans toute la création, dans toute l'éternité, dans tous les royaumes de votre être infini, le fait le plus merveilleux est celui qui a été souligné dès le premier chapitre de ce livre : vous êtes Dieu, vous êtes le Je suis qui Je suis. »

Le livre s'intitule *The Power of Awareness*, écrit par Neville Goddard, qui a publié une dizaine de livres sous le pseudonyme de Neville. Le livre agit comme un aimant entre mes mains — je lis quelques phrases, puis m'assois pour méditer sur ces dernières. Je prends alors quelques notes et j'essaie de le déposer, mais il continue à m'interpeller pour que j'en reprenne la lecture. J'ai vécu cette expérience à de nombreuses reprises dans ma vie, et quand cela se produit, je sais qu'il y a une force agissante qui me dit que cela fait partie de mon plan de vie, un dharma que je ne peux ignorer.

En novembre 2010, j'ai écouté plusieurs conférences de Neville et lu quatre fois *The Power of Awareness*. Je commande huit exemplaires de l'ouvrage pour donner en cadeau de Noël à chacun de mes enfants, en les encourageant à explorer cette idée radicale que « l'imagination crée la réalité ». Je leur demande de me dire ce qu'ils pensent du livre après l'avoir lu, et je leur recopie une des citations les plus percutantes de Neville : «

Supposez que vous êtes déjà ce que vous désirez être et votre croyance, bien que fausse, si elle est maintenue, se cristallisera dans les faits ». Chacun de mes enfants me fait à peu près la même réponse : « Merci, papa, j'ai essayé de le lire, et j'ai dû relire, encore et encore, mais je m'y perds. Trop profond — trop compliqué. »

Les propos de Neville Goddard continuent quand même de m'électriser, lorsqu'il affirme avec aplomb, par exemple, que nos pensées créent le monde, et qu'elles le font au sens le plus littéral. Je sens presque le besoin de rendre ses enseignements plus accessibles et compréhensibles pour le monde contemporain. Je décide d'écrire un livre intitulé *Vos vœux sont exaucés* et de créer une dixième émission spéciale de souscription pour PBS, afin de présenter ces idées si stimulantes. Je pense qu'elles pourraient entraîner et peut-être amorcer, une accélération dans la transformation de la conscience collective.

Depuis toujours, je reprends des idées un peu abstraites et souvent trop compliquées pour les rendre d'une manière simple et compréhensible. Selon moi, c'est ce que Dr Maslow m'a invité à faire à sa mort — montrer à la personne moyenne les pouvoirs cachés d'accomplissement de soi qui résident en chacun de nous. Neville est mort le 1er octobre 1972, alors que je commençais ma carrière d'écrivain. Aujourd'hui, une quarantaine d'années après sa mort, ses nombreux livres et conférences ont éveillé l'enquêteur qui dormait en moi. J'ai écrit jusqu'à présent 40 livres, et les idées que Neville présente s'agitent en moi comme un cyclone qui a besoin de s'exprimer.

Je commence à lire attentivement le Nouveau Testament, en portant une attention particulière aux paroles de Jésus, lequel enseigne l'idée divine que nous sommes tous Dieu.

Notre Moi suprême est Dieu. C’est notre essence pure. Nous sommes issus de Dieu et nous sommes Dieu — il suffit de surmonter les nombreux poisons mentaux et les enseignements religieux qui veulent nous faire croire qu’il s’agit d’un non-sens et d’un blasphème.

Ensuite, je me plonge dans le livre *The « I Am » Discourses* du maître ascensionné Saint-Germain et je sens l’enthousiasme rugir en moi lorsque je prends conscience que ces deux mots, *Je suis*, sont le nom de Dieu tel que rapporté dans l’Exode, et que chaque fois que je prononce ces mots, je me réfère au nom de Dieu.

Je lis *The Power of Awareness* pour la cinquième fois en moins de six mois. Je suis impatient de mettre ces enseignements percutants en application dans ma propre vie. Je me retire chaque jour dans mon espace d’écriture sacrée à Maui, et me plonge dans ces idées. Je vois que le plus beau cadeau que je n’ai jamais reçu est celui de mon imagination. En posant une affirmation dans l’imagination sous la forme d’une déclaration commençant par le *Je suis* divin, moi et toute l’humanité pouvons atteindre n’importe quel objectif. Il suffit de *supposer dès maintenant que le vœu est déjà exaucé.* Lorsque je déclare que *Je suis en forme, je suis en parfaite santé*, l’univers répond en m’envoyant l’énergie qui correspond à la déclaration que j’ai solidement ancrée dans mon imagination et qui utilise le pouvoir du *Je suis*.

Je vis dans un état d’esprit extatique. Ma main court sur les feuilles blanches et les noircit je ne sais comment. Je suis utilisé à la manière d’un instrument. Les chapitres jaillissent les uns après les autres, et j’aime ce genre d’écriture quasi automatique. J’écris sur ce que je considère être les cinq enseignements essentiels de l’œuvre de Neville, sur les

travaux de Uell S. Andersen et sur les enseignements inspirés de Saint-Germain.

Pendant ce temps, des miracles se produisent tous les jours. Je m'adresse à ma productrice Niki Vettel, et nous avons la permission ainsi que la bénédiction des cadres de PBS pour créer une émission spéciale de trois heures. Elle sera diffusée dans tout le pays pendant de nombreuses années, ce qui permettra à des millions de personnes de découvrir ce que je suis tellement heureux de partager. Je ne laisserai pas la crainte d'éventuelles critiques — de la part de ceux qui ont une vision différente de Dieu — m'empêcher de faire quoi que ce soit. J'étudie les paroles de Jésus et ses nombreuses déclarations commençant par *Je suis*. Je n'ai pas la moindre hésitation durant le tournage de cette dixième émission spéciale pour PBS.

Le mois de mars 2012 arrive, et la nouvelle émission de collecte de fonds, *Vos vœux sont exaucés*, est diffusée dans pratiquement chaque marché de télévision aux États-Unis et au Canada. Plus de 18 millions de dollars sont amassés pour la télévision publique aux États-Unis, ce qui porte le total à plus de 200 millions de dollars depuis que j'ai commencé en 1998 à visiter presque toutes les stations de PBS lors des semaines de financement.

Le livre *Vos vœux sont exaucés* grimpe au sommet de la liste des best-sellers du *New York Times,* et je reçois une tonne de courrier de la part de millions de personnes qui me parlent des nombreux miracles qu'ils ont vu se produire dans leur vie en appliquant les messages spirituels de mon livre.

Je dis une prière de gratitude silencieuse pour la perspicacité de Neville. Il prenait le verset 6 du Psaume 82,

« vous êtes des dieux », comme la vérité littérale de la condition humaine. J'ai étudié à fond tous les enseignements de Neville — en particulier, ceux sur le pouvoir de la conscience —, j'ai étudié les paroles de Jésus et *The « I Am » Discourses.* J'ai fait tout mon possible pour rendre simples, compréhensibles et applicables dans l'immédiat, ces messages de nature divine. Je reçois avec beaucoup de fierté et d'excitation personnelle la réponse grandement positive à ces enseignements — la prise de conscience que Dieu n'est pas un concept externe, mais plutôt une conscience intérieure. En sachant que nous sommes unis à Dieu — par-delà l'ego —, la manifestation de nos désirs n'est pas seulement probable, elle est garantie.

Je me sens si heureux et si fier d'avoir ressenti le besoin de lire, de relire, d'étudier et de mettre en pratique les paroles de ce professeur éloquent et charismatique. Neville capte la logique pure des principes de l'esprit créatif, comme peut-être aucune autre figure de son époque. Son travail s'est imposé à moi au cours des deux dernières années, avec une insistance qui a capté mon attention, m'amenant à l'étudier attentivement et à le présenter à un auditoire aussi vaste que possible. Les enseignements contenus dans *Vos vœux sont exaucés* détiennent le pouvoir de réellement créer le paradis sur terre.

Maintenant, je peux voir clair

J'ai souvent cité le proverbe bouddhiste : « Quand l'élève est prêt, le maître apparaît ». Même si ce n'est pas toujours évident sur le coup, toutes nos expériences dans cette vie, même celles qui sont douloureuses, ont un but authentique et nécessaire dans le cheminement de notre âme. Aujourd'hui, je vois très clairement que les enseignements

de Neville m’ont touché à un moment qui semble avoir été en harmonie parfaite avec mon degré de préparation comme élève et enseignant des principes de la conscience supérieure et de la spiritualité.

Dans mes premiers écrits, comme je l’ai indiqué précédemment, je n’ai jamais mentionné les mots *Dieu*, *spiritualité* ou *conscience supérieure*. C’était parce que j’écrivais depuis le lieu de ma propre volonté. Les enseignants dont j’avais besoin à l’époque m’aidaient à faire passer mon message de motivation et d’épanouissement au public. Lorsque mon niveau de préparation s’est élevé, il en a été ainsi de la conscience spirituelle des enseignants qui sont apparus.

Lorsque je reviens sur le passé, je vois que toute ma carrière se dessinait lorsque j’étais ce jeune garçon dans un orphelinat. J’ai pu voir le virage s’amorcer au cours de mes années au secondaire, dans l’armée, en tant qu’étudiant universitaire curieux, en tant que jeune instituteur, professeur d’université et tout au long de plus de quatre décennies comme auteur de nombreux livres et conférencier motivateur devant des millions de gens partout dans le monde. Avec le recul, je peux voir les lignes directrices se dessiner de mes débuts jusqu’à aujourd’hui, maintenant que je suis septuagénaire. C’était un cheminement de longue durée et le motif général est clairement visible pour moi aujourd’hui. J’étais incapable de voir, au moment où je me trouvais dans chaque étape, comment chacune d’elle menait à un échelon supérieur sur l’échelle de l’accomplissement divin.

Alors que je n’utilisais pas, ou ne considérais même pas, les mots *Dieu*, *conscience supérieure* ou *spiritualité*, j’ai lentement introduit ces idées en de rares occasions dans

mes livres et mes conférences. Je suis venu progressivement à un lieu où je me montrais disposé à envisager la portée d'écrire sur la relation à Dieu, pour découvrir que l'étape suivante consistait à être davantage comme Dieu. De Neville Goddard et Saint-Germain, dans *The « I Am » Discourses*, j'ai appris la sagesse infinie qu'il y a à vivre à partir du Moi suprême —, *c'est-à-dire comme une partie de Dieu.* Wow, quel voyage !

Avec le recul, j'ai remarqué que 15 ans avant d'écrire *Vos vœux sont exaucés*, j'ai écrit un livre intitulé *Accomplissez votre destinée*. C'était mon degré de préparation à ce moment-là. C'était le début de la transition qui m'a fait passer du statut d'écrivain œuvrant dans le domaine de la psychologie et de la motivation au statut d'élève et d'enseignant dans le domaine de la spiritualité et de la conscience supérieure. En 1996, je mettais l'accent sur la façon d'obtenir ce que l'on veut, en soulignant que lorsqu'on apprend les principes de la manifestation, on est en mesure d'y arriver en appliquant les neuf éléments importants du processus de manifestation. Chacun de ces neuf principes de manifestation était et demeure essentiel pour mener une vie dans laquelle on est capable d'attirer tout ce qu'on veut. Quinze ans plus tard, je suis passé progressivement dans le domaine de la conscience divine.

Le genre de manifestation que j'explore dans *Vos vœux sont exaucés* s'inspire de mes propres recherches sur *The « I Am » Discourses* et plus particulièrement les enseignements de Neville Goddard. Il ne s'agit pas d'obtenir ce que vous voulez par l'application de principes spécifiques. Le thème de *Vos vœux sont exaucés* est que la spiritualité ne consiste pas à manifester *ce que vous voulez*, mais bien de manifester *ce que vous êtes*. Je sais

maintenant que tous mes désirs matériels proviennent d'une sensation de manque. Je peux clairement voir aujourd'hui que je suis déjà complet, et que le processus de manifestation consiste à devenir tout ce que je devais être — à reconquérir ma divinité, ma connexion à ma Source. Vivre l'actualisation divine, voilà ce qu'est la vraie manifestation.

Nourrir chaque jour des pensées de paix et d'amour envers toutes les créatures est la voie de l'éveil qui mène à une paix féconde. C'est ce que je devais ajouter à mon premier livre sur la manifestation, écrit 15 ans plus tôt. En pensant et en agissant comme la Source créatrice, je transcende les désirs insatiables de l'ego pour des choses matérielles, et j'en viens à comprendre que je ne manifeste pas ce que je veux. Je manifeste qui je suis. En restant aligné sur le Tao, ou Dieu ou l'Intelligence divine, j'obtiens toute la puissance de la Source créatrice de l'univers. C'est mon Moi suprême. C'est Dieu — et lorsque je vis de cette façon, *Je suis*.

Je peux aussi voir clairement aujourd'hui que ma fascination pour les enseignements de Neville et *The « I am » Discourses* était générée en moi par une force qui voulait me faire comprendre que c'est seulement en restant aligné sur la conscience divine que l'on peut attirer la guidance spirituelle de ceux qui ont quitté le domaine terrestre. En évitant de porter des jugements, de formuler des critiques, de prononcer des condamnations, et en évitant toutes pensées préjudiciables, les anges de la conscience supérieure se reconnaîtront dans une personne qui est reliée à l'amour pur, et l'univers conspirera pour ouvrir ces portes de l'abondance et du bonheur suprême qui étaient restées hermétiquement closes. Je vois clairement

aujourd'hui que plus on baigne dans l'amour divin, plus on reçoit d'aide de sources non physiques.

Le message est clair pour moi aujourd'hui. Dans la vision supérieure de l'âme, un ange éveillé s'active. Alors, utilisez votre imagination de manière à rester entièrement aligné sur l'amour divin. Ce n'est pas que ces enseignements percutants, qui ont formé la toile de fond de *Vos vœux sont exaucés* en 2012, m'étaient inconnus ou même inaccessibles 15 ou même 5 ans plus tôt — c'est toujours une question de disponibilité. Je suis devenu plus ouvert à l'idée d'une guidance spirituelle qui s'adresse à moi, et à l'idée que Dieu n'est pas une notion externe, mais qui réside au fond de moi et de tous ceux et celles qui ont foulé cette terre.

Le créateur a déposé un fragment de lui-même au sein de l'humanité, une étincelle de sa nature de *Je suis*, qui peut s'embraser dans la réalisation que, *dans mon essence la plus simple, je suis Dieu.* Ma propre disponibilité s'est transformée, m'amenant à accepter ce que je considérais auparavant être un concept trop radical, et les enseignants que j'étais prêt à écouter ont surgi avec une rapidité surprenante. Ce qui était obscur et que je refusais à un stade antérieur de ma vie est devenu cohérent et extrêmement excitant. Nourries par mon enthousiasme, ces idées se sont exprimées à travers moi, et ont donné un livre et une émission spéciale pour PBS intitulés *Vos vœux sont exaucés.*

Lors de la diffusion à la télévision nationale de ma dixième émission spéciale pour PBS, s'inspirant des enseignements de Neville et de *The « I Am » Discourses*, j'ai pu inviter Anita Moorjani sur scène pour raconter l'histoire incroyable de son expérience de mort imminente et de la guérison

subséquente stupéfiante d'un lymphome en phase terminale. L'histoire d'Anita est venue à mes oreilles en même temps que je devenais plus disposé à recevoir ces enseignements hallucinants. Cette enseignante est arrivée dans ma vie à un moment où j'ai pu l'aider à publier son livre, *Mourir pour vivre*, et j'ai eu le privilège d'en écrire la préface.

Anita a découvert de première main qu'elle n'est pas séparée de Dieu, et elle a été guérie des ravages d'un cancer dévastateur qui était rendu à un stade si avancé qu'on ne lui donnait plus que quelques heures à vivre. Aucun patient arrivé dans cette phase terminale de cancer n'a jamais survécu, mais Anita est revenue — sans cancer — pour enseigner aux autres ce qu'elle a appris au cours de son expérience de mort imminente, alors qu'elle était dans un état comateux. Son histoire a touché la vie de millions de personnes et le livre est devenu instantanément un best-seller du *New York Times.* Maintenant, elle parcourt le monde pour partager avec le public ce qu'elle a appris et sait avec certitude : tout ce que nous avons à faire est de chérir notre propre magnificence et de savoir au fond de nous-mêmes que nous sommes toujours dévoués à Dieu — et à Dieu, vraiment tout est possible.

Je peux maintenant clairement voir toutes les circonstances qui ont dû se produire, afin que je puisse connaître l'incroyable expérience d'Anita dans « l'Au-delà ». Mon désir infatigable de la retracer à Hong Kong, de l'aider à raconter son histoire, de veiller à ce que son livre soit publié et de l'amener aux États-Unis pour passer à mon émission spéciale pour PBS, tout cela était orchestré par une puissance supérieure. Des millions de personnes ont pu prendre un virage dans leur propre développement, à la

suite de la parution du livre d’Anita et de son passage à PBS. Ils avaient besoin de voir et d’entendre quelqu’un qui a connu la puissance en chacun de nous et de renforcer l’idée que nous sommes tous Dieu.

Je suis béant d’admiration devant les synchronicités fascinantes qui étaient en jeu. Vraiment, quand nous, les élèves, sommes prêts, les enseignants et les enseignements apparaissent comme par magie.

57

Nous sommes à la mi-juin 2011, et je suis de retour à Assise. Plusieurs mois plus tôt, je me suis arrangé avec Reid Tracy, mon ami et P.-D.G. de Hay House, ma maison d'édition exclusive depuis les 12 dernières années, pour mettre sur pied ce voyage organisé, que nous appelons Vivre le miracle. L'itinéraire nous fera passer par vol nolisé dans les lieux sacrés d'Assise, de Lourdes et de Medjugorje. Je donnerai une conférence de deux heures dans chacun de ces trois endroits où se sont produits des miracles vérifiables. Cent soixante-deux personnes, le nombre maximal de sièges sur notre vol nolisé, ont réservé leur place pour profiter de cette occasion inouïe.

Il s'agit de ma troisième visite au domicile du saint qui a tellement contribué à mon évolution spirituelle au cours des 20 dernières années. Et je savais, quand je planifiais cette odyssée spirituelle, que je devais revenir ici. C'est ma vision de mettre en pratique les idéaux qui ont défini la vie de saint François d'Assise, lequel a eu une influence énorme dans ma vie au cours des dernières décennies.

Lorsque je m'inscris à l'hôtel, on m'offre une robe de moine marron à porter, conçu sur le modèle de celles que portaient les moines de l'ordre des Franciscains (et que saint François portait lui-même quand il a fondé cet ordre spirituel il y a plus de 800 ans). J'enfile le froc et me promène sur le terrain de l'hôtel, dans ce village du nord de l'Italie. Je suis dans un état de semi-émerveillement de revenir en ce lieu où j'ai vécu ces miracles de guérison dans les années 1990. Je touche mon genou en souvenir de ces événements et offre une prière de gratitude silencieuse à l'homme dont j'ai vu le visage et qui m'a demandé de

monter avec John Graybill accroché à mon dos, et qui m'a également accordé une guérison qui rendait caduque mon besoin d'arthroplastie du genou.

Le lendemain, notre groupe (parmi lequel prennent place trois de mes enfants) visite de nombreux lieux saints qui témoignent de l'influence qu'une seule personne peut avoir sur la population mondiale, plus de huit siècles après sa mort en 1226. La vie de Francesco a été le théâtre d'une connexion profonde avec Jésus-Christ. Il était convaincu qu'une vie passée dans la conscience christique pouvait littéralement amener le pardon, l'amour, la foi, l'espoir, la lumière et la joie dans un monde où les gens sont prêts à délaisser la vengeance, la haine, le doute, le désespoir, l'obscurité et la tristesse.

Je suis profondément touché de recevoir la permission de donner une conférence le lendemain soir dans un endroit très spécial, et qui n'a jamais servi pour un tel événement : l'église San Pietro, une abbaye bénédictine fondée au X^{e} siècle. Nous avons également reçu l'autorisation d'apporter une caméra vidéo pour enregistrer cette conférence. Francesco a sans aucun doute joué un rôle pour que je puisse donner une conférence ici et la filmer.

La date de ma conférence se trouve être celle du solstice d'été : mardi le 21 juin. Ce soir-là, nous sommes accueillis par un moine franciscain pendant que tout le monde entre discrètement dans l'église. Il sourit avec approbation lorsque je parle de ce bâtiment extraordinaire, qui était ici à Assise à l'époque où Francesco et son groupe de dévots essayaient d'avoir un impact sur la corruption qui gangrenait la hiérarchie catholique du temps.

Il s'agit d'un environnement électrisant, même s'il est remarquablement calme et serein. Il y a une statue de Jésus

sur la croix, et je m'apprête à parler dans quelques instants sous cette sculpture antique. Pendant que j'attends dans les coulisses de l'autel, je sens un picotement qui ne ressemble à rien de ce que j'ai pu connaître avant de parler.

Avant ma conférence, mes enfants, Serena, Sands et Saje, me font chacun une présentation affectueuse. Je peux alors raconter ma longue histoire avec saint François, et j'ai l'impression de me trouver dans un champ d'énergie suractivé. Je ne peux m'enlever l'idée qu'il est ici avec moi.

Comme je m'apprête à conclure mon exposé de deux heures, filmé sur bande vidéo, je lis un extrait du roman profondément émouvant de Nikos Kazantzakis simplement intitulé *Le Pauvre d'Assise.* Il raconte la transformation de Francesco, un jeune soldat qui a failli mourir en prison, qui donne tout ce qu'il possède et consacre sa vie à restaurer son église et à vivre sans compromis le message de Jésus. L'histoire est racontée à travers les yeux du compagnon de Francesco, frère Léon.

J'ai lu ce roman cinq ou six fois, et il éveille toujours des sentiments profonds en moi. Maintenant, j'ai choisi de lire un court extrait où Francesco fait face à la chose qu'il craint le plus, un lépreux, que Jésus lui a demandé d'embrasser sur la bouche pour vaincre son appréhension envers ceux qui sont si horriblement atteints par la lèpre.

Pendant que je lis l'histoire devant le groupe, je suis tout à coup submergé par l'émotion. Je fige sur scène et suis incapable de continuer à parler. Je suis secoué par des sanglots inarrêtables. J'ai perdu la maîtrise de moi-même. J'ai l'impression qu'un autre être a pris le contrôle. Pour la première fois en plus de 40 années de conférences publiques, j'ai l'impression de ne plus être moi-même. Je ne suis plus Wayne Dyer, donnant une conférence qui est

filmée pour faire partie d’un carnet de voyage spirituel. Je me fonds en cet être qui a traversé ma vie, se tenant parfois en périphérie et s’installant d’autres fois profondément dans mon âme. Nous ne faisons plus qu’un.

Les larmes ruissellent sur mon visage, et je sens que Francesco a fusionné avec moi. Il n’y a pas de mots pour décrire ce sentiment. Mes bras sont tendus. Le public se lève dans l’église et tend tout simplement les bras en retour vers moi. Ils restent immobiles avec moi, et je sens leur étreinte affectueuse, même s’il n’y a aucun contact ni même aucun mouvement. Il n’y a pas d’applaudissements — la conférence est terminée. Je sens que je suis à la fois une épave émotionnelle ainsi qu’une parcelle suprêmement extatique de Dieu.

Lorsque je sors de l’église, les gens m’abordent et me disent qu’ils ne se sont jamais tenus dans un espace aussi stimulant, et qui leur coupait le souffle en même temps. Je sais que quelque chose de très spectaculaire et considérable vient de se produire. Mon être intérieur a fusionné avec un esprit qui a longtemps joué un rôle dominant dans mon développement personnel et spirituel.

Le groupe se dirige vers un restaurant, mais je ne peux même pas penser à manger. Je reviens en taxi à ma chambre d’hôtel, où je médite pendant deux heures. Je n’ai pas d’appétit. Je me sens épuisé — comme si j’avais en quelque sorte subi une procédure de détoxification drastique. Je reste éveillé toute la nuit, repensant à ce qui s’est passé dans l’église et essayant de comprendre comment j’ai pu, moi, un conférencier professionnel chevronné, dérailler complètement sur scène.

Maintenant, je peux voir clair

Une série nette de circonstances et d'événements ont mené jusqu'à mon expérience à l'église San Pietro, à Assise, où j'ai senti la présence de saint François pénétrer en moi, me frappant de mutisme et me clouant sur place. Jusqu'à ce jour du solstice d'été en 2011, j'avais écrit des essais et donné des conférences sur le concept d'unité et de fusion des âmes lorsqu'on atteint l'accomplissement divin. Dans chacun de mes livres — en commençant par *Il faut le croire pour le voir*, publié plus de 20 ans plus tôt, où j'ai écrit un chapitre entier sur l'unité —, j'ai pu aborder de façon rationnelle ces sujets ésotériques. Je peux maintenant clairement voir que dans les nombreux livres qui ont suivi, j'ai tenté de m'étendre davantage sur cette idée que nous sommes tous connectés, et que cette idée de fusionner entièrement avec un équivalent spirituel est une possibilité réelle.

Mais mon souvenir le plus net aujourd'hui est une image de moi devant l'autel de cette incroyable église où s'est tenu autrefois saint François, dans la magnifique ville d'Assise. J'ai été guidé dans un endroit où je pouvais faire de première main l'expérience de la différence qui existe entre *écrire* sur l'unité et *vivre* l'unité. C'est une différence analogue à celle qu'il y a entre connaître Dieu par l'intermédiaire des écrits des autres et connaître Dieu en établissant un contact conscient avec Lui.

Il était temps pour moi de voir l'ensemble de la situation sur mon chemin de vie, où je suis passé du jeune écrivain et conférencier se cantonnant au domaine psychologique à un niveau supposé d'expertise sur les questions spirituelles, pour arriver enfin à « connaître » par l'intermédiaire de mon expérience personnelle avec saint François. C'était vraiment

un rendez-vous de nature divine orchestré par les forces invisibles qui gèrent ce genre de questions célestes.

Cela évoque ma certitude absolue actuelle que les années passées dans une série de foyers d'accueil et d'orphelinats au cours 10 premières années de ma vie m'ont été offertes comme seule façon pour moi de *connaître* vraiment l'idée d'autonomie. Lorsque je reviens sur ces premières années, je les vois comme la route que je devais parcourir, les premiers pas nécessaires pour assimiler cette idée, afin que l'autonomie soit fermement implantée dans ma conscience. Mes premiers écrits sur l'unité et l'interdépendance de toutes les âmes sur un plan spirituel ont été mes premiers pas en vue de l'accomplissement ultime où j'ai pu en faire l'expérience de première main.

Saint François a été une figure dominante dans le schéma général de ma vie, depuis l'époque où j'étais un jeune garçon intrigué par la possibilité qu'il y ait un jardin secret, jusqu'à ce jour où je suis devenu un enseignant spirituel influent reconnu. Aux yeux du créateur, je devais avoir bien plus qu'une connaissance superficielle de Francesco d'Assisi — je devais non seulement savoir des choses *à son sujet*, je devais *devenir* lui. Ce jour du solstice d'été, je sais sans l'ombre d'un doute que nous avons momentanément fusionné.

Toutes les personnes présentes dans l'abbaye ce jour-là pouvaient également sentir la présence de François. Et quand j'ai vu des photos de moi prises avec plusieurs appareils différents à ce moment-là, j'ai remarqué qu'il y avait d'énormes halos visibles. En fait, j'ai inclus une de ces photos montrant ces halos mystérieux dans un encart de *Vos vœux sont exaucés*.

Comme je donnais la touche finale à ce livre, j'ai reçu une lettre de Brenda Babinski, qui se trouvait dans le public lors d'une conférence récente que j'ai donnée au Canada. Elle a écrit pour me parler d'une lumière qui m'entourait sur scène tout au long de ma présentation :

> *« Puis, quelque chose de plus étrange encore s'est produit. Dr Wayne, vous parliez de saint François, et sous mes yeux, vous vous êtes transformé. Votre corps était vêtu d'une longue robe et vos traits s'étaient transformés de telle sorte que vous* étiez *saint François d'Assise. Cela n'a duré qu'un instant, mais c'était un événement intense, bouleversant, et très, très réel.*
>
> *Puis, quelque chose d'encore plus étrange s'est produit. Vous avez commencé à parler de Lao-tseu, et vous vous êtes transformé en lui ! Une tresse longue tombait sur votre dos, et j'ai pu voir votre visage se transformer complètement pour prendre les traits de Lao-tseu. Encore une fois, cela n'a duré qu'un instant, mais l'expérience me restera à jamais. »*

Pendant la majeure partie de ma vie, et jusqu'à tout récemment encore, j'aurais assurément rejeté une telle manifestation, la considérant non seulement comme impossible, mais également délirante. Mais aujourd'hui, je regarde les choses avec une vision beaucoup plus claire. Je me trouvais là, à l'abbaye San Pietro à Assise, lorsque ce saint homme m'est apparu un jour, pendant une fraction de seconde — j'ai eu une vision de lui qui m'implorait de me lever, et à ce moment-là, j'ai reçu la guérison de mon problème de genou, guérison qui défie tous les avis médicaux. Avant cela, Francesco était entré dans nos cœurs, à ma femme et moi, et avait touché nos âmes

pendant que nous étions assis à méditer dans la chapelle où il a vécu et est mort. En ce jour du solstice de 2011, devant la caméra et 162 chercheurs spirituels, j'ai senti pendant quelques instants précieux que je ne faisais plus qu'un avec cet être divin.

Francesco a reçu les stigmates durant les deux dernières années de sa vie. Son dévouement à la conscience du Christ était tel qu'il n'a plus fait qu'un avec Jésus. Je vois clairement aujourd'hui que vivre dans un domaine d'amour inconditionnel divin consiste à se fondre à notre Source d'être, de penser et d'agir de façon résolue comme Dieu. Quand un être devient saturé d'amour pur, comme c'était le cas pour moi lors de ma troisième visite miraculeuse à Assise — où je donnais une conférence sur l'impact que ce saint a eu sur moi, racontant comment Francesco a découvert que Jésus était venu à lui sous la forme d'un lépreux, et comment il avait surmonté sa peur en embrassant ce lépreux sur la bouche —, à ce moment, l'amour divin m'a uni à Francesco et nous n'avons plus fait qu'un.

J'ai toujours aimé la citation de mère Teresa, qui regardait dans les yeux de ceux qu'elle avait littéralement tirés du caniveau : « Chacun d'eux est Jésus déguisé ». Je sais que nous sommes tous connectés — nous ne faisons tous qu'un.

L'amour inconditionnel divin peut devenir tellement puissant qu'il peut donner les stigmates du Christ. Il peut permettre de voir la manifestation de Dieu en chacun de nous. Et, comme je l'ai appris au cours de ces moments magiques à Assise, qui sont immortalisés sur un DVD intitulé *Experiencing the Miraculous*, il peut fondre en une unité les âmes de ce qui *semble* seulement constituer deux êtres distincts.

Depuis ce jour dans l’église San Pietro où j’ai fusionné avec saint François, je le sens en permanence avec moi. Je me sens rempli d’humilité à la seule pensée que je puisse n’avoir fait qu’un avec un tel être, ne fut-ce que pour un instant…, mais plus probablement pour l’éternité.

58

Je rencontre 350 personnes qui ont accepté de m'accompagner en croisière sur la mer Méditerranée, à bord du fabuleux navire-major de 17 étages de la flotte Celebrity Cruises, l'*Equinox.* J'annonce au groupe que je vais donner cinq conférences de deux heures en mer, pendant que nous naviguerons entre Rome, Santorin, Istanbul, Athènes, Mykonos et Naples. En outre, j'ai l'intention de donner une conférence d'une heure sur le site de la Maison de la Vierge Marie, à Éphèse, en Turquie. Le sujet de cette conférence spéciale sera « Dans le sillage de nos ancêtres spirituels », qui est également le thème de cette odyssée.

Au cours des deux dernières semaines, j'ai donné deux conférences publiques en Écosse et en Angleterre, où j'ai passé du temps à me préparer pour la date spéciale du 30 septembre 2012. C'est la date à laquelle nous allons nous recueillir à la maison en pierre qui est censée avoir abrité la mère de Jésus, emmenée là par saint Jean après la crucifixion, et où elle a vécu jusqu'à son ascension. Cette maison, située sur le mont Koressos aux environs d'Éphèse, en Turquie, est maintenant un lieu de culte catholique et musulman. Je ferai mon exposé juste à l'extérieur de l'ancienne maison en pierre pendant que des centaines — sinon des milliers — de personnes passeront dans le coin. Une équipe de tournage sera là pour enregistrer cet événement, comme elle l'a fait pour l'ensemble des conférences et visites en ces lieux historiques méditerranéens.

J'ai pensé à un saint spirituel qui n'habitait pas loin de ce site en Turquie : Mawlana Djalâl ad-Dîn Rûmî. Il était poète, juriste, théologien, et surtout un mystique soufi. Et sa vie a

chevauché celle de saint François d'Assise pendant environ 19 ans (Rumi est né en 1207, et avait 19 ans quand Francesco est mort en 1226). Bien qu'il ait vécu au XIII^{e} siècle, il a été désigné en 2007 comme le « poète le plus populaire en Amérique ».

Je lis et cite Rumi depuis presque 30 ans. Il est devenu un personnage très important dans ma vie, sur un pied d'égalité avec de nombreux maîtres spirituels dont j'ai parlé dans ces pages. En fait, j'ai été presque obsédé par la vie de cet homme considéré comme un saint aussi bien dans le monde chrétien que musulman — son importance dépassant les frontières nationales et ethniques.

Au début des années 1980, peu après la révolution en Iran, j'ai reçu une lettre d'une femme nommée Mariam, qui vit à Téhéran. Elle avait lu une traduction récente en farsi de *Vos zones erronées*. Et elle a porté à mon attention l'œuvre de Rumi. Elle a été depuis en contact permanent avec moi, par le biais de lettres expédiées depuis son domicile en Iran.

Près de trois décennies se sont écoulées depuis le premier contact de Mariam avec moi, après qu'elle fut tombée amoureuse des idées présentées dans mes premiers livres. Même si elle vit dans un pays qui réfrène et décourage sérieusement tout contact avec les gens de l'Amérique, elle a développé un amour profondément respectueux pour moi et les œuvres que j'ai publiées au cours des 30 dernières années environ. Mariam a eu la polio lorsqu'elle était enfant et n'a pas pu se tenir debout ou marcher de l'âge de deux à six ans. Dans un rêve, une apparition spirituelle divine de sexe féminin lui a fait signe de se lever et de marcher. Et c'est ce qu'elle a fait, tout d'abord en rêve, puis dans le monde physique de l'éveil.

Elle m’envoie alors la poésie de Rumi, et rêve de rencontrer un jour celui qu’elle appelle son « maître Shams » Il semble qu’elle ait développé avec moi le même genre de relation que Rumi avait avec son grand maître spirituel Shams de Tabriz, qui a inspiré un grand pan de la poésie de Rumi. En 1244, à l’âge de 37 ans, Rumi a rencontré son maître Shams, et on dit que cette rencontre a changé leur vie. L’amour qui s’est tissé entre eux pendant les quatre années de leur compagnonnage était considéré comme divin. L’amour de Rumi pour Shams, et son deuil après la mort de son maître (qui aurait été provoquée par le propre fils de Rumi aux dires de certains) a inspiré une avalanche de poèmes d’amour qui ont été traduits en de nombreuses langues et se sont transmis jusqu’à aujourd’hui.

Les lettres, les cadeaux et les appels téléphoniques occasionnels de Mariam au fil des décennies témoignent tous d’une sorte d’amour saint qui transcende les divisions culturelles et mondiales qui nous séparent. Son plus ardent désir est que nous puissions nous rencontrer un jour en personne, mais cela a toujours semblé être une impossibilité, parce que les lois de son pays ne lui permettent pas d’obtenir un visa pour venir en Amérique du Nord.

Dans la matinée du 28 septembre 2012, notre groupe se prépare pour une visite de l’antique ville enchanteresse d’Istanbul, que je n’ai pas vue depuis que j’ai vécu en 1974 à Karamürsel, à l’époque où j’avais été obligé de soudoyer un agent pour quitter la Turquie, en raison de la guerre imminente avec la Grèce sur la question chypriote. Je m’apprête à prendre mon autobus quand une femme portant un tchador surgit devant moi en brandissant une

pancarte sur laquelle était écrit à la main : IL FAUT LE CROIRE POUR LE VOIR. Elle me demande :

— Savez-vous qui je suis ?

Lorsque je découvre que c'est Mariam, nous sommes tous les deux fous de joie. Il s'avère qu'elle a été en mesure d'obtenir un visa pour venir en Turquie et a attendu toute la nuit pour me rencontrer dans ce port grouillant de milliers de visiteurs.

Une personne de notre groupe, parce qu'elle était malade, n'a pas pu venir faire le voyage en autobus. Il y a donc un siège libre. Mariam passe toute la journée avec moi et ma fille Serena, et à la fin de notre visite à la magnifique Mosquée bleue, nous nous faisons nos adieux en larmes.

Je retourne au navire et continue de préparer la conférence que je donnerai à la Maison de la Vierge Marie à Éphèse. Je baigne complètement dans les œuvres de Rumi et Shams de Tabriz, et choisis les poèmes et les histoires que je voudrais inclure dans ma présentation. Je sens la présence de Rumi et Shams, et celle de Mariam après l'avoir vue pour la première fois après tant d'années d'échanges, liées notamment aux enseignements de ces deux géants œcuméniques spirituels. Leurs enseignements vont bien au-delà de la religion. Ils représentent l'essence même de l'amour divin, qui est le lieu où je me vois maintenant. Un étudiant et un enseignant d'une sorte d'amour qui ne change jamais — ne varie jamais. C'est le même amour que Dieu adresse à toute l'humanité.

J'arrive à bord de ce magnifique paquebot — littéralement, une ville flottante — à Éphèse, et nous prenons de nouveau l'autobus. Notre groupe va passer une journée complète dans cette ville antique, qui recèle les vestiges d'un village néolithique remontant à 6 000 ans av. J.-C. Elle recèle

également le plus important rassemblement de ruines romaines à l'est de la mer Méditerranée. C'est un endroit fascinant à voir, et il faut se rappeler que seulement 15 % du site environ a été fouillé.

Alors que je marche vers le bus, j'aperçois de nouveau Mariam. Elle a changé ses plans. Au lieu de rentrer à Téhéran, elle a pris l'avion, le train et l'autobus pour me rejoindre lors de cette visite à Éphèse. Bien sûr, elle veut aussi assister à ma conférence sur Rumi et Shams, puisqu'une grande partie du matériel m'a été envoyée par elle pendant presque 30 ans. Je pense à tout le temps, l'énergie et les dépenses que Mariam a dû consentir, et je vois la pure joie qu'elle ressent en réalisant enfin son rêve de me rencontrer en personne.

Je suis dans un état de choc et d'excitation. Visiter la ville excavée d'Éphèse en compagnie de ma fille et de Mariam me semble presque irréel. Et donner une conférence sur Rumi à la Maison de la Vierge Marie en sa présence sera passionnant et stimulant. Cette femme a lu toutes les œuvres de Rumi, y compris les six volumes du Masnavi, un écrit spirituel qui apprend aux soufis comment s'aligner véritablement sur Dieu.

Nous prenons le bus jusqu'au sommet du mont Rossignol, où la Maison de la Vierge Marie est située dans un parc naturel. Les 350 membres de notre groupe sont tous assis dans une zone adjacente à la maison de pierres, dont les fondations remontent au premier siècle de notre ère. La légende veut que la Vierge Marie soit venue avec l'apôtre Jean dans cette maison, où elle vécut jusqu'à sa mort.

Je présente Mariam au groupe, y compris aux centaines de touristes qui se sont arrêtés pour écouter ma conférence et observer l'équipe de tournage vidéo qui enregistre cet

événement. Je récite une série de poèmes de Rumi et Shams et raconte le grand amour qui existait entre ces esprits vénérables. Je raconte aussi l'histoire de Mariam et moi-même, et tout ce qu'il a fallu qu'elle fasse pour se trouver à côté de moi sur cette scène. Je rapporte l'histoire que Mariam m'a racontée concernant les années où elle a souffert de la polio et comment une femme bénie lui est apparue en rêve et lui a dit de se lever et de marcher, après plus de quatre années où elle a été incapable même de se tenir debout.

J'évoque la vision de saint François que j'ai eue à Assise et comment il m'est apparu pendant quelques secondes, me demandant de me relever en guérissant sur-le-champ ma blessure au genou droit. Je regarde à ma gauche et vois la maison réelle où est venue la Vierge Marie, et je rappelle que Marie est mentionnée non seulement dans les œuvres poétiques de Rumi, mais aussi bien dans le Coran.

Je complète une présentation de 70 minutes enregistrée sur bande vidéo, intitulée « The Wake of Our Spiritual Ancestors », portant particulièrement sur Shams et Rumi, et qui parle d'une sorte d'amour guérisseur qui dépasse toute religion. C'est le 30 septembre 2012, jour du 805^{e} anniversaire de cet homme qui est devenu une telle force divine dans ma vie, en grande partie à cause de l'amour que Mariam avait pour moi en Iran, et continue d'avoir jusqu'à ce jour. Nous souhaitons un joyeux anniversaire à Rumi et nous nous dirigeons vers la maison de la Vierge pour allumer une bougie et sentir l'énergie de l'amour qui enveloppe tout le monde aujourd'hui.

J'ai passé beaucoup de temps ces derniers mois à Assise, à Lourdes, à Medugorje et maintenant à Éphèse, tous des lieux de culte où des apparitions de la mère de Jésus ont été

enregistrées et documentées. Je prends la parole le jour de l'anniversaire de l'homme dont les enseignements sur l'amour divin ont inspiré des millions de personnes dans le monde entier, indépendamment de leurs convictions culturelles ou religieuses. Je suis avec Mariam, qui a été guérie des effets dévastateurs de la polio par une apparition spirituelle lorsqu'elle était une jeune fille musulmane. Toute l'assistance est touchée par ces événements et tant d'autres situations paradoxales.

Nous reprenons le bus après avoir vécu une expérience grandiose dans la maison de la Vierge. Nous retournons au port, et je suis en proie aux larmes lorsque Mariam me dit :

— Maintenant, je vous garderai avec moi pour l'éternité.

Elle me donne un tas de cadeaux pour tous mes enfants, et s'effondre presque dans mes bras lorsque je l'étreins en lui disant au revoir.

Maintenant, je peux voir clair

Toi qui cherches Dieu, au-dehors, au-dehors
Ce que tu cherches, tu l'es, tu l'es.
Si tu veux voir le visage de l'Être aimé
Polis le miroir, et regarde de ce bord.

Ces paroles ont été écrites par Rumi en hommage à son maître gourou, Shams de Tabriz. Quand je repense à cette journée très percutante à Éphèse, je crois que ces paroles, que j'ai lues juste avant de donner ma conférence à la Maison de la Vierge Marie, symbolisent le lieu où j'ai été guidé — pas seulement lors de cette croisière sur la Méditerranée et lors de ma rencontre avec Mariam, mais aussi tout au long ma vie. Il s'agit de comprendre que Dieu n'est pas quelque chose qui vit en dehors de nous. Si nous polissons le miroir et regardons de ce côté, ce que nous

allons découvrir, c’est que Dieu réside dans ce qui s’y réfléchit.

Lors du 805e anniversaire de la naissance de Rumi, pendant que je faisais mon exposé en ce lieu sacré, je n’avais presque rien fait d’autre au cours des trois semaines précédentes que de me plonger dans la vie et les enseignements de Mawlana Djalâl ad-Dîn Rûmî et Shams de Tabriz. Ils résidaient dans mon cœur et mon âme, tout comme l’ont fait plus tôt dans ma vie Ellis, Maslow, saint François, Lao-tseu, et d’autres.

La présence totalement inattendue de Mariam, qui m’avait la première fait connaître Rumi et Shams presque 30 ans plus tôt et qui était debout à côté de moi pendant que je parlais de la poésie de Rumi et la récitais, était à mes yeux un rendez-vous divinement orchestré. Cela me semble particulièrement significatif parce que cette rencontre s’est déroulée sur le lieu à la dernière résidence terrestre de la mère de Jésus, et que Mariam soupçonne que cette dernière a pu jouer un rôle important dans sa guérison de la poliomyélite qu’elle a eu jusqu’à l’âge de six ans.

Je peux aujourd’hui clairement voir que toutes ces « coïncidences » qui se sont combinées le jour de l’anniversaire de Rumi à Éphèse m’ont permis de *comprendre* la signification des mots qu’on lui attribue en hommage à son maître, qu’il aimait avec adoration et inconditionnellement. Pour Rumi, l’amour est le désir de toucher l’Esprit, la divinité, et le but vers lequel tendent toutes choses. L’illusion est que nous soyons séparés de cette Source divine qui est la nôtre. Tout ce à quoi nous tendons dans l’amour, selon Rumi, consiste à nous rapprocher de plus en plus de ce qui constitue notre nature originelle. C’était la leçon essentielle de saint François et de

Lao-tseu : de fusionner et de ne faire qu'un avec Dieu. D'abandonner les exigences de l'ego et de vivre dans un lieu d'amour divin, un amour qui ne change jamais, ne varie jamais, est immuable, ne s'écroule jamais — comme l'était l'amour de Jésus, de Bouddha et de tous les maîtres spirituels divins.

Je peux maintenant clairement voir que j'étais poussé à aller par-delà la connaissance que nous sommes tous des parcelles de Dieu, pour faire l'expérience de l'éclat intérieur qui jaillit lorsque nous le vivons enfin au niveau concret. J'ai atteint un nouveau niveau de compréhension de tout ce que je lisais pendant les semaines précédant ma rencontre avec Mariam et ma conférence sur l'œuvre de ce grand maître soufi qui transcende toutes les identités culturelles et religieuses. Ce message essentiel est que toute substance dans l'univers obéit à la loi de l'amour divin, qui est un mouvement d'évolution et de recherche de l'unité avec la divinité, d'où elle a émergé.

Les vers suivants expriment l'enseignement de Rumi et mon engagement pour l'amour divin :

J'ai sillonné les terres de chrétienté, d'un bout à l'autre
Cherchant partout, mais Il n'était pas sur la croix.

Je suis allé dans les temples où les Indiens adorent les idoles
Et les mages chantent des prières au feu —j'ai n'ai trouvé nulle trace de Lui.

Chevauchant à toute allure, j'ai cherché partout sur la Kaaba,
Mais il n'était pas dans ce sanctuaire pour les jeunes et les vieux.

Puis j’ai regardé dans mon propre cœur :
Là, je L’ai vu… Il était là et nulle part ailleurs.

« Celui » que Rumi a vu était son propre Moi suprême — le divin en lui. Mais au-delà de cette reconnaissance de notre propre présence sacrée se trouve la volonté d’être un instrument de cet amour et de l’adresser à toutes les créatures de Dieu. Je suis mis au défi d’aimer tout. Tout comme Rumi a été mis au défi par Shams d’aimer sans condition ou restriction. D’aimer comme Mariam m’a aimé, moi et mes enseignements, pendant trois décennies, sans m’avoir jamais vu de ses propres yeux. Voici le mot qu’elle m’a écrit après notre rencontre en Turquie :

> *« Je n’ai pas arrêté de pleurer depuis que je vous ai quitté, sur le chemin du retour, au travail, jour et nuit. Les larmes ruissellent de mes yeux où que j’aille, quoi que je fasse. Il n’y a personne, pas même vous, qui peut comprendre ce que je ressens depuis mon retour — seulement moi, Dieu et Molanaye Rumi… Vous m’avez remerciée, mais c’est moi qui devrais vous remercier de m’avoir fait monter sur la scène, pour avoir l’honneur de me tenir à côté de vous et de parler de Molanaye Rumi…*

Mordeh bodam zeneh zendeh shodam
(J’étais mort, je suis devenu vivant)
Geryeh bodam khandeh shodam
(J’étais une rivière de larmes, je suis devenu une fontaine de rires)
Dowlateh eshgh amado homme dowlateh payandeh shodam
(Le royaume de l’amour est apparu et je suis devenu le royaume éternel)
Molanaye Rumi

Wayne, je sens que Rumi est entre nous, je ne veux pas dire dans l'espace qui nous sépare, mais à l'intérieur de vous et de moi, et qu'il nous rapproche plus qu'à n'importe quel autre moment. Ce n'est pas un accident. L'amour est notre destin. »

Quand je repense aux événements extraordinaires qui se sont produits cette journée-là, je me souviens que pendant plus de trois décennies, Mariam m'a aimé — elle n'a jamais faibli, à travers la naissance d'un grand nombre de mes enfants, la mort de ses propres parents, la guérison de ses propres infirmités, l'extrémisme politique, les guerres et les séparations forcées. Elle était un messager de Dieu, me faisant connaître Rumi et Shams de Tabriz, et permettant à mon cœur de s'ouvrir à un nouveau type d'amour. Pas un amour humain, qui change et varie. Pas un amour spirituel, qui varie, mais ne change jamais. Mais un amour divin, qui ne change jamais et ne varie jamais.

Pendant les longues heures passées à lire et à me préparer pour cette présentation à Éphèse, je n'avais aucune idée que Mariam surgirait sur un quai bondé, juste avant que je monte à bord d'un autobus. Pendant que je faisais mes recherches et mes plans, je n'avais aucune idée que je me trouverais à la Maison de la Vierge Marie. Je ne savais pas non plus que je serais là pour l'anniversaire de l'enseignant le plus apprécié au monde de l'amour divin.

Je suis assis ici et me sens abasourdi par tout ce qui s'est passé ce jour-là. Tout cela pour me faire saisir ces paroles de Rumi :

L'Amour est venu, il est comme le sang dans mes veines et dans ma chair.
Il m'a anéanti et rempli du Bien-Aimé.

Le Bien-Aimé a pénétré toutes les parcelles de mon corps.
De moi il ne reste qu'un nom, tout le reste est Lui.

C'est ce que je peux voir clairement aujourd'hui. Il ne reste que mon nom. L'amour est mon essence. Et c'est mon destin de pratiquer et d'enseigner l'amour divin.

Postface

Voyez votre vie plus clairement — maintenant !

Vous pourrez retirer de nombreux avantages si vous êtes prêt à examiner votre histoire personnelle avec un esprit ouvert, et dans l'intention de voir tout ce qui vous est arrivé avec une vision plus claire. En retraçant au fil de ces pages les circonstances qui ont constitué des tournants majeurs dans ma vie, j'ai découvert quelques vérités que je voudrais partager avec vous afin que vous puissiez aussi bénéficier des avantages qu'il y a à examiner votre vie, d'hier à aujourd'hui, grâce à des verres limpides.

Mon intuition dominante est que nous vivons dans un univers où l'intelligence se cache derrière la vie — et que l'intelligence est à l'œuvre dans toute la création. Cette intelligence universelle est complète en chacun de nous, et nous n'avons besoin que de la découvrir pour profiter de sa puissance et de sa perfection.

Je vous recommande de poser un regard clair sur tout ce qui vous est arrivé et sur toute personne qui s'est présentée dans votre vie. Vous êtes une parcelle de la force créatrice qui est la matrice de toute matière. Les événements ou les personnes qui apparaissent dans votre vie ne le font pas par hasard ou par coïncidence.

Fort de la conscience que les « accidents » ne peuvent se produire dans un univers qui est dirigé par un esprit intelligent conscient, et qu'il y a une sorte de finalité associée à tout ce qui arrive dans votre vie parce que vous êtes une parcelle de cette matrice de toute matière, vous pouvez commencer à faire ce que j'ai fait tout au long de ce livre. Commencez à porter une attention particulière et

considérez tous les événements et toutes les circonstances — surtout ceux qui entraînent des changements spectaculaires — comme une guidance de l'intelligence organisatrice divine.

Au cours de l'histoire, il y a eu tant de noms familiers donnés à cette force qui inspire les êtres humains à choisir d'aller dans une direction où s'épanouissent la beauté, l'amour et la vérité. Cette intelligence invisible est éternellement avec vous, et elle vous offre quelque chose à chaque instant, à chaque rencontre, dans chaque situation et chaque circonstance. Il y a quelque chose qui se tient juste en face de vous, et vous regarde en plein visage, vous offrant de saisir l'occasion et de monter à bord pour voyager dans une nouvelle direction, ou de l'ignorer et de n'attribuer les circonstances à rien d'autre que la chance. En adoptant de plus en plus une attitude de *maintenant, je peux voir clair*, vous pourrez examiner tous les aspects de votre vie d'un point de vue très différent.

Avec l'avantage du recul, je suis capable de voir et d'écrire au sujet de ces changements importants qui étaient en train de se dérouler. Je n'avais aucune idée de leur portée véritable. Je peux maintenant voir la trame entière de ma vie comme un dessin continu. Je vois que cette force invisible m'offrait des laissez-passer gratuits pour aller dans le sens de mes objectifs de vie. Je vous invite à revenir sur votre vie avec autant d'honnêteté et d'ouverture que possible et de voir que ces étrangers qui « se montrent par hasard » ou ces événements marquants qui se sont produits ont été offerts pour vous encourager à vous aligner sur votre propre mission de vie.

Vous avez toujours le choix de *porter attention* et de prendre un chemin peu fréquenté et peut-être risqué. De la

même façon, vous pouvez choisir de *ne pas faire attention* et de rester avec la version de votre vie implantée en vous par des influences familiales et culturelles qui dictent précisément ce que vos limites et aspirations doivent être. Le véritable avantage qu'il y a à revenir sur tous ces événements importants de votre vie et à voir comment cette main invisible de Dieu était là pour vous à l'époque n'est pas de ressasser tout votre passé à la recherche de significations cachées, mais de vous éveiller à devenir une personne plus consciente maintenant, aujourd'hui, dans le moment présent de votre vie.

Ce que je sais avec certitude, c'est qu'il y a des enseignants et des enseignements partout. Chaque instant de notre vie nous donne l'occasion d'être très attentifs à la personne qui s'approche de nous, non pas comme un étranger, mais comme quelqu'un qui est apparu au bon endroit, au bon moment. De voir un événement malheureux non pas comme « une malchance », mais comme une occasion de se demander « qu'est-ce que je peux apprendre de cela, ici, dès maintenant ? » plutôt que de passer par une longue période de souffrance avant de voir pourquoi vous êtes aligné sur cette circonstance apparemment regrettable.

Quand je reviens sur ma vie, ce n'est pas difficile pour moi de conclure qu'il existe une sorte de plan qui est toujours à l'œuvre, même s'il est en grande partie inconnu quand il se déroule. Ce n'est pas difficile pour moi de conclure que ce plan est réalisé par la même force qui maintient les planètes alignées, ouvre les bourgeons de toutes les fleurs et donne la vie à toute la création, ici et partout ailleurs dans l'univers. Je porte maintenant beaucoup plus d'attention à ce qui se montre à moi, et je suis prêt à écouter

attentivement tout penchant que je pourrais avoir et à agir en conséquence, même si cela me conduit en territoire inconnu. Je vous encourage à faire de même.

Examinez les tournants majeurs dans votre vie et examinez soigneusement toutes les soi-disant coïncidences qui devaient se produire afin que vous puissiez changer de direction. À ce moment que vous considériez comme une coïncidence, vous aviez le libre arbitre et vous avez fait un choix. Au même moment, il y avait quelque chose de beaucoup plus grand que vous, à quoi vous avez toujours été relié, qui était également en jeu. Ce « quelque chose » arrangeait les détails afin que vous puissiez remplir la mission que vous aviez choisie lorsque vous êtes passé de l'Esprit à la matière — de *nulle part* à *ici*.

Les enseignants sont toujours là. Votre degré de disponibilité à porter attention et à écouter attentivement votre Moi suprême, et à agir selon ce que vous indique votre Moi intuitif, avive votre perception de vos enseignants. Aiguisez votre vision et soyez disposés à croire que ce que vous ressentez intérieurement est ce que vous devriez faire, peu importe ce que les circonstances et tout le monde autour de vous peuvent en dire. C'est l'avantage qu'il y a à adopter une mentalité de *je peux maintenant clairement voir*.

***

De nombreuses découvertes surviennent lorsque vous ouvrez votre esprit à la possibilité que l'Intelligence divine déplace toutes les pièces de votre vie en harmonie avec votre libre arbitre et votre capacité de poser des choix. Vous découvrez qu'en fait, le dharma de votre vie a été préétabli, et qu'au sein même de cette réalité prédéterminée, vous

êtes libre de faire des choix. Vous découvrirez aussi que cette force divine, ou le Tao, n'est vraiment rien d'autre qu'un pur amour inconditionnel. Un de mes maîtres les plus respectés, Carl Jung, exprime le paradoxe de cette façon : « Au moment même où vous êtes un protagoniste qui fait des choix dans sa vie, vous êtes aussi un figurant dans un drame beaucoup plus grand. Vous êtes condamnés à faire des choix. »

Cet amour est immense et infini, et quand vous pensez et vous vous comportez de manière à correspondre à cet amour divin, c'est alors que vous êtes en mesure d'attirer la guidance de ce royaume pour vous aider à infléchir votre vie dans le sens de l'accomplissement divin. C'est dans ces moments de pur amour que vous êtes en mesure de connaître les événements miraculeux. Et que les anges du royaume divin de l'Esprit sont en mesure d'être là pour vous, et vous, d'être conscient de leur présence.

C'est dans ces moments où vous donnez sans réserve, que votre attention se porte exclusivement sur *comment puis-je tendre la main et servir ?* et non lorsque vous cédez aux exigences égoïstes de l'ego qui demande *qu'est-ce que je peux en retirer ?*, que ces guides de l'amour pur se reconnaissent en vous. Ils vous tendent alors la main pour vous aider à vous réaligner sur votre Source première d'être — sur Dieu et vos guides désignés.

Tout au long de ma vie, c'était lorsque j'ai suspendu et dompté mon ego que les miracles se sont produits et que j'ai été invisiblement poussé à prendre un virage sur le chemin de ma vie. Je vous invite à regarder les événements de votre vie, en remontant même jusqu'à l'époque où vous étiez enfant et jusqu'à présent. Examinez ce qui se passait en vous et vous poussait dans une nouvelle direction. Alors,

et c’est ce qui est le plus important, *prenez conscience de toutes vos pensées qui portent un jugement, adressent une critique ou prononcent une condamnation envers l’un des enfants de Dieu, y compris vous-même*. Lorsque vous êtes en mesure d’infléchir vos pensées intérieures vers l’amour inconditionnel, l’adressant même à ceux qui ont été désignés comme vos ennemis, vous vous ouvrez alors à la guidance qui vous pousse sur le chemin menant à votre épanouissement personnel et à l’accomplissement divin. C’est l’avantage qu’il y a à voir plus clairement — cela peut vous aider maintenant, en ce moment même, à vous détourner d’un chemin qui mène à l’autosabotage.

Lorsque vous changez la façon dont vous voyez les choses, afin de demeurer dans ce lieu d’amour divin, les choses que vous regardez commencent à changer aussi. C’est parce qu’à ces fréquences de vibration plus élevées de l’amour inconditionnel, vous vibrez en harmonie avec la Source de tout, que nous en sommes venus à appeler Dieu. Comme je l’ai dit à de nombreuses reprises dans ce livre, à Dieu (à l’amour), tout est possible, et cela inclut d’attirer des anges de l’amour pour vous guider au bon moment.

***

Voir votre propre vie plus clairement entraîne d’être conscient de tout ce qui suscite l’enthousiasme en vous. Si cela soulève votre enthousiasme, la présence de cet enthousiasme intérieur est la seule preuve dont vous ayez besoin pour vous assurer que vous êtes aligné sur votre essence véritable. Lorsque vous poursuivez votre vision, vous êtes plus susceptible de recevoir la guidance du royaume spirituel. C’est ce qu’on appelle *synchronicité* — un

état dans lequel vous avez presque l'impression de collaborer avec le destin.

Cela a été le trait dominant de ma propre vie. Quand j'écoute attentivement ces signaux intérieurs, ils semblent me dire : *C'est pour ça que tu es ici, tu es maintenant vraiment aligné sur ton Moi suprême, il n'y a rien à craindre, il suffit de faire ce que ton enthousiasme t'invite à faire*. Et c'est précisément ce que j'ai fait en récapitulant les événements en apparence disparates qui forment la trame de ma vie jusqu'à présent.

Pendant une grande partie de votre vie, vous avez très probablement hésité à poursuivre votre passion intérieure, parce qu'on vous avait programmé depuis l'enfance à suivre l'idée que se faisait quelqu'un d'autre de vos agissements futurs. Votre famille, votre culture, votre cercle d'amis, votre entourage immédiat — tous conspirent en vue d'aménager le chemin de votre vie. Lorsque vous avez surmonté cette programmation et suivi ce que votre enthousiasme intérieur vous dictait, vous avez probablement réussi de façon plus satisfaisante, même si on vous traitait d'égoïste.

Lorsque je reviens sur de nombreuses décisions que j'ai prises et qui m'ont fait emprunter un chemin très différent, il est clair que je prenais ces décisions exclusivement sur la base de ce qui me semblait juste, de ce qui soulevait ma passion et mon enthousiasme, même lorsque les risques d'échec et de déception restaient une réelle possibilité.

Voyez votre vie plus clairement aujourd'hui — ici même, tout de suite, en ce moment — en refusant d'ignorer ce qui soulève la passion et l'enthousiasme en vous. Vous êtes venu ici avec une musique à jouer ; donc, lorsque vous commencez à vous mettre au diapason de ce que vous seul entendez jouer dans votre esprit, écoutez attentivement et

arrêtez-vous sur vos pas. Soyez prêt à faire le premier pas en direction de ces appels synchrones. C’est votre Moi suprême qui vous appelle ! C’est un réalignement sur votre Source d’être.

Cela pourrait sembler insensé à tous ceux qui vous entourent et pourrait même vous sembler absurde à vous aussi, mais il suffit de savoir que vous ne serez finalement pas déçu. En effet, ceux et celles dont vous aurez besoin, toutes choses dont vous avez besoin, se manifesteront dans leur imprévisible perfection divine. Même si tout semble aller de travers, et que tout cela ressemble à un chaos, suivez votre enthousiasme. Engagez-vous à demeurer dans un état de foi et de confiance, à méditer sur votre vision, et le soutien se manifestera finalement. La raison pour laquelle il répond à votre enthousiasme, c’est parce que dans ces moments-là, connus uniquement de vous, vous êtes aligné sur qui vous êtes vraiment.

***

Au cours de votre vie, tout comme de la mienne, il y a eu des enseignants spéciaux qui se sont manifestés à plusieurs reprises. J’ai raconté comment saint François d’Assise, Lao-tseu, Jalal al-Din Rumi, Abraham Maslow, la Dre Mildred Peters, Albert Ellis et beaucoup d’autres ont sans cesse surgi pour me faire des offres au moment précis où elles étaient nécessaires, et lorsqu’il était évident que j’étais enfin prêt à accepter et à mettre en œuvre leurs conseils divinement inspirés.

Si vous êtes prêt à revenir sur votre passé avec une conscience empreinte d’amour, vous reconnaîtrez les nombreux enseignants qui ont été là pour vous tout au long de votre vie. Vous étiez disposé à écouter certains d’entre

eux à l'époque et à agir selon ce qu'ils vous offraient en raison de votre niveau de disponibilité. Tandis qu'à d'autres moments, votre niveau de disponibilité était si bas que vous n'avez même pas reconnu le moment divin de leur arrivée ou de leur réapparition. Commencez dès maintenant à devenir conscient et à accepter le soutien qui vous est continuellement offert dans la vie quotidienne.

Après avoir passé la majeure partie de cette dernière année à revoir les enseignants et les enseignements qui ont influé sur le cours général qu'a suivi ma vie, je peux clairement voir que j'ai suivi une sorte de formation invisible de maître ascensionné depuis mon arrivée ici en mai 1940. *Et c'est aussi votre cas*. Nous provenons tous de la même Source d'amour divin. Quand nous grandissons et mûrissons, nous avons tous la liberté de choisir de rester connecté à cette Source, ou de pousser Dieu dans la marge et de vivre selon les exigences et les inclinations de notre faux Moi — l'ego.

Ralph Waldo Emerson, un autre de ces maîtres ascensionnés qui ont frappé à la porte de ma conscience depuis que je suis un adolescent, et peut-être même avant cela, nous fait cette remarque :

« L'homme contient en lui l'âme du tout, le silence inspiré, la beauté universelle à laquelle chaque partie et particule se rattache également, l'éternelle Unité. »

Oui, il a dit qu'elle est en nous. Cela veut également dire en *vous*. Il s'agit de votre héritage, légué par votre Source d'origine, et « l'éternelle Unité » envoie continuellement des émissaires. Ils se composent exclusivement de silence inspiré, de beauté universelle. C'est votre choix ou non de

suivre leurs impulsions énergétiques ou de les ignorer en raison de votre indisponibilité pour de tels conseillers.

Ces êtres de lumière et d'amour sont tout autour de vous et sont là depuis votre arrivée dans cette présence physique à laquelle vous vous identifiez avec tant de force. Ils laissent des indices et des signes, et parfois leur guidance est subtile et déroutante. Mais ils sont là, et tout ce que vous avez à faire est de commencer à prêter attention à vos sentiments intuitifs et à agir ensuite sans crainte en suivant ce qu'ils semblent vous communiquer. Plus vous ferez confiance à votre intuition, plus vous verrez de choses qui sont parfaitement alignées avec votre propre dharma.

Suivez ce que vous ressentez à l'intérieur — les battements de votre âme, qui soulèvent votre enthousiasme —, c'est une invitation à passer sur l'échelon suivant de l'échelle de la vie, qui mène à la lumière. Comme l'exprimait Rumi : « Dès l'instant où tu vins dans ce monde de l'existence, une échelle fut placée devant toi pour te permettre de t'évader. » (Traduction anglaise d'Andrew Harvey. Je lui suis reconnaissant de m'accorder l'autorisation de reproduire cette citation.)

Il y a tant de mains secourables, vous faisant signe de vous ressaisir et de monter pour échapper à l'illusion de ce monde de l'existence. Les maîtres ascensionnés, les anges de votre Moi suprême, des enseignants bienveillants, des membres de la famille, des inconnus, une foule d'événements, et ce qui semble être des circonstances bizarres, tous travaillent d'arrache-pied pour vous aider à grimper l'échelle qui est enracinée dans la conscience ordinaire — et passer dans le monde céleste de la vie extraordinaire et de la conscience supérieure. Laissez-vous convaincre de passer sans crainte à l'échelon suivant, puis

au suivant, en accordant une attention particulière à vos guides.

***

Notre mission ultime ici, dans cette incarnation physique sur la planète Terre, est de ressurgir avec notre Source, l'éternelle Unité, de nous reconnaître comme un être d'amour et de lumière — une parcelle de Dieu, si vous voulez — et de nous pratiquer à penser et à agir de la même façon que Dieu.

Chaque tournant ou moment d'intuition déterminant qui m'a aidé à grimper cette échelle qui a été placée devant moi à la naissance résulte d'une connaissance intuitive intime que je devais mettre de moins en moins l'accent sur mon ego, et sa fixation continuelle sur *qu'est-ce que je peux en tirer ?* J'ai appris que je voulais et devais prendre un virage pour agir et penser comme Dieu.

Dieu, notre Source, le grand Tao, l'Intelligence divine, se concentre sur servir les autres, tendre la main et dompter les exigences égoïstes de l'ego qui insiste toujours pour plus obtenir de choses, plus de popularité, plus d'approbation, plus de reconnaissance, plus de victoires et plus de possessions.

Quand je prends le *virage* pour contempler ce qui serait le meilleur moyen d'atteindre le plus grand auditoire possible avec un message d'espoir, de bonté, de joie, et surtout d'amour — et que je *me détourne* des avantages matériels — je me sens déborder d'enthousiasme. Il semble alors que l'aide synchronistique se manifeste davantage, en suivant un programme qui me reste invisible.

Examinez votre propre désir de voir plus clairement, et lorsque vous savez que vous êtes rendu à un carrefour, où

deux routes se séparent dans un bois, demandez de l'aide. Demandez des conseils pour prendre le chemin où l'ego sera de moins en moins un facteur déterminant. Demandez-vous comment atteindre la raison d'être de votre âme en servant les autres d'abord.

Les critiques diront que l'œuvre de ma vie consiste à gagner beaucoup d'argent et à me faire un nom, afin de pouvoir me prélasser sous les projecteurs de la gloire et de la popularité. J'ai passé des milliers et des milliers d'heures assis seul derrière un bureau, penché sur des feuilles de papier blanc, attendant que viennent des idées qui résonnent en moi. Je peux dire en toute sincérité que je n'ai jamais choisi cette activité solitaire, qui m'a amené à écrire 41 livres, dans l'idée de faire de l'argent, ni d'acquérir la renommée pour l'ensemble de mes efforts.

Chaque pas sur cette échelle dont parle Rumi a été posé parce que j'ai été guidé et inspiré par tant d'enseignants et d'enseignements profonds, qu'il était presque impossible pour moi de ne pas mettre mon pied sur l'échelon supérieur, puis de tirer tout le reste de mon dispositif physique vers une conscience plus éveillée et plus exaltée. Tout cela est arrivé parce que j'étais disposé à tendre la main et à servir, à investir des efforts, à passer du temps seul dans une chambre, loin de toutes les distractions. Afin de coucher sur papier ce qui insistait absolument pour s'exprimer par mon biais, en vue du mieux-être des autres, d'une façon que je n'ai pas besoin de comprendre pleinement.

Quelles que soient la gloire et la richesse qui sont arrivées dans ma vie, ce n'est pas parce que je les pourchassais. Tous les résultats sont arrivés parce que j'ai suivi activement mon enthousiasme et que j'ai accordé ma confiance à la guidance qui s'est manifestée tout au long du

chemin, et parce que quelque chose en moi m'a pratiquement forcé à faire ce travail. C'est la même chose qui me pousse ce soir même à quitter le confort de mon foyer et ma famille pour m'asseoir ici et écrire.

Comme nous le disait le Dr Redl, l'individu autoactualisant doit être ce qu'il peut être. Il ne sait pas comment faire pour supprimer ces désirs brûlants qui doivent simplement être exprimés. Les récompenses extérieures ne sont que des bonus qui arrivent quand *on avance hardiment dans la direction de ses rêves, et s'efforce de vivre la vie qu'on s'est imaginée*, pour citer Henry David Thoreau. Comme vous l'avez lu, il est l'un de ces enseignants qui se sont présentés à moi depuis que j'étais un garçon de 15 ans attendant son châtiment pour sa « désobéissance civile » à l'école secondaire.

Revenez sur les moments charnières de votre vie, lorsque vous avez connu un genre d'expérience paroxystique qui vous a poussé dans une nouvelle direction. Pensez à votre âme et à ce que cela signifie d'être vraiment motivé par *vos* pensées intérieures, plutôt que de vous fier à un genre de baromètre extérieur artificiel pour guider votre vie. Les promotions sont agréables, les augmentations salariales sont bien sûr les bienvenues, une montre en or est le symbole valable d'une longue et fructueuse carrière, une bonne note sur un bulletin, un trophée et tant d'autres choses sont tous des signes extérieurs. Ils n'apaisent pas votre âme, ne lui apportent pas la satisfaction. Votre âme n'est pas finie — elle n'a pas de forme —, ne connaît ni début ni fin. Elle a besoin de s'épanouir — de se développer, pour éviter d'être étiquetée ou compartimentée.

Chaque changement que j'ai apporté dans ma vie l'a été en vue d'une plus grande liberté qui me donnait la

possibilité de choisir, moi-même, ce que je ferais chaque jour, ce que je porterais, comment je m'exprimerais, comment j'écrirais. Il s'agissait de petits coups de coude venant de mon âme — ma partie invisible et intérieure qui est infinie, et donc toujours à la recherche d'expansion.

Soyez à l'écoute de l'appel que vous sentez au fond de vous-même, et honorez-le. L'ignorer ne vous mènera qu'à vous sentir comme un prisonnier dans votre propre corps et dans votre propre monde privé. Votre âme est malheureuse lorsqu'elle est confinée, étiquetée, ou qu'on lui dicte ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. La chanson qu'elle pousse alors est *Don't fence me in !*[6] (Ne m'enfermez pas !).

Lorsque vous commencerez à voir de plus en plus clairement votre vie, c'est-à-dire non seulement comment et pourquoi elle a connu tous ces rebondissements, mais aussi quelle direction elle prend à partir d'ici, vous verrez que votre âme ne vous induira jamais en erreur. Car c'est vraiment qui vous êtes — pas vos réalisations ou vos possessions, mais ce besoin inné de sens qui vise l'immensité et l'expansion.

Écoutez-la quand elle vous pousse dans une direction donnée, ou lorsqu'elle vous envoie un enseignant, ou met en place une série d'événements synchronistiques. Quand cela se produit, c'est si mystérieusement excitant, parce que votre monde extérieur s'entrelace enfin avec le besoin inné qu'a votre âme de s'épanouir. Elle doit vous pousser de cette façon, et le fera toujours, parce qu'elle est infinie, et qu'elle ne peut par conséquent que continuer à grandir. Ce qui est infini ne peut pas être étiqueté ou mis dans aucune sorte de boîte pour plus de sécurité. Agir ainsi serait nier sa nature intime et la pousser vers le contraire de l'infini, qui est le fini.

***

Pendant que je passe en revue toutes ces transformations très importantes qui sont survenues dans ma vie, je peux voir beaucoup plus clairement aujourd'hui que ce qui m'a permis de passer à des échelons plus élevés de cette échelle, que Rumi décrivait comme ma porte de sortie de ce monde matériel, était en grande partie l'utilisation de ma propre imagination. Si je pouvais obtenir dans mon imagination une image claire de moi-même engagé dans un nouveau projet, et si je pouvais m'entraîner moi-même à agir comme si cette image intérieure était déjà un fait présent, le reste de l'entreprise de matérialisation semblait se dérouler presque sans effort.

Quand j'étais dans la marine, je me suis fait la déclaration suivante : *je suis inscrit à l'université*. Tentant de m'échapper d'une zone de guerre en Turquie, je me suis vu moi-même quittant le pays avant que l'occasion ne s'en présente réellement. Rencontrant la résistance de ma première maison d'édition, j'avais dans mon imagination une image très différente de celle que les experts nourrissaient pour moi et mon livre. Et il en a été ainsi pour la plus grande partie de ma vie.

Utilisez votre imagination comme un modèle intérieur pour ce que vous avez absolument l'intention de manifester. Puis agissez *comme* si ce rêve est un fait présent. Cela a été ma tactique secrète pour manifester la vie que j'avais l'intention de vivre. Je vous invite à faire pleinement usage de cette méthode qui est expliquée en détail dans mon livre *Vos vœux sont exaucés.* Examinez les moments significatifs de votre vie, où vous vous êtes senti poussé à aller dans une direction particulière, en considérant l'étendue de la foi

que vous avez pu mettre en ce lieu magique et créatif en vous — votre imagination. Tout ce qui existe maintenant dans votre vie et dans tout ce monde physique a d'abord dû être imaginé. Donc, si vous ne pouvez pas l'imaginer et agir comme si c'était déjà un fait accompli, alors vous ne pourrez probablement pas en faire votre réalité.

J'utilise la phrase *Je suis* comme une déclaration de fait, peu importe ce que disent les gens autour de moi, ou même ce que mes yeux et mes oreilles me disent être vrai. *Je suis* est le nom que Dieu a utilisé pour se présenter lui-même à Moïse et à toutes les générations futures. Je vous encourage à utiliser ces deux mots pour voir d'abord dans votre imagination ce que vous souhaiteriez voir se manifester dans votre réalité physique. Je déclare tous les jours, *je suis en forme, je suis en parfaite santé, je suis content, je suis amour, je suis Dieu*. Je n'ai pas besoin de regarder des chiffres sur un rapport médical ou d'entendre quelqu'un d'autre se faire une opinion sur ma santé.

Cette grande puissance mystique est à votre disposition. Utilisez le nom de Dieu comme une affirmation pour créer la vie que vous désirez, pour devenir la personne que vous avez l'intention de devenir. Lorsque vous faites une déclaration absolue en posant la présence du *Je suis* en plein cœur de votre imagination, et en refusant de considérer d'autres options, vous obtiendrez les résultats que vous pensiez être seulement en train d'imaginer. Lorsque vous considérez votre vœu comme déjà exaucé, il se matérialise en fin de compte dans la réalité physique.

Utilisez cette présence du *Je suis* dans tout ce que vous avez l'intention de manifester à partir d'aujourd'hui. Lorsque vous le faites avec intégrité et une certitude qui ne laisse pas de place au scepticisme ou au doute, vous

commencez à voir comment vous pouvez tenir les rênes de votre vie dans vos mains humaines. Reconnectez-vous à votre Source d'être et menez une vie divinement inspirée comme cocréateur avec Dieu.

***

J'aime cette citation d'Oscar Wilde : « Se faire le spectateur de sa propre vie, c'est échapper à toutes les souffrances de la vie ». Il offre la clé pour mettre un terme à toutes les souffrances. Tout ce que vous avez à faire est de devenir le spectateur de votre propre vie.

J'appelle cela « développer la capacité à témoigner » : la façon d'échapper à tout inconfort consiste tout simplement à commencer à remarquer qui fait ou ne fait pas quelque chose. Si vous êtes triste, tout ce que vous avez à faire est de remarquer qui éprouve de la tristesse. Celui qui le constate s'est déjà libéré de la tristesse. En y portant une attention particulière, vous remarquerez que la tristesse n'est pas vous. Ce n'est rien de plus qu'une partie de la nature d'un être humain. Mais en tant que spectateur, vous êtes tout simplement la présence intérieure qui observe tout ce qui se passe.

Tous les jours, je développe et invite le témoin bienveillant et aimable à remplacer ma propension à m'identifier avec ce que je suis en train d'observer. Qui je suis est une parcelle sans forme et invisible du grand Esprit divin, le Tao, Dieu. Quand j'observe tout ce que j'ai imaginé devant moi — non pas en tant que j'y suis attaché et connecté, mais plutôt comme un spectateur attentionné, curieux — j'élimine toute souffrance possible. Mon attachement aux résultats se dissout. Les croyances telles que *je ne le mérite pas* sont éliminées, et je réponds à la

question *qui suis-je ?* comme l'a fait avec une grande lucidité Michael Singer dans son livre stimulant *L'âme délivrée :* « Je suis celui qui voit. De retour ici, quelque part, je regarde à l'extérieur et suis conscient des événements, des pensées et des émotions qui surgissent devant moi. »

C'est là que vous et moi vivons. C'est précisément comme cela que vous pourrez voir votre vie plus claire-ment que jamais auparavant. Contentez-vous d'observer, puis observez qui est en train d'observer et rappelez-vous que c'est vous, que c'est votre véritable essence.

J'ai constaté en écrivant ce livre et en examinant les principaux facteurs qui m'ont porté à un échelon supérieur sur cette échelle que moins je m'identifiais à ce que je souhaitais accomplir, plus j'étais libre de lui permettre de se manifester. En prenant une position de recul et en observant comme un spectateur intéressé, mais détaché, j'ai souvent pu me rendre bien au-delà de ce que j'avais même remarqué. Moins je me sentais attaché à ce que je voulais accomplir dans ma vie, et plus je cultivais cette capacité de témoin, plus j'étais en mesure d'anticiper la prochaine étape de ma vie avec une vision nouvelle, et moins inquiète. J'aimais ce qui se déroulait devant moi, mais j'étais détaché des résultats.

Comme j'arrive au terme de l'examen de ma vie jusqu'à présent, je suis reconnaissant d'avoir pu voir tellement plus clairement comment et pourquoi tant d'événements, de circonstances et d'enseignants sont apparus pour me guider sur ce chemin de la découverte de soi. Toute ma vie, j'ai voulu maintenir l'enthousiasme d'être une personne qui voudrait et pourrait faire une différence dans ce monde. Une guidance invisible s'est manifestée pour moi à chaque étape de la voie, et il en existe également une pour vous.

Pour accéder à cette guidance, je vous encourage à vous *engager à être absolument fidèle à celui qui n'existe nulle part ailleurs qu'à l'intérieur de vous-même*. C'est le grand secret pour voir encore plus clairement et vivre votre vie avec passion et résolution.

— Avec amour,
JE SUIS Wayne

6. N.d.T.: Chanson populaire américaine écrite par Cole Porter et Robert Fletcher.

À propos de l’auteur

Le Dr Wayne W. Dyer est un auteur et un conférencier de renommée internationale dans le domaine du développement personnel. Il est l’auteur de plus de 40 livres, a créé de nombreux programmes audio et vidéo, et a fait des milliers d’apparitions à la radio et à la télévision. Ses livres *Accomplissez votre destinée*, *La sagesse des anciens*, *Il existe une solution spirituelle à tous vos problèmes*, ainsi que les best-sellers du *New York Times*, *Les dix secrets du succès et de la paix intérieure*, *Le pouvoir de l’intention*, *Inspiration*, *Changez vos pensées, changez votre vie* et *Les excuses, ça suffit !* ont fait l’objet d’émissions spéciales diffusées à la télévision publique nationale aux États-Unis.

Il détient un doctorat en orientation pédagogique de l’Université Wayne State et a été professeur agrégé à l’Université Saint John à New York.

www.waynedyer.com

Après avoir enseigné l'autonomisation pendant 40 années, le Dr Wayne W. Dyer revient sur les expériences importantes qui ont transformé sa vie. *Maintenant, je peux voir clair* propose un portrait intime d'un enseignant extraordinaire, mais il offre également des conseils importants pour les personnes qui sont sur la voie d'un éveil personnel. Wayne propose l'exemple de sa propre vie pour nous aider à reconnaître la main divine qui guide nos destinées individuelles, nous aidant à accomplir la mission que nous sommes venus remplir ici.

Dans ses mémoires, Wayne relate avec une grande sincérité certaines de ses expériences les plus déterminantes. De son enfance passée dans les orphelinats à son service au sein de l'armée des États-Unis, jusqu'à son évolution comme auteur de best-sellers, vous aurez l'impression d'être à ses côtés. En cours de route, vous serez inspiré à examiner votre propre vie pour voir comment tout ce que vous avez connu vous a mené où vous êtes rendu aujourd'hui même.

Wayne a découvert qu'il n'y a pas de hasard. Même si nous ne sommes pas toujours conscients de qui ou quoi « déplace les pions », la vie possède une finalité, et chaque étape de notre cheminement a quelque chose à nous apprendre. Comme Wayne le mentionne : « Je n'étais pas conscient de toutes les implications futures qu'auraient pour moi ces premières expériences. Maintenant que je suis en posture de voir beaucoup plus clairement, je sais que chaque rencontre, chaque obstacle et chaque situation sont tous des motifs spectaculaires dans la tapisserie qui représente et définit ma vie, et j'en suis profondément reconnaissant. »

Le **Dr Wayne W. Dyer** est un auteur et un conférencier de renommée internationale dans le domaine du développement personnel. Il est l'auteur de plus de 40 livres, a créé de nombreux programmes audio et vidéo, et a fait des milliers d'apparitions à la radio et à la télévision. Wayne détient un doctorat en orientation pédagogique de l'Université Wayne State et a été professeur agrégé à l'Université Saint John à New York.

ISBN 978-2-89752-265-0

ADA éditions

www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

9 782897 522650